



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







The book cover is highly decorative, featuring a central panel with a gold-tooled background. This panel is flanked by two vertical panels, each containing a religious scene. The entire cover is framed by a complex Gothic border with pointed arches and filled with colorful floral and foliate motifs. At the top, a small arched window shows the Virgin Mary in prayer, with an angel appearing above her. The central panel is divided into three horizontal sections. The top section contains the title 'LEGENDES DU NOUVEAU TESTAMENT' in red and blue lettering. The middle section features a banner with the author's name 'PAR J. COLLIN de PLANCY'. The bottom section contains a large illustration of a saint, likely John the Baptist, kneeling and tending to a lamb. The bottom panel features a publisher's label with the text 'PARIS H. PLON, EDITEUR 8, Rue Garancière'. The bottom corners of the cover are decorated with large, colorful floral sprays.

LEGENDES

DU

NOUVEAU
TESTAMENT

PAR J. COLLIN de PLANCY

PARIS
H. PLON, EDITEUR
8, Rue Garancière

COLL.
R. S. J.

BJ-2

V 16/18

LÉGENDES
DU
NOUVEAU TESTAMENT.



APPROBATION.

PIERRE-LOUIS PARISIS, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer,

Vu le rapport qui nous a été fait sur les *Légendes du Nouveau Testament*, etc., et la manière judicieuse dont l'auteur en apprécie la valeur historique, nous n'avons rien trouvé qui ne pût être présenté à la piété et à l'édification des fidèles.

Arras, en la fête de saint Jean devant la porte Latine, 6 mai 1860.

† P. L., évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.



Paris. Typographie Henri Plon.

LÉGENDES

DE

NOUVEAU TESTAMENT

ET ÉVÉNEMENTS DES PREMIERS TEMPS

DES PREMIERS PERSONNAGES ET LES ÉVÉNEMENTS DES PREMIERS TEMPS

DE LA VIE DES PREMIERS TEMPS

ET ÉVÉNEMENTS SELON LA GÉNÉRALITÉ DE L'ÉCRITURE

J. COLLIN DE PLANCY

Adressé par E. G. Mgr l'évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer



PAGE

HENRI PLOX, IMPRIMERIE

RUE GARANCIER

LÉGENDES
DU
NOUVEAU TESTAMENT

TRADITIONS DES PREMIERS TEMPS
SUR LES PERSONNAGES ET LES FAITS DES SAINTS ÉVANGILES,
DISTINGUÉES DES TEXTES SACRÉS
ET APPRÉCIÉES SELON LA GRAVITÉ DE LEUR ORIGINE,
PAR
J. COLLIN DE PLANCY.

Approuvé par S. G. Mgr l'évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.



PARIS
HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

LÉGENDES

DU

NOUVEAU TESTAMENT.

PRÉAMBULE.

Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

VIRGILE.

I.

Lorsque le moment fixé par la bonté de Dieu pour la rédemption de la race humaine fut arrivé enfin, les traditions des origines du monde étaient altérées, mais n'étaient pas perdues.

Chez tous les peuples, à travers les égarements de l'idolâtrie, on retrouve l'idée d'un Dieu suprême et unique. On retrouve partout aussi le dogme, un peu confus peut-être, de la Trinité, et, à côté de ce dogme, l'espoir d'une intervention divine, qui relèvera l'homme déchu.

Les docteurs chinois enseignaient que le premier homme, placé dans une terre de délices, s'en était fait chasser pour avoir voulu pénétrer trop loin dans la science. Ils tenaient cette tradition de No ou Noé, de qui ils descendaient. Ils attendaient un réparateur, « comme les fleurs attendent la rosée. »

- L'Hindoustan représentait, comme une espérance, Wischnou écrasant la tête du serpent infernal.

Les Persans, qui faisaient de leur second principe Ahriman une créature d'Ormuzd, le dieu souverain, annonçaient qu'Ahriman serait un jour vaincu par Mithra, fils d'Ormuzd, toujours représenté sous les traits d'un beau jeune homme.

Les Égyptiens avaient, quoique voilées, des traditions pareilles, et, comme les druides des Gaules, ils honoraient la vierge qui devait enfanter.

Indépendamment des prophètes sacrés, Dieu avait assez souvent répandu sa lumière sur des hommes étrangers au peuple choisi. Balaam avait annoncé qu'un Sauveur naîtrait du sang de Jacob. Zoroastre, à peu près vers le même temps, prédisait qu'une vierge enfanterait un fils, qui serait signalé par une étoile.

Chez les Grecs, Socrate (dans Platon) attend Celui qui doit « nous relever et nous apprendre comment nous devons nous conduire à l'égard de Dieu et des hommes. »

Virgile et Horace, à l'époque où Jésus-Christ va descendre des parvis éternels, hâtent de leurs vœux ce grand événement, en déclarant qu'un Dieu peut seul mettre un terme aux misères humaines.

Sans doute, les Grecs et les Romains tenaient ces lumières des Sibylles, qui, par une faveur de Dieu, avaient prophétisé le Messie, son humble naissance, ses miracles, sa passion et son triomphe.

Nous ne faisons pas ici un livre de science, et nous ne fatiguerons pas le lecteur par de longues discus-

sions sur ces traditions, révélées par Dieu même dans tout le cours des temps. Ceux qui les rejetteraient repoussent sans doute aussi la révélation première, qui a fait d'Adam un homme ; nous ne leur opposerons que quelques mots de Schmitt (1) :

« Évidemment, dit-il, l'homme, à l'origine, avait besoin d'un secours surnaturel pour se servir de sa raison. Je suis convaincu que les premiers hommes, dans l'état où les supposent quelques prétendus philosophes, ne se seraient jamais élevés jusqu'à l'usage de la parole ; que, par conséquent, l'espèce humaine entière n'aurait fait, dans la suite des siècles, aucun pas vers la perfection.

» Que dis-je, la suite des siècles ? Avant qu'ils se fussent écoulés, les hommes, livrés à ce déplorable abandon, auraient péri ; péri avec des grincements de dents, accablés, décimés, au milieu des cris du désespoir, de la rage, n'échangeant entre eux qu'un dédain amer et le grossier témoignage de leurs brutales passions.

» On ne saurait donc comprendre que l'homme qui réfléchit puisse cependant mettre en doute la participation de Dieu à notre civilisation primitive. »

Or, cette révélation, fidèlement conservée par Moïse, était assez importante et assez auguste pour se maintenir parmi les hommes. Mais un seul peuple, fidèle à Dieu malgré ses écarts, la garda intacte, jusqu'à l'accomplissement de la promesse, pendant

(1) *La Rédemption du genre humain annoncée par les traditions et les croyances de tous les peuples* ; traduit de l'allemand de H. J. Schmitt, par M. R. A. HENRIOT.

que les groupes qui s'éloignaient de Dieu l'altéraient jusqu'à la travestir, et l'entouraient de superfluités et de fables.

Nous avons rassemblé sommairement, dans les Légendes de l'Ancien Testament, les accessoires les plus saillants que des traditions, plus ou moins authentiques et souvent douteuses, ont attachés aux grands noms et aux grands faits de l'ère ancienne; nous avons dû signaler aussi les excentricités que les rabbins ont parsemées dans cette histoire du genre humain, avec les exagérations orientales.

Beaucoup de faux évangiles, et une multitude d'apocryphes, nous fournissent ici d'amples et de plus gracieux matériaux. Nous les avons coordonnés et résumés de manière à en écarter l'ennui. Nous éviterons les légendes absurdes et les contes plats, et nous aurons assez de récits charmants.

Quoique les apocryphes et les commentaires de l'Orient soient la source du plus grand nombre de nos légendes, le lecteur ne doit pas croire que nous osions admettre rien de ce que l'Église condamne. D'ailleurs, personne n'en aura regret; — car ce que l'Église condamne n'a, outre ses inconvenances, rien de poétique, rien de beau, rien qui mérite qu'on s'y arrête.

II.

Nous devons peut-être recueillir ici quelques notes sur les Sibylles. C'étaient, chez les anciens, des femmes enthousiastes, qui ont laissé une grande renommée; et les paroles de plusieurs d'entre elles

ont un cachet respectable. Ou il faut admettre qu'elles ont été inspirées, ou il faut refuser à plusieurs des saints Pères un crédit qu'ils méritent pourtant.

Quelques critiques pensent qu'elles ont connu les livres des prophètes. Saint Jérôme, dont l'autorité a sa valeur, croit qu'elles avaient reçu du Ciel le don de prophétie, en récompense de leur chasteté. Enfin, l'Église romaine les a admises dans l'ornementation de ses temples; elle a tenu compte aussi de leur témoignage (1).

Les Sibylles sont au nombre de dix, selon Varron; d'autres savants en comptent douze :

1° La sibylle de Perse, nommée Sambèthe. On l'a dite fille de Noé. Elle a prédit un réparateur puissant, qui naîtrait d'une vierge (2) et son triomphe sur Satan. On la peint écrasant un serpent.

2° La sibylle Libyenne. Elle s'est élevée contre l'idolâtrie; elle condamne les peuples qui mettent leur espoir en des dieux de pierre ou d'airain. Elle annonce un sauveur qui se chargera de tous nos crimes. On la peint tenant un flambeau allumé.

3° La sibylle de Delphes, fille, dit-on, de Tirésias. Elle a célébré la grandeur de ce dieu qui naîtra d'une vierge (3) pour relever l'homme déchu. Elle a décrit

(1) Notamment dans la première strophe de la séquence de l'office des morts :

Dies iræ! dies illa
Solvat sæclum in favilla
Teste David cum Sibylla.

(2) Ille Deus castà nascetur virgine magnus.

(3) qui virgineâ conceptus ab alvo
Prodibit sine contactu maris.

les ignominies de la passion. On la peint tenant à la main une couronne d'épines.

4° La sibylle d'Erythrée. Eusèbe et saint Augustin sont persuadés qu'elle connaissait les livres de Moïse. Elle a parlé de l'incarnation et des peines de la sainte enfance de Jésus (1). On lui attribue des vers dont les premières lettres forment, par acrostiche : « Jésus-Christ, fils de Dieu. » On la peint une rose à la main, ou bien tenant dans ses bras l'enfant Jésus, avec deux anges à ses pieds.

5° La sibylle Cimmérienne a prophétisé la sainte enfance et l'adoration des Mages (2). Elle a parlé de la sainte Vierge plus clairement encore que la précédente, et Suidas rapporte qu'elle l'a nommée par son nom.

6° La sibylle de Samos. On la peint avec un berceau, parce qu'elle a décrit la sainte enfance (3). Elle annonçait que les Juifs crucifieraient un juste, qui serait le vrai Dieu.

7° La sibylle de Cumès. C'est la plus célèbre. Elle a prophétisé clairement sur les mystères de la ré-

- (1) Cerno Dei matrem qui se demisit ab alto
Ultima felices referunt cum tempora soles,
Hebreâ quem virgo feret de stirpe decorâ,
In terris multum teneris passurus ab annis.
- (2) Militiæ æternæ Regem sacrata virgo cibabit
Lacte suo, per quem gaudebunt pectore summo
Omnia, et eo lucebit sydas ab orbe
Mirificum. Sua dona Magi cum laude ferentes
Objiciunt mirramque, aurumque, et thura sabæa.
- (3) Hunc poterunt ~~charum~~ **viverum** tangere Regem
Humano quem virgo sinu inviolata fovebit.

demption ; elle a prédit les grands honneurs de la sainte Vierge (1).

8° La sibylle Hellespontine a prédit aussi la naissance virginale de Notre-Seigneur, l'extrême pureté de sa mère, et les détails de la passion. On la représente avec une croix.

9° La sibylle Phrygienne annonçait très-clairement qu'un Dieu s'incarnerait dans le sein d'une vierge ; que ce mystère serait annoncé par un ange à l'heureuse mère ; que l'enfant divin expierait nos crimes (2), et qu'après sa mort salutaire il ressusciterait glorieux. On la peint avec un étendard à la main.

10° La sibylle Tiburtine ou Albunée a prédit qu'une vierge de Nazareth enfanterait à Bethléem un Dieu incarné (3), qui serait le dominateur du monde, après avoir subi des outrages et des soufflets. On lui donne un gantelet pour emblème.

11° La sibylle d'Épire a aussi annoncé la venue du Sauveur.

12° La sibylle Égyptienne a chanté les sombres

- (1) Ut voluit (Deus) nostrâ vestitus carne decenter,
In cunctis similis, castam pro matre puellam
Deliget. Hæc alias famâ præcesserit omnes.
- (2) Virginis in corpus voluit demittere cœlo
Ipse Deus prolem, cum nunciet Angelus almæ
Matri, quâ miseros contractâ sorde lavaret.
- (3) Verax ipse Deus dedit hæc mihi numina fandi
Carmine, quod sanctam potui monstrare puellam
Concipiet quæ Nazareis in finibus illum
Quem sub carne Deum Bethlemica rura videbunt.
O nimium felix ! cœlo dignissima mater
Quæ tantam sacro lactabit ab ubere prolem !

mystères de la passion, la flagellation, la trahison de Judas. On la peint avec un fouet à la main.

Pierre Petit, dans son traité *De Sibylla*, imprimé à Leipzig en 1686, prétend qu'il n'y a jamais eu qu'une Sibylle, celle de Cumes, dont on a partagé les actions et les voyages.

Ce qui a donné lieu, selon lui, à cette multiplicité, c'est que la mystérieuse prophétesse a prophétisé en plusieurs lieux. Mais c'est là une idée de savant à système.

D'autres prétendent que les oracles des Sibylles se sont perdus, et que ce qui nous en reste est supposé ou du moins altéré et interpolé. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question, non plus que celle qui attribue les vers des Sibylles à des gnostiques du deuxième siècle de notre ère. C'est contraire à l'antiquité. Virgile, dans sa quatrième églogue, parle d'après la sibylle de Cumes :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas....
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Quel est donc cet enfant qui va descendre du ciel ?

III.

Depuis que Luther et Calvin, et ceux que leur école a trompés, sont venus dessécher l'histoire et semer l'aride doctrine du doute sur les vieux récits, — en commençant par l'histoire sainte, qu'ils ont voulu priver de la lumière des traditions, et en poursuivant leur méthode dans les autres contrées des domaines historiques, — repoussant les légendes, les chro-

niques, les souvenirs, les monuments, — ils ont amené ce fait, que l'histoire sainte présentée au vulgaire a été timide et décolorée; que les vies des saints sont devenues tronquées et froides; que l'histoire profane n'a plus été qu'une arène où, de thèse en thèse, à force d'éclectisme dans les faits, on n'a guère laissé qu'un squelette informe. Tout ce que croyaient nos pères a été soumis au creuset d'une critique orgueilleuse, qui dévore et consume, et qui jamais n'a rien produit.

Dans les choses humaines, on regardait autrefois l'histoire comme une muse. On la réduit aujourd'hui au personnage d'un greffier, qui arrange ses récits en procès-verbaux et les dépouille de tout ce qui en faisait la vie et la parure. Les livres d'histoire qu'on nous donne depuis un siècle ne sont donc souvent que des dissertations académiques; les légendes des saints, des notes peureuses. Dans la vie même de Notre Seigneur Jésus-Christ, des écrivains éminents, comme le P. de Ligny, ont marché en discutant et en tremblant devant les censeurs. La légende de la sainte Vierge, — dont les Évangélistes ont révééré l'humilité au point d'indiquer seulement les circonstances de sa vie qu'ils ne pouvaient taire, — est donc ainsi méconnue à la plupart des lecteurs.

Il en est différemment de la vie de Notre-Seigneur. Les Évangélistes nous en ont fidèlement conservé toutes les grandes circonstances. Mais saint Jean déclare lui-même, à la fin de son Évangile, que les choses qui ne sont pas écrites formeraient de nombreux volumes.

Nous ne prétendons pas pour cela que les apocryphes et les légendaires possèdent une autorité suffisante pour imposer la foi à leurs récits ; cependant on trouve chez eux beaucoup de faits qui ont été admis par nos pères comme des traditions respectables. C'est ce choix que nous présentons ; et quand ces faits sont bizarres, nous avons soin d'en aviser le lecteur.

Mais comment s'est-il fait qu'on ait plié si longtemps devant le système glacé que nous exposons tout à l'heure ? Est-ce que saint Jérôme, saint Cyrille, saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Jean Damascène, saint Germain de Constantinople, saint Éphrem, saint Anselme, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, saint Bernard, saint Dominique et vingt autres grands noms ne sont plus des autorités vénérables ? Est-ce que devant leur foi, devant leurs études consciencieuses, devant les monuments des vieux siècles, devant les traces si vives que la Palestine a conservées, nous devons baisser la tête sous le joug des discussions négatives ? Il semblerait que la réforme, qui a détruit les travaux des artistes par toute l'Europe et reculé de trois siècles la marche des arts, ait laissé tomber aussi son marteau de plomb sur les écrivains.

Le moment d'une autre renaissance est peut-être venu ; déjà plus d'un écrit catholique l'a signalée ; et nous pensons trouver aussi des sympathies pour cette rapide revue des légendes qui s'attachent à la vie de Notre-Seigneur et à celle de la sainte Vierge.

Nous ne prétendons pas imposer comme incontes-

tables tous ces témoignages pieux, malgré leur sainteté, ni toutes ces traditions glorieuses, malgré les circonstances qui les soutiennent. Il nous semble que l'épidémie ne nous a pas entièrement épargné, et que nous avons peur aussi. Nous ne présentons donc comme articles de foi que ce qui est admis, reçu et prescrit par la sainte Église; mais nous croyons qu'il est bon de conserver ces petits faits merveilleux, que des saints ont recueillis, que les arts chrétiens ont illustrés, que l'Église, notre mère, n'a pas repoussés, quoique son extrême prudence ne lui ait pas permis d'en établir la foi.

Dans les détails qui relèvent ici particulièrement la gloire et les prérogatives de Marie, nos lecteurs ne perdront jamais de vue la supériorité infinie de Dieu sur elle. En adorant le Seigneur, en honorant Marie (1), ils ne confondront pas les hommages; ils n'oublieront pas que, dans sa splendeur, Marie, si puissante et si glorifiée, si compatissante et si bonne, n'est pourtant que la plus élevée, la plus pure et la plus sainte des créatures; et que si elle est notre mère bien-aimée, c'est Dieu qui nous la donne.

(1) *Sit in honore Maria, Deus adoretur! (Saint Épiphane.)*



I. — LÉGENDE DE SAINTE ANNE

ET DE SAINT JOACHIM.

Benedicti sint sancti Joachim et Anna,
ex quibus benedicta virgo Maria sine ori-
ginali labe concepta et nata est.

(*Offic. de SS. Joachim et Anna.*)

Il y avait à Bethléem une jeune fille de la tribu de Lévi, qui s'appelait Anne. Elle était la plus douce et la plus charmante des filles d'Israël. Vincent de Beauvais, dans son *Miroir historial*, nomme son père Stolan et sa mère Emérentiane. Elle épousa Joachim, de Nazareth, qui était de la lignée de David. Ainsi la race royale et la race sacerdotale s'unissaient dans ce mariage, qui devait être si magnifiquement béni.

Mais Dieu éprouve ceux qu'il veut glorifier.

Joachim était pasteur de troupeaux; il servait Dieu dans la simplicité et la droiture de son cœur. Dès avant son union avec Anne, il avait mérité les regards favorables du Seigneur. Il faisait trois parts de ses biens, distribuant la première aux pauvres, aux orphelins, aux veuves, la seconde au temple et aux personnages consacrés qui s'occupaient du service de Dieu; il ne se réservait que la troisième pour lui, sa maison et ses serviteurs.

Il continua ce genre de vie avec Anne; et Dieu multiplia leurs troupeaux à ce point qu'il n'y en avait aucun qui pût leur être comparé dans tout le pays.

Mais pendant vingt ans, quoiqu'ils allassent chaque

année au temple et qu'ils y fissent de doubles offrandes pour obtenir la fécondité, car c'était la gloire des femmes d'Israël, Anne demeurait stérile.

Et, après tant d'angoisses, comme ils montaient au temple, le jour de la fête des Encénies ou des Tabernacles, et que Joachim s'avavançait pour offrir un agneau, le prêtre, que les uns nomment Ruben et les autres Issachar, les repoussa en leur disant :

— Pourquoi vous mêlez-vous à ceux qui offrent des sacrifices au Seigneur, vous dont il n'a pas béni le mariage, vous à qui il n'a pas donné d'enfants(1)?

Humilié ainsi en présence du peuple, Joachim, tout en pleurs, sortit du temple, et, ne voulant pas rentrer dans sa maison, il s'en alla à ses troupeaux, qu'il emmena dans les montagnes; il y resta cinq mois dans la pénitence et le deuil, ne donnant plus de ses nouvelles à son épouse désolée.

Anne, rentrée seule dans sa maison, se retira en silence pour pleurer devant le Seigneur.

Elle répétait tous les jours, prosternée devant Dieu, ses humbles supplications :

— Seigneur tout-puissant, disait-elle, Dieu d'Israël, miséricordieux et bon, pourquoi ne m'avez-vous pas accordé un enfant? Pourquoi avez-vous éloigné de moi mon époux? Depuis cinq mois je ne le vois plus; et s'il est mort, je ne sais comment lui donner la sépulture. Ayez pitié de moi, mon Dieu.

Cependant une autre grande fête se préparait.

(1) Cette scène et toutes celles qui vont suivre de la vie légendaire d'Anne et de Joachim ont été popularisées partout dans les vitraux de nos églises.

Comme Anne pleurait à la fois sa stérilité et son veuvage, Judith, sa servante, vint à elle et lui dit :

— Jusqu'à quand vous abandonnerez-vous à l'affliction ? Voici le jour de la grande fête ; prenez donc ce manteau et ornez votre tête.

— Je n'en veux rien faire, répondit Anne ; éloigne-toi ; Dieu m'a grandement humiliée.

— Que vous dirai-je, répliqua la servante, si vous n'écoutez pas mon conseil ? Dieu a sans doute ses raisons pour ne pas vous donner un enfant.....

Tout à coup Anne quitta ses vêtements de deuil ; elle orna sa tête , reprit ses habits de noces , et descendit dans son jardin pour s'y promener.

Elle s'assit sous un laurier et fit à Dieu cette prière : « Dieu de mes pères, daignez m'écouter, et bénissez-moi, comme vous avez béni Sara, en lui donnant un fils. »

Alors, levant les yeux, elle vit sur le laurier un nid de passereaux. Elle se prit à pleurer ;

— Hélas ! dit-elle, à qui me puis-je comparer, moi que l'on méprise, que l'on repousse, que l'on rejette du temple saint ? Les oiseaux du ciel peuvent paraître devant vous, ô mon Dieu, et moi je ne le puis. Les animaux qui peuplent la terre sont féconds devant vous, Seigneur, et moi je suis stérile ; les fleuves et la mer sont remplis de poissons qui célèbrent vos louanges ; les plaines et les prairies portent leurs fruits en leur temps et leur fertilité vous bénit, ô mon Dieu !

Comme elle achevait ces gémissements, l'Ange du Seigneur, descendant des cieux, parut devant elle :

— Anne, lui dit-il, Dieu a entendu votre prière. Vous concevrez et vous enfanterez ; et le fruit qui naîtra de vous sera illustre dans le monde entier.

Anne, comblée de joie à ces paroles, s'écria :

— Vivé le Seigneur mon Dieu ! Que le fruit qui naîtra de moi soit un garçon ou une fille, je l'offrirai au Seigneur ; et il lui sera consacré dans son temple (1).

En même temps qu'Anne était ainsi consolée, une faveur semblable était accordée à Joachim, dans son désert. Un Ange du ciel descendit auprès de lui et lui dit :

— Pourquoi ne retournes-tu pas auprès de ton épouse ? Tu l'as abandonnée dans une grande tristesse. Sache qu'elle concevra une fille, qui entrera dans le temple de Dieu ; l'Esprit-Saint reposera en elle ; elle sera bénie entre toutes les femmes, et les siècles n'en verront jamais une autre qu'on lui puisse comparer ; elle sera la mère de l'éternelle bénédiction. Retourne donc auprès d'Anne, dont la prière est exaucée, et rendez grâces tous deux au Dieu tout-puissant.

— Seigneur, dit Joachim (2) en se prosternant, si j'ai mérité votre bienveillance, reposez-vous un peu sous ma tente et bénissez-moi, moi qui suis votre serviteur.

— Tu n'es pas mon serviteur, répondit l'Ange.

(1) Protévangile de saint Jacques.

(2) D'après les rabbins, saint Hilaire et beaucoup d'autres anciens, il paraît que le père de Marie eut deux noms, Héli et Joachim. (Christophe de Castro, cité par M. l'abbé Orsini, dans son *Histoire de la Mère de Dieu*.)

Nous sommes tous les serviteurs d'un seul Seigneur. Je suis l'Ange que Dieu t'a donné pour gardien. Descends sans crainte et retourne auprès d'Anne; car vos œuvres de miséricorde ont été présentées au Très-Haut (1).

Joachim, plein de joie, descendit et se dirigea vers Jérusalem, où il voulait offrir un sacrifice. Comme il y arrivait, l'Ange qui avait séché les larmes d'Anne parut de nouveau devant elle et lui dit :

— Va maintenant au-devant de ton mari; tu le rencontreras à la porte Dorée.

Cette porte était à l'orient de Jérusalem.

Anne se leva aussitôt et se mit en chemin avec ses servantes. Après qu'elle eut attendu quelque temps devant cette porte célèbre, elle vit venir Joachim, qui arrivait avec un détachement de ses troupeaux. Il amenait dix brebis sans tache, douze veaux purs et cent chevreaux pour les offrir en sacrifice au Sei-

(1) Dans l'évangile de la Nativité de Marie, le discours de l'Ange est plus étendu. — Ne crains pas, Joachim, dit-il, et que ma présence ne te trouble pas; je suis l'Ange du Seigneur; il m'envoie t'annoncer que tes prières sont exaucées. Il a entendu les reproches injustes qui t'ont affligé. Dieu punit le péché et non la nature. Lorsqu'il envoie la stérilité, c'est quelquefois pour faire éclater ses merveilles et montrer que l'enfant qui naît enfin est un don de sa bonté. Sara n'a-t-elle pas été stérile jusqu'à la vieillesse? Rachel, si agréable au Seigneur, n'a-t-elle pas, après une longue stérilité, enfanté Joseph? Samson, le plus fort de vos juges, et Samuel, le plus saint, étaient les fils de mères longtemps stériles. Ainsi Anne, ta femme, enfantera une fille, que tu nommeras Marie, et vous la consacrerez au Seigneur dès son enfance, comme vous en avez fait le vœu. Elle sera remplie du Saint-Esprit, même dès le sein de sa mère, et c'est elle qui enfantera le Sauveur. Voici le signe que tu auras des merveilles que je t'annonce. Lorsque tu arriveras à la porte Dorée de Jérusalem, tu y trouveras Anne, ton épouse, que ton retour comblera de joie. — Après ces paroles, l'Ange disparut.

gneur. Les deux époux s'embrassèrent dans un chaste baiser, et l'heureuse Anne s'écria :

— Je reconnais maintenant que le Seigneur m'a bénie; j'étais veuve, et j'ai mon époux; j'étais stérile, et j'aurai un enfant (1).

II. — NAISSANCE DE MARIE.

O cunctarum foeminarum
Decus atque gloria!
Quam electam et evectam
Scimus super omnia!
(*Hymne de saint Casimir.*)

Neuf mois après, Anne enfanta et mit au jour une fille ravissante de beauté. Sa voix aussitôt éclata en un hymne de louanges, que saint Jean Damascène a conservé :

« Mon âme maintenant surabonde de joie. Félicitez l'heureuse mère qui cesse d'être stérile, qui vient d'enfanter le fruit de la promesse; qui, dans l'âge avancé, allaite une enfant de bénédiction.

» Aux tristesses de la stérilité succède pour moi la joie d'être mère. Que l'Anne des anciens jours, l'heureuse mère de Samuel, et Sara, la vénérée, prennent part à mes fêtes; qu'elles célèbrent mon enfantement merveilleux !

(1) On lit dans le Protévangile de saint Jacques, chapitre V, que Joachim, en offrant son sacrifice, regarda dans le béphoïl (lame d'or qui ornait le front du grand prêtre), et que le voyant pur et limpide, il s'écria : « Je vois maintenant que le Seigneur m'a exaucé et qu'il m'a remis tous mes péchés. »

» Béni soit le grand Dieu qui a exaucé mes vœux et nos prières, qui m'accorde le bonheur de la maternité, qui donne à la tige stérile une fleur de grâce et de fécondité! »

Nous emprunterons ici quelques lignes à un livre très-célèbre, que les jansénistes ont condamné en 1694, mais que Rome approuve; ce qui nous suffit.

La sainte et heureuse mère, ayant reçu son enfant dans ses bras, car elle voulait elle-même l'envelopper de ses langes, et elle pouvait remplir cet office, puisqu'elle n'avait pas ressenti les douleurs de l'enfantement, adressa à Dieu cette prière (1) :

« Seigneur, dont la sagesse est infinie, créateur de tout ce qui a l'être, je vous offre humblement le fruit de mes entrailles, que j'ai reçu de votre immense bonté; et je vous remercie du fond du cœur. Faites de la fille et de la mère selon votre très-sainte volonté; regardez de votre trône notre faiblesse. Je félicite les saints Pères des limbes et tout le genre humain, à cause du gage assuré que vous leur donnez de leur prochaine rédemption. Mais comment me comporterai-je envers celle que vous me donniez pour fille, ne méritant pas d'être sa servante? Comment oserai-je toucher la véritable arche du Testament? Donnez-moi, Seigneur, la lumière qui m'est nécessaire pour connaître votre sainte volonté, pour

(1) *Vie divine de la très-sainte Vierge Marie* (abrégée, mais extraite fidèlement de *La Cité mystique de Dieu*, de la bienheureuse Marie d'Agréda), par le père BONAVENTURE AMEDEO DE CESARE, consultant de la Sacrée Congrégation romaine de l'Index. Nous suivons la traduction de M. l'abbé Boullan.

l'exécuter selon votre bon plaisir et dans les services que je dois rendre à ma fille. »

Le Seigneur fit comprendre à Anne qu'elle devait traiter la sainte enfant, en ce qui concernait l'extérieur, comme une mère traite sa fille, mais que dans son intérieur elle devait lui conserver le respect qui lui était dû.

Alors ces paroles se firent entendre du ciel :

« Bénie sois-tu en ce monde, ma bien-aimée. Une compagnie céleste assiste à ta naissance; jamais tant de joie n'avait paru chez les Anges. Le Saint-Esprit se repose en toi. Le ciel et la terre seront soumis à ta puissance; les Anges te serviront comme leur meilleure amie; à toi sera le monde, et l'humanité sera guérie par toi (1). »

L'élégant écrivain à qui nous empruntons cette citation ajoute, à propos de la merveilleuse naissance, une légende que nous ne pouvons négliger :

« L'Église de la terre, dit-il, ignore longtemps le jour de ce glorieux événement. Un pieux solitaire, dont la vie, inconnue aux hommes, s'exhalait sous l'œil de Dieu comme le parfum des fleurs au désert, entendait chaque année, dans la nuit du 8 septembre, d'angéliques harmonies qui descendaient des cieux. Surpris de cette merveille, il pria le Seigneur de lui révéler ce que signifiaient ces concerts. Alors un Ange lui apparut et lui dit : La Vierge immaculée qui fut mère de Dieu est née cette nuit même; les hommes l'ignorent, mais les Anges chantent sa nativité dans les cieux.

(1) M. l'abbé DARRAS, *Légende de Notre-Dame*. Citation de la *Genèse* d'Hermann.

» Longtemps, en souvenir de cette vigile miraculeuse, les populations de la France méridionale, si dévouées au culte de Marie, conservèrent la coutume de passer en prières dans les églises la nuit de la Nativité. La voix des Anges se mêlait aux concerts de la foule pieuse, répétant les saints cantiques dans le silence de la nuit, sous les voûtes illuminées par mille flambeaux, comme les dômes du ciel; et depuis que ce secret fut ainsi communiqué au monde, l'Église célèbre au 8 septembre le jour de bénédiction où naquit la très-sainte Vierge. »

III. — LA CONCEPTION IMMACULÉE.

Candidissima uti Lilia,
 Salve, æterni Patris Filia.
 Salve, Mater Redemptoris,
 Salve, sponsa spiratoris.
Sine maculâ concepta,
 Salve, Triadis electa.
 Salve, inferni victrix aspidis,
Illius expers sola cuspidis.
 Salve, Triadis electa,
Sine macula concepta.

HUG. DE SOMNO.

Après la chute de nos premiers parents, Dieu ne les punit pas sans les consoler. Une femme, odieusement trompée par le démon, avait amené le péché dans le monde; l'éternelle bonté leur annonça qu'une autre femme y amènerait la réparation.

« Je mettrai, dit le Seigneur au serpent maudit,

» une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. Elle-même t'écrasera la tête (1). »

Ces heureuses paroles ont été prononcées avant la sentence du châtement; car la miséricorde de Dieu surpasse encore sa justice.

Cette douce et chère attente d'un réparateur ne s'est pas conservée seulement chez le peuple fidèle; on en retrouve la merveilleuse tradition dans toutes les contrées du monde. Les diverses théogonies des peuples égarés gardèrent la croyance à une Vierge, Mère du Sauveur des hommes. Les Égyptiens, les Perses, les Guèbres, les Mages, les Chinois, les Siamois, les Indiens, avaient tous ce pieux dogme, que l'on rencontre encore avec étonnement chez les sauvages idolâtres de l'Amérique. Les druides de nos pères, nous l'avons dit, rendaient un culte à la *Vierge qui devait enfanter le Rédempteur*.

Dans toutes les promesses que fit le Seigneur à son peuple, il renouvela constamment celle du Messie, et la Vierge sainte était annoncée par les plus consolantes paroles des prophètes. Chez les anciens Hébreux, une opinion très-répandue voyait déjà dans la Vierge prédite l'Immaculée, exempte de la tache originelle. Ils se la représentaient sous les traits d'Ève avant sa faute. En effet, la plus légère souillure pouvait-elle convenablement approcher de celle dont le sein béni devait porter le Fils de Dieu? Quoique les saintes Écritures n'expriment pas assez formellement ce privilège d'une conception immaculée, on a pourtant toujours compris que la Vierge choisie, destinée

(1) *Genèse*, chap. III.

à devenir la Mère du Rédempteur, annoncée dans l'Éden, devait être absolument exempte du péché et naître complètement pure.

Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, Marie porte les noms de pure et d'immaculée. Saint Cyprien dit qu'elle se distingue très-spécialement du reste des hommes; qu'elle a de commun avec eux la nature humaine, mais non pas la faute.

Saint Jean Damascène demande si celle qui ne fut créée que pour être le temple de Dieu a pu être infectée un seul instant du péché originel.

La puissance infinie, qui a garanti les Anges fidèles de la chute de leurs frères révoltés, pouvait-elle, dit saint Anselme, ne pas préserver la Mère de son Fils et la Reine des Anges de la tache laissée aux hommes par le premier péché ?

Plusieurs ordres religieux se sont dévoués à la défense de cette croyance. La Sorbonne exigeait de ses docteurs le serment de la soutenir. Le Saint-Siège l'a toujours favorisée avec éclat, aussi bien que la fête solennelle qui en imprime le sentiment, et qui a lieu le 8 décembre. Les souverains pontifes interdirent même, au seizième siècle, de traiter la thèse contraire à l'Immaculée Conception. S'ils ne condamnèrent pas ceux qui paraissaient lui être opposés, c'est qu'ils furent retenus par le respect qu'ils portaient à de saints et savants docteurs qui, tout en révéraient tendrement Marie, avaient paru (mal interprétés ou tronqués) douter d'une faveur aussi immense que celle d'être conçue hors du péché originel. Mais, assez récemment, le cardinal Lambruschini a

démontré, dans une dissertation savante, que, selon la doctrine universelle de l'Église et de tous les saints Pères, même de saint Thomas d'Aquin, il faut soutenir que Marie a été préservée, dans sa conception, de l'ombre même du péché originel (1).

Et ce qui montre jusqu'à quel point la Conception Immaculée a toujours été le sentiment universel, c'est que les Grecs schismatiques l'ont toujours admise comme dogme, et que le Koran même (2) excepte Marie, comme Jésus son Fils, de la tache imprimée par Satan.

« Il convenait, dit saint Alphonse de Liguori (3), que Dieu préservât Marie de la faute originelle. Ne devait-elle pas, selon ses promesses, écraser de son pied la tête du serpent ? Donnée au monde pour vaincre Lucifer, elle ne pouvait pas subir son joug ; il fallait au contraire qu'elle marchât à lui pure de toute tache et de toute souillure. »

Saint Ambroise a dit : « Ce n'est pas sur la terre, mais dans le ciel, que le Seigneur consacra ce vase d'élection qui devait être le temple de la chasteté et recevoir Jésus. » Puis faisant allusion à ces paroles de l'Apôtre : « Le premier homme qui venait de la terre fut attaché à la terre ; l'autre fut céleste comme son

(1) Dissertation polémique sur l'Immaculée Conception. Il est démontré, dans ce beau travail, comment les paroles de saint Thomas d'Aquin, qui semblent ne pas admettre l'immaculée, ont été altérées par des copistes. De même saint Bernard n'attaquait pas la Conception immaculée, mais les prélats qui en établissaient la fête avant que Rome l'eût instituée.

(2) Au chapitre troisième.

(3) Sermon sur la Conception Immaculée.

origine (1), » il appelle Marie *un vase céleste*, non pour lui attribuer, comme ont fait certains hérétiques, une nature surhumaine, mais seulement pour faire entendre que la grâce l'a rendue supérieure en sainteté, en pureté, à tous les esprits bienheureux, et digne de recevoir le Roi de gloire.

Origène, saint Éphrem, saint Augustin, saint Jérôme, saint Amphiloque, saint Jean Damascène, saint Pierre Damien, saint Bruno, saint Anselme, saint Bonaventure, une foule d'autres saints, parlent dans le même sens.

Enfin le concile de Trente déclare que, dans son décret sur le péché originel, il ne prétend pas comprendre la bienheureuse et immaculée Mère de Dieu (2); et le concile de Bâle, dans sa session du 24 septembre 1429, s'exprime ainsi :

« Il s'est élevé dans ce saint concile une question difficile sur la conception de la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, et sur le moment où avait commencé sa sanctification : — les uns disant que son âme a été pendant quelque temps, ou au moins pendant quelques instants, assujettie de fait au péché originel ; — les autres soutenant au contraire que l'amour que Dieu a eu pour elle s'est manifesté dès le premier moment de sa création; que le Très-Haut, qui l'a prédestinée lui-même, et que le Fils, qui l'a formée pour être sa mère sur la terre, l'ont comblée de

(1) Saint Paul, *I Corinth.*, chap. xv, v. 17.

(2) *Declarat hæc sancta Synodus non esse intentionis suæ comprehendere in hoc decreto, ubi de peccato originali agitur, beatam et immaculatam Dei Genitricem.*

grâces singulières et extraordinaires; que Jésus-Christ l'a rachetée d'une manière supérieure et toute particulière, en la préservant de la tache originelle et en la sanctifiant dès les premiers instants de sa conception.

» Ayant examiné avec désintéressement les raisons et les autorités qui, depuis plusieurs années, ont été alléguées de part et d'autre; ayant en outre porté notre attention sur d'autres circonstances relatives au même sujet, tout pesé et mûrement considéré, — nous décidons et nous déclarons que la doctrine qui enseigne que la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, par une faveur spéciale, n'a jamais été assujettie au péché originel, mais qu'elle a toujours été sainte, immaculée, exempte de tout péché originel et actuel, — nous déclarons que cette doctrine est pieuse, conforme au culte ecclésiastique, à la foi catholique, à la droite raison et à l'Écriture sainte, et que comme telle elle doit être approuvée, tenue et suivie par tous les Catholiques, en sorte qu'il ne soit permis à personne dans la suite de prêcher ou d'enseigner le contraire. »

Ajoutons à ces faits qu'en 1678, au moment où les jansénistes, alors puissants en France, mettaient tout en œuvre pour amoindrir le culte de la sainte Vierge, le pape Innocent IX opposa une première digue à ce débordement infernal en approuvant solennellement l'office admirable de la Conception *immaculée*.

C'était donc la foi de tous les catholiques romains; et nos vœux furent comblés, enfin, lorsque le très-

saint pape Pie IX, avec l'assentiment de tous les évêques du monde, remplit de joie tous les cœurs fidèles en proclamant, le 8 décembre 1854, la Conception immaculée, dogme de l'Église.

Ce dogme, sans avoir été formellement défini, était admis dès les premiers temps; on en faisait la fête en Orient dès le cinquième siècle. On l'a toujours professé dans l'Occident, et si quelques saints Pères ont fait là-dessus quelques objections, ce n'était que par malentendu, et relativement à la conception matérielle; tandis qu'il ne s'agit que de l'âme créée sans tache.

Un savant chanoine de Séez, M. Delaunay, a publié l'histoire de l'établissement en France de cette glorieuse fête de la Conception, devenue aujourd'hui si solennelle. Nous lui empruntons le passage principal, tiré de documents, que le cardinal Baronius a reconnus authentiques.

« Les Danois, ayant appris que l'Angleterre était soumise aux Normands, furent indignés de se voir privés d'une île sur laquelle ils prétendaient avoir une espèce de droit héréditaire. Ils se préparèrent donc à la guerre; ils armèrent une flotte pour chasser les conquérants de cette seconde patrie que Dieu, disaient-ils, leur avait donnée. Le roi Guillaume, ayant ouï parler de ces mouvements, les crut dignes de son attention. Il choisit un certain religieux, abbé du monastère de Ramsey, et l'envoya en Danemark pour s'informer de l'état des choses. Cet abbé, homme plein d'intelligence, s'acquitta fidèlement de sa mission; puis il se rembarqua pour retourner en Angleterre.

» Déjà son navire avait franchi la plus grande partie du trajet, lorsque tout à coup s'éleva une tempête qui bouleversa le ciel et la mer. Les matelots, lassés de lutter contre les vagues, perdaient courage ; leurs rames se brisaient, les cordages se rompaient, les voiles se déchiraient : toute espérance de salut était évanouie.

» Alors tous ceux qui étaient dans le vaisseau recommandèrent leur âme à Dieu, en poussant de grands cris. Ils invoquèrent la Mère de Dieu, le refuge des malheureux et l'espérance des désespérés. Soudain ils aperçoivent un homme d'un aspect vénérable, revêtu d'ornements pontificaux, et qui semblait se tenir debout sur les vagues, près du vaisseau. Il s'adresse à l'abbé Helsin et lui dit :

« — Veux-tu échapper au danger de la mer ?

» Comme l'abbé lui répondit qu'il le désirait de tout son cœur :

» — Eh bien, lui dit l'auguste personnage, apprends que je suis envoyé par Notre-Dame Marie, mère de Dieu, que tu as invoquée avec tant de piété. Et si tu veux écouter mes paroles, tu seras sauvé du péril imminent des flots, toi et tes compagnons.

» L'abbé promit de lui obéir en tout :

» — Promets donc à Dieu et à moi, dit l'Ange, que tu célèbreras solennellement, chaque année, le jour de la Conception de la Mère du Christ, et que tu prêcheras la célébration de cette fête.

» Helsin, en homme prudent, demanda : — Quel jour faudra-t-il célébrer cette fête ?

» — Le six des ides de décembre.

» — Et quel office prendrons-nous ? ajouta l'abbé.

» L'Ange répondit :

» — Tout l'office de la Nativité sera dit en la Conception, excepté le mot de Nativité, qu'on changera en celui de Conception.

» Après avoir prononcé ces mots, il disparut. Aussitôt la tempête s'apaisa, et, poussés par un vent rapide, l'abbé et ses compagnons abordèrent sains et saufs aux rivages de l'Angleterre.

» Ce qu'il avait vu et entendu, Helsin le fit connaître autant qu'il le put, et il établit lui-même la fête de la Conception dans le monastère de Ramsey. »

Cependant, ajoute M. l'abbé Delaunay, le roi Guillaume, frappé du récit que lui fit l'abbé Helsin, convoqua tous les évêques d'Angleterre et de Normandie, pour qu'ils eussent à délibérer sur cette importante affaire. Les évêques réglèrent que la fête de la Conception serait célébrée dans tous les États anglo-normands. Telle fut l'origine de cette fête en Occident. Elle passa de Normandie en France et dans les autres États de l'Europe. Partout les peuples l'accueillirent avec enthousiasme. Mais, en mémoire de son origine, ils lui conservèrent le nom de *Fête aux Normands*.

Saint Anselme, élève du vénérable Hélouin, et son successeur dans l'abbaye du Bec, où il passa trente-cinq ans de sa vie; saint Anselme, le plus profond théologien de son siècle et le plus sublime métaphysicien après saint Augustin, ayant été sacré

archevêque de Cantorbéry en 1093, mit sa gloire et sa piété à propager cette fête (1).

Quatre mille ans d'attente et d'espoir avaient donc passé, quand Dieu, selon qu'il l'avait promis, renouvela le monde, au moment où l'homme était descendu partout dans le dernier degré de la corruption et de la bassesse; où Rome, séjour de toutes les idolâtries et de tous les vices, dominait la terre; où le sceptre de Juda venait de tomber dans des mains étrangères (2).

La Conception immaculée de la sainte Vierge est fêtée le 8 décembre, et sa Nativité bienheureuse le 8 septembre, jour où elle eut lieu, selon Baronius, aux heures de l'aube.

Huit jours après on donna à l'enfant son doux nom de Marie, qui en syriaque voulait dire *reine et dame*, qui signifiait en hébreu *étoile de la mer*, et qui est pour toutes les oreilles si suave et si harmonieux, pour tous les cœurs si rempli de bénédictions et d'amour !

Quatre-vingts jours après l'heureuse nativité de Marie, terme fixé par la loi pour toute mère qui était

(1) Dès l'an 1027, deux ans seulement après la célèbre apparition, Jean de Bayeux, archevêque de Rouen, établissait dans l'église de Saint-Jean une confrérie sous le titre de *l'Immaculée Conception*. Elle était dirigée par un président, que les confrères élisaient eux-mêmes tous les ans, et qu'ils nommaient le *prince de l'Association*. Cette dignité ayant été conférée, l'an 1486, à Pierre Daré, lieutenant général de Rouen, le nouveau *prince*, plein de zèle pour la gloire de la Mère de Dieu, ouvrit un concours de poésie en l'honneur de la Conception, et la confrérie prit le nom d'*Académie de l'Immaculée Conception*. Ce concours, ouvert en 1486, a subsisté jusqu'à la Révolution française.

(2) Hérode était Iduméen.

accouchée d'une fille, sainte Anne alla se purifier au Temple.

Elle présenta l'offrande modeste de deux tourterelles. Mais elle fit plus : elle donna au Seigneur l'enfant qu'elle en avait reçue, et renouvela le vœu, de concert avec Joachim, de consacrer Marie au service de Dieu.

IV. — LÉGENDE

DE LA PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE.

Ab æterno Dominus....

Te pulchram ornavit

Sibi sponsam in qua

Adam non peccavit.

(*Offic. parv. Immac. Concept.*)

On lit dans le Protévangile de saint Jacques que l'enfant se fortifiait de jour en jour. Lors donc que Marie eut six mois, Anne la posa à terre, pour voir si elle s'y tiendrait debout. Elle fit sept pas et vint se jeter dans les bras de sa mère, qui s'écria :

— Vive le Seigneur mon Dieu ! Vous ne marcherez plus sur la terre, mon enfant, jusqu'à ce que je vous aie offerte dans le Temple du Seigneur.

Elle purifiait son lit tous les jours, en éloignant tout ce qui était souillé, et ne laissait approcher de la sainte enfant que des filles juives sans tache.

Quand Marie eut accompli sa première année, Joachim donna un grand festin, où il convia les princes des prêtres et tout le sénat. Les prêtres di-

saient : — Dieu de nos pères, bénissez cette enfant, et que son nom soit célébré dans toutes les générations !

Sa mère la prit pour lui donner le sein ; et elle chanta ce cantique devant l'assemblée :

« Je chanterai les louanges du Seigneur mon Dieu, parce qu'il m'a visitée et délivrée de l'opprobre dont me couvraient mes ennemis.

» Le Seigneur m'a donné le fruit abondant de la justice.

» Annoncez aux fils de Ruben qu'Anne la stérile allaite.

» Écoutez, tribus d'Israël, Anne la stérile donne son lait à une enfant. »

Quand Marie eut deux ans, Joachim dit à Anne, son épouse : — Conduisons l'enfant au Temple, selon le vœu que nous avons fait, de peur que Dieu ne se courrouce contre nous.

Anne répondit : — Elle pourrait redemander encore son père et sa mère ; attendons qu'elle ait trois ans.

C'est dans ces jours d'attente qu'il faudrait placer une charmante tradition, reproduite mille et mille fois par les peintres et les statuaires, retracée dans les vitraux de nos églises, et qui nous rappelle ou nous représente l'heureuse sainte Anne donnant à la jeune Marie une leçon de lecture. Cette gracieuse légende est partout admise.

Dès que la jeune Vierge eut trois ans, son père et sa mère jugèrent que le temps était venu de tenir leur vœu.

Ils partirent pour Jérusalem, quoiqu'on fût au

commencement de la saison d'hiver, pressés peut-être par le désir d'assister aux solennités des fêtes de la Dédicace, — ou parce qu'alors c'était l'époque de service du grand prêtre Zacharie, leur parent.

Préservée du péché originel, Marie était pure aussi de toute atteinte des sentiments terrestres et des mouvements déréglés. Sa jeune âme brûlait, dégagée de distractions et d'entraves, et tous ses sens concouraient à louer et à bénir Dieu (1). Les rayons d'en haut avaient brillé à ses yeux ; elle s'était avec joie offerte elle-même au Seigneur ; et, à un âge si tendre, elle avait été, dit-on, la première à solliciter de ses parents leur sainte démarche.

Arrivés à Jérusalem, ils s'arrêtèrent près de la partie orientale de la ville, en une petite maison que la tradition depuis a toujours appelée la maison de sainte Anne. Joachim, qui avait donné pour cortège à Marie un glorieux groupe d'innocentes jeunes filles portant des lampes allumées, souhaitait qu'elle ne retournât pas en arrière et que son esprit ne s'éloignât pas de la maison de Dieu. En y arrivant, Marie monta vivement les quinze degrés qui conduisaient au Temple, sans regarder derrière elle ; ce qui surprit tous ses parents, que Joachim avait rassemblés.

On conte qu'en ce moment une grande affluence d'officiers du roi Hérode, mêlés à des docteurs de la loi, à des dames de la cour, et à d'autres personnages illustres, se trouvait réunie sous le portique de Salomon, comme si Dieu eût voulu « que l'heureuse

(1) Saint Alphonse de Liguori, *Discours sur la Nativité de Marie*.

Vierge qu'il avait choisie de toute éternité pour être la mère de son Christ entrât dans la maison de la prière avec l'appareil convenable à ses hautes destinées (1) ».

Un cortège plus saint l'accompagnait, disent les vieilles légendes : « Les Anges du Seigneur, gardiens du temple, chantaient ses louanges, célébraient sa bienvenue, et semaient les fleurs sous ses pas. »

Après le sacrifice de l'agneau, ce fut sans doute dans la cour des femmes que sainte Anne et saint Joachim présentèrent au prêtre du Seigneur la sainte enfant qu'ils lui donnaient. Elle avait franchi elle-même, comme nous l'avons dit, les quinze marches qui la séparaient du pontife. On était au 24 novembre, jour où l'Église fête la Présentation de la sainte Vierge. Le grand prêtre (2) ayant béni l'assemblée, Anne et Joachim se séparèrent de leur fille; et Marie fut admise parmi les jeunes vierges qu'on élevait, loin de tous les regards, à l'ombre des autels.

(1) Isidore de Thessalonique, cité par M. Menghi d'Arville, *Annuaire de Marie*; et M. l'abbé Orsini, *Histoire de la Mère de Dieu*.

(2) Saint Germain de Constantinople croit que ce fut saint Zacharie, depuis père de saint Jean-Baptiste, qui reçut la sainte Vierge.

V.

LÉGENDES DE MARIE DANS LE TEMPLE.

Sicut cinnamomum et balsamum aromatisans odorem dedi ; quasi myrrha electa dedi suavitatem odoris.

CANTIC.

Marie fut donc nourrie dans le Temple. Quelques écrivains ont voulu admettre des doutes sur cette circonstance. Mais l'Église n'a pas accueilli ces hésitations. Une tradition révérée les repousse. Saint Jérôme et plusieurs Pères des premiers siècles appuient de leur grave témoignage l'authenticité de cette tradition.

L'éducation de Marie dans le Temple fut dirigée par les prêtres. Ils lui donnèrent, dit saint Ambroise, l'intelligence des livres sacrés. Mais on voit dans les Révélations de la vénérable Marie d'Agreda qu'elle avait reçu de plus haut cette intelligence.

On croit que Zacharie prit surtout le plus grand soin de la jeune Vierge. Les saintes femmes qui vivaient là se glorifiaient de lui avoir appris les choses domestiques. Au rapport de saint Épiphané, elle excella dans l'art de travailler la laine, de broder la soie, de filer le lin et de tisser les étoffes. Elle brilla plus encore dans les vertus qui plaisent au regard de Dieu. Son humilité fut si grande et si vraie, que beaucoup d'écrivains sacrés en feraient la base des faveurs inouïes dont elle fut comblée (1), si Dieu,

(1) Bourdaloue, *Sermon pour le jour de l'Assomption*.

dès avant les premiers jours du monde, ne l'avait pas choisie. Sainte Brigitte raconte dans ses Révélations (1) qu'elle vit un jour apparaître devant elle deux femmes : l'une, pleine de faste et de fierté; l'autre, humble, soumise et douce.

« Celle-là est l'orgueil, lui dit Jésus en désignant la première; cette autre est l'humilité; — elle s'appelle Marie (2). »

La vie de Marie dans le Temple fut si parfaite, dit un vieil écrivain, « qu'il n'est homme qui la puisse dire ni parfaitement écrire. » Les documents antiques qui nous auraient initiés quelque peu à cette vie sainte ont été perdus. Une précieuse narration de la vie de la sainte Vierge, citée par saint Épiphane, a disparu malheureusement. Des légendes anciennes disent que Marie était là servie par les Anges; et voici, à leur appui, un passage de saint Jérôme :

« Marie, dit-il, réglait ainsi son temps : depuis le matin jusqu'à la troisième heure du jour, elle se tenait en prières; de la troisième à la neuvième heure, elle travaillait; puis elle reprenait l'exercice de la prière, qu'elle n'interrompait qu'à l'apparition de l'Ange de la main duquel elle avait coutume de recevoir sa nourriture, et elle croissait en piété et en amour de Dieu. Aussi était-elle la première dans les

(1) Lib. I, cap. 29.

(2) Lorsque sainte Isabelle de France, cette digne sœur de saint Louis et cette digne fille de la reine Blanche, fonda le monastère de Longchamps, près Paris, elle lui donna le nom de *Notre-Dame d'Humilité*, « parce que c'est la vertu qui a le plus mérité à la sainte Vierge son auguste dignité de Mère de Dieu. »

saintes veilles, la plus instruite dans la connaissance de la Loi divine, la plus humble entre les humbles, la plus habile au chant des psaumes, la plus éminente en charité, la plus éclatante en pureté et la plus parfaite en toutes sortes de vertus.

» Sa constance était inébranlable, et quoiqu'elle s'efforçât toujours de s'élever à une plus haute perfection, aucune agitation de l'âme ne parut jamais dans ses mouvements ni dans ses paroles; sa conversation était si gracieuse, qu'il était facile de connaître que Dieu réglait tout ce qu'elle disait. Elle vivait dans l'oraison et la méditation de la Loi de Dieu.

» Pleine de sollicitude pour ses compagnes, elle veillait à ce qu'aucune d'elles n'offensât Dieu par des paroles légères, par une joie trop bruyante, par des expressions de mépris ou d'orgueil.

» Elle bénissait Dieu en toute chose; pour ne pas cesser de le faire, elle répondait aux salutations qu'on lui adressait : *Rendons grâces à Dieu*. Et c'est à elle que remonte l'usage où sont tous les saints personnages de répondre *Deo gratias* à ceux qui les saluent.

» La nourriture qu'elle recevait de la main de l'Ange suffisait à réparer ses forces, et elle distribuait aux pauvres tout ce que lui donnaient les Prêtres du Temple. Tous les jours on voyait l'Ange du Seigneur s'entretenir avec elle, en lui témoignant la déférence qu'on a pour la plus tendre sœur ou la mère la plus chérie. »

A l'appui encore de saint Jérôme et des bons lé-

gendaires qui ont rapporté sur la vie de Marie dans le Temple des faits dont notre foi si frêle peut se montrer surprise, nous devons citer, du Koran même, des passages que d'Herbelot a insérés dans sa *Bibliothèque orientale*.

Après avoir rappelé ce que nous remarquons précédemment du privilège unique qui a préservé Marie du péché originel, il cite ces paroles mêmes du Koran : Qu'il n'y a jamais eu que Marie et son Fils qui aient été préservés de l'attouchement de Satan. Il parle ensuite de Marie dans le Temple.

« Dieu, dit-il, l'avait donnée en garde à Zacharie. Elle habitait une chambre du Temple, et il avait seul la clef de cette chambre. Souvent il lui rendait visite; et il ne le faisait jamais sans trouver auprès d'elle, à sa grande surprise, les plus beaux fruits, qui semblaient venir du paradis terrestre, et toujours à contre-saison.

» Enfin, il osa demander à Marie d'où lui venaient ces fruits admirables. Marie lui répondit : « Tout ce » que vous voyez vient de la part de Dieu, qui » pourvoit de toutes choses ceux qu'il lui plaît, sans » compte et sans mesure. »

On trouve dans les Révélations de sainte Élisabeth de Hongrie un passage qui fait connaître les occupations spirituelles de Marie dans le Temple. Ceux qui ont lu l'admirable histoire de la sainte reine due à la plume si charmante et si sûre de M. de Montalembert savent que la sainte Vierge honorait Élisabeth de ses intimes communications. Elle lui dit un jour, en l'engageant à suivre ses traces :

« J'avais l'habitude de me lever au milieu de la nuit ; j'allais me prosterner devant l'autel ; et là, avec toute l'ardeur dont j'étais capable, je suppliais Celui qui peut tout de m'accorder les sept grâces suivantes : 1° de l'aimer de toute mon âme, de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toutes mes forces ; 2° d'aimer le prochain comme il veut qu'on l'aime ; 3° de détester et fuir tout ce qui lui déplait ; 4° de pratiquer l'humilité, la patience, la douceur, la bonté et toutes les vertus qui pouvaient me rendre agréable à ses yeux ; 5° de connaître le moment où viendrait sur la terre la Vierge bienheureuse qui devait enfanter le Fils de Dieu ; de donner à mes yeux le bonheur de la voir, à ma langue le bonheur de la louer, à mes mains le bonheur de la servir, à mes pieds le bonheur d'exécuter ses ordres, à mes genoux le bonheur d'adorer l'Enfant divin incarné dans son sein virginal. 6° Je demandais encore à Dieu la grâce d'une soumission parfaite aux ordres et aux désirs du grand prêtre préposé à la garde du Temple. 7° enfin, je priais le Tout-Puissant de conserver ce saint vieillard, pour son service, pour le Temple et pour le peuple. »

Il est certain encore que Marie fut fort instruite, et que, dans le sens humain, elle était douée d'un noble génie. Le *Magnificat*, qu'elle nous a laissé, à part le côté sacré qui le rend si auguste, sera toujours une œuvre poétique du plus haut prix. Toutefois, le mérite et le génie de la sainte Vierge furent soigneusement voilés par son humilité profonde.

Ajoutons donc, avec un historien moderne (1), « qu'en effet Marie est le chef-d'œuvre de la nature, la fleur des générations et la merveille des siècles; que jamais la terre n'avait vu et que jamais la terre ne verra tant de perfections réunies dans une simple fille des hommes; que tout était grâce, sainteté, grandeur, dans cette noble et bienheureuse créature, conçue dans l'amitié de Dieu, sanctifiée avant de naître, riche d'une plénitude de dons que n'atteignirent jamais les saints ni les Anges. »

Comme si Dieu voulait cacher à nos regards et ne réserver que pour les applaudissements des cieux certaines existences merveilleuses, on a historiquement très-peu de détails sur les circonstances intimes de la vie de la sainte Vierge. On sait, dans le même sens, peu de chose aussi de la vie de ses parents, après qu'ils se furent séparés d'elle. On dit que, lorsqu'elle fut entrée au Temple, Joachim vint avec Anne s'établir à Jérusalem; et on ajoute que la sainte Vierge avait douze ans quand il tomba malade et sentit que sa dernière heure allait sonner; il demanda, dit-on, sa fille, qui lui fut amenée. Marie pleura bientôt son père; elle prit le cilice, vêtement du deuil et de la douleur chez les Juifs.

Dieu voulait la retirer de tout attachement ici-bas; sainte Anne allait aussi lui être ôtée; elle bénit à son tour sa fille chérie, la recommanda à Celui qui la lui avait accordée, et rendit doucement l'esprit dans ses bras.

Mais d'autres légendes et d'anciennes vies de

(1) M. l'abbé Orsini, *Histoire de la Mère de Dieu*.

sainte Anne font vivre la mère de Marie bien plus longtemps. Suivant ces récits, l'heureuse épouse de Joachim aurait eu le bonheur de voir l'enfant Jésus. Les artistes ont mis à profit cette douce tradition.

« Plusieurs croient, en effet, que la bienheureuse Anne survécut de longues années à son époux, et qu'elle passa les jours de son veuvage dans une piété et dans une prudence qui la font regarder comme le modèle et la protectrice des veuves chrétiennes (1). »

Quoi qu'il en soit, Marie rentra dans le Temple avec l'intention de n'en plus sortir et d'y servir tout le reste de sa vie, si Dieu l'eût voulu.

Des auteurs sacrés présument que Marie (la première au monde, selon la remarque de l'abbé Ruppert) avait pris l'engagement d'une virginité perpétuelle dès l'instant de sa présentation.

VI.

LÉGENDES DU MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE.

Te, Joseph, celebrent agmina cœlitum;
Te cuncti resonent christiadum chori
Qui, clarus meritis, junctus es inclytæ,
Casto fœdere, virgini.

(*Offic. Rom.*)

Quoique la virginité ne fût chez les Hébreux que la vertu de la jeunesse, et que toute femme juive fût appelée au mariage, les vierges étaient parmi ce

(1) Madame Daniel, *Vie de la très-sainte Vierge*

peuple un objet d'honneurs et de respects. Il y avait dans le Temple une réunion de jeunes vierges occupées du service de Dieu. Mais leurs vœux n'étaient que temporaires. Lorsque leurs parents voulaient les marier, ils pouvaient, selon la loi, racheter leur engagement et les retirer ainsi du lieu saint, moyennant une petite somme d'argent.

Quand Marie eut quinze ans, selon les uns, douze ans selon d'autres, ses tuteurs, qui étaient de famille sacerdotale, et qui, suivant les idées répandues en Israël, considéraient le célibat comme une tache, lui proposèrent un époux : c'était le fils du grand prêtre Abiatar. Saint Grégoire de Nysse cite d'imposantes autorités qui rapportent qu'elle repoussa cette offre, ne demandant toujours qu'à mener dans le Temple une vie ignorée. Les tuteurs insistèrent. Elle était du sang de David; de ce sang devait naître le Messie, et une jeune fille d'une race si auguste pouvait moins qu'une autre se soustraire à la loi du mariage. Les Juifs, voyant dans le libérateur attendu un roi brillant et fort, ne savaient pas quels seraient les mystères de sa naissance et de sa vie. Mais ils savaient par les prophètes que les temps étaient proches. Malgré les désirs et le vœu de Marie, ses tuteurs s'occupèrent donc de son mariage comme d'un devoir.

Elle avait atteint l'âge où, selon les Pharisiens, les femmes ne pouvaient plus habiter le Temple. Aussi on fit annoncer par un héraut que tous les hommes qui n'étaient pas engagés dans le mariage eussent à se présenter au Temple au bout de trois jours.

Le jour venu et le peuple réuni, le grand prêtre

monta au haut des degrés, afin d'être mieux entendu, et ayant commandé le silence, il dit : « Écoutez, fils d'Israël; depuis le jour où le Temple fut construit par Salomon, ce fut l'usage d'y élever les filles des rois, celles des prophètes, des prêtres et des pontifes; et il y a eu parmi elles de grandes et admirables vertus. Toutefois, elles ont toutes été mariées en atteignant l'âge nubile, et, dans ce nouvel état, elles se sont rendues agréables à Dieu.

» Mais nous devons tenir une autre conduite à l'égard de Marie, qui a voué à Dieu sa virginité. Il nous paraît donc sage de consulter le Seigneur, et d'attendre sa réponse pour connaître à qui nous devons confier la garde de cette jeune Vierge. »

Ce discours plut à l'assemblée, et les prêtres jetèrent le sort sur les douze tribus; le sort tomba sur la tribu de Juda.

Le lendemain le grand prêtre dit : « Que quiconque est sans épouse vienne et tienne une verge à la main. » On obéit à cet ordre, et Joseph vint avec les jeunes gens, portant comme eux une verge. Lorsqu'ils eurent remis leur verge au grand prêtre, celui-ci offrit le sacrifice et consulta le Seigneur, qui lui répondit :

« Place toutes ces verges dans le saint des saints, qu'elles y reposent toute la nuit, et que demain matin chacun vienne reprendre la sienne. Du sommet de l'une de ces verges s'élancera une colombe qui s'élèvera vers le ciel. Ce sera là le signe. A celui qui aura apporté cette verge, tu donneras Marie. »

Il fut fait comme le Seigneur l'avait ordonné. Et le

lendemain, de grand matin, tous les fils de Juda étant réunis, le grand prêtre entra dans le sanctuaire. Il en rapporta bientôt les verges. Il avait rendu à chacun des fils de Juda, qui étaient au nombre de trois mille, celle qui lui appartenait, et cependant il ne s'était élevé de colombe d'aucune d'elles. Alors il se revêtit de ses habits sacerdotaux et du manteau à douze clochettes; il entra de nouveau dans le saint des saints et alluma le feu du sacrifice. Tandis qu'il priait, un Ange lui apparut, et lui dit : « Il y a ici une petite verge que tu n'as point remarquée, mais que tu as déposée en même temps que les autres. Sitôt que tu l'auras remise à celui qui l'a apportée, apparaîtra le signe que je t'ai annoncé. »

Cette verge était celle de Joseph. Or, Joseph était un vieillard d'un extérieur pauvre, et qui, n'ayant point reçu sa verge, n'avait pas osé la redemander. Comme il se tenait humblement derrière tous les autres, le grand prêtre lui cria :

» Viens recevoir ta verge, qui ne t'a pas été remise. » Joseph, n'osant résister à cet appel fait à haute voix, s'avança en tremblant. Comme il tendait la main pour recevoir sa verge, il en sortit une fleur de laquelle une colombe s'échappa, blanche et resplendissante comme la neige.

Après avoir voltigé quelque temps sur le Temple, elle s'élança vers les cieux.

Alors le peuple combla Joseph d'unanimes félicitations : « Heureux es-tu dans ta vieillesse, lui disait-on, puisque le Seigneur t'a choisi pour recevoir Marie. »

« Reçois-la, lui dit le grand prêtre ; car le Seigneur t'a élu entre tous pour ce bonheur ! »

Mais Joseph, embarrassé et rougissant, s'en défendait et disait : « Je suis vieux et j'ai des fils, pourquoi me donnez-vous cette enfant ? » Le grand prêtre le menaça de la colère de Dieu, s'il n'obéissait. Joseph alors se soumit (1).

Les artistes ont souvent représenté cette scène.

On lit encore dans l'histoire de la nativité de Marie et de la naissance du Sauveur, monument que les anciens attribuaient à tort à saint Matthieu, que Marie, après ses fiançailles, reçut des prêtres cinq compagnes, jeunes vierges de son âge, qui s'appelaient Rebecca, Susanne, Abigée, Zahel et Saphora, et qu'on leur donna à tisser du lin, de la soie et de la pourpre. Elles tirèrent au sort quel serait à chacune d'elles le genre de travail. La pourpre échut à Marie, qui fut chargée de faire le voile du Temple. Alors ses jeunes compagnes l'appelèrent en riant la reine des vierges.

Comme elles disaient ces mots, l'Ange qui servait Marie parut au milieu d'elles et leur dit :

« Ce que vous venez de prononcer sera la vérité à jamais. »

Elles se jetèrent effrayées aux pieds de Marie, lui demandant de prier pour elles.

Ceux qui repoussent ces détails légendaires se bornent au récit que nous devons faire suivre.

(1) Ce récit est tiré de l'histoire apocryphe de la *Nativité de Marie et de l'enfance de Jésus*. On verra plus loin, dans l'histoire de Joseph, que les légendaires lui donnent des enfants nés d'un précédent mariage.

Entre ceux des hommes fidèles sur lesquels les prêtres jetaient les yeux pour choisir un époux digne de la Vierge sainte, parmi ces hommes que distinguaient l'éclat, la richesse et la naissance, l'esprit de Dieu conduisit un humble charpentier de Nazareth, qui était, comme Marie, de la tribu de Juda et de la race de David, mais qui gagnait sa vie par son travail. Il se nommait Joseph. Il était juste; c'est le magnifique témoignage que lui rend l'Évangile (1). Selon le sentiment le plus général, il était alors âgé de cinquante ans (2), et n'avait jamais été engagé dans les liens du mariage.

On dit qu'il était né à Capharnaüm; et le pieux Gerson croit que, comme Jean-Baptiste, il avait été sanctifié avant de naître par l'Esprit-Saint. On ne sait pas à quelle époque il avait quitté Capharnaüm pour s'établir à Nazareth, où il demeurerait alors.

L'Évangile ne donne aucun détail sur la vie de saint Joseph jusqu'à ce moment, excepté le nom de son père Jacob, aussi appelé Héli, comme le remarquent les commentateurs. Les premières années d'un si grand saint sont pour nous cachées sous un voile. Mais nous ne pouvons douter qu'ayant été choisi pour être uni, par le plus étroit de tous les liens, à la plus pure, la plus sainte, la plus parfaite des créatures, qu'ayant été appelé à la dignité de père adoptif de Jésus-Christ et de tuteur de son enfance, son âme

(1) Saint Matthieu, chap. 1, v. 10.

(2) Des écrivains ont donné quatre-vingts ans à saint Joseph, et d'autres trente-neuf, à l'époque de ses saintes fiançailles avec Marie; de ce dernier avis est l'auteur de la *Dévotion à saint Joseph*. Amiens, 1730, in-12. Mais ces opinions ne sont pas fondées.

n'ait été ornée des plus excellentes vertus et sa vie occupée des actes qui plaisent à Dieu. Ceux que Dieu destine à une fonction, il les dispose d'avance et les rend propres à la remplir (1). Aussi Suarez estime pieuse et vraisemblable l'opinion de ceux qui ont cru que Joseph a surpassé tous les autres saints en vertus et en mérite.

L'ancienne tradition, qu'on lit dans les Apocryphes, et qui est conservée dans l'histoire du Carmel et ailleurs, rapporte effectivement que les prêtres du Temple, embarrassés de fixer leur choix, se décidèrent à consulter le Seigneur. Ils prièrent celui qui préside au sort de les éclairer, et ils déposèrent dans le sanctuaire le bâton d'amandier de chacun de ces hommes qui tous avaient leurs suffrages. Le lendemain matin, le bâton de Joseph se trouva seul couvert de fleurs, par un divin prodige. Et l'on ajoute qu'à la vue de cet arrêt du Ciel, qui désignait si clairement l'humble Joseph, l'un des poursuivants se retira au Carmel, parmi les solitaires de la grotte d'Élie, où dans la suite il devint un des premiers saints du christianisme. Il se nommait Agabus (2).

Marie, obligée au mariage, apprit du moins avec consolation quel était l'époux que lui prescrivait la volonté de Dieu. Son cœur rassuré sentit que Joseph le juste serait pour elle un protecteur. Une inspiration du Très-Haut lui fit espérer qu'elle pourrait avec lui garder son vœu. Elle se disposa à passer des

(1) *Vie de saint Joseph*, par un ancien curé. Tournay, 1844.

(2) Tous les artistes du moyen âge, et Raphaël avec eux, ont aussi retracé cette scène.

pompes du Temple dans la modeste demeure de l'artisan. Elle fut fiancée à Joseph, qui lui donna, selon l'usage, devant les témoins établis par la loi, une petite pièce d'argent et un anneau d'or (1). Après cette formule, par laquelle les futurs époux étaient liés, on employa quelques mois à préparer les noces.

Le mariage chez les Hébreux se célébrait avec magnificence, et, pauvres ou riches, leurs fêtes nuptiales étaient belles.

Les noces, selon quelques écrivains, se firent à Jérusalem. Selon d'autres, qui n'admettent pas la mort si prompte des parents de la sainte Vierge, les noces furent célébrées à Séphoris, dans une petite métairie qui appartenait à saint Joachim et à sainte Anne, retirés là et vivant dans l'exercice de toutes les vertus (2).

Si les saints époux n'étaient pas opulents, leur famille était grande et nombreuse; elle comptait dans son sein beaucoup d'illustres personnages, lesquels,

(1) D'après Nicéphore, cette cérémonie eut lieu en présence des prêtres, dans le Temple même. On découvrit, sous le pontificat de Grégoire V, mort en 999, l'anneau que saint Joseph mit au doigt de la sainte Vierge dans la cérémonie de leur mariage : il fut conservé cent quatre-vingt-quatre ans à Chiusi, en Toscane; de là il a été porté à Pérouse, dans l'État de l'Eglise, où il est encore aujourd'hui. L'authenticité de cette relique a été attaquée dans de savantes dissertations que Benoît XIV a closes, en prononçant « qu'on peut croire pieusement que c'est le véritable anneau de mariage de la sainte Vierge. » (*Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.)

(2) Séphoris, autrefois ville grande et forte, à deux lieues de Nazareth, n'est plus aujourd'hui qu'un village. Sainte Hélène avait fait construire, sur l'emplacement de la maison des parents de la Mère de Dieu, un magnifique temple catholique, dont il ne reste plus que des ruines imposantes. (*Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.)

dans les mœurs nationales, devaient tous assister au festin. La famille donna donc à la réunion la splendeur convenable, tout le monde en telle occasion ayant coutume de faire des présents, chacun suivant ses moyens. Marie, dans cette cérémonie, se montra humble et douce, comme elle le fut toujours, et comme il convenait à celle que Dieu avait élue.

Aussitôt après la célébration du mariage, pendant que les convives passaient dans la salle du banquet, Marie et Joseph se communiquèrent ou se renouvelèrent mutuellement leur vœu de virginité; et dès ce premier moment ils furent, dans le mariage, comme un frère et une sœur (1).

Des monuments anciens et quelques saints Pères donneraient à penser que saint Joseph aurait été marié en premières noces à Salomé (fille d'Aggée, frère de Zacharie, le père de saint Jean-Baptiste); qu'il en avait eu ces enfants qui sont appelés frères et sœurs de Notre-Seigneur dans l'Évangile, et qu'il était veuf lorsqu'il épousa la sainte Vierge.

On lira ces détails ci-après, dans l'histoire de la vie et de la mort de saint Joseph.

Mais l'opinion la plus générale rejette ce sentiment (2). Saint Thomas enseigne même que Joseph,

(1) L'auteur du livre intitulé *Dévotion à saint Joseph*, Amiens, 1730, in-12, place le mariage de la sainte Vierge au 24 novembre. L'Église latine célèbre depuis longtemps l'anniversaire de cette sainte union. L'illustre pape Paul III en a fixé la fête au 23 janvier.

(2) *Vie de saint Joseph*, par un ancien curé. — Il est conforme à la foi de l'Église, écrit saint Pierre Damien, d'honorer comme vierge non-seulement la Mère de Dieu, mais aussi son père adoptif. — C'est parmi les Anges, et non parmi les hommes, qu'il faut compter cette âme pure, dit le P. Corneille de la Pierre.

conduit par la main de Dieu au mariage qu'il venait de contracter, était vierge par vœu.

Quand les sept jours de la fête des noces furent passés, Marie et Joseph s'en allèrent à Nazareth, où ils devaient demeurer. La jeune Vierge était ainsi ramenée par son époux dans le lieu de sa naissance; elle rentra dans la maison d'Anne et de Joachim, maison destinée à la plus sainte des merveilles.

Les deux époux vivaient dans le travail et la prière, dans l'aumône et les bonnes œuvres; Marie s'occupant des soins du ménage et des ouvrages de son sexe, pendant que Joseph travaillait, de son métier de charpentier, dans une boutique à part de la maison; boutique dont on voit encore la place, occupée par une petite chapelle, à cent pas de la maison de sainte Anne, désormais la maison de la sainte Vierge.

VII. — L'ANNONCIATION.

Tout ainsi que descend en la fleur la rosée,
Le visage au miroir, en l'esprit la pensée,
Le soleil en la vitre et n'est pas entamée,
La voix en notre oreille et n'est pas offensée,
Tel le Fils de Dieu vint en la Vierge honorée.

GUILLAUME NIVERD, 1516.

Seigneur, abaissez la hauteur des
cieux, et descendez sur la terre.

(*Psaume CXLIII.*)

Il y avait trois mois que la vie des deux saints époux s'écoulait dans ce calme si doux qu'on ne peut

connaître qu'avec Dieu. Alors vint l'heure à jamais bénie que l'Éternel avait marquée pour accomplir le salut du genre humain. C'était le 25 mars, au déclin du jour.

Marie priait, recueillie devant le Seigneur, et seule avec Dieu. Joseph, sans doute, alors était dans son atelier (1). En ce moment apparut aux regards de la Vierge sainte l'un des sept qui se tiennent à la droite du Très-Haut, l'Ange Gabriel, envoyé de Dieu, et vêtu, disent les légendes, d'un vêtement de lumière.

Inclinant sa tête radieuse, l'Ange lui dit :

« Je vous salue, vous qui êtes pleine de grâce. Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes (2). »

Marie, troublée, non pas à la vue de cet enfant du ciel, mais par ces louanges qui effrayaient son humilité (3), se montra inquiète. Elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation.

« Ne craignez point, Marie, reprit l'Ange ; car vous avez trouvé grâce devant Dieu (4). Vous concevrez dans

(1) On désigne encore la place de cet atelier sous le nom de *boutique de saint Joseph*. Cette boutique avait été transformée en une église assez vaste, que les Turcs ont détruite en partie ; il en reste une chapelle où l'on célèbre tous les jours le saint sacrifice de la messe. Au-dessus de l'autel est un tableau représentant saint Joseph occupé au travail et aidé par l'enfant Jésus. (*Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.)

(2) Saint Luc, chap. 1, v. 28.

(3) *Turbata est in sermone ejus*, et cogitabat qualis esset ista salutio. (Saint Luc, chap. 1, v. 29.)

(4) Saint Bonaventure explique ainsi ce passage : « Non-seulement vous avez en vous la grâce dans toute sa plénitude, mais vous avez encore recouvré de Dieu ce don précieux pour tout le genre humain. »

votre sein, et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le fils du Très-Haut. Dieu, notre Seigneur, lui donnera le trône de David, son père. Il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. »

La Vierge, dont la surprise augmenta à ces paroles, demanda avec douceur :

« Comment cela se fera-t-il, car j'ai consacré à Dieu ma virginité ? »

L'Ange répondit :

« Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. »

Et, — pour lui donner un signe, — Gabriel ajouta :

« Voici même qu'Élisabeth, votre cousine, a conçu un fils dans sa vieillesse. Celle qui était appelée stérile est déjà dans le sixième mois de sa grossesse, parce que rien n'est impossible à Dieu. »

Marie répondit :

« Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole (1). »

A ces mots, l'Ange se sépara d'elle, et le Verbe se fit chair : Mystère divin (dit saint Jean Chrysostome) et profond abîme que nul regard curieux ne peut sonder.

Mais lorsque la salutation de l'Ange la troubla, Marie, instruite dans les saintes Écritures, savait que

(1) *Saint Luc*, chap. 1, v. 30-33.

les temps prédits par les prophètes pour la venue du Messie étaient arrivés; que les soixante-dix grandes semaines de Daniel se trouvaient accomplies; que, selon le signe donné par Jacob, le sceptre de Juda était passé dans les mains d'un roi étranger. Elle savait enfin qu'une vierge devait enfanter le Rédempteur.

En entendant sortir de la bouche de l'Ange ces paroles qui ne pouvaient s'adresser qu'à la Mère de Dieu, ne lui vint-il point à l'esprit qu'elle était peut-être celle que le Seigneur avait annoncée?

« Non, répond un saint écrivain (1); non : son humilité était trop grande pour lui permettre d'accueillir une telle pensée. Ces hautes louanges n'aboutirent qu'à augmenter encore sa défiance d'elle-même, selon la réflexion de saint Pierre Chrysologue. Le Sauveur voulut plus tard qu'un Ange vînt le fortifier lui-même : ainsi Gabriel fut-il obligé de rassurer Marie dans son trouble et de lui dire : « Ne craignez rien, ô Marie, et ne soyez point surprise des titres dont je vous salue. Car, si vous êtes humble et petite à vos propres yeux, le Seigneur, qui exalte ceux qui s'abaissent, vous a rendue digne de regagner aux hommes la grâce qu'ils avaient perdue. Pour cela, il vous a sauvée de la tache commune à tous les fils d'Adam. Il a voulu que, dès votre conception, vous fussiez pourvue d'une grâce plus grande que celle de tous les saints; et il vous élève jusqu'à la dignité de sa mère.... »

(1) Saint Alphonse de Liguori, *Discours sur l'Annonciation*. Voyez aussi le père Bourdaloue, *Sermon pour le jour de l'Assomption*.

Marie, dans une faveur si haute, ne perdit donc rien de son humilité merveilleuse. — « Comment, ô Vierge bénie, s'écrie saint Bernard, avez-vous pu persévérer dans cette humilité parfaite, en voyant les privilèges que le Seigneur vous prodiguait? Lucifer, contemplant la beauté dont il était revêtu, conçut la pensée d'élever son trône au-dessus des étoiles, et voulut se rendre semblable à Dieu. Que n'aurait-il pas dit, dans sa superbe, s'il se fût vu orné de tous les avantages de Marie? Mais ce fut cette humilité même de la Vierge sainte qui arrêta sur elle les complaisances du Très-Haut. »

Ce grand mystère de l'annonciation, l'aurore de notre salut, a frappé les plus beaux génies, et bien des poètes l'ont traité avec amour. Qu'il nous soit permis de citer Sannazar, dans son poème des Couches sacrées de la sainte Vierge :

« Gabriel n'eut pas plutôt reçu sa glorieuse mission, qu'il se mit en devoir de la remplir. Pour se rendre visible à nos regards, il couvre ses formes angéliques d'une ressemblance humaine, il environne ses cheveux blonds d'un riche diadème aux rayons étincelants; il se pare d'un long vêtement de lin, dont les plis ondoyants sont plus blancs que la blancheur même; il étend ses grandes ailes dorées, et, devançant les tourbillons et les vents, il traverse en un moment l'espace immense, et il paraît bientôt devant cette Reine future du ciel et de la terre.

» Suivant sa coutume, elle roulait dans son cœur de hautes et sublimes pensées. Elle s'occupait des

prodiges que les prophètes et les sibylles antiques avaient prédits sur la venue du Messie. Elle attendait, avec une grande allégresse de cœur, Celui dont elle se reconnaissait la créature. Et dans la méditation où elle se complaisait que les temps arrivaient où l'Esprit-Saint descendu d'en haut incarnerait le Fils de Dieu dans le sein d'une vierge, elle adorait humblement son Dieu et révérait tendrement celle qui devait être sa mère. Elle était loin de s'attendre aux honneurs qui se préparaient pour elle, malgré les grâces dont la bonté de Dieu l'avait comblée. A la vue de l'Ange éclatant, elle ne fut qu'étonnée (car elle avait très-souvent vu des Anges). Il lui dit :

» — O claire lumière de nos yeux, astre radieux de la terre, qui lancez vos rayons jusqu'au Ciel, je vous salue, chaste Vierge, à qui Dieu a prodigué, avec ses trésors, l'abondance infinie de ses grâces. Je vous salue au nom de Celui qui a créé tout ce qui respire dans le monde, et je vous annonce de sa part que, vous ayant dès longtemps élue pour être l'unique et le plus digne objet de ses saintes affections, il désire que vous le receviez dans votre cœur, où il veut habiter. Sachez que, bénie entre toutes les femmes, vous êtes celle que le Ciel et la terre, les Anges et les hommes révéreront éternellement. Oh ! quel excès d'allégresse vous allez amener parmi la race humaine, dont vous soulagerez les misères !

» A ce discours, la Vierge demeura interdite, ne sachant si elle avait bien entendu, et baissant les yeux dans un étrange étonnement.

» L'Ange, dont les doux et suaves accents calment

tout à coup les plus impétueux orages et font taire à l'instant les vents furieux, reprit alors : — Bannissez toute crainte, ô Vierge, et repoussez le trouble qui vous agite, car vous devez enfanter Celui qui règne dans le Ciel, qui est la plus chère espérance de la terre, et qui veut par vous apporter au monde une paix éternelle. Il régira les cités et les peuples ; les hommes s'inclineront devant lui, et son sceptre n'aura point de fin.

» La Vierge, rassurée, répliqua : — Divin messenger du Ciel, quelle nouvelle heureuse m'apportez-vous ? Se peut-il que je sois choisie pour être la mère d'un tel fils ? Et comment, après le vœu que j'ai fait, dès le sein de ma mère, de garder une virginité inviolable, pourrai-je rompre la foi que j'ai promise à Dieu ? Malgré cette gloire que vous m'annoncez, j'aimerais mieux mourir que d'être parjure.

» — Non, répliqua l'Ange, vous ne cesserez pas d'être vierge. Le Saint-Esprit descendra en vous, et, sans avoir enfreint vos vœux, vous serez mère du Fils de Dieu. Pour vous confirmer ce prodige, je vous annonce que Dieu vient d'accorder un fils à votre cousine Elisabeth, qui était âgée et stérile ; tant la puissance divine domine la nature.

» A ces mots, la chaste reine, élevant ses yeux au ciel, résigna humblement tous les mouvements de son âme entre les mains du Seigneur, et dit : — Grand Dieu, qui tenez tout sous votre main puissante et qui, pour m'annoncer votre dessein, m'avez envoyé cet Ange dont je connais le visage, la démarche et la sainte parole, je me soumets de tout mon cœur à

votre volonté adorable, et je suis heureuse à jamais de la grâce que vous me faites en accomplissant un si divin mystère en moi votre servante.

» A peine a-t-elle parlé ainsi, qu'une clarté resplendissante se répand autour d'elle ; le Verbe éternel était descendu dans son sein virginal, et la nature entière tressaillait d'allégresse. »

M. Bonnetty, dans ses savantes et précieuses *Annales de philosophie chrétienne* (année 1839), après avoir remarqué les efforts qui furent faits pour donner au Christianisme la gloire d'être chanté en beaux vers, a reproduit un centon de l'Annonciation, tout composé de vers d'Homère. Sa bienveillance connue nous permettra de le transcrire ici, après avoir rappelé qu'un autre travailleur a publié la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ en un centon entièrement composé de vers de Virgile.

« Alors Dieu envoya un messenger chargé d'annoncer à la jeune Vierge le dessein qui plaisait à sa sagesse. Celui-ci se mit en marche, car l'ordre important de Dieu le pressait, pour parler devant sa dame et l'entretenir des choses qui lui étaient confiées. Il se dirige donc rapidement vers la terre, descendant du haut des cieux, à travers l'Éther inhabité, pour faire part à la Vierge aux cheveux ondoyants de l'immuable dessein de Dieu.

» Il s'avance vers la chambre glorieusement ornée où la jeune fille était assise au bord d'un lit, les pieds sur un coussin, faisant tourner un fuseau brillant de pourpre admirable à voir. Son père et sa mère l'avaient fiancée dans leur maison à un homme qui, plein de

bienveillance pour elle, la reçut, et elle demeura intacte chez lui.

» L'envoyé trouva donc la reine dans son appartement; il s'arrêta devant elle. C'était le héraut Pisénor (1), renommé par la sagesse de ses conseils; et il lui parla ainsi à voix basse (une légère émotion s'était emparée de la jeune-fille) : — Ayez confiance, ô femme remplie de grâce, et ne redoutez rien. Seulement, que votre esprit soit attentif à mes paroles, car je suis le messager de Dieu, qui m'envoie à vous pour que je vous dise ces choses : « Soyez bénie; ô » reine, à jamais. Tant que les hommes qui habitent » la terre nourricière seront soumis à la vieillesse et » à la mort, commune destinée de l'humanité, votre » gloire sera aussi grande que celle de la lumière, » qui se répand partout, auprès des hommes qui sont » nés et de ceux qui naîtront à l'avenir. Réjouissez- » vous, femme remplie de grâce; avant qu'un an soit » révolu, naîtra Celui qui doit régner sur toutes les » contrées habitées par les hommes de votre sang et » de votre race. Je vous parlerai avec vérité et ne » vous cacherai rien; sa gloire sera très-grande sous » le ciel devant tous les hommes, et la part qui lui » sera faite sera immense. »

» Le messager parla ainsi; mais les genoux et le cœur de la jeune fille lui manquèrent à la fois; elle ne pouvait plus ni voir ni réfléchir. Elle s'assit en silence, penchée sur son cœur. La joie et l'inquiétude avaient en même temps envahi son âme. Ses yeux

(1) Pisénor veut dire porteur de bonnes nouvelles. C'est dans Homère le nom d'un messager divin.

s'emplirent de larmes, sa voix brillante s'arrêta sur ses lèvres, ses cheveux frémirent sur sa tête. A la fin pourtant, elle parla ainsi :

» — Ami, puisque enfin il m'est possible de vous répondre, pourquoi le grand Dieu m'adresse-t-il ses ordres ? Je suis saisie de crainte, moi, vierge, qui ne connais point le joug d'un homme. Mais que puis-je faire ? Dieu mène à bonne fin tout ce qu'il décide, car il est le Tout-Puissant. Ainsi, que ce que vous m'avez annoncé soit fait comme vous l'avez dit. Mais ne vous fâchez pas et ne vous irritez pas contre moi, à cause de l'hésitation que je vous ai témoignée d'abord.

» Le messager Pisénor, reprenant la parole à son tour : — Il est convenable pour vous, ô reine, dit-il, d'avoir pu seule m'entendre et m'interroger. Ayez foi en ma démarche, car rien ici ne s'est fait sans le conseil de Dieu. Gardez le silence sur tout ce que je vous ai dit ; retenez-le dans votre cœur, et là-dessus ne consultez personne. Mais conservez le secret de ce mystère, et mettez toute votre confiance en Dieu. Je me retire ; jouissez de votre bonheur dans votre maison. Je me retire, mais rien de ce que je vous ai dit n'aura été dit en vain ; et il serait difficile, ô reine, de vous l'exposer plus au long.

» Après avoir ainsi rempli son message, l'envoyé de Dieu se dirigea vers le ciel éclatant, à travers l'Éther inhabité (1). »

(1) On trouvera dans l'appendice le texte grec de cette curiosité.

VIII. — LÉGENDES DE LA VISITATION.

O Regina regni Davidici,
Tu es virga floris Dominici,
Tu es arca panis Angelici,
De quâ nostra meretur refici
Solitudo.

S. BERNARD.

Dans la douce joie que lui faisaient éprouver les grâces inouïes dont la comblait le Seigneur, Marie n'oublia pas qu'elle devait aller féliciter Élisabeth, sa cousine, femme de Zacharie. Elle partit avec diligence (1) à travers les montagnes; car elle était poussée par la charité et par l'affection qu'elle portait à des parents qui avaient protégé son enfance.

Sans doute elle apprit alors les prodiges qui avaient sanctifié sa cousine. On en trouve le récit au commencement de l'Évangile de saint Luc :

« Zacharie et sa femme Élisabeth marchaient tous deux dans les commandements et les préceptes du Seigneur d'une manière irréprochable. Mais ils n'avaient point d'enfants, et ils étaient l'un et l'autre avancés en âge.

» Or, un jour que Zacharie exerçait devant Dieu sa charge sacerdotale, son tour vint d'entrer dans le Temple du Seigneur pour y offrir les parfums, pendant que la multitude était dehors, faisant la prière. Un Ange du Seigneur lui apparut, se tenant debout à la droite de l'autel des parfums.

(1) *Cum festinatione.* (Saint Luc, chap. 1, v. 39.)

» Zacharie, le voyant, fut troublé, et la frayeur le saisit. Mais l'Ange lui dit : — Ne craignez point, Zacharie, parce que votre prière est exaucée. Élisabeth, votre épouse, vous enfantera un fils, à qui vous donnerez le nom de Jean. Vous en serez dans l'allégresse et dans le ravissement; et plusieurs se réjouiront de sa naissance. Il sera grand devant le Seigneur; il ne boira point de vin, ni rien de ce qui peut enivrer. Il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. Il convertira plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur; il marchera devant Dieu dans l'esprit et dans la vertu d'Élie, pour ramener les cœurs des pères sur leurs enfants, pour rappeler les incrédules à la sagesse des justes, pour préparer au Seigneur un peuple parfait.

» Zacharie lui répondit : — A quoi connaîtrai-je qu'il en sera ainsi? Car je suis vieux, et ma femme est déjà avancée en âge.

» L'Ange répliqua : — Je suis Gabriel, toujours présent devant Dieu; j'ai été envoyé pour vous annoncer cette heureuse nouvelle. Et puisque vous n'avez point ajouté foi à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps, vous allez, de ce moment, devenir muet, pour ne plus parler jusqu'au jour où ce que j'ai dit arrivera.

» Cependant le peuple attendait Zacharie et s'étonnait de voir qu'il restât si longuement dans le Temple. Mais lorsqu'il sortit, comme il ne pouvait parler et qu'il cherchait à se faire comprendre par des signes, on reconnut qu'il avait eu une vision.

» Il demeura donc muet. Élisabeth, sa femme,

quelque temps après, se voyant enceinte, se tint cachée durant cinq mois, bénissant le Seigneur de ce qu'il avait jeté sur elle un regard favorable, et de ce qu'il la tirait de l'opprobre où elle était devant les hommes. »

Dans ce pieux voyage de Marie pour visiter Élisabeth, on croit qu'elle était accompagnée de saint Joseph ; et saint Bonaventure le dit formellement. La ville d'Aïn ou Hébron, où demeurait Zacharie, était à quelques lieues de Jérusalem ; il fallait cinq journées de marche, par des chemins pénibles, pour y arriver de Nazareth ; et il n'est pas probable que la sainte Vierge ait fait seule un tel voyage.

Aussitôt qu'Élisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait, elle sentit que son enfant tressaillait dans son sein. Remplie du Saint-Esprit, elle connut par inspiration le mystère de l'incarnation du Verbe, et elle s'écria :

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes (1), et le fruit de vos entrailles est béni !

» Mais d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne vers moi (2) ?

» Car votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Et vous êtes heureuse

(1) Élisabeth répète, sans le savoir, les paroles de l'Ange.

(2) Élisabeth s'étonnait de ce que Marie venait à elle, dit saint Bernard ; mais il y avait encore un autre sujet d'étonnement, c'est qu'elle venait pour servir et non pour être servie.

On voit aussi là que l'Église, en donnant à la sainte Vierge le nom de Mère de Dieu, ne fait que répéter ce que le Saint-Esprit a dit par la bouche de sainte Élisabeth.

d'avoir cru, parce que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur seront accomplies (1). »

Alors Marie dit ces paroles :

« Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante. Et voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse.

» Il a fait en moi de grandes choses, lui qui est le Tout-Puissant (2), lui de qui le nom est saint, et dont la miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

» Il a déployé la force de son bras. Il a dissipé ceux qui enflaient leurs cœurs de pensées d'orgueil. Il a renversé les grands de leurs trônes, et il a élevé les petits. Il a rempli de biens les pauvres affamés; il a renvoyé vides ceux qui étaient dans l'opulence.

» Il s'est souvenu de sa miséricorde, et il a pris sous son appui Israël, son serviteur, comme il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à sa race pour tous les siècles (3). »

Dans cette entrevue célèbre, dit saint Ambroise, Élisabeth et Marie prophétisèrent toutes deux, « par l'Esprit-Saint dont elles étaient remplies et par la vertu de leurs enfants. »

Marie passa trois mois dans la maison d'Élisabeth.

(1) Saint Luc, chap. 1, v. 42-45.

(2) *Fecit mihi magna qui potens est*. Pourquoi la sainte Vierge, dans le *Magnificat*, ne dit-elle pas quelles sont ces merveilles que le Seigneur a accomplies en elle? C'est, répond saint Thomas de Ville-neuve, qu'elles sont telles qu'aucune langue ne saurait les exprimer.

(3) Saint Luc, chap. 1, v. 46-55.

Sur l'emplacement de cette antique demeure, en souvenir de la Visitation (1), on avait bâti une église et un couvent dont il ne reste que des ruines (2).

Ce qui se passa dans ces trois mois entre Élisabeth et Marie, leurs pieux entretiens, leurs œuvres pleines de bénédictions, rien de tout cela n'est connu que de Dieu. La Vierge sainte était si bonne, qu'elle dut plaindre Zacharie, muet et puni de son doute, mais, malgré cet instant de fragilité, toujours saint devant le Seigneur.

Saint Ambroise, saint Bonaventure et d'autres Pères n'admettent pas que Marie se soit retirée sans avoir béni le saint précurseur.

« Élisabeth étant parvenue, dit saint Bonaventure, au terme de sa grossesse, mit au monde son fils; Marie le prit entre ses bras et s'empressa de lui donner tous les secours que réclamait sa situation. L'enfant la regardait affectueusement, comme s'il eût compris ce qu'elle était, et lorsqu'elle le présentait à sa mère, ses yeux se tournaient vers Marie, et il semblait n'avoir de bonheur que dans cette douce contemplation;

(1) L'Église célèbre le 2 juillet la Visitation, qu'on a souvent appelée la fête de Notre-Dame des Grâces, à cause des faveurs immenses qui se répandirent sur l'heureuse mère de saint Jean-Baptiste. Le 2 juillet n'est pas le jour où la sainte Vierge arriva chez Élisabeth; mais ce jour a été choisi comme se rattachant à la nativité du saint précurseur, dont il est l'octave.

(2) Parmi ces ruines, une chapelle rustique subsiste au lieu même de la rencontre des deux saintes cousines, nommé spécialement le lieu de la Visitation. A l'endroit où était la maison de Zacharie et où est né saint Jean-Baptiste, on voit encore une belle église, due à la piété de Louis XIV. Au milieu du sanctuaire et dans le pavé est incrusté un marbre rond, sur lequel on lit cette inscription : *Hic præcursor Domini natus est* (Pèlerinage du P. de Géramb à Jérusalem, lettre 34.)

Marie lui souriait gracieusement, le pressait contre son cœur et le couvrait de ses délicieux baisers.

Voyez quelle fut la gloire de Jean-Baptiste : nul enfant ne fut jamais si honorablement porté.

Les voisins et les parents d'Élisabeth, sachant la grâce signalée que Dieu lui avait faite, accoururent pour l'en féliciter. Ils vinrent aussi le huitième jour, où l'on devait circoncire l'enfant.

Or, dans ces grandes réunions, dit encore le même Père, la sainte Vierge, pour se dérober aux regards des hommes, se tenait cachée derrière un rideau.

Les parents nommaient l'enfant Zacharie, du nom de son père; mais Élisabeth leur dit : « Non, il doit s'appeler Jean.

— Il n'y a personne, dirent-ils, qui porte ce nom dans votre famille. »

En même temps ils interrogeaient par signes le père de l'enfant à ce sujet. Zacharie ayant demandé des tablettes, écrivit dessus, à la surprise de tout le monde : « Jean est son nom. »

Aussitôt sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia; il fut rempli du Saint-Esprit, et louant Dieu il parla en ces termes :

« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël. Il a visité et racheté son peuple. Il nous a suscité un Sauveur puissant dans la maison de David son serviteur. Il l'avait promis par la bouche de ses saints prophètes. Il avait juré à notre père Abraham qu'il se donnerait à nous. »

Puis se tournant vers l'enfant, il reprit :

« Et vous, petit enfant, vous serez appelé le pro-

phète du Très-Haut. Vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer ses voies. Vous donnerez à son peuple la connaissance du salut, afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés, par les entrailles de la miséricorde de Dieu, qui, nous visitant d'en haut, vient éclairer ceux qui sont encore dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et conduire nos pas dans le chemin de la paix. »

« Tous les voisins furent frappés de crainte ; le bruit de ces merveilles se répandit dans les montagnes de Judée ; et tous ceux qui en furent instruits les conservaient dans leur cœur, disant : Quel pensez-vous que sera un jour cet enfant ? Car la main du Seigneur est sur lui. »

Marie, rentrée à Nazareth, avait repris les modestes occupations de sa retraite paisible. Bientôt, avançant dans sa grossesse, elle fut reconnue enceinte, dit l'Évangile. Joseph, que le ciel n'avait pas encore instruit, et à qui l'humble Marie n'avait rien dit de l'ineffable mystère dont elle était l'instrument auguste, se reposant en la sagesse de Dieu, — Joseph fut troublé en lui-même, car il ne comprenait pas que sa jeune épouse, si pure et si dévouée au Seigneur, eût pu trahir son vœu. Ne s'expliquant point ce qu'il voyait, redoutant de soupçonner la Vierge très-sainte d'une faute que les Hébreux punissaient de mort, ne pouvant se résoudre à lui faire un reproche qui l'eût blessée, il se décida à un parti qui n'immolait que son propre repos : il résolut de quitter secrètement Marie (1).

(1) Qui sait, dit saint Bernard, si Joseph ne pensait pas que Marie

La sainte Vierge, dans son angélique modestie, n'avait pas pu révéler elle-même les insignes faveurs dont elle était l'objet. Son humilité profonde en eût souffert; et, nous le répétons, sa confiance en Dieu l'assurait que Celui qui avait fait en elle de grandes choses saurait bien diriger les événements.

Aussi, comme Joseph s'était endormi dans les pensées qu'il méditait, un Ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit :

« Joseph, fils de David, ne craignez pas de garder avec vous Marie, votre femme; car ce qui est né dans elle a été formé par le Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus, parce que ce sera lui qui sauvera son peuple, en le rachetant de ses péchés. C'est l'accomplissement de ce que le Seigneur a promis par ces paroles du prophète : « Une vierge concevra et elle enfantera un fils, que l'on appellera Emmanuel, c'est-à-dire *Dieu avec nous* (1). »

« Joseph s'éveillant adora le Seigneur, et fit ce que l'Ange lui avait dit (2). »

était peut-être la vierge miraculeuse d'Isaïe, et s'il ne se jugeait pas indigne de partager ses honneurs?

(1) Isaïe, chap. vii, v. 14.

(2) Saint Matthieu, ch. i, v. 18-24.

IX. — L'EXPECTATION OU ATTENTE DE LA SAINTE VIERGE.

Prope est ut veniat tempus ejus.
(ISAÏE, ch. XIV.)

« Le silence de saint Joseph et celui de la sainte Vierge, dans les circonstances qui viennent d'être exposées, ont quelque chose d'étonnant. Joseph ne découvre rien de sa peine à Marie; et cette épouse si pure ne s'inquiète pas non plus pour lui faire connaître son innocence. Assurée que tout ce qui se passait alors était l'ouvrage de la sagesse de Dieu, elle s'abandonne absolument à sa providence.

» Saint Joseph, instruit par l'Ange du Seigneur, obéit sur-le-champ aux ordres du Ciel et retient sa femme avec lui. Cette obéissance est un prodige. Joseph soumet en un instant toute sa raison à la foi; et son âme, d'une pureté tout incomparable, s'unit plus intimement que jamais à Marie, pour être l'écc-nome en quelque sorte d'un tel mystère (1). »

On avait publié dans la Judée, tributaire de Rome, un édit de l'empereur Auguste qui prescrivait le dénombrement des peuples soumis à l'empire. Les officiers romains chargés de l'exécution de l'édit dans les

(1) *La vie de saint Joseph*, par un ancien curé, chap. III. — Plusieurs dans les anciens Pères ont cru que Dieu voulait couvrir du voile du mariage la naissance merveilleuse de Jésus, afin que le démon n'en fût pas instruit; et l'on voit, dans la vie de Notre-Seigneur, que Satan ignore qui est celui dont il presse la mort, sans prévoir que cette mort sera sa défaite.

diverses provinces étaient arrivés à Bethléem pour ce recensement, lorsque Marie approchait de son terme. Joseph et Marie étant de la race de David, dont Bethléem était la ville natale, furent donc obligés de s'y rendre, malgré l'hiver et la situation délicate de la sainte Vierge. Bethléem, à deux lieues de Jérusalem, était à plus de trente lieues de Nazareth, où ils demeuraient. Les écrivains sacrés pensent que le saint époux de Marie devait méditer en chemin ces paroles de Michée (1) :

« Et toi, Bethléem, tu es bien petite parmi les villes de Juda ; mais c'est de toi que sortira celui qui doit dominer en Israël et dont la génération est des jours de l'éternité... »

Joseph et Marie arrivèrent à Bethléem au commencement de la nuit. Mais il n'y avait point de place *pour eux* dans l'hôtellerie (2). Cette remarque de saint Luc proteste du peu d'aisance des deux époux. Joseph reprit la bride de l'âne qui portait son humble compagne (3). Hors de l'enceinte méridionale de la ville, il trouva une étable creusée dans le roc ; il se réfugia avec Marie dans cet abri sauvage.

(1) Michée, chap. v, v. 2.

(2) Non erat eis locus in diversorio. (Saint Luc, chap. i, v. 7.)

Au quatrième siècle, sainte Paule fit bâtir un monastère et un hôpital pour les pèlerins dans cette même rue où saint Joseph et la sainte Vierge n'avaient trouvé personne qui les reçût. (Riba de Neira). Bethléem est peuplée aujourd'hui, selon le P. de Géramb, qui visita les lieux saints en 1832, d'environ 150 Turcs, 50 Arméniens, 1,800 Grecs et 1,800 catholiques. La principale industrie de ces pauvres habitants consiste dans la fabrication des chapelets, qu'ils offrent aux pèlerins. Si la pauvreté y est très-grande, les mœurs y sont pures et sévères.

(3) Plusieurs écrivains disent que la sainte Vierge fit ce voyage à pied ; mais ce n'est pas l'opinion la plus adoptée.

L'Église romaine fête le 18 décembre l'expectation ou attente de la sainte Vierge, qui peut-être, dans son dénûment presque absolu, méditait doucement le bonheur dont elle était comblée, — d'être bientôt la mère de Dieu.

On croit que ce même jour (18 décembre) est celui du départ des saints époux pour Bethléem, et que ce même jour aussi les Mages préparèrent leur voyage, quoique le miraculeux météore qui devait les guider n'ait paru, selon le sentiment général, qu'à l'instant à jamais illustre où naquit l'enfant Jésus. Mais on voit, par leurs discours à Hérode, qu'ils attendaient ce moment.

Quoi qu'il en soit, l'attente ou expectation de la sainte Vierge donne lieu en quelques pays, surtout en Belgique, à une gracieuse fête populaire qu'on appelle la Messe d'or. Elle se célèbre le mercredi des Quatre-Temps de l'Avent, à six heures du matin (deux heures avant le lever du soleil). Les églises sont illuminées comme à la messe de Minuit. Les officiants se revêtent de leurs ornements les plus riches, l'orgue accompagne de ses plus ravissantes harmonies les chants sacrés. Les chrétiens les plus froids accourent à cette belle cérémonie, où les églises sont toujours encombrées de fidèles. •

Cette messe est aussi appelée la Messe des Voyageurs; et, selon une opinion générale, appuyée d'une masse de faits, tous ceux qui ont assisté à la Messe d'or sont préservés toute l'année des accidents désastreux qui menacent l'homme en voyage.

X. — LÉGENDES

DE LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR.

Rorate, cali, desuper, et nubes pluant Justum.
(ISAÏE, ch. XLV.)

La pourpre de sa majesté souveraine n'est
ici que les humbles langes qui le couvrent.

VONDEL.

Et ce fut dans cette grotte ou étable (1), — le 25 décembre, — à l'heure de minuit (2), — que la Vierge sainte mit au monde, sans douleur (3), le petit enfant si longtemps attendu, dont la venue fit taire les oracles des démons et changea les destins du monde.

Sa mère, par une inspiration de l'Esprit saint, dit saint Bonaventure, lava son corps avec le lait dont la bonté divine avait miraculeusement rempli son sein; puis elle l'emmaillotta de langes et le coucha

(1) La grotte ou caverne où naquit Notre-Seigneur servait d'étable aux voyageurs étrangers; elle est située au midi de Bethléem. Creusée dans le roc, elle a environ 40 pieds de profondeur sur 12 de large et 9 de haut. Les premiers chrétiens avaient renfermé ce lieu révérend dans une chapelle qu'ils avaient bâtie là. L'empereur Adrien, qui voulait arrêter le Christianisme, tenta de la profaner en y érigeant une statue d'Adonis. Mais sainte Hélène fit abattre la honteuse idole, éleva en ce lieu une belle église dédiée sous l'invocation de la Vierge Mère, et fit revêtir d'un marbre précieux la voûte, le pavé et les parois de la grotte sacrée. Le lieu où le Sauveur du monde est né, indiqué par un marbre blanc fixé dans le pavé et incrusté de jaspé, est éclairé de seize lampes toujours allumées. (*Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.)

(2) L'an du monde 4000 ou 4004, selon la chronologie la plus admise, et l'an du monde 5500, suivant les chronologies de l'Orient; la quarante et unième année du règne d'Auguste.

(3) *In partu Virginis nullus fuit dolor.* (Saint Thomas d'Aquin.)

dans la crèche, sur un peu de foin, suivant une tradition respectée. Le Désiré des nations, que les Anges entouraient de leurs harmonies, que Joseph et Marie adoraient en silence, ne fut réchauffé, dans cette froide solitude, que par la tiède haleine de l'âne qui avait porté son heureuse mère, et d'un bœuf, seul hôte de l'étable (1).

Bien des merveilles, recueillies dans les traditions des premiers siècles signalèrent le prodige éternellement unique de cette naissance adorable.

Les Romains, en paix après six cents ans de guerres, avaient construit un temple à la Paix. En l'élevant, ils avaient consulté l'oracle d'Apollon pour savoir combien de temps l'édifice durerait, et l'oracle avait répondu :

— Jusqu'au jour où une Vierge mettra au monde un fils.

Un tel événement ne leur paraissant pas possible, ils avaient placé ces mots au front de leur monument :
TEMPLE DE LA PAIX POUR L'ÉTERNITÉ.

A l'instant où Jésus-Christ naissait, le temple de la Paix s'écroula sur ses jeunes fondements (2).

Le Livre d'or, qui renfermait les destinées de Rome d'après les anciens oracles et les prophéties des sibylles, contenait cette prédiction : « Quand l'huile jaillira de la fontaine, on verra paraître le Sauveur. »

(1) Suivant une tradition bien appuyée et constamment reçue par l'église, « il y avait un âne et un bœuf dans l'étable. »

(2) Sur les ruines du temple de la Paix, on a bâti depuis l'église dite de Sainte-Marie-la-Neuve.

A l'heure même où la Vierge sainte mit au monde son divin Fils dans la crèche de Bethléem, la fontaine de la Taberna Meritoria versa à flots une huile pure et limpide, qui ne cessa de couler jusqu'au Tibre, pendant vingt-quatre heures.

C'est en souvenir et témoignage de ce prodige que fut construite la première église dédiée dans Rome à la sainte Vierge, sous le nom de *Fons olei* (fontaine d'huile), qu'elle conserve encore, quoique le saint pape Calixte I^{er} l'ait consacrée sous le titre de Sainte-Marie du Tibre, au commencement du troisième siècle.

Mais il y eut une autre merveille. Jacques de Voragine, d'après les autorités des temps anciens, raconte que le jour de la naissance du Sauveur on vit surgir à l'orient trois globes lumineux, ou un triple soleil, symbole de la Trinité auguste; et après avoir brillé assez longtemps sur l'horizon, ces trois soleils confondirent leurs glorieux rayons et ne firent plus qu'un seul disque.

Ce même jour, Auguste, qui était alors au faite de la puissance, était occupé d'un décret flatteur du Sénat qui le proclamait dieu de son vivant, et lui votait un temple où l'encens devait brûler devant sa statue. Auguste, n'ayant pas encore perdu toute sagesse, sentait bien qu'il n'était qu'un homme. Avant d'agréer les honneurs suprêmes, il fit appeler une de ces sibylles dont les fiers souverains de Rome acceptaient ordinairement les oracles. Quelques narrations l'appellent la sibylle de Tibur.

Seul avec elle dans un lieu retiré de son palais, il

lui demanda s'il devait naître dans la suite des âges un homme plus grand que lui. C'était précisément le jour de la naissance du Seigneur. La sibylle, attentive, consultait d'antiques oracles pour satisfaire la curiosité impériale, lorsque, vers midi, le disque du soleil parut à ses yeux entouré d'un cercle d'or, au milieu duquel on distinguait une vierge éblouissante de gloire, assise sur un autel. Elle tenait un jeune enfant qu'elle penchait avec amour sur son sein. La sibylle montra cette vision au César étonné. Pendant qu'il la considérait attentivement, une voix inconnue ébranla les murs du palais, et on entendit ces paroles :

Hæc ara est Dei cœli; c'est ici l'autel du Dieu du ciel.

Alors les cheveux de la sibylle se hérissèrent, l'inspiration gonfla sa poitrine; se dressant en face de l'empereur avec une majesté surhumaine, elle lui dit : — Puissant César, cet enfant est plus grand que toi. C'est lui qu'il faut adorer.

Auguste tomba à genoux, plein d'une indicible terreur; il offrit de l'encens à l'Enfant céleste, et défendit qu'on lui rendît jamais à lui-même les honneurs divins.

La chambre secrète du palais des empereurs où se passait cette scène est devenue l'église d'*Ara cœli* (autel du ciel); en l'honneur de la très-pure Vierge. Elle a été consacrée, vingt-cinq ans après le martyre de saint Pierre, par le saint pape Anaclet. Deux des colonnes, faites avec les éperons des vaisseaux d'Antoine pris à Actium, supportent maintenant la voûte

d'un édifice dédié à Marie. La fille de David a triomphé des fils des Césars (1).

On lit dans Suidas un autre fait, qu'il avait puisé dans de vieux monuments, et que Nicéphore a répété après lui : l'empereur Auguste, inquiet des prédictions qui circulaient partout alors, offrit une hécatombe à l'Apollon Pythien, afin d'en obtenir quelque lumière. Mais il ne reçut d'abord aucune réponse, et ce ne fut qu'après qu'il eut présenté un second sacrifice qu'il obtint cet oracle :

« Un enfant hébreu, Dieu lui-même et souverain des divines puissances, me contraint à descendre d'ici et à rentrer tristement dans les sombres demeures. Désormais donc éloigne-toi en silence de nos autels. »

*Me puer hebræus, divos Deus ipse gubernans
Cedere sede jubet, tristemque redire sub orcum.
Aris ergo dehinc tacitus abscedito nostris.*

L'Évangile de l'enfance et beaucoup d'autres récits anciens racontent que Jésus parla en naissant, et parla dans la crèche. Les musulmans ont adopté ce fait, qui n'a rien d'invraisemblable.

Il y a dans les Évangiles apocryphes des détails que nous reproduisons sur les circonstances de la Nativité.

On lit dans le Protévangile de saint Jacques que,

(1) M. l'abbé Darras, *Légende de Notre-Dame*, chap. VIII. L'église d'Ara celi appartient aux franciscains. Aux fêtes de Noël, on y expose la statue de l'enfant Jésus, et dans de gracieuses solennités, c'est un enfant qui fait le sermon : souvenir de Jésus dans le temple au milieu des docteurs.

comme Marie et Joseph approchaient de Bethléem, Joseph, s'étant retourné, vit que Marie était triste; et il se dit : — Peut-être que ce qui est en elle la fatigue. Il se retourna une seconde fois, et, la voyant sourire, il lui demanda pourquoi elle était presque en même temps triste et gaie.

— C'est, dit-elle, que je vois deux peuples : l'un qui pleure et gémit, l'autre qui se livre à la joie.

C'étaient les Juifs et les Gentils.

Peu après, Marie pria Joseph de la faire descendre de l'ânesse, parce que ce qui était en elle la pressait extrêmement.

« Et trouvant près de là une grotte, il y fit entrer Marie. Comme il sortait pour chercher du secours, étonné de l'immobilité où il voyait toute la nature, une femme, qui descendait par ce chemin, lui demanda où il allait. Il répondit qu'il allait à la recherche d'une sage-femme de la race des Hébreux. Or, cette femme, qui dans quelques récits est appelée Zébel, et dans d'autres Anestaise ou Anastasie, était une sage-femme. Elle s'arrêta donc devant la grotte, bien surprise de voir au-dessus une nuée lumineuse (1), plus étonnée encore, en y entrant, de la voir éclairée comme le plus beau jour, et elle s'écria : — Mon âme est glorifiée aujourd'hui, car mes yeux ont contemplé des merveilles.

(1) Dans l'histoire apocryphe de la *Nativité de Marie et de l'enfance du Sauveur*, que les premiers siècles attribuèrent à saint Matthieu, on lit : « Qu'une grande étoile brilla sur la caverne où Marie était entrée, depuis le soir jusqu'au matin, et que jamais on n'avait vu, depuis le commencement du monde, un astre de cette grandeur. »

Lorsqu'elle vit l'Enfant divin, elle s'écria encore :
— Ce jour est grand pour moi !

Puis, comme elle sortait, Salomé, que le Protévangile fait arriver là aussi, se trouva au-devant d'elle. Salomé était l'épouse de Zébédée. La sage-femme lui dit : — J'ai de grandes merveilles à vous raconter. Une vierge vient d'enfanter, et elle reste vierge.

Salomé répondit : — Si je ne m'en assure par moi-même, je ne le croirai pas. Mais à l'instant elle sentit sa main et son bras paralysés. Tombant à genoux dans la grotte, elle s'écria : Malheur à moi, perfide et impie ! car j'ai tenté le Dieu vivant.

Comme elle priait avec ardeur, un Ange parut à ses côtés et lui dit : — Salomé, Dieu t'a entendue ; tends la main à l'enfant, et prends-le dans tes bras. Aussitôt qu'elle l'eut fait avec adoration, elle fut guérie. Et l'Ange lui dit encore : — N'annonce pas les merveilles que tu as vues, jusqu'à ce que l'enfant soit entré à Jérusalem.

Il est inutile de faire observer que l'intervention d'une sage-femme dans la nativité de Notre-Seigneur est complètement rejetée par l'Église.



XI. — L'ADORATION DES BERGERS.

Gaudet chorus coelestium,
Et Angeli canant Deo,
Palamque fit pastoribus
Pastor, creator omnium.
(*Offic. Rom.*)

« Or, il y avait près de là (aux environs de la tour d'Ader, entre Bethléem et Jérusalem) (1), dit saint Jérôme, des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux. Tout à coup un Ange du Seigneur (2) se présenta devant eux. Une lumière divine les environna; ce qui les remplit de frayeur. Mais l'Ange leur dit :

» Ne craignez point. Je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. Aujourd'hui, dans la cité de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ. Et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : — Vous trouverez un enfant emmaillotté de langes et couché dans une crèche.

» Au même instant, il se joignit à l'Ange une grande troupe de l'armée céleste, louant le Seigneur et chantant : — Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »

Quand ces chants merveilleux eurent cessé, comme la divine lumière et les Anges radieux se retiraient

(1) Ce lieu s'appelle encore aujourd'hui le village des Pasteurs; il est habité. La place où les bergers se prosternèrent est close de murs.

(2) Selon plusieurs commentateurs, l'Ange Gabriel.

dans le ciel, les bergers, qui s'étaient inclinés devant le Seigneur, se relevèrent et se dirent entre eux :

« Allons donc jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé (1). »

Les anciens Pères rapportent que ces bergers étaient au nombre de trois ou quatre seulement. Ils prirent de simples offrandes : des agneaux et des fruits ; et ils s'acheminèrent vers la cité, à la clarté des astres de la nuit. Celui qui les avait conviés dirigeait leurs pas. Ils entrèrent dans l'étable abandonnée, où ils trouvèrent Marie et Joseph auprès de l'Enfant couché dans la crèche (2). S'étant prosternés, ils offrirent en adoration leurs humbles présents, rendant grâces à Dieu de la manifestation dont il les avait honorés, puis ils se retirèrent pour répandre aux alentours les heureuses nouvelles de cette nuit sainte.

L'Église, qui célèbre à minuit, le 25 décembre, la naissance de Notre-Seigneur, fête le même jour, à la messe de l'aurore, le souvenir de l'adoration des bergers.

(1) Saint Luc, chap. II, v. 8-18.

(2) Les traditions nous apprennent que la crèche de pierre était garnie en dedans d'une crèche de bois, que plusieurs écrivains sacrés pensent avoir été accommodée à la hâte par saint Joseph. Cette crèche de bois se garde à Rome, dans l'église auguste de Sainte-Marie-Majeure, où elle fut apportée au septième siècle, comme l'a reconnu Benoît XIV. La crèche de pierre demeurée à Bethléem est décorée de marbre blanc et ornée de riches draperies.

XII. — LÉGENDES DE LA CIRCONCISION.

Dum spargit aram sanguine
 Jesus, salutis hostia,
 Præsens, doloris æmulum
 Maria pectus immolat.

(*Offic. congregat. D. Jesu.*)

Le huitième jour après sa naissance, l'Enfant fut circoncis, suivant la loi qu'il voulut observer (1). « Et il reçut le nom de Jésus, que l'Ange Gabriel lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère (2). »

La circoncision n'avait pas besoin d'être faite par la main des prêtres; saint Bernard présume, après saint Éphrem, que Joseph lui-même en fut le ministre. Nicéphore et saint Épiphanie disent que la circoncision eut lieu dans la grotte même de la nativité.

La mémoire de cette dure cérémonie, à laquelle Notre-Seigneur voulut se soumettre, est honorée dans l'Église le 4^{er} janvier (3).

« Ce fut en ce jour, dit saint Bonaventure, que le Seigneur Jésus répandit pour nous les prémices sacrés de son précieux sang. Quoiqu'il fût l'innocence même, il commença dès lors à souffrir pour nos péchés, dont il acceptait la peine. Pleurez donc avec

(1) Comme si toutes les hérésies avaient dû être prévenues par la sagesse divine, l'Enfant Jésus voulait prouver par la circoncision qu'il avait pris véritablement un corps humain.

(2) Saint Luc, chap. II, v. 21.

(3) La fête du saint Nom de Jésus a lieu le second dimanche après l'Épiphanie.

lui, puisqu'en ce jour il a répandu des larmes abondantes. Car ces solennités doivent nous donner de la joie en vue de notre salut, et en même temps de la compassion, si nous considérons les souffrances de Jésus-Christ. Vous avez vu dans sa naissance son abandon et sa détresse. Vous avez vu combien de choses lui manquèrent; entre autres que je pourrais citer, lorsque sa Mère le mit dans la crèche, elle dut poser sa tête sur une pierre enveloppée seulement d'un peu de foin, ainsi que je l'ai appris d'un de nos frères qui l'a vu; et l'on distingue encore cette pierre dans le mur où elle a été scellée en souvenir de ce fait.

» Ne doutez pas que, si Marie eût pu disposer d'un oreiller, elle ne l'eût préféré; mais, n'ayant rien que cette pierre, elle la plaça en gémissant sous la tête de son fils.

» Vous savez aussi que le sang de Jésus a coulé dans ce jour. Une pierre tranchante a déchiré sa chair. Ne devons-nous pas être sensibles à ses douleurs et à celles de sa Mère? Les souffrances que l'Enfant Jésus éprouva dans sa chair (1) lui firent donc aujourd'hui répandre des pleurs; car il était revêtu d'une chair véritable, d'une chair passible comme la nôtre. Et pensez-vous qu'en voyant couler ses larmes, sa Mère put retenir les siennes? Elle pleure donc aussi. L'Enfant qu'elle presse sur son sein, voyant sa douleur, porte sa petite main sur ses lèvres, et sem-

(1) Les apocryphes racontent que le peu de la chair de Jésus qui fut enlevé par la circoncision fut gardé par une femme, qui le mit avec des parfums dans un vase d'albâtre.

ble la conjurer de ne pas pleurer; car il ne pouvait supporter l'affliction d'une mère qu'il chérissait si tendrement. Marie aussi, dont les entrailles étaient émues à la vue des douleurs de son fils, essayait de les adoucir par des caresses. Elle comprenait la volonté où il était de souffrir, quoiqu'il ne l'exprimât point. Et elle lui disait : « Mon fils, si vous ne voulez pas que je pleure, cessez donc de pleurer vous-même; car puis-je voir vos larmes sans y mêler les miennes? » Alors, par compassion pour sa mère, Jésus retenait ses sanglots; Marie essuyait ses yeux et ceux de Jésus, le pressait sur son sein virginal et lui prodiguait ses consolations; elle les renouvelait toutes les fois qu'il versait des pleurs, ce qui lui arrivait souvent, comme aux autres enfants, sans doute pour montrer encore qu'en prenant la nature humaine, il en avait accepté les misères, et pour se dérober ainsi à la connaissance du démon. »

Les peintres et les verriers, qui ont orné si abondamment nos églises de leurs tableaux aériens, ont presque toujours placé des Anges servant Marie, pendant qu'elle emmaillottait l'auguste Enfant, ou qu'elle l'entourait d'autres soins.

XIII.

LÉGENDES DE L'ADORATION DES MAGES.

*Dant tibi Chaldæi prænuntia munera Reges :
Myrrham homo, Rex aurum, suscipe thura, Deus.*

CLAUDIEN.

*Thus, aurum, myrrham, regique, hominique, Deoque,
Dona ferunt.*

JUVENCUS.

Vers ce temps-là, des Mages, souverains ou savants chaldéens, — qu'une tradition grave présente comme rois ou princes, que les légendaires nomment Gaspar, Melchior et Balthazar, et qu'ils font venir de la Babylonie, — ayant vu dans le ciel, dont ils étudiaient les phénomènes, un astre nouveau, crurent y reconnaître la radieuse étoile annoncée par Balaam et par d'autres voyants comme devant être le signe d'un enfant divin, né d'une vierge immaculée, pour renouveler la face de la terre.

Les philosophes du dernier siècle, à qui les livres saints ont fourni matière de tant d'attaques insensées, n'ont pas manqué de s'en prendre aussi à l'étoile des Mages. « Comment saint Matthieu, disaient-ils, a-t-il pu raconter qu'une étoile conduisait les Mages? Car enfin les étoiles, à raison de leur élévation, ne peuvent indiquer une ville, pas même un pays, moins encore une maison.

» Si l'on dit qu'une étoile s'abaissa et s'approcha de la terre pour marquer la maison où était Jésus, on tombera dans une absurdité plus grande encore,

puisque, en ce cas, cette étoile, par son étendue, aurait couvert non-seulement Bethléem, non-seulement toute la Judée, mais encore notre hémisphère. »

On répond à cet appareil de science que le mot *aster*, dont l'Évangéliste s'est servi, signifie également étoile et météore lumineux. On le trouve avec cette signification bien déterminée dans Homère, au livre IV de l'Iliade, et dans Aristote, au livre I^{er} des Météores. La Vulgate a traduit *aster* par le mot *stella*, qui a pareillement la double signification de météore et d'étoile. On lit dans Virgile, au livre I^{er} des Géorgiques :

Sæpe etiam stellas, vento impendente, videbis
Præcipites cælo labi.

Qui donc s'aviserait de croire que Virgile, par le mot *stellas*, entendait ici ce que proprement, en astronomie, on appelle une étoile?

Fontenelle dit avoir lu dans un abrégé des Annales de la Chine « qu'on y voit des mille étoiles à » la fois qui tombent du ciel dans la mer, avec un » grand fracas, sans compter une étoile qui s'en va » crever vers l'Orient comme une fusée, toujours » avec grand bruit. » Et quand ce célèbre académicien regrette que ces spectacles-là soient réservés à la Chine, Fontenelle, par étoile, entend-il un de ces corps attachés au firmament, et dont le plus petit est plus grand que notre globe?

Un paysan à qui on disait que les étoiles filantes

n'étaient pas des étoiles répondit : — Il y a étoiles et étoiles, comme il y a fagots et fagots.

L'étoile des Mages était donc un météore lumineux, formé miraculeusement assez près de la terre, et dirigé dans sa route par le bras qui l'avait produit (1).

Cet astre, suivant d'anciens récits, avait la forme d'un enfant; suivant d'autres, celle d'un aigle agitant ses ailes et surmonté d'une croix.

Chalcidius, philosophe païen du troisième siècle, dans son commentaire sur le *Timée* de Platon, fait une mention remarquable de l'étoile des Mages.

« Il y a, dit-il, une autre histoire plus digne de notre vénération religieuse, qui raconte l'apparition d'une étoile destinée à annoncer aux hommes non des maladies ou quelque mortalité funeste, mais la venue d'un Dieu, uniquement descendu pour le salut et le bonheur du genre humain. Elle ajoute que, cette étoile ayant été observée par des Chaldéens versés dans l'astronomie, sa route nocturne les conduisit à chercher le Dieu nouvellement né, et qu'ayant trouvé cet auguste Enfant, ils lui rendirent les hommages dus à un si grand Dieu. »

Les Mages partaient donc de leur pays, escortés, dit saint Bonaventure, d'une suite nombreuse et brillante, dans le dessein d'aller offrir leurs adorations et leurs présents à l'Enfant-Dieu. L'étoile, que les règles imposées par le Créateur à la mécanique céleste ne gouvernaient pas, mais qui obéissait à d'au-

(1) Bullet, Réponses critiques à plusieurs difficultés, etc.

tres lois, allait devant eux, guidant leurs pas jusqu'à Jérusalem, où subitement elle disparut.

Pendant ce voyage de douze jours; disent les légendaires, les Mages n'avaient pris ni repos ni nourriture, ces besoins de la nature ne s'étant pas fait sentir à eux, et cette période de temps leur ayant semblé à peine la durée d'un jour.

Surpris de cette merveille, les Mages entrèrent dans la ville sainte (1), demandant à ceux qu'ils rencontraient où ils pourraient adorer le Roi des Juifs nouvellement né, dont ils avaient vu l'étoile en Orient. Mais personne ne les comprenait. On se bornait à leur indiquer le chemin du palais d'Hérode, roi détesté.

Hérode, de son côté, était informé déjà que d'opulents étrangers cherchaient le Roi des Juifs annoncé par les prophéties, et qui, disaient-ils, venait de naître. Il rassembla sur-le-champ autour de lui les docteurs de la loi, se rappelant vaguement les promesses faites au peuple de Dieu et dont il avait ouï dire que le temps était proche. Il leur demanda en quel lieu devait naître le Messie.

— A Bethléem de Juda, lui répondirent-ils.

Hérode, inquiet et troublé (2), fit venir aussitôt devant lui les nobles étrangers, et, les interrogeant

(1) Les Mages venaient d'un même pays. C'est donc une erreur des peintres de représenter l'un d'eux noir, comme s'il avait été de l'Éthiopie ou de toute autre contrée de l'Afrique. (*Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.)

(2) Toute la ville de Jérusalem était, à ce propos, troublée avec lui. (Saint Matthieu, chap. II, v. 3.)

en secret, voulut savoir d'eux en quel temps l'étoile leur était apparue (1).

L'un des augustes voyageurs, selon le récit des légendaires, lui répondit :

« Partis des lieux mêmes où naît l'aurore, nous arrivons, grand roi, des contrées lointaines que l'Océan baigne de ses flots. Dans ces régions vit une race d'hommes descendus des anciens patriarches et à laquelle nous appartenons ; une tradition presque aussi antique que le monde, pieusement recueillie par nos ancêtres et consignée dans un livre mystérieux, annonce qu'un jour brillera dans les cieux une étoile miraculeuse, signe éclatant d'un Enfant divin, né d'une Vierge, pour relever l'espèce humaine, et qu'au berceau de cet Enfant-Dieu, les fils de l'Orient porteront, avec leurs hommages, le tribut et les offrandes de leur pays. Aussi, depuis de longues années nous étions attentifs à étudier les phénomènes du ciel.

» Or, pendant une nuit, nous-mêmes qui sommes aujourd'hui en votre présence, ô roi, nous étions veillant et priant, selon la coutume de nos pères, au sommet d'une montagne célèbre, connue chez nous sous le nom de montagne de la Victoire ; tout à coup nous aperçûmes, descendant de la voûte céleste, une étoile d'une grandeur étonnante, qui semblait venir

(1) Le nombre des Mages, fixé à trois depuis que le pape saint Léon les a cités ainsi, est dépassé dans quelques vieux documents, qui portent à douze le nombre des princes de l'Orient venus à la crèche. — Les trois noms de Gaspar, Melchior et Balthazar, d'un autre côté, paraissent nouveaux. On ne commence à les trouver que dans les écrivains du douzième siècle.

à nous. A mesure qu'elle s'approchait, nous distinguions, à travers ses rayons, un enfant d'une beauté merveilleuse, sur le front duquel brillait une croix, entourée d'une auréole étincelante; puis une voix se fit entendre : — Allez au pays de Juda; là vous trouverez le roi qui vous est promis et qui vient de naître.

» Nous reconnûmes donc que cette étoile qui nous apparaissait était celle que nos ancêtres attendaient et qu'avaient annoncée les voyants.

» Nous nous mîmes aussitôt en marche, emportant avec nous les offrandes que nous devons présenter au Roi que nous cherchons. L'étoile nous précédait, conduisant nos pas. Nous traversâmes de vastes déserts et d'immenses régions inconnues pour nous jusqu'alors; mais le Dieu qui nous envoie veillait sur nous, il semblait donner des ailes à nos chameaux et les remplir d'une ardeur inaccoutumée. Douze aurores se levèrent sur nos têtes pendant ce long voyage. Enfin aujourd'hui nous arrivions à la cité métropole de votre empire; et là l'étoile, qui, pendant notre course n'avait pas cessé de nous éclairer, a subitement disparu à nos regards.

» Maintenant, ô roi, vous savez tout. Ordonnez donc que nous soyons conduits au lieu où est né le Roi-Enfant que nous cherchons; ou, si vous l'aimez mieux, faites nous connaître vous-même le chemin qui nous conduira près de lui, afin que nous puissions lui offrir nos hommages et l'adorer (1). »

(1) *Légende de saint Jean-Baptiste*, par M. Gauthier, qui a résumé dans ce discours les divers apocryphes et les légendaires.

Hérode avait écouté attentivement ce récit, et son cœur était en proie à une violente agitation. Feignant toutefois d'apprendre avec joie la naissance de l'héritier de David, il dit aux Mages :

— Allez, nobles étrangers, allez à Bethléem; informez-vous avec soin de l'Enfant; et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aie aussi moi-même l'adorer.

Les Mages sortirent de Jérusalem, dans la direction de la petite cité de David.

Bientôt leur étoile reparut; ce qui les transporta d'une joie extrême. S'abaissant devant eux, elle les dirigea jusqu'au lieu où était Jésus et s'y arrêta. Ils trouvèrent l'Enfant et Marie sa mère (1). Alors, sans que l'étrange dénuement du Roi donné par le Ciel ébranlât leur foi, ils se prosternèrent en terre, l'adorèrent humblement et lui offrirent leurs présents mystiques, savoir : de l'or, comme à un roi; de l'encens, comme à un Dieu; de la myrrhe, comme à un homme (2).

Nous empruntons à saint Éphrem, si dévoué à la Mère de Dieu, l'entretien des Mages avec l'auguste Marie.

En voyant les trésors qu'ils déposaient aux pieds de l'Enfant Jésus, la Vierge sainte leur dit :

— Nobles seigneurs, à qui offrez-vous ces riches-

(1) Nous ne voyons pas dans l'Évangile que Joseph fût présent alors dans la grotte sainte. Chargé de pourvoir aux besoins de la sainte famille, peut-être était-il en ce moment parti pour la ville; peut-être travaillait-il dans quelque atelier pour se procurer le nécessaire. (*Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.)

(2) La myrrhe était un parfum qui servait à embaumer les morts.

ses ? Qui vous a conduits des palais de l'aurore jusqu'à cette pauvre retraite ? Pourquoi ces riches présents, qui n'appartiennent qu'aux rois, sont-ils mis par vous devant un enfant inconnu ?

— O femme bénie, répondit Gaspar, cet enfant, votre fils, est le Roi éternel, à qui tout pouvoir est donné sur la terre et dans les cieux.

— Eh ! quel roi, dit Marie, fut jamais réduit à naître dans une étable, à n'avoir qu'une crèche pour berceau ? Où sont le trône et le diadème de cet Enfant-Roi, et à quel signe avez-vous deviné sa grandeur ?

— Cet Enfant, votre fils, ô Vierge, répondit Balthazar, est l'ancien des jours ; il a voulu apparaître dans le monde pauvre et petit, parce qu'il vient affranchir les opprimés et soulager toutes les misères ; mais les rois abaisseront leur sceptre devant lui et l'adoreront.

— Je reconnais, dit Marie, que la vérité sainte parle par vos lèvres. Mais comment ces mystères vous ont-ils été révélés dans l'extrême Orient ?

— Mère admirable, répondit Melchior, un astre nouveau, différent des étoiles qui éclairent les cieux, un astre qu'aucun regard humain n'avait aperçu encore, nous est apparu, et une voix nous a annoncé que notre Roi venait de naître. Nous avons obéi à cette voix et suivi l'astre qui nous marquait la route.

— Nobles étrangers, dit Marie, ne parlez en ce pays ni de royauté ni de grandeur. Jérusalem gémit sous de cruels dominateurs ; si Hérode apprenait que

le Roi promis vient de naître, il couperait de son glaive cette tendre tige avant qu'elle ait fleuri. Et moi, pauvre mère, comment défendrais-je ce saint dépôt que Dieu m'a confié?

— Ne craignez pas, auguste Vierge, la fureur d'Hérode, répliqua Gaspar. Votre Fils est au-dessus des puissants de ce monde; il fondera lui-même un empire éternel que les rois se feront gloire de servir.

— Sages étrangers, dit Marie, Dieu vous a dévoilé ses divins secrets. Soyez bénis, vous qu'il a éclairés de ses splendeurs. Un Ange, venu de la part du Seigneur, m'a annoncé à moi-même ce que vous venez de dire.

— Gloire au Très-Haut! s'écria Melchior; c'est le même Ange, sans doute, qui nous a parlé dans la nue. C'est lui qui dirigeait l'astre glorieux dont nous avons suivi la trace.

— Puisse le même Ange vous reconduire en paix aux lieux où vous servez le Seigneur! répliqua Marie. Allez annoncer dans les contrées lointaines que la rosée du Ciel a fait éclore le fruit de la vie éternelle.

— Que la bénédiction du Tout-Puissant, attirée par vos saintes prières, nous accompagne dans notre retour! dirent les Mages en se retirant; et puisse un jour le Roi céleste dont nous touchons le berceau venir nous visiter!

On ajoute dans quelques légendes que la sainte Vierge promit aux saints Mages qu'au moins ils vivraient avant de mourir un des envoyés de Jésus;

et après la dispersion des apôtres, ces pieux souverains furent baptisés par saint Thomas.

Selon des récits apocryphes, ce fut Melchior qui offrit l'or; et son offrande consistait principalement en trente pièces d'or très-pur, qui avaient été frappées par Tharé, père d'Abraham. Joseph le patriarche, qui en avait hérité, les avait versées au trésorier du royaume de Saba, en paiement des parfums qui avaient embaumé le corps de Jacob. Plus tard, la reine de Saba les avait données à Salomon. Elles étaient venues ensuite, de mains en mains, dans celles de Melchior.

Après avoir rendu leurs hommages, les princes se préparèrent à retourner dans leur pays, ne soupçonnant pas ou peut-être ne redoutant pas les projets d'Hérode (qui venait de partir pour Jéricho, où il était tombé malade); ils se disposaient à lui aller rendre compte de leur découverte heureuse. Mais comme ils prenaient leur repos, l'Ange du Seigneur les avertit en songe de se défier d'Hérode et de ne le point revoir. Ils s'en allèrent donc par un autre chemin (1).

Quant à l'astre qui avait conduit ces princes et qu'on appelle l'étoile des Mages, on lit dans Gervais de Tilbury et dans d'autres chroniqueurs qu'après avoir rempli son ministère il descendit dans le puits de Bethléem où Marie allait prendre l'eau dont elle avait besoin; et des voyageurs disent l'avoir vu au fond de ce puits, ce qui ne peut être qu'une illusion.

(1) Saint Matthieu, chap. II, v. 1-12.

Le sentiment général place l'adoration des Mages au treizième jour après la naissance de Jésus, c'est-à-dire le 6 janvier, jour où la sainte Église célèbre toujours cette grande fête. On l'appelle aussi *la fête des Rois* et l'*Épiphanie*. Ce mot veut dire *manifestation*. De ce jour béni date la vocation des Gentils, auxquels, dans la personne des Mages, Notre-Seigneur s'est manifesté (1).

Les pèlerins de Bethléem s'inclinent encore aujourd'hui, à trois pas de la crèche, sur le lieu où la sainte Vierge était assise, tenant dans ses bras l'Enfant Jésus, quand les Mages vinrent lui offrir leurs présents.

XIV. — LÉGENDES DE LA PURIFICATION.

Sed quid effaris, Simeon?

Quid audis, ô puerpera?

Divinis in mysteriis

Sicne mutantur omnia?

(*Offic. Congreg. D. Jesu.*)

Quarante jours après la naissance de Jésus, que Joseph sans doute avait fait enregistrer, ainsi que sa mère, selon l'édit, Marie et Joseph se rendirent à Jérusalem. La loi de Moïse ordonnait à toute femme qui devenait mère d'un fils de se purifier le quarantième jour. De plus, tout enfant mâle premier-né appartenait au Seigneur, et ses parents devaient le racheter.

(1) L'Épiphanie s'appelle chez les Grecs *Théophanie*, manifestation de Dieu.

On payait pour un garçon cinq sicles, qui peuvent représenter dix francs de notre monnaie.

Si les grâces dont la Mère du divin Sauveur était comblée l'élevaient au-dessus de la loi, selon la remarque de saint Augustin, son humilité la soumettait à la loi.

Marie et Joseph entrèrent dans le Temple, portant l'Enfant, avec les deux tourterelles pour le sacrifice.

On suppose que déjà ils avaient distribué en aumônes les présents des Mages (1) et qu'ils n'avaient plus de quoi acheter l'agneau, qui était l'offrande des riches.

Joseph et Marie furent reçus par un saint vieillard, qui était, dit-on, grand prêtre, quoique l'Évangile ne lui donne que les qualités d'homme juste et craignant Dieu. C'était Siméon. Il vivait dans l'attente du Rédempteur d'Israël, dont il savait que le temps était venu. Il méditait sans cesse les saintes prophéties, et Nicéphore Calixte rapporte qu'en lisant Isaïe il fut subitement, un jour, frappé de ce passage : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils. »

Croyant trouver là une faute de copiste, il effaça le mot vierge et le remplaça par le mot femme. Le lendemain, reprenant son livre, il y vit sa correction disparue. Il la fit de nouveau, et il eut le jour suivant la même surprise. S'étant obstiné à rétablir encore son mot, il fut consterné de voir reparaitre le

(1) Le savant père Maldonat et d'autres commentateurs croient que Marie et Joseph consacrèrent au Seigneur, dans cette cérémonie, les présents des Mages. S. Bonaventure dit qu'ils les avaient distribués en aumônes.

mot vierge, écrit cette fois en lettres d'or (1). Il tomba prosterné, suppliant la bonté de Dieu de lui faire comprendre ce mystère.

C'est alors que le Saint-Esprit était descendu en lui, et qu'une révélation divine lui avait promis qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur.

Dès que l'Enfant parut devant lui, il le prit dans ses bras avec transport, et bénissant Dieu, il s'écria :

« Maintenant, Seigneur, votre serviteur peut mourir en paix, selon votre promesse, puisque mes yeux ont contemplé le Sauveur qui vient de vous, et que vous envoyez pour éclairer toutes les nations, pour être la lumière du monde et la gloire d'Israël, votre peuple ! »

Marie et Joseph étaient dans l'admiration de ces paroles.

Siméon les bénit (2) ; puis, après un moment de silence, il dit à Marie :

(1) La vie de saint François d'Assise nous offre une autre légende de la virginité perpétuelle de Marie. Le bon frère Égide, si dévoué à la sainte Vierge, voyant un jour un religieux de son ordre embarrassé devant ce mystère, lui dit : « Mon frère, Marie est vierge ; vierge avant l'enfantement, vierge pendant l'enfantement, vierge après l'enfantement. A chacune de ces trois affirmations, il avait frappé la terre de son bâton, et la terre avait aussitôt produit trois beaux lis parfaitement égaux.

(2) Il bénit Marie en ce que Dieu s'était servi d'elle, préférablement à toutes les femmes, pour lever la malédiction encourue par le genre humain ; il bénit Joseph en ce que le Seigneur l'avait prédestiné pour être le chef de la sainte famille, le soutien et la consolation de la Vierge mère, le père nourricier de son Fils, et son digne coopérateur dans l'exécution de ses desseins miséricordieux sur la terre. — L'Évangile remarque à cette occasion que les parents de Jésus étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui et de tout ce qu'ils en apprenaient

« Cet Enfant est venu pour la ruine comme pour la résurrection de plusieurs en Israël. Il sera en butte aux contradictions des hommes. Et vous-même, — quand les pensées secrètes de plusieurs se seront dévoilées, — votre âme sera traversée d'un glaive (1)... »

Alors c'est une pieuse croyance que toutes les ignominies et toutes les douleurs de la Passion apparurent en quelque sorte à Marie. Soumise et dévouée à la volonté de Dieu, elle baissa la tête, acceptant les angoisses avec résignation, comme elle avait accepté les faveurs avec humilité.

En ce moment survint encore une prophétesse nommée Anne. Elle était fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, veuve de son mari, avec lequel elle n'avait vécu que sept ans, depuis qu'elle l'avait épousé étant vierge. Elle avait alors quatre-vingt-quatre ans. Elle demeurait dans le Temple, servant Dieu nuit et jour dans le jeûne et dans la prière. A la vue du divin Enfant, « elle se mit aussi à louer hautement le Seigneur et à parler de Jésus à tous ceux qui attendaient la rédemption (2). »

« Non-seulement, dit ici saint Ambroise, les Anges, les prophètes et les bergers publient la naissance du Sauveur, mais les justes et les anciens d'Israël font

de nouveau par le ministère de ceux que Dieu remplissait de son esprit pour publier ses merveilles; car il faut observer que, quoique l'Ange eût découvert si parfaitement à Joseph et à sa sainte épouse le miracle de l'incarnation du Verbe éternel, il ne leur avait cependant pas dévoilé à la fois toutes les suites de ce grand mystère. (*Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.)

(1) Saint Luc, chap. II, v. 25-35.

(2) Saint Luc, chap. II, v. 36-38.

éclater cette vérité. Hommes et femmes, jeunes et vieux, célèbrent une croyance que tant de miracles confirment. Une vierge devient mère; une femme stérile (1) enfante; un muet parle (2); Élisabeth prophétise; le Mage adore; un enfant enfermé dans le sein de sa mère (3) fait sentir sa joie; une veuve (4) confesse cet événement merveilleux, et le juste l'attend (5). »

Saint Thomas de Villeneuve s'arrête ici à considérer le saint vieillard Siméon, qui, au moment de prononcer la sentence qu'attendait la pauvre Mère, se trouble, se tait, puis se tourne vers Marie, surprise de ce trouble soudain du vieillard, au milieu de la consolation que les Cieux lui donnent : « O fille des rois, dit-il, je voudrais vous épargner les paroles que vous devez entendre (6) : Cet Enfant, qui vous rend si heureuse aujourd'hui, deviendra pour vous le sujet de la plus cuisante douleur que jamais créature ait éprouvée. Il sera poursuivi, abreuvé d'opprobres, et vos yeux le verront expirer dans les supplices. Beaucoup viendront qui rendront gloire à son nom au prix de leur sang même. Mais, tandis que ceux-là souffriront dans leur corps, vous aurez à souffrir dans votre cœur (7). »

Ces choses se passaient dans le parvis du Temple.

(1) Élisabeth.

(2) Zacharie.

(3) Saint Jean-Baptiste.

(4) Anne.

(5) Siméon.

(6) *Virgo regia! nollem tibi talia nuntiare; sed audi.*

(7) Saint Alphonse de Liguori, discours sur la Purification de Marie.

Les saints Évangiles ne nous disent pas si les prêtres auxquels Marie offrit le sacrifice de la purification, ni ceux à qui fut présenté Jésus, eurent la grâce de reconnaître en lui le Sauveur du monde. Mais une tradition, admise par saint Basile, saint Grégoire de Nysse et plusieurs autres Pères des premiers siècles, autoriserait à croire que Zacharie était présent. Suivant cette tradition, Marie s'étant placée dans le Temple du côté des vierges, les prêtres voulurent l'en éloigner. Zacharie, ajoute-t-on, s'y opposa, soutenant qu'elle était toujours vierge; sur quoi, dit-on encore, les prêtres le tuèrent. Nous rapporterons un peu plus loin une autre version sur la mort de ce patriarche.

« Marie et Joseph, ayant accompli ce qui était ordonné par la loi (1), s'en retournèrent à Nazareth (2). »

C'est alors que les peintres placent souvent, dans leurs tableaux de la sainte Famille, le petit saint Jean visitant l'enfant Jésus sur le sein de sa mère.

Ils ont peint aussi le sommeil du divin Enfant, que le futur précurseur voudrait bien troubler, mais qui s'arrête sur un signe de Marie.

(1) La fête de la Purification de la sainte Vierge et de la Présentation de Notre-Seigneur se célèbre dans l'Eglise le 2 février.

(2) Saint Luc, chap. II, v. 39.

XV. — HÉRODE L'ASCALONITE.

Hostis Herodes impie,
Christum venire quid times?
Non eripit mortalia
Qui regna dat coelestia.

(Hymne de l'Épiphanie.)

Hérode, que ses flatteurs ont appelé le Grand, et qui ne mérite que le surnom d'Ascalonite, parce qu'il était d'Ascalon, devait le jour à l'Iduméen Antipater, qui avait épousé la nièce d'un roi ou prince arabe.

Son père lui procura le gouvernement de la Galilée. Il avait suivi d'abord le parti de Brutus et de Cassius; après leur mort, il s'était rallié à Antoine, qui le fit nommer tétrarque, et ensuite roi de la Judée, l'an 40 avant J.-C.

Ainsi le sceptre était enlevé à la maison de Juda.

Antigone, compéteur d'Hérode, ayant été mis à mort trois ans après par ordre du sénat, Hérode demeura paisible possesseur de son royaume. Ce fut alors qu'il épousa la célèbre Mariamne, dont il était violemment épris. Mais le frère de cette princesse ayant obtenu la grande sacrificature, Hérode en conçut de l'ombrage, parce qu'il était de la race royale, et il le fit noyer, l'an 38 avant J.-C. Cinq ans après il fit mourir Hyrcan, aïeul de la reine, sans que son âge de quatre-vingts ans, sa naissance et sa dignité, pussent le garantir.

Après la bataille d'Actium, dans laquelle Antoine, son protecteur, fut défait, il alla trouver Auguste, qui

était alors à Rhodes. Il sut si bien lui faire la cour, que ce prince le reçut au nombre de ses amis, et lui conserva le royaume des Juifs.

A son retour en Judée, il fit mourir Sohème son confident, et Joseph son beau-frère, parce qu'il avait appris que ces deux courtisans avaient révélé à Mariamne l'ordre qu'Hérode leur avait donné de la tuer si Auguste l'eût condamné.

Peu après, l'an 28 avant J.-C., il fit mourir Mariamne même, qu'il avait aimée avec une passion extrême, mais à qui il devait être en horreur.

Après cet autre forfait, il en eut un si vif remords, qu'il en devint presque frénétique ; et souvent il commandait à ses gens d'appeler la reine, comme si elle eût encore été vivante. Ce désespoir le jeta dans une maladie cruelle. Il ne recouvra la santé que pour faire mourir Alexandra, mère de Mariamne.

Le mari de sa sœur Salomé, tous ceux de la race des Asmonéens, tous ses amis, tous les grands, dès qu'ils lui donnaient quelque ombrage, perdaient la vie sans aucune forme de justice.

L'an 19 avant J.-C., pour reconquérir un peu d'affection chez ses sujets, il fit réparer et agrandir le temple de Jérusalem. Mais il fit placer l'aigle de Jupiter, qui était l'aigle romaine, sur ce saint édifice ; et, malgré l'indignation générale, il fit brûler vif Judas, fils de Sariphée, qui avait engagé le peuple à l'abattre.

Il construisit en même temps un théâtre où, tous les cinq ans, il faisait célébrer des combats en l'honneur d'Auguste.

Cet empereur fut si sensible à cette flatterie, que, dans son second voyage en Syrie, il donna à Hérode la souveraineté de trois nouvelles provinces. La reconnaissance d'Hérode fut poussée alors jusqu'à l'impiété ; il fit bâtir une ville et un temple à son bienfaiteur, comme à un dieu.

Si Auguste accepta cet encens, on a vu dans les légendes de la Nativité qu'il le repoussa plus tard.

Quelque temps après, ayant accusé auprès de l'empereur ses deux fils, Alexandre et Aristobule, d'avoir conspiré contre lui, ce qui était vrai, il eut permission de les punir s'ils étaient coupables. Il les fit étrangler tous les deux.

On prétend que c'est à cette occasion qu'Auguste dit qu'il valait mieux être le pourceau que le fils d'Hérode (1) ; mais Macrobe assure que ce mot d'Auguste fut prononcé à l'occasion d'un autre fils de ce monstre enveloppé dans le massacre des Innocents.

C'est ici le lieu de parler de cette exécution horrible, où Hérode signala à la fois sa cruauté et sa féroce ambition. Nous en empruntons le récit aux plus anciens documents. •

(1) Parce que, pour se conformer aux mœurs des Hébreux, Hérode ne mangeait pas la chair de pourceau.



XVI. — LE MASSACRE DES INNOCENTS

ET LA LÉGENDE DU FILS DE ZACHARIE.

Salvete, flores martyrum,
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Ceum turbo nascentes rosas.

(J. CLICTOVE, in *Elucidator. eccles.*)

On sait que l'arrivée des Mages et leurs récits avaient troublé Hérode. Dominé par la crainte que quelque enfant du sang de David ne le vînt chasser de son trône comme un intrus, il avait prié ces princes de l'Orient de lui faire savoir où était le Roi qu'ils cherchaient, disant qu'il voulait aussi l'aller adorer; mais en réalité il ne voulait que le mettre à mort.

Les Mages, mystérieusement avertis, n'étant pas revenus à Jérusalem, il pensa d'abord qu'ils avaient été trompés par la vision de l'étoile, et que, sans doute, ils avaient eu honte de reparaitre à sa cour dans cette déception.

Il cessa donc de s'occuper de l'Enfant et partit pour Jéricho.

Mais instruit, quelques mois plus tard, de ce que racontaient les pasteurs qui étaient venus à la crèche, et de ce que Siméon et Anne avaient prophétisé dans le Temple, il se sentit repris d'une grande terreur et se regarda comme perfidement trahi par les Mages. Il résolut aussitôt la mort de tous les enfants de Bethléem et des environs, comptant bien que celui qu'il redoutait périrait dans ce massacre universel.

Près d'un an s'était écoulé depuis l'arrivée des Mages. Il envoya à Bethléem une troupe nombreuse de soldats déterminés, qu'il chargeait de tuer, dans cette ville et ses environs, tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous, même ceux qui ne venaient que de naître.

Il aurait eu sa part des douleurs immenses que soulevèrent ces barbaries, si pourtant il eût été capable encore de s'attendrir; car un de ses petits-fils, qui était en nourrice auprès de Bethléem, fut tué dans cette boucherie, où, dit-on, quatorze mille enfants périrent (1).

La naissance de saint Jean-Baptiste avait été entourée de merveilles trop éclatantes pour que le bruit n'en fût pas arrivé jusqu'à Hérode. Quoiqu'il fût né à Hébron, qui n'est pas dans la contrée de Bethléem, cet enfant aussi lui faisait ombrage; et l'ordre fut donné par le tyran de le mettre à mort. Élisabeth, avertie et frappée d'épouvante, saisit son cher enfant dans ses bras, et s'enfuit à la recherche d'une retraite qui pût le protéger.

Elle errait dans le désert, sans rien découvrir qui

(1) Les Grecs élèvent à quatorze mille le nombre des enfants massacrés; mais on croit cette supputation exagérée. On montre sous un autel, à Bethléem, une vaste sépulture, où furent déposés, dit-on, les restes mortels de ces premiers martyrs.

Dans la comédie des Innocents, qui est l'œuvre de Marguerite de Valois, reine de Navarre, et qui fut jouée au premier tiers du seizième siècle, les messagers d'Hérode viennent lui annoncer le massacre général des enfants; puis arrive en larmes la nourrice de son petit-fils, qui lui annonce que le petit prince a été compris dans le massacre. Mais la certitude où il croit être de la mort du Messie le console parfaitement; et il se livre à la joie.

lui offrit quelque sécurité. Émue de frayeur et de tendresse, et sentant que Dieu, qui lui avait donné cet enfant, pouvait seul le lui conserver, elle s'arrêta épuisée au pied d'une colline, et, tombant à genoux, elle s'écria, dans une sainte et pieuse confiance en Dieu :

— Montagne du Seigneur ! reçois une mère et son enfant.

A l'instant, les flancs de la colline, s'entr'ouvrant, offrirent un passage, qui se referma aussitôt qu'Élisabeth y fut en sûreté.

Dans cette retraite cachée, qu'une lumière douce éclairait, l'enfant de Zacharie et d'Élisabeth échappa aux bourreaux. Les soldats qui le cherchaient en vain s'en retournèrent à Jérusalem, où Zacharie était alors de service dans le Temple; ils mirent la main sur lui en lui demandant :

— Où as-tu caché ton fils ?

— Par le Dieu que je sers, répondit Zacharie, je ne sais pas où est mon fils.

Les satellites d'Hérode lui rapportèrent cette réponse. Le tyran répliqua :

— Retournez à cet homme, et s'il ne livre pas son fils, que son sang en réponde.

Les soldats vinrent à Hébron, et, se jetant sur le saint patriarche, qui ne pouvait donner son fils, ils le massacrèrent entre le vestibule et l'autel.

Ces récits sont tirés de saint Pierre d'Alexandrie et du Protévangile de saint Jacques. On lit dans ce dernier ouvrage que le lendemain les prêtres virent sur le pavé du sanctuaire les traces indélébiles du

sang de Zacharie, mais qu'ils ne retrouvèrent pas le corps.

Ajoutons qu'Élisabeth mourut quarante jours après, laissant son fils à la garde des Anges de Dieu, qui l'emmenèrent dans le désert.

C'est à Zacharie que les divers historiens, en rapportant ces faits, appliquent les paroles de Jésus-Christ aux Juifs, citées par saint Matthieu (chap. xxiii) : « Tout le sang qui a été répandu sur cette terre retombera sur vous, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le Temple et l'autel. »

Mais des critiques pensent que ces paroles s'appliquent à Zacharie, l'un des douze petits prophètes, et non au père de saint Jean-Baptiste. Ils assignent aussi à la mort de ce dernier patriarche une autre cause que l'absence de son fils Jean ; car les saintes Écritures ne font pas mention de sa recherche dans le massacre qui devait immoler le Messie. Ils disent donc, comme déjà nous l'avons raconté, que, le jour de la Purification, Marie s'étant placé dans le Temple parmi les vierges, qui avaient un côté spécial, les prêtres voulurent l'en éloigner ; que Zacharie s'y opposa, soutenant qu'elle était toujours vierge, et que là-dessus les prêtres le tuèrent.

A la nouvelle du massacre ordonné par Hérode, on raconte qu'une vaillante tribu d'Arabes du désert se leva tout entière, poussa un long cri de vengeance, et, sans s'effrayer du nombre, vint attaquer le roi des Juifs, ce vassal protégé des Romains.

Lorsque les bergers sortis de la crèche avaient

répandu jusqu'aux confins de leurs montagnes le bruit des merveilles qu'ils avaient vues, cette même tribu en avait été frappée. Elle avait reconnu dans l'enfant de Bethléem le Dieu Sauveur attendu, dont elle gardait aussi l'espérance. Depuis lors elle honorait Marie et l'Enfant. La douce image de l'Enfant sur les genoux de la Vierge pure fut sculptée, dit-on, contre une des colonnes de leur Caaba (maison sacrée) et mise solennellement au nombre des divinités que révéraient les trois Arabies. Du temps de Mahomet on l'y voyait encore, comme l'attestent de graves historiens arabes (1).

Cette levée contre le tyran se trouve consignée dans les Toldos, livre juif fort ancien, empreint d'un sentiment de haine furieuse contre le Christianisme. On y voit qu'Hérode eut à soutenir et laissa sur les bras de son fils une guerre contre des tribus du désert qui adoraient l'image de Jésus et de Marie sa mère. Ces tribus essayèrent même, à ce sujet, de faire des alliances avec plusieurs villes de la Palestine.

Que l'on ne s'étonne pas des craintes que causait à Hérode un rejeton de la famille de David. D'autres que lui persécutèrent cette noble famille, en haine de ses droits antiques et de ses glorieuses espérances. Après la conquête de Jérusalem, Vespasien ordonna de rechercher et de détruire la postérité de David (2).

(1) El Azraki, cité par Burkhardt (*Voyage en Arabie*, t. I, p. 221), rapporte que la figure du jeune Aïssa (Jésus) sur les genoux de la Vierge Marie était sculptée, comme une divinité, sur une des colonnes les plus proches de la porte de la Caaba. M. l'abbé Orsini, *Histoire de la Mère de Dieu*.

(2) Eusèbe, d'après Hégésippe.

Sous Trajan, la persécution continuait encore. Enfin, Domitien se fit amener à Rome deux rejetons de cette race illustre, qui étaient les petits-fils de l'apôtre saint Jude : les Juifs, en haine du nom de Jésus-Christ, les lui avaient dénoncés. L'empereur, qui voulait les mettre à mort comme descendants de David, afin d'ôter aux Juifs tout prétexte de révolte, après les avoir interrogés, voyant qu'ils ne possédaient que trente-neuf arpents de terre, qu'ils cultivaient de leurs propres mains, les renvoya, tranquilisé sur leur ambition par leur simplicité et leur pauvreté.

La mesure des forfaits d'Hérode était au comble ; la vengeance divine arrivait. Peu après le massacre, le tyran tomba malade. Il avait soixante et onze ans. Son corps devint une pourriture, où des vers se formèrent en nombre effrayant, et le rongèrent, vif encore. Un feu ardent le consumait, accompagné d'une faim furieuse, et les efforts de la médecine se montrèrent impuissants devant cette invasion affreuse. Il lui fallut comprendre qu'il allait mourir.

Voulant mourir comme il avait vécu, et sachant bien que le jour de sa mort serait une fête pour les Juifs, il ordonna qu'on renfermât dans l'Hippodrome les enfants de tous les principaux citoyens de la nation, et il dit à Salomé, sa sœur : — Je sais que les Juifs se réjouissent de ma mort ; mais il y en aura qui pleureront, et j'aurai de belles funérailles. Aussitôt que tu me verras expiré, fais égorger tous ceux que je tiens dans mes prisons, afin que chaque famille ait des larmes à verser.

Il avait coutume, après ses repas, de prendre une

pomme, qu'il pelait et mangeait. Comme il tenait le couteau, au milieu de ses plus grandes souffrances, il regarda autour de lui, pour s'assurer que personne ne l'arrêterait, et leva le bras pour se frapper. Un coussin l'en empêcha, et on l'emporta aussitôt dans une autre salle, où il mourut bientôt. Mais, selon d'autres récits, il abrégua sa vie en se plongeant dans les entrailles le couteau qu'il tenait; et de vieilles légendes nous disent que Satan l'excitait, en lui représentant qu'il était lâche à un homme comme lui de souffrir si longtemps.

Il paraît que l'ordre qu'il avait donné à Salomé ne fut pas exécuté.

Dans tous les cas, ce tigre eut des admirateurs qui allèrent jusqu'à dire qu'il était le Messie attendu; et c'est ce qui a donné lieu à la secte des hérوديens, laquelle pourtant n'était que demi-juive et demi-païenne. Elle s'éteignit du temps même des apôtres.



XVII. — LÉGENDES DE LA FUITE EN ÉGYPTÉ.

Vim Herodis evasisti,
Monitus ab Angelo,
In Ægyptum cum duxisti
Virginem cum parvulo.
Per mœrorem quem tulisti
Isto in exilio,
Cum gravabor horâ tristi,
Mihi sis auxilio.
(*Offic. parvum S. Josephi.*)

Peu d'instants avant le massacre des enfants de Bethléem, l'Ange du Seigneur s'était montré à Joseph tandis qu'il dormait, et lui avait dit :

« Levez-vous, prenez l'Enfant et sa mère, et fuyez en Égypte; vous y demeurerez jusqu'à ce que je vous dise d'en sortir. Car Hérode se prépare à chercher l'Enfant pour le faire mourir (1). »

Joseph s'était levé aussitôt; et pendant qu'il faisait les préparatifs du départ, on raconte que Marie, craignant que son sein ne tarît en ce voyage lointain, s'en alla dans une caverne voisine pour y prier; aussitôt elle sentit que son lait devenait plus abondant que jamais. On dit qu'en allaitant alors l'enfant Jésus, elle en laissa tomber quelques gouttes sur une pierre qui en a conservé la trace, et que les pèlerins vont visiter auprès de Bethléem.

Bientôt Joseph eut tout disposé; il prit l'Enfant et sa mère, et ils partirent cette nuit-là même, s'éloignant en silence de leurs demeures abandonnées.

(1) Saint Matthieu, chap. II.

Les Évangélistes n'ont rien laissé touchant les circonstances de ce voyage d'exil vers une terre étrangère (1).

« On était encore dans la froide saison, dit saint Bonaventure (c'était au commencement de février). Dans sa terreur, la sainte Famille dut traverser la Palestine, en suivant les chemins les plus déserts et les plus rudes. Où se sera-t-elle logée pendant les nuits? En quel lieu aura-t-elle osé prendre du repos? Où aura-t-elle rencontré le frugal repas qui devait soutenir ses forces?... »

Ce sont encore là des mystères sur lesquels les traditions mêmes sont peu nombreuses. Le pays était infesté de bandes armées. Des périls de toutes sortes entouraient les fugitifs. De pieux auteurs racontent que, comme la sainte Famille, après une marche pénible, traversait un dangereux passage de la Syrie, un détachement d'Arabes errants lui barra le chemin; mais leur chef, ému de la détresse de Marie, de l'aspect vénérable de Joseph et des grâces de l'Enfant Jésus, leur donna, loin de leur nuire, l'hospitalité dans son repaire, qui était un petit fort au sommet d'un rocher. On montre encore aujourd'hui aux pèlerins de la Terre sainte les ruines de cette retraite. A ce monument, qui n'est peut-être pas sans authenticité, les légendaires ajoutent une autre tradition, conservée par les vieux souvenirs; c'est que ce bandit

(1) La plupart des vieux écrivains disent que Marie et Joseph s'enfuyaient à pied. Muzzarelli, dont l'autorité est si grave, croit avoir découvert que la sainte Vierge, comme le disent les Évangiles apocryphes, était portée par un âne.

fut le même qui plus tard se convertit sur la croix, à côté de Notre-Seigneur, et qui est désigné dans les récits de la Passion douloureuse sous le nom du bon larron. Saint Anselme admet ce fait (1).

« Il arriva (2) que le troisième jour de leur fuite Marie, fatiguée du soleil, fut prise d'une soif ardente. Voyant un arbre qui s'élevait dans le désert, elle dit à Joseph : « Allons un peu nous reposer à son ombre. » Joseph, pressant le pas, s'avança vers le palmier et descendit Marie à terre. Lorsqu'elle se fut assise, et qu'ayant levé les yeux elle remarqua les fruits dont la chevelure du palmier était pleine, elle dit à Joseph : « Je voudrais bien, s'il était possible, manger de ces fruits. — Je m'étonne, lui répondit Joseph, que vous formiez un pareil vœu, à la vue d'un arbre si élevé. Ce qui m'occupe, moi, c'est l'eau qui commence à manquer dans nos outres, et que nous ne savons comment nous procurer. »

» Alors l'Enfant Jésus tourna vers sa mère un visage riant, et dit au palmier : « Palmier du désert, abaisse tes rameaux, et de tes fruits rafraîchis la bouche de ma mère ! » Aussitôt le palmier inclina sa

(1) Les Évangiles apocryphes donnent plus de détails : « Ces voleurs avaient pour chefs Titus et Dumachus, deux brigands célèbres dans le pays. Titus voulait qu'on laissât passer la sainte Famille sans lui faire de mal et sans la dépouiller ; mais son collègue s'y opposait. Pour décider ce chef avide, Titus détacha sa ceinture et lui donna trente drachmes qu'elle contenait. A la vue du dévouement de ce bon voleur, Marie s'écria : Le Seigneur vous remettra vos fautes et vous recevra à sa droite. Jésus ajouta : Dans trente ans, ils seront l'un à ma droite et l'autre à ma gauche ; mais Titus seul me précédera dans le ciel. »

(2) Protévangile de saint Jacques, chap. xx.

tête jusqu'aux pieds de Marie, qui cueillit de ses fruits, dont les voyageurs se rassasièrent.

» Cependant l'arbre restait incliné, attendant pour se relever l'ordre de celui qui lui avait commandé de se courber. Jésus lui dit : « Retire-toi, palmier, grandis et sois le compagnon de mes arbres qui sont dans le Paradis de mon Père. Écarte tes racines, et laisse couler, pour nous rafraîchir, la source cachée qui est à ton pied. »

» Et incontinent le palmier fut déchaussé, et de ses racines se répandirent des jets d'une eau fraîche et délicieuse à boire. A cette vue, les voyageurs se réjouirent beaucoup ; ils burent, eux et leur monture ; et tous rendirent grâce à Dieu.

» Le lendemain ils partirent de ce lieu. Comme ils s'éloignaient, l'Enfant Jésus se tourna vers le palmier et lui dit : « J'ordonne qu'un de tes rameaux soit transporté par les Anges et planté dans le Paradis de mon Père. Je veux que désormais quiconque aura triomphé dans les combats de Dieu soit couronné de ton feuillage. » Bientôt après ces mots, on vit un Ange planer sur la tête du palmier, en détacher un rameau, et s'élever dans le ciel. »

Il y a sur ce mystérieux voyage un grand nombre de légendes naïves que nous ne pouvons omettre.

Un jour, comme Jésus, Marie et Joseph voulaient entrer dans une caverne pour se reposer, un grand nombre de dragons sortirent de la caverne. Jésus, aussitôt, descendant des bras de sa mère, se tint debout devant ces monstres, qui baissèrent la tête, l'adorèrent, et se retirèrent au loin.

Ils rencontrèrent ensuite des lions et des léopards, qui, loin de les effrayer, marchaient devant eux et semblaient leur montrer le chemin. Les bêtes féroces ne se retiraient pas sans s'incliner devant l'ordre que leur donnait Jésus de ne faire aucun mal aux enfants des hommes. Alors s'accomplissait, dit l'histoire de la Nativité de Marie et de l'Enfance de Jésus, ce qu'avait dit le prophète à propos de la venue du Messie : « Les loups seront dans le même pâturage que les agneaux, le lion et le bœuf partageront le même repas. »

« Un autre jour, Joseph, dans une plaine nue, se voyant poursuivi par les émissaires d'Hérode, prit une poignée de blé, la sema; aussitôt le blé germa et grandit si vite, qu'en un instant il se trouva haut et mûr. Il y cacha Marie et l'Enfant, et quand les gens d'armes arrivèrent, prenant Joseph pour un laboureur, ils lui demandèrent si une femme portant un enfant et un homme avec elle n'avaient point passé par là ?

» — Oui, dit-il, justement quand je semais ce blé.

» Les gens d'armes, voyant le blé bon à cueillir, se trouvèrent fort déroutés par cette réponse et allèrent plus loin. »

Dans d'autres récits, qui ont guidé les imagiers et les peintres du moyen âge, comme on peut le voir par un assez grand nombre de vieux vitraux et de miniatures anciennes, Joseph ne sème pas le blé; mais il a fait croître en un instant la semence que vient de jeter dans son champ un bon villageois. Cet autre personnage, émerveillé, prend sa faucille pour mois-

sonner son champ ; et c'est lui qui répond aux hommes d'armes que la femme et l'Enfant passaient quand on semait le blé qu'il récolte.

Enfin Marie et Joseph parvinrent à sortir de la Palestine avec le trésor du monde. La seconde partie de leur voyage ne fut pas moins pénible que la première. Mais s'il est vrai, comme plusieurs l'ont pensé, qu'ils purent se joindre dès lors à une caravane, ils eurent du moins plus de sécurité.

Au bout d'un voyage qui dura environ trente jours, la sainte Famille arriva à Héliopolis, autrefois Memphis et aujourd'hui le Caire, où l'on présume qu'elle voulait s'arrêter (1).

Les écrivains des premiers siècles ont conservé sur le séjour en Égypte quelques rares et précieuses traditions, que nos pères du moyen âge n'ont jamais mises en doute et que nous ne devons peut-être pas repousser trop fièrement.

Ils disent, et c'est ici une croyance admise, — qu'au passage de l'Enfant Jésus les idoles des temples voisins tombaient et se brisaient. Évagre raconte, dans sa *Vie des Pères*, que lui-même a vu, à Hermopolis, un temple dont toutes les statues des faux

(1) On montre au vieux Caire la retraite où se logea la sainte Famille. Elle est dans le monastère de Saint-Serge, qu'on appelle *Deir-el-Nassara*. L'enceinte de ce monastère est très-vaste ; l'église, qui se trouve à l'intérieur, est petite et pauvre. De chaque côté du grand autel est un escalier de douze marches, par lequel on descend dans une chapelle ou grotte souterraine de vingt pieds environ en longueur sur douze de large. On passe, de cette première grotte, dans une autre plus petite qu'on désigne sous le nom de *Four*, parce qu'elle en a un peu la forme. Ces deux grottes, assure-t-on, composaient l'humble asile de Jésus, Marie et Joseph. (*Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.)

dieux avaient été renversées et brisées lorsque Jésus avait passé par cette ville.

On lit dans l'Histoire de la nativité de Marie et de l'enfance de Jésus que, quand la sainte Famille parvint à la ville d'Hermopolis, — comme Marie ni Joseph n'y connaissaient personne dont ils pussent réclamer l'hospitalité, — ils entrèrent dans un temple où l'on offrait tous les jours des sacrifices aux idoles, qui étaient nombreuses. Or il arriva que, Marie avec son Enfant s'avancant dans le temple, toutes les idoles tombèrent par terre et se brisèrent. Ce fracas attira quelques curieux, qui coururent dénoncer l'événement au gouverneur de la ville. Il se nommait Afrodisius. Il vint sur-le-champ, suivi d'une grande troupe de soldats, qui épouvantèrent un moment Marie et Joseph. Mais dès qu'Afrodisius eut considéré toutes les idoles renversées à la fois, et qu'il ne vit dans le temple que l'Enfant Jésus dans les bras de sa mère, accompagnée d'un vieillard, il s'écria :

— Si cet enfant n'était pas un Dieu, nos dieux ne se seraient pas tous jetés sur la face en sa présence. Prosternés devant lui, comme vous les voyez, ils le reconnaissent pour leur souverain. C'est à nous de suivre leur exemple, si nous voulons éviter son indignation et ne pas tomber en péril de mort, comme il est arrivé, dans les anciens jours, au Pharaon qui méprisa les avertissements du Très-Haut.

Après cette allocution, il se prosterna devant l'Enfant Jésus et l'adora ; ce que fit aussi toute la troupe qui l'accompagnait.

C'est sans doute dans cette ville que le fils d'un

prêtre des idoles, pauvre enfant possédé de plusieurs démons, pénétra, au moment où ses hôtes horribles le rendaient furieux, dans la demeure qui avait donné asile à la sainte Famille. En ce même instant, Marie lavait les langes de l'Enfant Jésus, et les suspendait pour les sécher sur une perche. Le jeune possédé prit machinalement un de ces langes et se le mit sur la tête. Aussitôt les démons qu'il portait avec lui sortirent par sa bouche sous des figures de serpents et de corbeaux; et il se mit à chanter les louanges du Dieu qui l'avait délivré. Son père, le voyant, s'écria : C'est cet Enfant qui est le Fils de Dieu. Notre idole s'est écroulée lorsqu'il a paru devant elle.

Beaucoup de miracles semblables signalèrent le passage de la sainte Famille. Une jeune fille dont le corps était entièrement couvert d'une lèpre blanche se lava avec l'eau qui venait de laver l'Enfant Jésus; elle fut aussitôt guérie et entièrement pure. D'autres malades éprouvèrent le même bienfait.

Mais la sainte Famille s'arrêta peu à Héliopolis. Elle alla, une lieue et demie plus loin, au village de Matarieh, où l'on montre toujours un sycomore qui a plus de six brasses de circonférence, et que les Arabes n'ont jamais cessé d'appeler l'arbre de Jésus et de Marie (1).

On y révère aussi une fontaine d'eau douce, dite la fontaine de Marie, où les pèlerins, chrétiens et musulmans, vont toujours chercher la guérison de leurs maux.

(1) Le P. de Géramb vit ce bel arbre en 1833. Il est au milieu d'un vaste jardin planté d'orangers.

« L'eau de cette fontaine est pure et agréable, tandis que celle de toutes les autres est saumâtre et de mauvais goût. D'après la tradition, elle est due à un miracle. Dieu la fit surgir du sein de la terre pour désaltérer Jésus, Marie et Joseph. Sans prétendre qu'un tel fait mérite la même croyance que si je le voyais consigné dans nos livres saints, dit le P. de Géramb, il me semble qu'il était naturel que Dieu fit pour son Fils, pour Marie, pour Joseph, ce qu'il n'avait pas dédaigné de faire, par l'entremise de Moïse, à la montagne d'Horeb, pour un peuple murmureur et ingrat. Et l'idée de la sainte Famille, accablée de lassitude, se soulageant à l'onde pure d'une source qu'elle doit à la bonté de Celui qui l'a fait avertir miraculeusement par un Ange de fuir en Égypte, pénètre si profondément mon cœur, que je ne saurais résister au mouvement qui me porte à croire. Mon âme se sent attirée, élevée vers le ciel par la considération de ce bienfait; et, trouvant son bonheur à écouter la voix d'une tradition que ne dément aucun récit contraire, elle admire, elle loue, elle bénit, et se répand en actions de grâces (1). »

Le brave seigneur d'Anglure, célèbre dans les croisades (2), raconte, avec la naïveté d'un chrétien des vieux temps, l'origine de cette fontaine; il l'avait apprise en Égypte même, où il resta longtemps prisonnier :

(1) Le P. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem*. Lettre 48.

(2) Il avait été plusieurs années captif de Saladin, qui, admirant sa loyauté, son courage, sa sagesse et ses autres vertus, lui rendit la liberté, à condition qu'il porterait son nom; et ce seigneur s'est appelé depuis Saladin d'Anglure.

« Quand Notre-Dame, mère de Dieu, eut passé les déserts et qu'elle vint en ce lieu-là, dit-il, elle mit Notre-Seigneur à terre, et s'en alla, cherchant de l'eau par la campagne, mais n'en put trouver. Elle s'en revenait donc bien dolente à son cher Enfant, qui, gisant étendu sur le sable, avait frappé la terre de son petit talon; et il en sortit une fontaine d'eau excellente. Notre-Dame, bien joyeuse, remercia Notre-Seigneur, lava dans cette eau les drapelets de son cher Enfant, les étendit sur la terre pour les sécher, et de l'eau qui en dégoutta naquirent de petits arbrisseaux qui portent le baume... »

Nous donnons ces gracieuses croyances sans les imposer, mais sans hésiter, pour notre compte, à les admettre.

XVIII. — LÉGENDES DE LA SAINTE ENFANCE.

Qu'il se prononce avec douceur !
Qu'il est ravissant de l'entendre !
A le méditer qu'il est tendre,
Jésus, nom divin du Sauveur !

(Traduit de S. Bernard.)

On a dit que l'Enfant Jésus était resté sept ans en Égypte, avec Marie et Joseph. Mais il est évident que, revenant de l'exil après la mort d'Hérode, il n'a guère pu y rester que deux ou trois ans (1). L'Ange du Seigneur vint mettre un terme alors aux souffrances

(1) Quelques-uns ne font durer ce séjour qu'un an. (M. Menghi-d'Arville, 5^e exercice.)

de la sainte Famille sur cette terre étrangère. Il apparut en songe à Joseph :

« Levez-vous, lui dit-il, prenez l'Enfant et sa Mère, et retournez au pays d'Israël; car ceux qui cherchaient l'Enfant pour le faire périr sont morts.

» Joseph, s'étant levé, prit l'Enfant et sa mère, et s'en revint dans le pays d'Israël (1). »

Ce retour fut un autre voyage très-pénible, d'abord, dit saint. Bonaventure, à cause du dénûment de la sainte Famille; ensuite par rapport à Jésus, qui était déjà trop grand pour être porté, et trop petit pour faire la route sans secours (2).

Jésus a toujours aimé les bergers; c'est d'eux qu'en naissant il a reçu les premiers hommages. Dans ce retour d'Égypte, les légendaires racontent que, rencontrant un jour, en des lieux dépouillés d'ombrage, de pauvres bergers qui gardaient leurs troupeaux, il planta en terre trois de leurs houlettes, qui devinrent aussitôt trois beaux arbres chargés de feuillage, de fleurs et de fruits. On montrait encore ces arbres célèbres au sixième siècle.

« Ayant appris qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode, son père (3), Joseph craignit d'y

(1) Saint Matthieu, chap. II, v. 19-21.

(2) Sic magnus est ut portari non valeat, et sic parvus quod per se ire non possit.

(3) Archélaüs, fils d'Hérode le Bourreau, succéda à son père lorsque Jésus avait trois ans. Il commença son règne en faisant massacrer trois mille Juifs. Ils n'étaient coupables que de murmures contre l'ordre impie qui avait fait mettre à mort les Israélites dont le zèle avait arraché l'aigle de Jupiter en cuivre doré placée sur le portail du Temple. A la suite de ce massacre, il fut obligé d'aller à Rome pour se justifier. Auguste lui ôta la moitié du royaume que lui avait laissé son père; et,

aller. Guidé par un avertissement du Ciel, qu'il reçut durant son sommeil, il rentra dans la Galilée et s'arrêta à Nazareth. Ainsi s'accomplirent encore deux prophéties : — J'ai appelé mon fils de l'Égypte; — et : — Il sera appelé le Nazaréen (1). »

Rentrés (2) dans les humbles demeures qu'ils avaient dû abandonner pour un temps, Joseph et Marie reprirent leur vie de travail. Ils n'avaient pas d'autre fortune. Les ennemis des chrétiens leur reprochaient, dans les deux premiers siècles, que Marie, qu'ils honoraient comme la Mère de Dieu, était une femme qui avait vécu en travaillant de ses mains. C'était la vérité; et il est doux, dit Fénelon, « de se représenter l'auguste Reine du ciel tantôt faisant elle-même les habits de sa famille, suivant la coutume des femmes juives, tantôt allant puiser de l'eau pour les besoins domestiques, selon l'exemple des plus illustres femmes des patriarches; tantôt apprêtant les doux repas que devaient faire avec elle son époux et son Fils bien-aimé. Combien cet exemple doit ennoblir aux yeux des femmes chrétiennes les modestes travaux qui leur sont confiés ! »

On croit que Joseph faisait des jougs, des charrues, des barques et d'autres ouvrages de charpentier. « Et il voyait l'Enfant, son divin maître pourtant, lui

peu après, sur d'autres plaintes fondées qui lui parvinrent contre ce tyran, il l'exila à Vienne, dans les Gaules, où il mourut quand l'Enfant Jésus avait six ans. Archélaüs avait régné peu de temps.

(1) Saint Matthieu, chap. II, v. 22-23. — Osée, chap. XI, v. 2.

(2) Les martyrologes anciens fixent au 7 janvier la rentrée de la sainte Famille à Nazareth.

obéir et le seconder, ouvrir et fermer la boutique, l'aider à scier le bois, manier avec lui le rabot et la hache, ramasser les copeaux et ranger la maison (1). »

Les légendaires racontent que, quand l'Enfant Jésus eut sept ans, un jour qu'il jouait avec des enfants de son âge, il vit ces enfants faire avec de l'argile détrempée de petites figures de chiens, de loups et d'ânes. Il se mit à faire, lui, de petits oiseaux ; et il dit à ses jeunes compagnons : — Je vais ordonner à ces figures de marcher, et elles marcheront.

Les autres se dirent : Est-ce qu'il est le fils du Créateur ?

Cependant il commanda à ses petits oiseaux d'argile de marcher, et ils marchèrent ; il les rappela, et ils revinrent. Il leur ordonna de voler, de manger, de boire ; ce qu'ils firent.

Les autres enfants, effrayés de ce prodige, s'enfuirent chez leurs parents, qui leur dirent : Évitez désormais cet enfant, car c'est un enchanteur.

Un jour des enfants, peut-être plus intelligents que ceux dont nous venons de parler, s'étant trouvés rassemblés autour de Jésus, le proclamèrent leur roi.

Avec leurs vêtements, qu'ils mirent sur un petit tertre, ils lui firent un trône. Ils le couronnèrent d'une couronne de fleurs, et se rangèrent en ligne à sa droite et à sa gauche, comme des satellites. Ils arrêtaient les passants et leur disaient : Venez saluer notre roi, afin que vous obteniez un bon voyage.

(1) Saint Alphonse de Liguori, *Exercice de piété en l'honneur de saint Joseph* ; après Gerson.

Ces jeux les occupaient, lorsqu'ils virent passer des hommes qui portaient sur une espèce de litière un enfant étendu et immobile. Cet enfant, qui ne respirait plus, était allé avec ses petits camarades chercher du bois sur la montagne. Ayant trouvé un nid de perdrix, il y avait plongé la main pour en enlever les œufs; alors un serpent caché dans le nid l'avait mordu, et quand les autres enfants étaient accourus à ses cris, ils l'avaient trouvé mourant.

Ils l'emportaient donc à sa famille.

Mais quand ils arrivèrent à l'endroit où trônait le Seigneur Jésus, les enfants qui l'avaient proclamé roi allèrent au-devant d'eux et leur dirent : Venez saluer notre roi.

Quoique le chagrin où étaient ces pauvres passants ne leur permit guère de se prêter à ce jeu, ils se laissèrent entraîner devant Jésus, qui leur demanda pourquoi ils portaient ainsi cet enfant. Ils répondirent qu'un serpent l'avait mordu, et qu'il se mourait.

— Allons ensemble, répliqua Jésus, et tuons ce serpent.

Les parents du moribond suppliaient les autres enfants de les laisser passer. Mais ils répondaient : N'avez-vous pas entendu ce que le roi a dit : Allons et tuons le serpent? Et ils firent rebrousser chemin à la litière.

Lorsqu'ils furent arrivés au nid de perdrix, et qu'ils eurent dit au Seigneur Jésus que c'était là que se cachait le serpent, il l'appela; et le serpent vint, baissant la tête. Jésus lui dit : Va et suce tout le poi-

son que tu as répandu dans les veines de cet enfant. Le monstre rampa jusqu'à sa victime et reprit tout le poison qu'il avait vomi; après quoi il creva.

Et Jésus touchant l'enfant de sa main, il se leva pleurant, mais guéri.

— Ne pleure plus, lui dit Jésus, tu seras un jour mon disciple.

Cet enfant était Simon le Chananéen, qui devint un des apôtres.

Une femme avait deux enfants gravement malades. L'un vint à mourir, et l'autre allait le suivre, lorsque leur mère, le prenant dans ses bras, courut à Marie et lui dit tout en larmes : O maîtresse, venez à mon secours ! J'avais deux enfants, l'un est mort, et je vais perdre l'autre.

En même temps elle montrait le petit moribond, dont les yeux étaient déjà fermés, et s'écriait : Seigneur, vous êtes miséricordieux; vous m'aviez donné deux fils; vous m'en avez retiré un; Seigneur, laissez-moi l'autre.

Marie, émue de compassion, dit à la pauvre mère : Placez votre enfant dans le lit de mon fils. Dès qu'elle l'eut fait, le moribond se ranima aussitôt et demanda à manger. Sa mère, comblée de consolation, se répandit en actions de grâces; et l'enfant guéri ainsi fut plus tard saint Barthélemy, l'un des apôtres de Notre-Seigneur.

Cependant Jésus grandissait, et Joseph le menait par la ville à ses différents travaux, qui réussissaient toujours. Jusque-là il n'avait pas encore fréquenté l'école. Or, il y avait à Jérusalem un maître d'école

fort célèbre, appelé Zachée, qui reprocha à Joseph de laisser grandir son fils dans l'ignorance, et voulut l'avoir. Mais Jésus n'eut pas plutôt mis le pied dans son école, qu'il parut supérieur à ses condisciples et à son maître lui-même.

— O Joseph ! reprenez votre fils, s'écria le pauvre Zachée ; je ne suis qu'un ignorant devant lui.

Joseph le reprit donc, et l'adressa à un autre professeur, qui eut aussi la confusion de se reconnaître son inférieur en savoir.

Un troisième maître lui donna un livre, pour voir comment il lisait. L'Enfant Jésus, au lieu de lire simplement le texte sacré qu'il avait sous les yeux, se mit à en exposer la doctrine d'une manière si claire, et à enseigner si vivement les grandeurs de Dieu, qu'on voyait bien que l'Esprit-Saint parlait par sa bouche.

Le maître et les autres auditeurs tombèrent à genoux et l'adorèrent. Et le maître d'école dit à Joseph : Ce n'est pas un disciple, mais un maître que vous m'avez amené.

Un autre jour, et lorsque Jésus avait huit ans, il y avait au bord de la route qui va de Jéricho au Jourdain une caverne dans laquelle une lionne avait fait ses petits ; et personne n'osait passer près de là. Jésus, revenant de Jéricho, marcha droit à cette caverne et y entra à la vue de ceux qui l'accompagnaient et qui avaient gagné le large. Ceux qui s'étaient peu éloignés le voyaient au milieu des petits lionceaux qui lui léchaient les pieds. Ceux qui s'étaient enfuis, ne le voyant plus, disaient : S'il est dévoré par les

lions, c'est qu'il a fait de grandes fautes, lui ou ses parents.

Jésus, connaissant leurs pensées, sortit dehors avec la lionne et ses lionceaux, les mena au Jourdain, dont les eaux se séparèrent devant ses pas, et les ramena à leur caverne, en leur recommandant de ne point faire de mal aux hommes.

Puis il dit aux témoins de ce prodige : Les bêtes féroces reconnaissent leur Seigneur; les hommes, faits à l'image de Dieu, ne le reconnaissent pas.

Joseph fit, avec Marie et Jésus, un voyage à Capharnaüm. En arrivant dans cette ville, ils n'entendirent parler que d'un événement qui occupait tout le monde; c'est qu'un homme riche et bienfaisant de cette cité, nommé aussi Joseph, venait de mourir, et tout le monde le pleurait. Jésus dit à son père nourricier : Pourquoi vous, qui êtes si compatissant, n'allez-vous pas au secours d'un homme de bien qui porte votre nom?

Joseph répondit : Je n'ai ni la puissance ni les moyens de lui rendre la vie.

— Prenez le suaire qui couvre votre tête, dit Jésus; allez, et posez-le sur le visage du mort en lui disant : Que le Christ te glorifie!

Joseph courut à la maison du mort, posa sur son visage le suaire qu'il portait sur sa tête, et lui dit : Que Jésus te glorifie! Aussitôt le mort se leva, et s'empressa d'aller à la recherche de Jésus pour l'adorer.

XIX. — JÉSUS PARMI LES DOCTEURS.

Ave, dulcis mater Christi,
Natum lugens inclytum.
O quam tristis quæsisisti
Triduo jam perditum!
Hujus memor ô doloris,
Christum fac inveniam,
Et inventum, per amoris
Nexum, semper teneam.
(*Offic. parvum de VII dolor.*)

Jésus avait douze ans lorsque eut lieu le seul événement de ses jeunes années que l'Évangile ait rapporté.

Joseph et Marie allaient tous les ans à Jérusalem pour la fête de Pâques. Auguste ayant exilé Archélaüs à Vienne dans les Gaules, et réduit la Judée en province romaine, Joseph et Marie, qui n'avaient plus de crainte, et qui savaient que Jésus pouvait supporter cette longue route, l'emmenèrent avec eux.

Ces voyages sacrés se faisaient par grandes troupes, les hommes allant ensemble et les femmes en groupes séparés. Jésus marchait sans doute au milieu de ses jeunes parents, les fils d'Alphée et de Zébédée, que l'Évangile, selon le génie de la langue hébraïque, a nommés ses frères, quoiqu'ils ne fussent que ses cousins.

Après qu'ils eurent mangé l'agneau pascal et que les jours de la fête furent passés, les parents de Jésus reprirent le chemin de la Galilée. « Mais l'Enfant de-

meura à Jérusalem, sans que son père et sa mère s'en aperçussent (1). » Pensant, chacun à part sans doute, qu'il était avec quelqu'un de leur compagnie, ils marchèrent cette première journée jusqu'au soir et ne cherchèrent Jésus qu'à la couchée. C'était, dit-on, à Bérée, qui est à quatre ou cinq lieues de Jérusalem. Ne l'ayant point trouvé, et personne de leur connaissance ne l'ayant vu, ils retournèrent à la ville, fort inquiets, s'informant de lui avec anxiété.

« Depuis les paroles de Siméon, dit le père Engelgrave (2), Marie portait dans son cœur le glaive douloureux. Elle prévoyait et savait toutes les souffrances que devait embrasser son fils. En l'allaitant, elle avait songé au fiel et au vinaigre qu'on devait lui présenter sur le Calvaire. Lorsqu'elle le portait et qu'il étendait ses petits bras, elle le voyait en croix. Lorsqu'elle l'enveloppait de langes, elle pensait aux cordes qui devaient le lier un jour. Elle ne pouvait contempler ses pieds et ses mains sans frémir à l'idée des clous. Si elle le baisait, elle était troublée du baiser du traître. S'il dormait enfin, elle le voyait mort. »

Elle était ainsi frappée sans relâche de toutes les douleurs attendues. Mais elle n'avait point prévu et ne s'expliquait pas cette angoisse de sa perte, qu'elle supportait seule avec Joseph. Dans leur humilité, ils craignaient d'avoir mérité ce malheur inouï par quelque offense. Et leur peine dura trois jours.

(1) Saint Luc, chap. II, v. 43-45.

(2) Dominica infra octavam Nativitatis, et sanctæ Brigittæ Revelationes.

Ce ne fut qu'après trois jours de recherches que Marie et Joseph retrouvèrent Jésus sous le portique du Temple, où s'assemblaient les docteurs de la loi, assis au milieu d'eux, les écoutant, les interrogeant, et tenant tous ceux qui l'entendaient ravis en admiration de sa sagesse et de ses réponses.

Mais qui avait pris soin du divin Enfant pendant ces trois jours ? On apprend dans les Révélations de la sœur Emmerich qu'il avait été recueilli par une pieuse femme nommée Séraphia. Elle trouvera plus tard la récompense de son hospitalité, en recevant sur un suaire, dans le chemin du Golgotha, l'empreinte révéérée de la sainte face du Sauveur marchant à la mort.

« A sa vue, Joseph et Marie furent remplis de joie et d'étonnement ; et sa mère lui dit : Mon Fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous ? Voilà que nous vous cherchions, votre père et moi, dans une grande affliction (1). »

Non pas que Marie, dans cette représentation tendre, ait voulu, comme l'ont dit des hérétiques, reprendre Jésus. Elle ne faisait que lui exposer sa douleur (2).

Elle venait de nommer Joseph, son père. Jésus, dans sa réponse mystérieuse, parle de son Père vénérable :

« Mais pourquoi me cherchiez-vous ? dit-il à Joseph et à Marie avec douceur. Ne saviez-vous donc

(1) Saint Luc, chap. II, v. 46-48.

(2) Non erat increpatio, sed amorosa conquestio. (Dionys. Carth.)

pas qu'il faut que je m'occupe des choses qui regardent mon Père?... »

« Ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait là. Sa mère cependant conservait en son cœur toutes ces choses.

» Et Jésus, s'étant levé, s'en retourna avec eux à Nazareth ; — et il leur était soumis (1). »

Ainsi ce Dieu à qui les Anges et les puissances des cieux obéissent était soumis à Marie.

« De ces deux choses, ou l'étonnante humilité du fils, ou l'éminente élévation de la mère, admirez, dit saint Bernard, celle qui vous frappera davantage. Pour moi, l'une et l'autre me surprennent et sont à mes yeux de grands prodiges. Qu'un Dieu obéisse à une femme, c'est une humilité sans exemple. Qu'une femme commande à un Dieu, c'est un degré de gloire qui n'a point d'égal. »

« Depuis ce jour, dit en finissant ses récits l'Évangile de l'Enfance, Jésus cacha ses mystères et vécut dans la retraite jusqu'à sa trentième année. Alors le Père éternel révéla publiquement sa mission, en faisant entendre du ciel ces paroles : — Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui réside toute ma complaisance. Et en même temps le Saint-Esprit apparut au-dessus de lui sous la forme d'une colombe d'entière blancheur. »

(1) Saint Luc, chap. II, v. 49-51.

XX. — LA SAINTE FAMILLE.

O Jésus, ô Marie, ô Joseph ! un mystère
Unit vos noms sacrés, trinité de la terre.

Jésus leur était donc soumis. Saint Justin le Martyr rapporte qu'il servait d'aide à saint Joseph dans son atelier et partageait ses travaux. Saint Jérôme raconte pareillement qu'il maniait la hache et la scie. « Il vivait, dit Gerson, s'occupant des plus humbles soins, élevant ainsi son père nourricier à une dignité que les fidèles comprennent, dans le culte d'honneur qu'ils rendent à saint Joseph. »

Les auteurs des premiers siècles disent qu'on montrait encore de leur temps les jougs que le Sauveur avait fabriqués de ses mains (1). Il aidait sa mère aussi dans ses travaux, et, selon la loi imposée à la condition humaine, il gagnait son pain à la sueur de son front.

Il passa son adolescence et les années de sa jeunesse dans une telle obscurité, que les traditions mêmes ont semblé craindre d'enlever ce mystérieux voile. Tout ce qu'on en sait, « c'est qu'avec l'âge il croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes (2). »

(1) Jésus exerça très-certainement le métier de Joseph. Les Nazaréens, dans leur fureur contre lui, l'appellent par dérision *l'ouvrier* (*faber*). Saint Marc, chap. vi, v. 3. Ainsi, dit le P. de Ravignan dans un sermon prononcé en 1843 devant la conférence des ouvriers à Saint-Sulpice, Jésus-Christ ennoblissait le travail et bénissait la profession de l'ouvrier.

(2) Saint Luc, chap. ii, v. 52.

La vie de l'humble Marie n'est pas moins cachée.

On montre encore à Nazareth la fontaine où elle allait puiser de l'eau, une partie de sa maison, la place de la chambre sainte (Santa Casa) transportée à Lorette par les Anges, et quelques autres vestiges augustes. Mais, nous le répétons, Dieu connaît seul toutes les vertus et toutes les merveilles qui ont rempli ces années sans retentissement (1).

Ce qui n'est pas pourtant ignoré, c'est que la sainte Vierge, habile, comme nous l'avons dit, à travailler la laine et à tisser les étoffes moelleuses, faisait alors les vêtements de son fils, et spécialement cette tunique sans couture que les soldats tireront au sort sur le Calvaire.

(1) La ville de Nazareth, située à trente lieues environ au nord de Jérusalem, n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade pauvre et misérable. On évalue sa population à 3,000 habitants, dont le plus grand nombre est catholique. On y trouve encore un vieil édifice voûté, reste de la synagogue où Jésus enseignait (saint Luc, chap. iv), lorsqu'il fut outragé par les Juifs, qui voulurent le précipiter. Mais le monument le plus auguste de la vieille cité, c'est la maison de Marie et de Joseph. En ce temps-là les habitants les moins aisés de Nazareth avaient leurs demeures au revers et dans le flanc de la montagne. C'étaient des maisons peu spacieuses, creusées en partie dans le corps même du rocher, avec un petit corps de logis construit en maçonnerie sur le devant et composé pour l'ordinaire d'une seule chambre de plain-pied. On voit encore aujourd'hui de telles demeures, et telle était celle de Marie et de Joseph. C'est ce corps de logis avancé qui fut transporté par les Anges, à la fin du treizième siècle, en Dalmatie d'abord et ensuite à Lorette. (Voyez dans les *Légendes de la sainte Vierge* celle de la *Santa Casa*). Il n'est resté à Nazareth que la grotte, enfermée dans une belle église, où on lit sur toutes les portes les paroles heureuses de l'ange Gabriel : *Je vous salue, Marie.*

XXI. — LÉGENDE

DE LA VIE ET DE LA MORT DE SAINT JOSEPH.

• Inter Jesu et Mariæ
Manus integerrimas,
Spiritus emittis pie
Hinc ad sedes superas.

(*Offic. parv. S. Josephi.*)

Il n'est plus parlé dans les livres saints de la vie et de la mort de saint Joseph. Les Évangélistes et les Apôtres qui ont écrit n'étaient pas des historiens taillés à la mesure des hommes. Ils ne s'occupaient que de *la seule chose nécessaire*, le royaume des cieux.

Mais il nous est resté des traditions écrites. La plus importante, quoique apocryphe, à propos de saint Joseph, est le livre intitulé *Histoire de Joseph le charpentier*, ouvrage d'une très-haute antiquité, qui n'a été connu bien longtemps que par des manuscrits arabes et syriaques. Enfin, il a été imprimé à Leipzig en 1722, texte arabe et traduction latine. M. l'abbé Migne l'a donné en français dans son savant Dictionnaire des apocryphes.

Ce livre, comme on l'a remarqué, débute avec une certaine solennité : — Au nom de Dieu, un en son essence et trois en ses personnes. Ceci est l'histoire de notre père Joseph, le saint vieillard, le charpentier. Que ses bénédictions et ses prières descendent sur nous, ô mes frères ! Sa vie fut de cent onze ans. Notre Seigneur Jésus-Christ a lui-même raconté cette

histoire à ses disciples, sur le mont des Oliviers. Ils ont conservé ce discours et l'ont consigné par écrit dans la bibliothèque de Jérusalem. Que leur prière nous protège ! Amen.

Voici sommairement le récit de Notre-Seigneur, ou du moins le récit qui lui est attribué :

Il y eut à Bethléem un homme qui s'appelait Joseph. Il était prêtre dans le temple du Seigneur, instruit et savant dans la doctrine de la loi. Il exerçait en même temps la profession de charpentier. S'étant marié, il eut quatre fils, Jude, Jacques, Juste et Simon, et deux filles, Assia et Lydia. Il s'occupait avec ses fils de son métier de charpentier.

Lorsqu'il devint veuf, ma mère bénie, ma mère sainte et pure avait douze ans. Depuis neuf années elle vivait dans le Temple. Quand les prêtres la virent entrer dans l'adolescence, ils dirent : Cherchons un homme juste à qui nous puissions la fiancer.

Or, ayant consulté le sort, qui tomba sur Joseph, le pieux vieillard, ils dirent à ma mère bénie : — Allez avec Joseph, et demeurez chez lui jusqu'au temps des noces.

Joseph l'emmena donc ; et quand elle arriva à Nazareth, où il travaillait, elle trouva Jacques très-abbattu à cause de la mort de sa mère, qu'il pleurait encore. Ma mère prit soin de lui ; c'est pourquoi elle fut appelée la mère de Jacques.

Jésus, ici, raconte comment il s'est incarné dans le sein de la Vierge prédestinée, par un mystère qui surpasse l'intelligence de tout être créé ; comment Joseph, en remarquant la grossesse de la Vierge très-

pure, tomba dans un trouble dont l'Ange Gabriel le délivra ; comment il naquit à Bethléem, dans une grotte voisine du tombeau de Rachel ; comment, devant les poursuites d'Hérode, il fut emmené en Égypte par Joseph et Marie ; comment la sainte Famille y demeura jusqu'à la mort d'Hérode ; comment elle revint à Nazareth, où Joseph reprit sa profession de charpentier et gagna sa vie par le travail de ses mains.

Poursuivons le récit :

Cependant les années s'écoulèrent ; mais, quoique très-âgé, Joseph n'éprouva aucune infirmité corporelle ; sa vue ne l'abandonna point ; aucune de ses dents ne tomba de sa bouche ; son esprit ne s'affaiblit pas, et il porta toujours dans son travail la vigueur de la jeunesse. Exempt de toute douleur, il atteignit l'âge de cent onze ans.

Juste et Simon, les fils aînés de Joseph, s'étant mariés, ainsi que leurs deux sœurs, il ne restait plus au logis que Marie ma mère, Jude et Jacques le mineur ; je restai avec eux comme si j'avais été leur frère. J'appelais Marie ma mère et Joseph mon père ; je leur étais soumis en tout ce qu'ils prescrivaient, et je les chérissais tendrement.

L'heure du dernier sommeil du pieux vieillard Joseph étant proche, l'Ange de la mort vint lui annoncer qu'il devait se préparer à quitter ce monde. Il tomba dans un trouble extrême, et, se levant, il alla à Jérusalem, entra dans le Temple, et répandit ses prières devant le sanctuaire :

« O Dieu ! auteur de toute consolation, disait-il, Dieu de toute miséricorde et Seigneur du genre hu-

main tout entier, Dieu de mon âme, de mon esprit et de mon corps, je vous adresse mes adorations et mes prières, ô mon Dieu et mon Seigneur ! Puisque mes jours sont comptés, envoyez, je vous en supplie, le grand Archange Michel, afin qu'il demeure auprès de moi, et que ma pauvre âme sorte de mon corps sans angoisses. Que l'Ange que vous m'avez donné pour gardien ne se détourne pas de moi. Ne permettez pas, ô mon Dieu ! que les démons s'approchent du chemin qui doit me conduire à vous. Ne permettez pas que les gardiens du paradis m'en refusent l'entrée, ni que la mer de feu que je dois traverser submerge mon âme. O Dieu ! juge très-équitable, assistez-moi dans votre miséricorde, car vous êtes la source de tous les biens pour l'éternité. Amen. »

Après qu'il eut prié longtemps, Joseph revint à Nazareth ; il se mit au lit, et il connut qu'il allait mourir. Alors il ouvrit la bouche en poussant des soupirs ; il dit : — J'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a mis au jour dans le péché. Malheur à ma langue et à mes lèvres, car elles ont parlé et proféré des paroles de vanité, de reproche, d'ignorance, d'incertitude et de dérision ! Malheur à mes yeux, car ils ont vu le scandale ! Malheur à mes oreilles, car elles se sont prêtées aux discours des calomnieux ! Malheur à mes mains, car elles ont peut-être pris ce qui ne leur appartenait pas ! Malheur à mes pieds, qui m'ont conduit dans des sentiers que Dieu n'a pas bénis !

Il continua avec rigueur cette confession publique.

Alors, reprend Jésus, j'entrai, et m'approchant de lui : — Salut, Joseph, mon père ! lui dis-je.

Il répondit vivement : Je vous salue mille fois, ô mon fils chéri ! L'épouvante et la mort m'entouraient ; mais aussitôt que j'ai entendu votre voix, mon âme a retrouvé le calme et la paix. O Jésus de Nazareth ! Jésus, mon consolateur, Jésus, mon libérateur, Jésus, mon protecteur, Jésus, nom si doux à ma bouche, œil qui voyez, oreille qui entendez, exaucez-moi, moi, votre serviteur. Je vous vénère, et aujourd'hui je répands mes larmes devant vous. Vous êtes mon Dieu, vous êtes mon Seigneur, vous êtes le Fils de Dieu. Ne me condamnez pas aujourd'hui.

Saint Bernardin de Sienne, s'appuyant d'autorités graves, raconte que Jésus dit alors à Joseph : — Allez, mon bien-aimé père Joseph, quittez avec joie cette vallée de misères, et portez aux saints patriarches qui sont dans les limbes la bonne nouvelle que j'irai bientôt les tirer avec vous de cet autre exil, et vous conduire avec eux aux célestes demeures.

Comme il cessait de parler, reprend Jésus dans le récit que nous venons d'interrompre, je vis que la mort le dominait déjà ; et ma mère, la Vierge sans tache, se levant, me dit : — O mon Fils chéri ! ce pieux vieillard, Joseph va mourir !

— O ma mère bien-aimée ! lui répondis-je, c'est la loi commune à tous ; la mort a son droit assuré sur tout le genre humain. Vous-même, ma mère, vous verrez votre vie se terminer. Mais votre mort, ainsi que la mort de ce pieux vieillard, n'est pas une

mort véritable; c'est une porte pour entrer dans la vie qui n'aura point de fin. Le corps même que j'ai reçu de vous subira également la mort. Mais venez, ma mère vénérée, et voyez ce qui arrivera au moment où son âme se séparera du corps.

Ma mère immaculée s'approcha donc de Joseph. Il me regardait, tenant ses yeux fixés sur moi; mais il n'avait plus la force de parler. Je lui pris les mains, que je tins une heure entière. Il me faisait signe de ne point l'abandonner. Ayant mis la main sur sa poitrine, je pris son âme, qui était prête à sortir. Ma mère voyant que je touchais le corps, toucha les pieds, et, les trouvant froids et glacés, elle appela les fils et les filles de Joseph, qui, témoins de sa mort, poussèrent des cris de douleur; et ma mère et moi nous pleurions avec eux.

Cependant je vis la mort qui venait, suivie des puissances de l'abîme. Je les repoussai, et j'invoquai mon Père miséricordieux, le priant d'envoyer Michel et Gabriel avec leurs Anges pour lui porter l'âme de Joseph. Michel et Gabriel enveloppèrent l'âme d'un linceul éclatant, et, la défendant contre les démons qui la croyaient leur proie, ils la conduisirent aux lieux où habitent les justes.

Et je dis aux enfants de Joseph : La mort de votre père n'est pas la mort, c'est la vie éternelle; car, délivré des tribulations de ce monde, il est entré dans le repos qui n'aura point de fin.

Comme les habitants de Nazareth voulaient ensevelir Joseph, Jésus s'adressa à son Père céleste; des Anges parurent, étendirent une étoffe écarlate et en

enveloppèrent le corps. Et Jésus, s'approchant alors de Joseph, dit :

— L'odeur de la mort ne dominera pas en vous ; aucun ver n'approchera de vous ; aucun de vos membres ne sera brisé ; aucun cheveu arraché de votre tête ; et il ne périra aucune partie de votre corps, ô mon père Joseph ! Mais il restera entier et sans corruption, jusqu'au festin de mille ans (1).

Jésus bénit ensuite tous ceux qui, dans l'avenir, célébreraient l'anniversaire du passage de Joseph, tous ceux qui feraient en son nom des aumônes, tous ceux qui réclameraient sa protection.

Après cela, les habitants de la ville vinrent, avec des bandes d'étoffes, pour envelopper le corps, selon la coutume. Mais ils le trouvèrent dans un linceul qui adhérerait partout à ce corps, et sur lequel ils ne découvrirent aucune couture qui en pût indiquer les extrémités, ce qui les remplit d'un très-grand étonnement. Ils l'emportèrent donc et le mirent dans son tombeau, à côté de son père Jacob (2).

Il paraîtrait, d'après ce récit (3), que Jésus avait

(1) Quelques critiques ont cru, sur cette expression, que ce monument des premiers temps du Christianisme était l'œuvre des millénaires ; mais ce n'est là qu'une expression orientale pour marquer la longue joie des justes en entrant dans le bonheur éternel.

(2) *Dictionnaire des apocryphes*, t. I, de la colonne 1029 à la colonne 1042.

(3) Dans les détails nombreux que nous avons dû supprimer, on trouve celui-ci, col. 1034, chap. xiv : Joseph vécut quarante ans avant de contracter mariage. Sa femme passa avec lui quarante-neuf ans. Marie entra chez lui un an après. Elle avait douze ans. A quinze ans, elle mit au monde l'Enfant Jésus ; alors Joseph avait quatre-vingt-treize ans. Il mourut à cent onze ans ; Notre-Seigneur n'en avait donc que dix-huit.

dix-huit ans quand Joseph est mort. Mais on croit généralement qu'il en avait vingt-neuf lorsqu'il reçut cette belle âme.

En ôtant alors Joseph à la terre, il semble, dit saint Bernardin de Sienne, que Dieu voulût lui épargner le dur spectacle de la vie souffrante de Jésus.

Joseph expira dans la douce paix apportée par les Anges sur la crèche de Bethléem, assisté de Jésus et de Marie : privilège qui l'a rendu, pour tous les pieux chrétiens, le patron de l'heureuse mort.

L'opinion commune est que saint Joseph mourut à Nazareth, âgé d'environ quatre-vingts ans, peu de temps avant la noce de Cana, le 19 mars, jour où l'Église fête sa mémoire, ou, selon d'autres, le 20 juillet. Les Orientaux ont adopté ce jour. Mais une seule fête spéciale ne suffisant pas à un si grand saint, quoiqu'on l'honore encore le jour de Noël, le jour de la Circoncision, le 23 janvier, jour présumé de son mariage, l'Église a établi en 1680 une autre fête, qui se célèbre sous le vocable du *Patronage de saint Joseph*, et que la congrégation des Rites a fixée au troisième dimanche après Pâques.

Enfin, comme les heureux dévots de Marie lui ont dédié le mois de mai, depuis longtemps déjà; ils ont, au commencement de ce siècle, consacré le mois de mars à saint Joseph, dont la protection et la bienveillance merveilleuses sont aujourd'hui d'une évidence incontestée.

Privée de son saint et cher appui, Marie, qui, après avoir été le modèle des filles, des épouses et des vierges, devait être aussi, selon la remarque de

saint Ambroise, le modèle des veuves, Marie se prépara bientôt à d'autres douleurs. Le temps approchait où son Fils allait se manifester au monde. Elle savait quels combats il avait à soutenir. Elle ne cessait plus d'être un instant sous le glaive que Siméon lui avait prédit.

Un jour elle apprit que le fils de Zacharie et d'Élisabeth commençait sa mission divine. Jean avait rompu le silence du désert. Précurseur du Messie, il l'annonçait à la terre et préparait ses voies. Il appelait les hommes à un baptême de pénitence.

Une tradition répandue chez tous les peuples de l'Orient, et qui s'accordait, comme nous l'avons déjà dit, avec les prédictions des anciens prophètes, fixait si précisément pour ces temps-là l'avènement du Rédempteur, que plusieurs parmi les Juifs se demandaient si Jean n'était pas le Messie qu'ils attendaient. Mais il leur apprit qu'il n'était que la voix chargée de l'annoncer.

XXII. — LE BAPTÊME DE NOTRE-SEIGNEUR.

Lavacra puri gurgitis
Cœlestis agnus attigit.
Peccata quæ non detulit
Nos ablundo sustulit.
(*Offic. rom.*)

Les légendaires ont peu ajouté, dans un si grand sujet, aux textes évangéliques.

Trente ans environ après la naissance de Jésus-Christ, la Judée n'était plus un royaume ; Rome, ef-

façant son nom, l'avait divisée en provinces de l'empire. Depuis quinze ans Tibère régnait. Ponce-Pilate gouvernait la Judée; Hérode-Antipas était tétrarque (1) de la Galilée; Philippe, son frère, de l'Iturée et de la région de Trachonite; Lysinias, de la province d'Abylène. Anne et Caïphe étaient pontifes ou princes des prêtres. « Alors, dit l'Évangéliste saint Luc, Dieu fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. »

Jean, élevé dans le silence, ne s'était pas encore révélé au monde. Comme les Nazaréens, il ne buvait ni vin ni aucune boisson enivrante; il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage (2), et mangeait si peu, que le Fils de Dieu dit de lui (3) : Jean parut au milieu des hommes, ne mangeant ni ne buvant. Il était vêtu de poil de chameau et ceint d'une ceinture de cuir. Sur l'ordre de son Dieu, Jean s'en alla aux bords du Jourdain, appelant les hommes à la pénitence et annonçant la venue du Messie.

« Aux accents de cette voix prophétique, évangélisant l'heure nouvelle de la délivrance, tant de fois

(1) Tétrarque, gouverneur de la quatrième partie d'un pays. Ainsi la terre d'Israël était divisée en quatre gouvernements. Jérusalem était du gouvernement de Pilate; Nazareth du gouvernement de la Galilée; l'Iturée et la Trachonite, ancien royaume de Bazan, sont des pays de montagnes au delà du Liban; l'Abylène, ainsi nommée de la ville d'Abyla, est au nord de Damas. La plupart de ces noms ne subsistent plus.

(2) Les sauterelles de la Palestine sont plus grosses que les nôtres. On les mange (comme nous mangeons les grenouilles et les crevettes), soit en les faisant rôtir, arrosées d'huile ou de beurre, soit en ragoût; quelquefois on les pile et on en fait des gâteaux. Ce n'est cependant que la nourriture des pauvres, ainsi que le miel sauvage, qui est fade ou amer.

(3) S. Matthieu, chap. xi.

prédite, si ardemment attendue, Israël s'émut; la Judée entière, la ville sainte, les régions qui avoisinent les bords du fleuve sacré, s'ébranlèrent et accoururent pour entendre la parole du prophète, et l'on s'empressait autour de lui d'autant plus vivement que, depuis de longues années, Dieu n'avait laissé tomber sur aucun homme en Israël un rayon de cette science divine qui dévoile les secrets de l'avenir. L'austérité de ses mœurs, la simplicité de ses vêtements, la pâleur de ses traits, la sainteté de sa vie, entraînaient les masses et donnaient à sa parole une autorité pleine de grandeur et de puissance.

« Je suis, disait-il, comme il est écrit dans le livre » d'Isaïe, je suis la voix qui crie dans le désert : Pré- » parez les chemins du Seigneur, rendez droits ses » sentiers; toute vallée sera comblée; toute monta- » gne, toute colline sera abaissée. Les voies tor- » tueuses seront redressées, les voies escarpées seront » aplanies; et toute chair verra le Sauveur envoyé » de Dieu (1). »

A tous il adresse des paroles convenables. Il dit aux publicains, qui lui demandent ce qu'ils doivent faire : — Ce que votre devoir exige, et rien au delà (2). Aux soldats : — N'exercez de violence envers personne; évitez la calomnie; contentez-vous de votre solde. A tous : — Faites pénitence, car le règne de Dieu est proche. Que l'homme qui a deux vêtements

(1) S. Luc, ch. III. — M. l'abbé Gauthier, *Légende de saint Jean-Baptiste*.

(2) Les publicains étaient les receveurs des impôts pour les Romains, et c'est à ce titre que les Juifs les détestaient.

en donne un à son frère qui est nu; que celui qui a de quoi manger le partage avec celui qui a faim.

Mais il disait aux Pharisiens, qui venaient aussi à lui, entraînés par la foule : — Race de vipères, qui donc vous a appelés à fuir devant la colère qui vous menace? Faites de dignes fruits de pénitence, et ne dites pas dans votre cœur : Nous avons Abraham pour père. Car je vous déclare que Dieu, de ces pierres mêmes, peut faire naître des enfants d'Abraham. La cognée est déjà au pied de l'arbre, et tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.

Beaucoup de disciples s'étaient attachés à lui, lorsque vint le moment où Jésus voulut se manifester et paraître aux yeux d'Israël. Jésus dit à Marie, sa mère : — Le temps est venu de vous quitter pour glorifier mon Père céleste et le faire connaître au monde. Je dois donc paraître en Israël et travailler au salut des âmes; car telle est ma mission sur la terre. Ne vous troublez donc pas, ma mère chérie; je reviendrai bientôt auprès de vous (1).

Et avec les bénédictions et les embrassements de sa douce mère, qu'il laissait seule à Nazareth, il s'en alla aux rives du Jourdain, où Jean-Baptiste l'annonçait (2). « Pour moi, disait-il, je vous baptise dans

(1) S. Bonaventure, *Méditat.*, chap. xvi.

(2) Les Évangiles apocryphes ont généralement respecté les circonstances du baptême de Notre-Seigneur. Mais on lit dans les fragments qui nous restent de l'Évangile des Nazaréens (condamné) que « la mère du Seigneur et ses frères lui disant : Jean-Baptiste baptise pour la rémission des péchés; allons et soyons baptisés par lui; il leur répondit : En quoi ai-je péché pour aller me faire baptiser? » Les Ébionites avaient un Évangile des Hébreux, perdu aussi et condamné dans les fragments rares qui en sont cités par les Pères. Comme le nom du Saint-Esprit est

l'eau, afin de vous porter à la pénitence. Mais il y en a un autre au milieu de vous; il est bien au-dessus de moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. Il était avant moi; et je suis venu baptiser, afin qu'il soit connu dans Israël (1). »

« C'est au milieu de la foule des peuples que Jésus vint au baptême de Jean. Il y vint, dit saint Bernard, comme un homme pécheur, lui qui seul était sans péché parmi les hommes. Qui reconnaîtrait en lui le Fils de Dieu? Qui croirait que c'est là le Dieu de toute majesté? C'est trop d'humilité, Seigneur! Mais le voile impénétrable qui vous couvre ne vous dérobera pas au regard de Jean (2). »

C'est ce qui eut lieu. Jean, qui n'avait jamais vu Jésus, le distingua dans la foule et s'écria : — Voici l'Agneau de Dieu; voici celui qui ôte le péché du monde. Mais ce jour-là il ne fut pas compris.

Lorsque Jésus demanda le baptême de Jean, le saint précurseur s'en défendit en disant : C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous, et vous venez à moi! Jésus lui répondit : Faites maintenant ce que je vous demande, parce qu'il convient que nous accomplissions toute justice.

Jean baptisa donc le Seigneur; et lorsqu'il sortit de l'eau, les cieux s'ouvrirent, et Jean vit le Saint-Esprit descendre sous la forme d'une colombe et se

en hébreu du genre féminin, les Ébionites faisaient du Saint-Esprit une femme divine, et ils faisaient dire à Notre-Seigneur : « Ma mère le Saint-Esprit m'a pris par un de mes cheveux et m'a emporté sur le Thabor.... »

(1) S. Jean, ch. 1.

(2) S. Bernard, *Serm. I*, sur l'Épiphanie.

reposer sur Jésus. En même temps, une voix se fit entendre des cieux : « Celui-ci est mon fils bien-aimé ; en lui je me complais (1). »

Selon la croyance de l'Église, le baptême de Notre-Seigneur eut lieu le même jour que, trente ans auparavant, l'adoration des Mages. L'Église fête ces deux événements le 6 janvier ; elle y joint le miracle de Cana, qui fut une troisième manifestation.

Notre-Seigneur institua ensuite un baptême, qui est le premier de nos sacrements, qui efface la trace du péché originel, et qui imprime en ceux à qui on le confère un caractère par lequel ils deviennent membres du corps de l'Église. La sainte Vierge ne le reçut des mains de son Fils que dans ce dernier but ; elle n'avait jamais subi la moindre atteinte du péché originel. Saint Pierre, ayant reçu aussi le baptême des mains de Notre-Seigneur, le donna aux autres Apôtres, avec le pouvoir de remplir, eux et leurs successeurs, le même office.

XXIII.

LA TRIPLE TENTATION DANS LE DÉSERT.

Mon fils, si vous voulez servir Dieu,
préparez votre âme à la tentation.

(*Ecclésiastique*, ch. II.)

Après son baptême, Jésus se retira dans le désert, où il jeûna quarante jours et quarante nuits. Alors il eut faim ; et Satan, qui ne savait pas ce qu'était ce

(1) S. Matthieu, ch. III ; S. Jean, ch. I.

juste, mais qui s'en inquiétait, s'approcha et lui dit : — Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains. Jésus lui répondit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Le diable, enhardi par cette mansuétude, transporta Jésus à Jérusalem, et le déposant au sommet du Temple, il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit qu'il vous a recommandé à ses Anges, qui vous porteront de leurs mains, de peur que vous ne vous heurtiez contre quelque pierre. Jésus lui répondit : Il est écrit aussi : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu.

Le diable, rassuré contre l'effroi où il était de trouver dans le juste le Fils de Dieu, le prit une troisième fois, et, l'emportant sur une haute montagne, où, par une fantasmagorie infernale, il fit paraître déployées les splendeurs de tous les royaumes du monde, il ne lui dit plus : Si vous êtes le Fils de Dieu ; mais : Si vous vous prosternez devant moi, je vous donnerai tout ce que vous voyez, tous ces royaumes avec les richesses et la gloire qui les accompagnent. Jésus lui répondit : — Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul.

Alors Satan le laissa, et les Anges s'approchèrent pour le servir.

Saint Marc dit que le Seigneur avait passé dans le désert ses quarante jours de jeûne au milieu des bêtes sauvages, qui, selon quelques légendes, le révéraient et lui obéissaient ; ce qui dut intriguer le diable.

Des légendaires assurent que Satan, pour tenter le Sauveur, s'était déguisé en philosophe; il en était bien capable; et qu'il ne montra le pied fourchu qu'en se retirant.

En quittant le désert, Jésus passa devant saint Jean, qui dit une seconde fois en le désignant : Voilà l'Agneau de Dieu, voilà Celui qui emporte les péchés du monde.

Comme il parlait ainsi devant ses disciples, deux d'entre eux suivirent Jésus et commencèrent à s'attacher à lui. L'un de ces deux disciples était saint André.

Mais ayant appris bientôt qu'Hérode-Antipas, le tétrarque, avait fait emprisonner Jean-Baptiste, Jésus s'éloigna du Jourdain.

Milton nous offre, dans son Paradis reconquis, un tableau où, selon les traditions, Satan n'apprend qu'au baptême de Notre-Seigneur qu'il peut bien être le Messie. Mais il ne découvre pas encore le mystère de l'incarnation divine. Nous citerons ce beau passage, qui est aux débuts du livre I^{er}.

« Le précurseur du Messie, d'une voix plus perçante que le son de la trompette, criait en invitant au baptême : « Faites pénitence; le règne de Dieu » est proche. » On accourait de toutes parts; on l'écoutait avec respect. On avait hâte d'être baptisé de sa main. Celui que les hommes, encore grossiers et charnels, regardaient comme le fils de Joseph, se rendit avec la multitude sur les bords du Jourdain, et là, confondu dans la foule, il ne dédaigna pas de se voir mêlé parmi les pécheurs. Rien extérieurement

n'annonçait les divines prérogatives de sa naissance. Mais Jean, éclairé d'en haut, ne fut pas longtemps sans le faire connaître. Il rendit publiquement témoignage à la prééminence de sa mission, déclarant qu'il était infiniment au-dessous de lui. Dieu lui-même accompagna de son suffrage le témoignage de Jean ; car à peine le Sauveur avait-il reçu le baptême pour accomplir toute justice, qu'à l'instant le ciel s'ouvre, l'Esprit-Saint descend sur lui en forme de colombe ; la voix du Père éternel l'appelle son Fils bien-aimé. Un coup de tonnerre, suivant de près ces paroles, y met, pour ainsi dire, le sceau de l'autorité divine.

» L'ennemi de Dieu, Satan, qui parcourt sans cesse le monde, entendit ces mots au milieu des tonnerres. Aussitôt, d'un vol rapide, il se transporte sur les bords du fleuve, vers l'endroit où le peuple était assemblé ; et, frappé de la déclaration que le Très-Haut venait de faire en faveur du Fils de Marie, il contemple d'abord avec admiration ; puis, frémissant de colère, écumant de rage, il se retire, convoque les princes de sa cour au milieu de l'air, dans une nuée dix fois plus épaisse que les autres nuages. Le conseil ténébreux assemblé, l'orgueilleux monarque de l'abîme, regardant ses ministres d'un œil farouche, s'écria, en quelque sorte éperdu :

« Anciens princes du monde, puissances redoutables des airs (1), car je n'ose rappeler ici l'enfer, sé-

(1) C'est conforme à la doctrine de l'Eglise. Saint Paul dit au chap. vi, v. 12, de son épître aux Ephésiens, que nous n'avons pas à combattre seulement contre la chair et le sang, mais aussi contre les esprits de malice qui sont dans les airs : *Contra spiritualia nequitiae in caelestibus*.

jour de malédiction pour nous, puissances des airs, où depuis tant de siècles nous dominons avec empire, comme dans un pays de conquête, vous n'ignorez pas que, dès la naissance du monde, nous avons une autorité presque souveraine sur la terre. Depuis que, par mon habileté, je suis parvenu à faire chasser du Paradis Ève trop crédule et son époux, les affaires d'ici-bas suivent assez l'impression que nous voulons leur donner. Nous sommes regardés à peu près partout comme des divinités dans cet univers visible, bien que nous attendions le coup fatal qu'un rejeton d'Ève doit un jour me porter.

» Le Tout-Puissant lui promit après sa chute qu'un être de sa race m'écraserait la tête. L'exécution de ce redoutable arrêt a été suspendue. L'Éternel est maître du temps; aussi ne se presse-t-il pas d'exécuter ses desseins. Mais, hélas! nous ne sentirons que trop tôt les tristes effets de cette menace. Le moment funeste approche. S'il est possible, parons le coup; et si notre ruine entière n'est pas absolument résolue, sauvons au moins ce que nous pourrons de notre puissance, pour nous maintenir dans notre ancienne conquête.

» Encore une fois, poursuivit-il, le moment funeste est proche. Je vous en apporte la triste nouvelle. Le héros destiné à nous mettre aux fers et peut-être à consommer notre perte, ce rejeton d'Ève, dont nous redoutons si fort la venue, est enfin né d'une femme, et sa naissance grossit mes frayeurs. Il est déjà dans la fleur et la force de l'âge; la grâce et la sagesse ont grandi avec lui; toutes les vertus brillent dans sa con-

duite, et le rendent capable d'exécuter les plus grandes entreprises. Tant de perfections réunies redoublent mes alarmes. Déjà son précurseur, prophète illustre, et plus que prophète, lui prépare les voies. Il exhorte les peuples à la pénitence, et les dispose, par un baptême dont il est le ministre, à recevoir ce Messie, ou plutôt à lui faire hommage comme à leur libérateur et leur roi. Toute la Judée court au Jourdain; et ce héros nouveau vient actuellement d'être baptisé avec la multitude, non pour se purifier, il n'en a pas besoin, mais afin que sa mission, publiquement autorisée par le suffrage céleste, n'ait rien de suspect pour les nations.

» Au moment où il sortait de l'eau, l'Empyrée a ouvert ses portes de cristal; une colombe, descendue du ciel, est venue se reposer sur sa tête; le Très-Haut lui-même l'a proclamé en ces termes : « C'est là mon Fils bien-aimé, cher objet de mes plus douces complaisances. » J'ai entendu sa fulminante voix.

» Que nous marque tout cela? Ce bien-aimé, il est vrai, n'a pour mère qu'une femme mortelle. Mais le tout-puissant Monarque des cieux n'omettra rien pour l'exaltation d'un Fils si chéri. C'est son premier né; et la foudre qui nous précipita dans l'abîme ne nous a que trop fait sentir jusqu'où va son pouvoir. Ce Christ favori est un mystère qu'il nous faut pénétrer. Il faut découvrir quel est ce Messie. Après tout, il ne paraît rien que d'humain en sa personne; cependant la splendeur de son Père semble éclater sur son visage. Le danger presse donc; et nous sommes

à la veille de notre perte. Il n'est pas question en ce moment de contester; il faut agir et nous opposer promptement à ses projets. Ici, la force nous manque; nous userons de stratagème. Imaginons quelque piège contre lui, avant qu'il paraisse à la tête des nations et qu'il en soit reconnu pour le monarque universel de la terre.

» Seul, autrefois, j'eus la hardiesse d'entreprendre la ruine d'Adam; nul n'a partagé le péril ni l'honneur de cette lutte où je fus victorieux. L'entreprise que je propose est moins pénible; et le succès de mes ruses passées me fait espérer d'en sortir avec succès. »

» Ainsi parla le présomptueux Satan. »

Le conseil infernal, effrayé, chargea unanimement l'orateur de l'expédition. Satan s'en alla donc à la recherche de Jésus, qu'il trouva dans le désert. Suivant le poète, il fit en deux actes sa première tentation. D'abord il se présenta sous les traits et le costume d'un paysan, et conseilla à Notre-Seigneur de changer en pains les pierres qu'il voyait autour de lui. Ayant reçu un premier échec, il revint. Sur le conseil de Bélial, il s'était travesti en grand seigneur et se faisait suivre d'une troupe de démons alertes, déguisés en serviteurs, qui dressèrent une table somptueuse sur laquelle s'étala en un instant un festin splendide; il offrit vainement cette joie, et avec elle toutes les richesses, au Messie, qui le repoussa, comme auparavant, avec une douceur inflexible.

Plus abattu que d'abord, il revint encore, cette fois sous l'apparence d'un philosophe de bon ton; il

loua chaudement le Christ sur les dons que le Ciel lui avait départis. Il lui remontra qu'il avait droit au sceptre de David et à l'empire du monde. Il fit passer devant ses yeux tous les royaumes et toutes les pompes de la terre. Tous ces efforts étant vains, il emporta Jésus sur le pinacle du Temple, où il l'abandonna.

Le poème de Milton, intitulé *le Paradis reconquis*, ne contient, en quatre chants, que les scènes de la tentation dans le désert. L'auteur n'a pas osé aller plus loin.

XXIV. — JÉSUS-CHRIST, PRÊTRE.

Tu es sacerdos in æternum, secundum ordinem Melchisedech.

(*Psalm. CIX.*)

Jésus avait passé les années de son adolescence dans une auguste obscurité, et on ne sait rien de complètement authentique sur cette vie adorable, depuis le séjour qu'il avait fait, à douze ans, au milieu des docteurs, jusqu'à l'époque où, âgé de trente ans, il alla recevoir le baptême de Jean, et ensuite se retira dans le désert pour se préparer à la mission qu'il avait bien voulu s'imposer.

Cependant Suidas rapporte des faits qui prouveraient que Jésus, avant cette retraite, était prêtre dans le Temple; et cette tradition est appuyée par un passage de saint Luc, que nous citerons un peu plus loin.

Voici ce que Suidas raconte :

Du temps de l'empereur Justinien, pieux et célèbre, il y avait à Constantinople un Juif éminent qui s'appelait Théodore. Il était estimé de l'empereur et de beaucoup de chrétiens, notamment d'un fidèle, nommé Philippe. Ce dernier, qui l'aimait beaucoup, l'engageait fréquemment à se faire chrétien. Il lui demanda un jour comment lui, homme sage, bien instruit de ce que la loi et les prophètes ont annoncé de Jésus-Christ, il pouvait ne pas croire en lui et différer à se faire chrétien. Je suis convaincu, ajouta-t-il, que, si vous vous rendiez bien compte de ce que vous lisez dans les saintes Écritures, vous ne pourriez plus repousser la foi chrétienne. Hâtez-vous donc de sauver votre âme, en vous soumettant à celui qui vous appelle.

Le Juif lui répondit : Je reconnais la sincère affection que vous me portez en vous intéressant au salut de mon âme, et je vous en remercie bien vivement. Mais je vous exposerai sincèrement, comme parlant devant Dieu, qui lit dans les cœurs, les secrets motifs qui me retiennent. Je sais très-certainement que le Christ prédit par les prophètes est celui qui est venu et que vous adorez. C'est là un aveu que je fais à un ami dont je suis sûr; et pourtant je ne puis me faire chrétien, quoique par des raisons humaines, dont je me blâme moi-même.

En professant la religion judaïque, je suis le chef et le prince des Juifs; je suis comblé d'honneurs et de richesses, et je puis passer très-heureusement la vie. Pour ne pas perdre cette position, il me faut

donc ne pas m'inquiéter de la vie future. Je pêche en cela; d'autant plus que je possède, en ce que je vais vous dire, un des plus mystérieux secrets des Hébreux. Je vous le confierai, pour vous affermir encore, s'il le fallait, dans la foi où vous êtes que Jésus que vous adorez est véritablement le Christ annoncé. Voici ce mystère.

Dans les temps anciens, lorsqu'on eut achevé la construction du Temple de Jérusalem, par les soins d'Esdras et de Néhémie, on établit cette règle, qu'il y aurait toujours dans le Temple vingt-deux prêtres, autant que nous avons de lettres dans notre alphabet, autant aussi que nous avons de livres inspirés.

Le nom de chacun de ces prêtres était inscrit dans un registre spécial, avec les noms de son père et de sa mère. Lorsqu'un de ces prêtres mourait, les survivants s'assemblaient et en nommaient un autre, qui devait réunir tous les suffrages. Ces usages subsistaient depuis longtemps chez les Juifs, lorsqu'au temps où Jésus était en Judée, connu seulement par sa modestie et ses vertus et ne s'étant pas manifesté encore, un des vingt-deux prêtres mourut.

Les autres se réunirent pour nommer celui qui devait le remplacer. Chacun proposait l'homme qu'il croyait digne de remplir la fonction du défunt; mais de tous ceux qui furent présentés ainsi, aucun ne fut admis; celui-ci parce qu'il n'avait pas les qualités que réclamait le sacerdoce, celui-là parce que ses mœurs n'étaient pas assez graves, un autre parce qu'il n'était pas assez instruit dans la loi et les prophéties, un autre parce qu'il manquait de dignité, etc.

Enfin, un des membres de ce collège de prêtres se leva et dit : Vous avez proposé beaucoup de noms qui ont été rejetés, pour remplir le vide que la mort a fait parmi nous. Je crois que celui que je vais vous présenter remplit toutes les conditions que nous devons exiger. C'est Jésus, fils de Joseph le charpentier. Il est encore fort jeune ; mais sa vie, ses mœurs, sa doctrine et son éloquence le recommandent assez ; et vous savez tous que, pour la sagesse et la pureté de sa vie, il n'a point d'égal.

Les autres prêtres avouèrent aussitôt que, mieux que tout autre, Jésus était digne du sacerdoce. Quelques-uns firent cette seule objection qu'il était de la tribu de Juda, et que les prêtres devaient être de celle de Lévi. Celui qui l'avait proposé répondit que sa race était mélangée, et que par ses ancêtres le sang de Lévi coulait dans ses veines avec celui de Juda. Cette réponse fut admise d'un accord unanime, et Jésus fut élu prêtre.

On inscrivit son nom sur le registre ; après quoi on parla de faire venir son père et sa mère, qui devaient aussi déclarer en personnes leurs noms et qualités.

L'un des prêtres dit alors que Joseph, celui que l'on croyait le père de Jésus, était mort, et que sa mère seule vivait encore. Ils l'appelèrent donc et lui dirent : — Un des vingt-deux prêtres est mort, et nous avons résolu de nommer à sa place votre fils Jésus. Comme les noms de son père et de sa mère doivent être écrits sur nos registres, dites-nous si Jésus est bien votre fils, né de vous.

Marie répondit : — Je déclare que Jésus est mon fils, né de moi ; et beaucoup d'Israélites encore vivants peuvent vous rendre ce témoignage.

Les prêtres demandèrent ensuite le nom du père. Marie répondit : — Il n'a point de père ici-bas. Lorsque j'étais en Galilée, un Ange de Dieu parut devant moi, et m'annonça que je concevrais de l'Esprit-Saint, et que j'enfanterais un fils auquel il me prescrivit de donner le nom de Jésus. Étant vierge, je conçus et j'enfantai Jésus, et je suis restée vierge.

Les prêtres, après de sérieuses informations qui les assurèrent de la vérité des faits déclarés, écrivirent sur leur registre : « Cejourd'hui, après la mort » du prêtre (dont suivait le nom), d'un suffrage unanime nous avons admis à sa place Jésus, Fils de » Dieu et de Marie, Vierge. »

Ce registre, lorsque les Romains prirent Jérusalem, fut sauvé par les princes des prêtres ; et il est conservé à Tibériade. Mais ce secret n'est connu que d'un très-petit nombre de fidèles. Vous voyez donc, mon ami, que si Jésus est le Fils du Dieu vivant, ce n'est pas seulement par les prophéties que nous pouvons le savoir, mais par un témoignage qui reste déposé à Tibériade.

Le chrétien, après ce récit, s'écria, pris d'un zèle louable : — Je dois maintenant rapporter à notre pieux empereur ce que vous venez de m'apprendre, afin qu'il écrive à Tibériade et qu'il produise au grand jour ce registre, qui confondra les incrédules.

Mais le Juif Théodore lui répondit : — Ce que je vous ai confié, je vous l'ai confié sous le sceau du

secret. Si sa révélation produisait ce que vous désirez, sans y avoir réfléchi, il s'élèverait des guerres furieuses, accompagnées de massacres. Les Juifs, loin de livrer le registre, brûleraient le lieu où il est déposé; vous vous seriez ému en vain, et nous serions la cause de grands désastres.

Il ajouta encore d'autres raisons qui obligèrent le chrétien Philippe à garder le silence. Mais il fit part de son secret à plusieurs de ses amis, de qui nous l'apprîmes.

Nous cherchâmes alors à découvrir si quelques témoignages venaient à l'appui de ce fait. Premièrement, nous avons consulté Flavius Josèphe, qui a écrit l'histoire de la ruine de Jérusalem par les Romains, qui vivait dans les temps apostoliques, et qui est souvent cité par Eusèbe. On lit dans ses mémoires sur la guerre de Judée que Jésus avait fait dans le Temple l'office de prêtre.

Nous avons cherché ensuite dans les saints Évangiles quelque passage qui ajoutât son autorité au passage de Josèphe, et nous avons trouvé ceci, au chapitre iv de saint Luc :

« Jésus, après être sorti du désert, vint à Nazareth, où il avait été élevé; et comme c'était le jour du Sabbat, il entra dans la synagogue, selon sa coutume; et il se leva pour lire.

» On lui présenta le livre du prophète Isaïe; il l'ouvrit à l'endroit où étaient écrites ces paroles :

» L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi; c'est pourquoi il m'a consacré par son onction; et il m'a envoyé pour apporter aux pauvres l'heureuse nou-

» velle, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour
» annoncer aux captifs la liberté et aux aveugles le
» recouvrement de la vue, pour délivrer ceux qui
» sont dans l'oppression, pour publier le temps des
» grâces du Seigneur et le jour où il rendra justice.

» Ayant fermé le livre, il le rendit au ministre et
» s'assit. Tout le monde dans la synagogue avait les
» yeux arrêtés sur lui. Et il leur dit aussitôt : — Les
» paroles de l'Écriture que vous venez d'entendre
» sont accomplies aujourd'hui.

» Or tous lui rendaient témoignage; et dans l'ad-
» miration où ils étaient des paroles pleines de grâce
» qui sortaient de sa bouche, ils disaient : N'est-ce
» pas là le fils de Joseph?... »

Nous pensâmes, donc, en lisant ce passage, reprend Suidas, que, si Jésus-Christ n'avait pas été investi chez les Juifs des fonctions sacerdotales, on ne lui eût pas remis, dans la synagogue, le livre où il fallait faire une lecture devant le peuple. Car, chez nous autres chrétiens, il n'est permis de lire à la multitude les livres de l'Écriture sainte qu'aux hommes qui sont admis dans le clergé. Ainsi, Josèphe l'historien et saint Luc l'Évangéliste témoignent que le juif Théodore a pu rapporter fidèlement la vérité.

XXV. — LES NOCES DE CANA.

Novum genus potentiae!
 Aquæ rubescunt hydræ;
 Vinumque jussa fundere
 Mutavit unda originem.
 (Offic. rom.)

En ce temps-là il se fit des noces à Cana en Galilée. Les époux, qui étaient parents de la sainte Vierge, y convièrent Jésus avec sa Mère et ses disciples.

Des légendaires ont écrit que ces noces étaient celles de l'apôtre saint Jean. Mais ce fait est formellement démenti par tous les témoignages de l'Église, qui constatent que saint Jean est toujours demeuré vierge.

L'assemblée, comme toujours, était nombreuse. Au milieu du festin, le vin manqua. La Mère de Jésus, dont la charité ne sommeillait jamais, se pencha vers son Fils, auprès de qui elle était assise, et lui dit :

— Ils n'ont plus de vin.

Jésus lui répondit à voix basse : — Qu'y a-t-il en cela qui nous touche, vous et moi (1)? Mon heure n'est pas encore venue.

(1) S. Jean, ch. II, v. 4. « Qu'importe à vous et à moi? » *Quid mihi et tibi, mulier?* Nous avons traduit comme tous les anciens; car ce n'est que depuis les calvinistes qu'on lit dans la plupart des versions françaises: *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?* Ce qui, à notre avis, n'est guère le sens, pour ne pas dire plus. Le latin et le

Marie néanmoins dit à ceux qui servaient et qui n'avaient rien entendu : — Faites tout ce qu'il vous dira.

Car elle voulait sauver à ses parents une sorte d'humiliation.

« Or il y avait là six grandes urnes de pierre. Jésus commanda aux serviteurs de les emplir d'eau. Après quoi il leur dit : — Puisez-en maintenant et portez-en au maître d'hôtel.

» Ils le firent; et ce vin fut trouvé meilleur que celui qu'on avait bu jusqu'alors (1). »

Ainsi ce fut à sa Mère que Jésus accorda son premier miracle. Il fut la troisième manifestation du pouvoir de Jésus-Christ, et l'Évangile annonce qu'alors ses disciples crurent en lui.

grec signifient exactement : « Qu'y a-t-il là pour vous et pour moi ? »
« Qu'y a-t-il là qui touche vous et moi ? » et plus fidèlement peut-être encore : « Qu'importe à vous et à moi ? »

Quant au mot *femme*, dont plusieurs personnes sont choquées, le latin n'en a pas d'autre. Beaucoup de langues modernes sont frappées du même inconvénient. Les Flamands et les Hollandais, en pareille circonstance, disent *vrouw* (prononcez *frau*), qui veut dire femme et dame. Toutefois, le mot latin *mulier* ne rend pas entièrement le grec *gunè*, qui est plus doux et qui quelquefois veut dire mère. Pourquoi ne pas plutôt adopter ce sens, quand la suite du texte prouve que, loin d'être dure, la réponse de Notre-Seigneur était bienveillante?

(1) « Ce fut là le premier des miracles de Jésus ; il fut fait à Cana, en Galilée. Par là il fit connaître sa gloire, et ses disciples crurent en lui. » (S. Jean, ch. II, v. 1-11.)

XXVI. — LES DOUZE APOTRES

ET LES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES.

Euntes ibant et flebant, mittentes semina
sua.

Venientes autem venient cum jubilatione,
portantes manipulos suos.

(*Psalm. CXXV.*)

On a vu que saint André, disciple de saint Jean, fut le premier des apôtres. Il amena à Jésus son frère Simon, qui en fut le chef. Notre-Seigneur lui donna, dès le premier jour, son nom de Pierre (Céphas). Tous deux étaient de Bethsaïde, et ils exerçaient l'humble métier de pêcheurs à Capharnaüm.

Saint Jacques le Majeur et saint Jean l'Évangéliste, tous deux fils de Zébédée et cousins de Notre-Seigneur, étaient aussi de Bethsaïde, et pêcheurs comme les deux premiers. Ils s'attachèrent à Jésus presque en même temps.

Jésus, à Bethsaïde encore, appela Philippe, le lendemain de la vocation de Jacques; et c'est lui qui alla dire à Nathanaël qu'il avait trouvé le Messie.

Saint Barthélemy, que quelques-uns croient être le même que Nathanaël, qui était de Cana, fut le sixième apôtre.

Saint Matthieu, appelé aussi Lévi, ne fut adjoint que plus tard au collège de ces premiers disciples, ainsi que saint Thomas.

Saint Jacques le Mineur et saint Jude ou Thaddée étaient, comme saint Jean, cousins de Notre-Seigneur.

Nous savons peu de choses de saint Simon le Chananéen, sinon qu'il est cité, ainsi que saint Barthélemy, dans l'Évangile de l'enfance.

Judas Iscariote est le dernier des Apôtres, et le seul qui ait fourni matière aux légendaires; dans les faits qui ont précédé la résurrection de Notre-Seigneur. Nous donnerons cette légende un peu plus loin.

A côté du collège des douze Apôtres, il y eut soixante-douze disciples. Nous croyons devoir aussi inscrire dans ce livre les noms des fidèles qui composent cette glorieuse phalange, quoiqu'elle soit en grande partie apocryphe. On l'attribue à Dorothee, évêque de Tyr, sur lequel nous avons peu de notions. Dans tous les cas, on croit que ce travail a été interpolé.

A la suite des douze Apôtres le catalogue de Dorothee nomme :

1° Saint Matthias, qui de disciple devint Apôtre, ayant été élu pour remplacer Judas. Il porta l'Évangile en Éthiopie d'abord, ensuite en Crimée, et mourut à Sébastopol.

2° Saint Paul, appelé par Notre-Seigneur après son Ascension, et joint au collège des Apôtres. On sait ses travaux, ses voyages et son martyre.

3° Saint Marc, évangéliste, premier évêque d'Alexandrie.

4° Saint Luc, évangéliste et médecin, mort à Éphèse.

5° Jacques le Juste, premier évêque de Jérusalem, lapidé par le peuple.

6° Timothée, établi par saint Paul évêque d'Éphèse.

7° Tite, évêque des Crétois.

8° Barnabé, investi par saint Paul du ministère apostolique, ensuite évêque de Milan.

9° Ananie, celui qui baptisa saint Paul, évêque de Damas.

10° Étienne, premier martyr, et l'un des sept diacres.

11° Philippe, aussi l'un des sept diacres. C'est lui qui baptisa l'eunuque de la reine d'Éthiopie.

12° Prochore, un des sept diacres, évêque de Nicomédie; on lui attribue une histoire apocryphe de saint Jean.

13° Nicanor, un des sept diacres, mort en même temps que saint Étienne et deux mille autres chrétiens pour la foi en Jésus-Christ. Ce fait n'a aucun autre témoignage que celui du catalogue de Dorothée.

14° Simon, un des sept diacres, évêque de Bostra, en Arabie.

15° Nicolas, un des sept diacres. Il tomba dans l'hérésie et y entraîna plusieurs, appelés de son nom les nicolaïtes.

C'est une erreur de Dorothée ou de ceux qui l'ont altéré. Il paraît constant que l'espèce de gnostiques qui prirent le nom de nicolaïtes mirent leurs erreurs sous le patronage de Nicolas, mais que le diacre chrétien ne déserta pas l'Église.

16° Parménas, un des sept diacres, mort dans l'exercice des fonctions que lui avaient confiées les Apôtres.

17° Cléophas, parent du Sauveur. Il fut à la fin de sa vie évêque de Jérusalem.

18° Silas, qui suivit saint Paul, fut évêque de Corinthe.

19° Sylvain, aussi compagnon de saint Paul, évêque de Thessalonique.

20° Crescens, qui fut évêque de Chalcédoine, et fonda l'église de Vienne en Dauphiné.

21° Épainète, qui fut évêque de Carthage.

22° Andronic, qui fut évêque en Pannonie.

23° Amplius, évêque d'Odyssia, en Afrique.

24° Urbain, évêque de Macédoine.

25° Stachys, institué premier évêque de Byzance par l'apôtre saint André.

26° Apellès, qui fut évêque de Smyrne et eut pour successeur saint Polycarpe.

27° Aristobule, qui fut évêque en Bretagne.

28° Narcisse, qui fut évêque de Patras.

29° Rufus, qui fut évêque en Hircanie.

30° Phlégon, qui fut évêque de Marathon.

31° Hermès, qui fut évêque en Dalmatie.

32° Hermès, autre disciple du même nom, qui fut évêque de la ville de Philippe.

33° Patrobas, qui fut évêque de Naples.

34° Agabus, qui était doué du don de prophétie.

35° Lin, qui succéda à saint Pierre sur le siège de Rome.

36° Gaïus, successeur de Timothée sur le siège d'Éphèse.

37° Philologue, établi par saint André évêque de Sinope.

38° Olympas, qui souffrit le martyre à Rome avec saint Pierre et saint Paul.

39° Rhodion, compagnon aussi du martyr de saint Pierre.

40° Jason, qui fut évêque de Sardes.

41° Sosipater ou Sopater, qui devint évêque d'Icönium.

42° Lucius, qui fut évêque de Laodicée.

43° Sertius, secrétaire de saint Paul. C'est lui qui écrivit l'Épître aux Romains. Il devint évêque d'Icönium.

44° Érase, qui devint évêque de Panéade.

45° Phigellus, que saint Paul signale comme ayant altéré la doctrine chrétienne.

46° Hermogène, signalé comme le précédent.

47° Démas, égaré comme Hermogène, mais rentré ensuite dans l'Église.

48° Quartus, qui fut évêque de Bérÿte.

49° Apollos, qui fut évêque de Césarée..

50° Céphas, celui que saint Paul reprit, et qu'on a confondu à tort avec saint Pierre.

51° Sosthène, qui devint évêque de Colophon, en Ionie.

52° Épaphrodite, qui fut évêque d'Adriana.

53° César, qui fut évêque de Dyrrachium.

54° Marc, cousin de Barnabé, qui fut évêque d'Apolloniade.

55° Arthémas, évêque de Lystra.

56° Joseph le Juste, qui fut tiré au sort avec Matthias pour remplacer Judas dans le collège des Apôtres. Il devint évêque d'Éleuthéropolis.

57° Clément, l'un des premiers parmi les Gentils qui crurent en Jésus-Christ. Il devint évêque de Sardique.

58° Onésiphore, qui fut évêque de Corinium.

59° Tychicus, qui fut évêque en Bithynie.

60° Carpus, qui fut évêque en Thrace.

61° Évode, qui succéda à saint Pierre sur le siège d'Antioche.

62° Philémon, à qui saint Paul adressa une de ses Épîtres. Il fut évêque de Gaza.

63° Zénus, qui devint évêque de Diospolis.

64° Aquila, qui fut évêque d'Héraclée.

65° Junius, qui fut évêque d'Apamée.

66° Marc, appelé aussi Jean, qui fut évêque de Biblos.

67° Aristarque, compagnon de la captivité de saint Paul. Il fut évêque d'Apamée.

68° Pudens, qui est cité par saint Paul, comme presque tous les précédents le sont par le même saint dans ses Épîtres, ou par saint Luc dans les Actes des Apôtres.

69° Trophime, que saint Paul établit premier évêque d'Arles, en Provence.

70° Les écrivains qui ont dû altérer le travail de Dorothée nomment comme l'un des disciples mentionnés par saint Paul un Priscus dont le nom est une faute grave, car saint Paul n'a parlé (1^{re} Épître aux Corinthiens, chap. xvi, verset 19) que de Priscille ou Prisca, femme d'Aquila. Mais en s'arrêtant à soixante-neuf, la liste est complétée jusqu'à soixante-dix par l'eunuque de la reine de Candace, qui évangélisa l'Éthiopie.

Les Orientaux (dans le catalogue comme dans le ménologue des Grecs, qui a quelques variations avec

la liste qu'on vient de lire) n'ont vu que leur pays. Excepté saint Trophyme, ils ont oublié les premiers apôtres des Gaules.

Or on lit dans l'Évangile que Jésus envoya les disciples au nombre de soixante-douze. Nous pouvons donc compter :

71° Saint Martial, qui vint prêcher l'Évangile au midi de la France.

72° Saint Saturnin, premier évêque de Toulouse.

Nous pourrions en ajouter plusieurs autres qui sont réputés disciples de Notre-Seigneur.

XXVII. — LÉGENDES

DE LA DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Roi affreux ! cette bouche d'or, dont tu ne pouvais supporter la sainte doctrine, maintenant inanimée, se tait, et elle te trouble encore.

S. AMBROISE.

Hérode-Antipas, fils d'Hérode le Vieux, que l'on a vu massacrer les Innocents, était le digne fils d'un tel père. Tétrarque de la Galilée, comme nous l'avons dit, il ne possédait que le quart des États de son père l'Ascalonite; mais il avait hérité plus largement de sa cruauté et de ses mœurs.

Il était marié avec la fille d'Arétas, roi des Arabes, lorsqu'il devint épris d'Hérodias, épouse de son propre frère Philippe. Il la lui ravit, sans hésiter devant l'inceste et l'adultère; il répudia sa femme légitime, et il épousa sa belle-sœur.

Hérodiade était, sous des dehors séduisants, un monstre qui allait en dominer un autre.

Le roi Arétas, indigné de l'injure faite à sa fille, prit les armes et fit la guerre à ce second Hérode. Il le battit si constamment, que les Juifs, qui ne l'aimaient pas plus qu'ils n'avaient aimé son père, se réjouirent de ses défaites.

Mais les revers ne lui firent faire aucun retour sur lui-même.

Jean-Baptiste jouissait alors d'une si grande popularité dans la terre d'Israël, que le tétrarque voulut le voir. Le saint précurseur n'était pas un courtisan; il lui dit :

« Il ne vous est pas permis d'avoir cette femme (1). »

Le tyran le fit arrêter et l'enferma dans la prison de Machéronte. « Il eut même envie de le faire mourir, ajoute le saint Évangéliste; mais il craignait le peuple, parce que Jean était regardé comme un prophète. »

Jean, dans sa prison, fit appeler un jour deux de ses disciples, avec qui on n'osait l'empêcher de communiquer, et il les envoya demander à Jésus : Êtes-vous celui qui doit venir? ou devons-nous en attendre un autre?

Jean savait bien que Jésus était le Sauveur attendu, mais il voulait le faire comprendre à ses disciples.

Ils arrivèrent au moment où Notre-Seigneur, au milieu de la foule, prodiguait ses miraculeux bienfaits. Il répondit à leur question : « Allez rapporter

(1) S. Matthieu, ch. xiv, v. 4.

à Jean ce que vous venez de voir et d'apprendre : que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont purifiés, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, et que l'Évangile est annoncé aux pauvres (1). »

On sait qu'après le départ des disciples de Jean, Jésus déclara à la multitude que Jean-Baptiste était plus qu'un prophète, et que, de tous ceux qui sont nés de la femme, aucun n'était plus grand que lui. Et en ce même temps Hérode et Hérodiade concertaient sa mort. N'osant le faire périr brusquement, de peur de révolter le peuple, ils attendirent le jour où, selon sa coutume, Hérode devait fêter l'anniversaire de sa naissance. Ce jour venu, il donna un grand festin aux seigneurs de sa cour, et ce qu'il avait conspiré s'exécuta.

Salomé, la fille d'Hérodiade, aussi dissolue que sa mère, entra, sensuellement parée, dans la salle du festin, et se mit à danser en s'animant du tambourin. Hérode fut ou parut si extasié de ses légèretés et de ses mouvements, qu'il lui cria d'une voix vibrante :

— Demande-moi ce que tu voudras, je te le donnerai, fût-ce la moitié de mon royaume.

Il se faisait appeler roi.

Et il confirma sa promesse exécrationnable par un jurament.

La sauteuse, suivant le plan convenu, se retira auprès de sa mère, qui lui dicta la demande qu'elle devait faire. Elle rentra donc en disant :

— Seigneur, ce que je veux de vous, ce n'est pas

(1) S. Luc, ch. vii, v. 22.

vosre puissance ni vos richesses, c'est la tête de Jean dans un plat.

Nous suivons les légendaires qui, dans le fait historique, s'écartent peu du texte sacré.

Hérode feignit d'être mécontent d'une telle requête; mais il témoigna qu'il ne pouvait refuser ce qu'il avait promis par serment. Avec un gémissement hypocrite, il envoya son bourreau à la prison; et pendant que les convives d'Hérode continuaient à s'enivrer avec lui, le bourreau, ayant fait son odieux office, rapporta sur un bassin la tête du précurseur.

Il la donna à la danseuse, qui la remit à sa mère.

Des légendaires disent que, pendant qu'Hérodiade, ayant le bassin devant elle, contemplait sans frémir cette tête auguste, la bouche du saint s'ouvrit, lui souffla au visage, et qu'elle tomba inanimée.

Mais c'est là un récit contraire à l'histoire. Saint Jérôme rapporte seulement ce fait, qui n'était pas contesté de son temps, que, poussant sa haine au delà de la mort même, l'abominable Hérodiade perça d'une aiguille à plusieurs reprises la langue du saint prophète. — Elle expiera plus tard.

D'autres détails, qui paraissent aussi vrais, nous apprennent que la peur que lui inspirait saint Jean ne fut pas calmée par la certitude de sa mort; et que, dans la crainte qu'il ne ressuscitât pour venir la condamner encore, elle crut empêcher ce miracle en ne permettant pas que le chef du martyr fût enterré avec son corps. Elle le fit donc enfouir profondément dans un lieu secret, pendant que les disciples de Jean ensevelissaient le corps ailleurs.

Peu de jours après ce grand crime, le roi Arétas revint en armes contre Hérode et le battit encore si bien, que, selon l'historien Josèphe, le peuple vit là un nouveau châtiment de Dieu, qui vengeait déjà la mort de saint Jean-Baptiste.

Environ deux ans après, c'est à ce même Hérode que Jésus-Christ fut envoyé par Pilate, comme on le lit dans la Passion. Et pour ne pas revenir sur un si triste sujet, nous dirons que, chargés à Rome de notes abominables, Hérode et Hérodiade expièrent bientôt enfin. Ils furent exilés à Lyon. Là, au bout de quelques années d'une vie précaire, sur laquelle la détresse et le mépris public répandaient un dénûment qui contrastait avec les luxueuses débauches de leurs grandeurs passées, Hérode et Hérodiade moururent misérablement.

Dans une vie légendaire de Notre-Dame, qui a été éditée par M. l'abbé Darras, et qui est tirée d'un vieux livre gothique écrit en français, quoique son titre porte *Vita Christi*, on lit un petit fait que nous devons citer :

« Quand il fut dit à Jésus que saint Jean était mort et décollé, il se prit à pleurer, ainsi que ses disciples et sa Mère, qui fort l'aimaient. Mais Jésus la reconfortait; et elle lui dit : — Hélas ! mon Fils, pourquoi ne l'avez-vous pas défendu de la mort ? — Et il lui dit : — Mère, il ne fallait pas le défendre, car il est mort pour l'amour de mon Père, et il sera là-haut en gloire du paradis.

» Après cela Notre-Seigneur s'en alla prêcher en Nazareth et en Galilée, où il fit beaucoup de miracles, comme de guérir un lépreux, de rendre la santé au

fil du centurion chevalier, d'éclairer un aveugle de naissance, de guérir une femme du flux de sang qu'elle subissait depuis douze ans, de faire ouïr un sourd, de ressusciter le fils de la veuve de Naïm, de guérir les démoniaques, de repaître cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux poissons, de ressusciter Lazare, etc. »

XXVIII. — LÉGENDE DE LA FILLE D'HÉRODIADE.

Elle aimait trop le bal, et le bal l'a tuée.

VICTOR HUGO.

Quant à la fin de la danseuse Salomé, elle est racontée par divers chroniqueurs, entre autres par Nicéphore Calixte, au premier livre de son *Histoire ecclésiastique*; et toutes les légendes se conforment à son récit, sauf quelques légers détails.

Depuis sa funeste danse devant Hérode, elle ne pouvait plus guère marcher qu'en dansant, et ce qui avait fait ses immondes succès à la cour était devenu une indomptable maladie. Dans le sommeil même elle s'agitait sans relâche.

Or, quand sa mère exilée fut partie pour les Gaules, reconnaissant que les Juifs, qui l'avaient tant flattée, l'évitaient partout, et que personne ne lui venait en aide, au lieu du glorieux époux que lui avaient fait espérer ses grâces, abandonnée et dénuée, elle se décida à s'en aller à Lyon retrouver sa mère. Elle partit à pied, sans compagnie, et on ignore comment elle passa les mers.

Elle parvint dans la province Lyonnaise, alors, comme la Judée, soumise aux Romains. A force de marcher à pas cadencés (c'était dans la saison d'hiver), elle arriva aux bords du Rhône, qu'il lui fallait traverser. L'eau était gelée. Elle sauta sur la glace et s'avança. Mais parvenue au milieu du fleuve, elle sentit la croûte qui le couvrait craquer sous ses pas et s'ouyrir. Ses jambes, dansant toujours dans un élément qui n'avait plus d'appui, s'enfoncèrent ainsi que son corps jusqu'au cou. Alors les glaçons, se rapprochant, séparèrent la tête du reste, et cette tête, bondissant sur les glaçons, exécuta une danse de mort, dont la suite est ici-bas un mystère.

XXIX. — PORTRAITS DE NOTRE-SEIGNEUR,
PAR PILATE ET PAR LENTULUS.

Jesus, decus angelicum,
In aure dulce canticum,
In ore mel mirificum,
In corde nectar cœlicum!

Jesus, sole serenior,
Et balsamo suavior,
Omni dulcore dulcior,
Præ cunctis amabilior!

S. BERNARDI *Jubilus*.

Une rareté curieuse, traduite du latin, a été découverte, il y a quelques années, par M. Dutilleul, bibliothécaire de la ville de Douai, et communiquée au public sous ce titre : « Copie de la lettre écrite de » Jérusalem par Pilate à Tibère et au Sénat de Rome » touchant Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Ce document, dont nous ne pouvons apprécier l'authenticité, le voici :

« Un homme de grande vertu est apparu en notre temps. On l'a nommé Jésus-Christ. Il ressuscite les morts et guérit toutes sortes de maladies. On l'appelle le Prophète de vérité, et il a des disciples qui le disent Fils de Dieu. Homme, à la vérité, de belle taille et digne d'admiration, ayant une face vénérable, qui donne de l'amour et inspire tout ensemble du respect à tous ceux qui le regardent. Ses cheveux sont de couleur de noisettes en la maturité, unis jusqu'aux oreilles, et depuis les oreilles bouclés et crépus, beaux et luisants, et flottants sur les épaules, étant lesdits cheveux divisés au milieu de la tête, à la façon des Nazaréens. Il a le visage sans taches ni rides, d'une couleur vermeille et agréable. Quant au nez et à la bouche, il n'y a rien à redire. Ses yeux sont d'un bleu verdâtre. Il a la barbe épaisse, mais peu longue, de la couleur de ses cheveux, et séparée au milieu. Ses mains et ses bras sont délectables à voir. Il est terrible en ses repréhensions, et en ses exhortations bénin et aimable; gai, mais avec gravité. On ne l'a jamais vu rire, mais bien quelquefois pleurer. Rare et modeste en son parler, et beau entre les fils des hommes. »

Passons maintenant au portrait connu depuis des temps reculés sous le nom de Lentulus, qui l'aurait adressé au Sénat romain. On le trouve dans un grand nombre d'ouvrages latins. Gabriel Peignot l'a inséré dans ses recherches sur la personne de Jésus-Christ. Des savants ont contesté son authenticité; mais d'au-

tres savants, comme Henri Lemnich, l'ont défendue. On a donné ce prétexte du doute, qu'on ne trouvait, à l'époque de la vie publique de Jésus-Christ, aucun Romain du nom de Lentulus qui ait séjourné à Jérusalem. Mais, outre que le nom de Lentulus n'était pas rare chez les Romains, on voit plusieurs Lentulus dans l'histoire à ce même temps : d'abord, Coïssus Cornelius Lentulus Isauricus, qui fut consul à Rome quand Notre-Seigneur avait vingt-cinq ans, et Cneius Cornélius Lentulus, qui fut consul aussi l'année suivante. Ensuite, dans ces mêmes temps, sinon légèrement plus tard, Lentulus Spinther, cité par Valère-Maxime comme un homme de cœur; et nous en citerions d'autres, si nous voulions chercher un peu. Cneius, surnommé aussi Getulicus, parce que sans doute il s'était signalé en Afrique, avait été aussi proconsul en Germanie. Ne se peut-il pas qu'un de ces Lentulus soit allé à Jérusalem, où allèrent tant d'autres Romains?

Dans tous les cas, le portrait de Notre-Seigneur, par Lentulus se rapproche beaucoup de celui qu'on met, sans doute avec moins de probabilité, sous le nom de Pilate. Le voici :

« Il y a à l'heure qu'il est en Judée un homme d'une vertu singulière, qu'on appelle Jésus-Christ. Les Barbares le croient prophète; mais ses sectateurs l'adorent comme étant descendu des dieux immortels. Il ressuscite les morts et guérit les malades par la parole ou par l'attouchement; il est d'une taille grande et bien formée; il a l'air doux et vénérable. Ses cheveux sont d'une couleur qu'on ne saurait

guère définir ; ils tombent en boucles jusqu'au-dessous des oreilles , et se répandent sur ses épaules avec beaucoup de grâce , séparés sur le sommet de la tête à la manière des Nazaréens. Son front est uni et large , et ses joues ne sont marquées que d'une aimable rougeur. Son nez et sa bouche sont formés avec une admirable symétrie ; sa barbe , épaisse et d'une couleur qui répond à celle de ses cheveux , descendant un pouce au-dessous du menton , et se divisant vers le milieu , forme à peu près la figure d'une fourche. Ses yeux sont brillants , clairs et se-reins. Il censure avec majesté , exhorte avec douceur ; soit qu'il parle ou qu'il agisse , il le fait avec gravité. Jamais on ne l'a vu rire , mais on l'a vu pleurer souvent. Il est fort tempéré , fort modeste et fort sage. C'est un homme enfin qui , pour son excellente beauté et ses divines perfections , surpasse tous les enfants des hommes. »

XXX. — LÉGENDE DU PORTRAIT

DE NOTRE-SEIGNEUR, ENVOYÉ AU ROI ABGARE.

*Jesus, auctor clementiæ,
Totius spes lætitiæ,
Dulcoris fons et gratiæ,
Veræ cordis deliciæ !*

S. BERNARD.

Nous arrivons à l'histoire d'Abgare , roi d'Édesse. Les rois d'Édesse en Syrie portaient généralement ce nom d'Abgare , comme les rois d'Égypte portaient

celui de Pharaon et les premiers empereurs romains celui de César. L'Abgare le plus connu est celui qui écrivit, dit-on, à Notre Seigneur Jésus-Christ, et auquel le divin Législateur envoya son portrait avec une lettre. Eusèbe déclare, au livre I^{er} de son Histoire ecclésiastique, qu'il a trouvé ces lettres dans les archives de la ville d'Édesse, et Nicéphore confirme ce témoignage.

Beaucoup de savants les ont déclarées apocryphes. Richard Simon ne conteste pas la découverte, mais il conteste l'authenticité. Tillemont, Valois et d'autres hommes de poids l'admettent. Nous reviendrons peut-être sur ces détails. Mais nous devons parler d'un petit livre fort rare, intitulé « Portrait de Jésus-Christ fait par lui-même, âgé de trente-deux ans, » et envoyé à Abgare, roi d'Édesse; Histoire et dissertation, par messire Jean-Baptiste Pianello, prêtre et docteur en droit canon, » volume in-12 de 60 pages, imprimé à Lyon en 1691, avec plusieurs approbations, entre autres de deux docteurs de Sorbonne, qui lui donnent raison.

L'auteur déclare qu'il a vu une copie exacte du portrait en question, dont l'original est à Rome, dans l'église de Saint-Sylvestre; et qu'il a trouvé ce portrait si ravissant, qu'il s'est décidé à écrire là-dessus son petit livre. Nous le laisserons parler un peu :

« Eusèbe, évêque de Césarée, écrivain grandement distingué parmi les savants et singulièrement estimé pour sa fidèle exactitude à écrire les faits remarquables de l'histoire de l'Église, depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à son temps, qui était le

commencement du quatrième siècle, dit ce qui suit au chapitre XIII du livre I^{er} de son histoire :

« La divinité de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, s'étant fait connaître à tous les hommes par les miracles de sa puissance, attira un nombre infini de malades des pays étrangers, qui étaient amenés par l'espoir d'être guéris.

» Abgare, qui gouvernait avec bonne renommée un petit pays au delà de l'Euphrate, et qui était consumé par une maladie incurable, instruit par le témoignage public des guérisons miraculeuses que Jésus-Christ avait prodiguées, lui écrivit pour le prier de venir, dans sa bonté, jusqu'à lui, et apporter soulagement à ses maux. — Voici sa lettre :

» Abgare, roi d'Édesse, à Jésus Sauveur, qui est apparu à Jérusalem.

» J'ai appris les guérisons que vous faites, sans le secours des herbes ni des remèdes. Vous rendez la vue aux aveugles; vous faites marcher droit les boiteux; vous guérissez la lèpre; vous chassez les démons et les esprits immondes; vous délivrez des maladies les plus invétérées; vous ressuscitez les morts. Le récit de toutes ces merveilles m'a persuadé que vous êtes Dieu ou Fils de Dieu, descendu sur la terre pour y opérer de si grands miracles. Je vous écris donc pour vous supplier de me faire l'honneur de venir chez moi et de me guérir de la maladie dont je suis tourmenté.

» On me dit aussi que les Juifs murmurent contre vous et vous tendent des pièges. J'ai une ville qui,

quoique petite , est convenable et suffisante pour nous deux. »

Voici la réponse de Jésus-Christ. On ne dit pas s'il l'a écrite de sa main divine ; mais plusieurs chroniqueurs le croient.

« Vous êtes heureux , Abgare , d'avoir cru en moi sans m'avoir vu. Car il est écrit que ceux qui m'auront vu ne croiront pas , tandis que ceux qui ne m'auront pas vu croiront et seront sauvés.

» A l'égard de ce dont vous me priez de vous aller voir , il faut que j'accomplisse ce pourquoi je suis venu , et que je retourne ensuite vers Celui qui m'a envoyé. Quand j'y serai remonté , je vous enverrai un de mes disciples , qui vous guérira et vous donnera la vie , à vous et à tous les autres. »

Quand Jésus fut monté au ciel , Thaddée , un des disciples , alla à Édesse , guérit Abgare et plusieurs autres malades , et prêcha la foi , que les habitants reçurent en même temps que leur roi , et à son exemple.

Saint Éphrem , dans l'ouvrage qu'il a intitulé son testament , ce saint dont les écrits étaient lus dans les églises après les textes sacrés , comme le rapporte saint Jérôme , saint Éphrem a écrit ce qui suit sur le sujet qui nous occupe :

« Un jour , le roi Abgare , fondateur d'Édesse , souhaitant ardemment de voir chez lui Jésus - Christ , notre Sauveur et le Maître absolu du monde , lequel s'était fait voir aux hommes revêtu d'un corps comme eux , lui manda : « J'ai su vos miracles et ce que vous avez à souffrir des Juifs. Venez demeurer avec moi ;

j'ai une ville petite ; cependant elle pourra suffire pour nous deux. Jésus-Christ, admirant la foi de ce roi, lui envoya une lettre pour bénir sa ville et la conserver. Et cette bénédiction demeurera sur Édesse jusqu'à ce que Jésus-Christ, Fils de Dieu et Dieu même, revienne du ciel sur la terre. »

Une tradition qui accompagne ce récit des lettres y ajoute que le Sauveur, admirant la foi d'Abgare, appliqua sur son visage un morceau d'étoffe, et que son portrait, d'une parfaite ressemblance, s'y appliqua aussitôt. Il envoya ce portrait miraculeux au roi d'Édesse, qui l'adora et fut guéri aussitôt. Nicéphore admet ce fait dans son Histoire ecclésiastique.

Saint Jean Damascène dit, au quatrième livre de son Traité de la foi orthodoxe :

« Il est constant dans l'histoire qu'Abgare, roi d'Édesse, envoya un peintre au Sauveur, pour avoir au moins son portrait. Mais le peintre fut si ébloui de la majesté qui jaillissait du visage divin de Jésus, qu'il ne put rien faire. Alors Notre-Seigneur mit sur sa face auguste un mouchoir, qui reçut aussitôt l'impression parfaite de tous ses traits. »

L'historien Cedrenus dit la même chose, en ajoutant : « Depuis ce présent fait au roi Abgare, nous copions et adorons ce portrait, de tradition apostolique (1). »

(1) Si l'on est curieux de savoir quels vêtements portait Notre-Seigneur, nous ne pouvons mieux répondre qu'en citant M. l'abbé J. B. E. Pascal.

« Notre-Seigneur portait-il le *pallium* (manteau) des docteurs de la loi, des scribes et des pharisiens ? L'Évangile va nous le dire.

« On sait que parmi les Juifs, ceux qui s'adonnaient à l'étude de la

XXXI. — PORTRAIT DE LA SAINTE VIERGE:

Tu es illa speciosa
 Quâ nulla est pulchrior;
 Rubicunda plus quam rosa,
 Lilio candidior.

S. BONAVENTURE.

Nicéphore a emprunté à saint Épiphane le portrait suivant de la bienheureuse Vierge Marie :

« La gravité et la plus grande décence accompa-

loi portaient le titre de maîtres ou *Rabbi*. Or, les Pharisiens donnaient ce titre à l'Homme-Dieu; ce qu'ils n'eussent point fait si le Sauveur n'eût point porté l'habit caractéristique de cette classe lettrée. Mais ce qui le prouve d'une manière décisive, c'est le récit de saint Matthieu (ch. ix), quand il met à la bouche de l'hémoroïsse ces paroles : « Si je » touche seulement la frange de son vêtement, je serai guérie. » Elle s'approcha en effet, dit l'Évangéliste, et ayant touché les franges du vêtement du Sauveur, elle fut guérie.

» Ce pallium à franges était du reste imposé aux enfants d'Israël, comme le prouve le livre des Nombres (chap. xi) : « Parle aux fils d'Israël, dit le Seigneur à Moïse, et tu leur diras qu'ils attachent des » franges aux angles de leurs manteaux, en y ajoutant des bandelettes » couleur d'hyacinthe. » Le divin Sauveur, comme on sait, prenait grand soin de respecter les coutumes du peuple juif. Il est donc hors de doute qu'il portait le pallium affecté aux docteurs de la loi judaïque.

» Quant aux autres vêtements du Sauveur, on ne peut consulter avec beaucoup de succès l'histoire évangélique. Il est cependant admis que ces vêtements étaient de trois sortes : le premier, qui couvrait immédiatement le corps, était l'*indusium*; le second, la *tunica inconsutilis*, qui était une longue et large robe à manches; le troisième enfin était le *pallium* à franges dont nous avons parlé, et dont il se drapait tout le corps. Ce pallium, chez tous ceux qui le portaient, laissait à volonté un bras libre pour agir, et comme c'était ordinairement le bras droit, le personnage qui en était revêtu ramenait sur le bras gauche cette partie du pallium. Ainsi donc, au moment de son crucifiement, le Sauveur fut dépouillé de la tunique et du *pallium* seulement. On ne lui laissa que l'*indusium*.

(Notions sur le pallium hébraïque).

gnaient toutes ses actions. Elle parlait peu et ne parlait qu'à propos. Son abord était engageant, et elle écoutait patiemment ce qu'on avait à lui dire. Constamment affable, elle était honorée et révérée de tous. Les plaisanteries et les paroles indiscrètes n'entraient jamais dans ses bienveillantes conversations. Il ne sortait de ses lèvres que des paroles douces et affables.

» Sa taille était un peu au-dessus de la moyenne. Elle avait le teint frais et légèrement bruni, les cheveux blonds, les yeux vifs et purs, les sourcils beaux et bien arqués, le nez distingué, la bouche vermeille. Elle avait de belles mains et les doigts longs ; sa figure était un peu ovale.

» Elle était ennemie de tout faste, simple dans ses manières, ne s'occupant jamais de faire ressortir les grâces de son visage ; n'ayant rien de fier, mais ayant tout ce qui caractérise la modestie et l'humilité.

» Ses habits étaient de la couleur naturelle de la laine ; ce qui est prouvé par le saint voile dont elle se couvrait la tête, et que l'on possède encore maintenant. En un mot, une grâce infinie donnait un charme divin à toutes ses actions. »

Saint Épiphané dit ailleurs, en parlant des splendeurs de Marie : « Elle est celle qu'aucune bouche » ne peut assez louer, celle dont toute langue humaine doit se garder de parler à la légère, celle » qui a plongé dans l'étonnement toutes les Vertus » des cieux, celle qui a frappé de la stupeur du ravissement et de l'extase les Trônes et les Dominations, les Puissances et les Principautés, les Anges

» et les Archanges, toutes les phalanges de l'armée
» céleste, lorsqu'ils la virent attirer sur la terre celui
» qui habite dans les cieux et le couvrir du manteau
» éternellement inséparable de notre chair mortelle. »

On sait que saint Denys l'Aréopagite eut le bonheur de voir la sainte Vierge au moment où elle allait quitter la terre, et qu'il la trouva si éclatante de beauté, qu'il l'eût adorée, dit-il, s'il n'avait su, instruit par saint Paul, qu'il n'y a qu'un Dieu.

Immaculée dans sa conception, exempte ainsi du péché originel, avec les années elle n'avait pas vieilli.

Une tradition admise dès les premiers temps nous apprend que saint Luc a peint le portrait de la bienheureuse Vierge Marie; qu'il n'a pu l'achever complètement; mais qu'il en a fait sept copies célèbres, dont la plus précieuse est à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure.

Schlegel, le poète catholique, nous dit dans une gracieuse ballade pourquoi saint Luc n'a pu donner à son portrait de Marie ce qu'on appelle la dernière main : invité par un songe à faire le portrait de la Mère de Dieu, saint Luc obtint de Marie cette faveur, en lui faisant observer combien il serait consolant pour les fidèles de pouvoir, lorsqu'elle aurait quitté la terre, prier devant son image. « Quelque jour, dit-il, votre gloire sera célébrée par toute langue; le petit enfant qui bégaye et le vieillard chancelant vous supplieront d'intercéder là-haut pour eux. »

La sainte Vierge n'a jamais prétendu à une si grande récompense. Elle se rend cependant aux prières du saint Évangéliste à qui l'ordre de la pein-

dre a été mystérieusement donné. Mais elle lui demande de lui rappeler, s'il est possible, dans son tableau, « l'heureux temps où son Enfant, sa douce félicité, jouait sur le sein de sa mère. »

Saint Luc se met à l'œuvre. Alors « une vive lumière remplit l'appartement, et des Anges entrent et sortent en agitant leurs ailes. Quelques-uns s'empresent autour du peintre ; l'un lui présente ses pinceaux, l'autre broie ses couleurs. Pour la seconde fois on voit l'Enfant Jésus sur les genoux de Marie. »

« L'ébauche était achevée. » Mais la nuit arrivait, et le peintre béni, suspendant son travail, se promet de venir un autre jour terminer son œuvre. Hélas ! quelques jours après, quand il revint, la Mère de Dieu avait quitté la terre. Il n'osa finir de mémoire un portrait si sacré. Mais, « quoique inachevé, il fait les délices des fidèles et éveille dans tous les cœurs de pieux sentiments. »

M. l'abbé Darras, qui a cité la douce poésie de Schlegel dans le chapitre xxv de sa légende de Notre-Dame, donne, au chapitre v de ce même livre, l'histoire populaire de l'admirable Vierge peinte par Fra Bartholomeo. Nous lui empruntons ce passage :

« Un jour, le peuple de Florence se portait en foule à une église dédiée à Marie, pour y contempler un chef-d'œuvre de Fra Bartholomeo. La ville entière, avide de toutes les productions de son artiste favori, se pressait aux portes de la basilique, remplissait le chœur de l'immense édifice et refluit dans les nefs latérales. C'était une Annonciation que le peintre flo-

rentin livrait ainsi à la pieuse curiosité de ses concitoyens. Une espèce de transport religieux s'était emparé de toute la multitude à l'aspect de la Vierge si suave, si modeste et si belle. Jamais un mortel n'aurait pu rêver cette tête ravissante ; nul pinceau humain n'aurait pu lui prêter la transparence de son angélique lumière et son divin sourire. Le lendemain, on disait partout, à Florence, qu'après un long travail l'artiste avait enfin achevé tout son tableau, à l'exception de la tête de la Madone. Avant d'y mettre la dernière main, il avait recueilli toutes ses forces et réveillé tous les élans de sa piété, afin de terminer dignement la partie la plus importante de sa tâche. Ce fut en vain. Fatigué de ses inutiles efforts, il s'endormit d'un profond sommeil devant son œuvre. A son réveil, il s'aperçut que la main d'un Ange y avait ajouté une tête de Vierge d'une beauté merveilleuse, et il tomba aussitôt à genoux devant elle.

» Tel était l'élan de ces âges heureux vers la divine Marie, que tout ce qui touchait à son honneur prenait aux yeux du peuple un caractère surnaturel et prodigieux. Le ciel était trop intéressé à la gloire de sa Souveraine pour ne pas partager avec la terre le soin de la soutenir et de la propager. »

On attribue la même intervention miraculeuse à l'une des Vierge de frère Angelico de Fiésole.

Qu'on nous pardonne de donner ici un portrait d'une autre main. Dans le mystère de la Passion, par Jean Michel, la sainte Vierge se peint elle-même en ce gracieux dialogue. On lui demande, lorsqu'elle est encore dans le Temple :

Que voulez-vous ?

Elle répond :

Vivre en simplesse.

— Et l'état mondain ?

— Je le laisse.

— Que souhaitez-vous ?

— Dieu servir.

— Après ?

— Sa grâce desservir.

— Voulez-vous pompeux habit ?

— Non.

— De quoi parée ?

— De bon renom.

Mais la sainte Vierge oblige Satan lui-même à célébrer ses louanges. Il parle d'elle avant son mariage en ces termes :

Elle est plus belle que Lucrèce ,
Plus que Sara dévote et sage ,
C'est une Judith en courage ,
Une Esther en humilité ,
C'est Rachel en honnêteté.
En langage est aussi bénigne
Que la sibylle Tiburtine ;
Plus que Pallas a de prudence ;
De Minerve elle a l'éloquence ;
C'est la nonpareille qui soit.
Je suppose que Dieu pensoit
A racheter l'humain lignage ,
Quand il la fit....

« La plus sainte des Vierges ne pouvait être mieux louée que par le démon , dit un critique que nous citerons plus loin. Il y a là une confusion de la fable et de la vérité qui ne va pas mal au caractère et à l'émotion du diable. »

XXXII. — L'HÉMORROÏSSE.

Maximin fit enlever la statue; mais il ne put détruire la mémoire du fait.

(ASTERIUS, dans la *Biblioth. de Photius*.)

« Comme Jésus allait à la maison de Jaïre pour guérir sa fille et qu'il était pressé par la foule du peuple, une femme qui était depuis douze ans malade d'une perte de sang, et qui avait dépensé son bien à se faire traiter par les médecins sans en obtenir soulagement, s'approcha de lui par derrière et toucha la frange de son pallium; car elle disait en elle-même : Si je touche seulement son manteau, je serai guérie.

» Jésus aussitôt demanda qui l'avait touché. Pierre lui répondit : Maître, la foule du peuple vous presse et vous accable, et vous demandez qui vous a touché ! Mais Jésus repartit : Quelqu'un m'a touché, car j'ai reconnu qu'une vertu sortait de moi.

» L'hémorroïsse, se voyant ainsi découverte, se jeta à ses pieds et lui déclara devant tout le peuple ce qui l'avait portée à toucher son manteau, et comment elle avait ressenti aussitôt l'effet qu'elle en espérait. — Ma fille, lui dit Jésus, votre foi vous a guérie; allez en paix (1). »

De curieuses circonstances s'ajoutent au fait évangélique que nous venons de reproduire. Eusèbe de Césarée raconte que l'hémorroïsse ne fut pas ingrate,

(1) S. Luc, ch. viii; S. Matthieu, ch. ix.

et qu'elle employa ce qui lui restait de ressources à faire élever dans la ville de Panéade, qu'elle habitait, un monument de bronze où elle-même était moulée à genoux, les bras ouverts, devant Notre-Seigneur debout et lui tendant la main.

Au pied de la statue de Notre-Seigneur une plante s'éleva, une plante inconnue; et dès qu'elle avait atteint la frange du pallium, elle acquérait une vertu merveilleuse, celle de guérir de toute maladie ceux qui en faisaient usage. Eusèbe ajoute qu'il a vu cette statue encore debout.

Eusèbe vivait au troisième siècle; il mourut dans le premier tiers du quatrième. Or, son récit est confirmé par saint Jean Damascène et par d'autres Pères. Photius a conservé un passage d'Astérius, évêque d'Amasée, qui vivait encore au commencement du cinquième siècle, et qui dit que ce témoignage de reconnaissance de l'hémorroïsse resta debout pendant de longues années, pour la confusion de ceux qui osaient douter du récit des Évangélistes.

Il ajoute que Maximin, qui rendait aux idoles un culte impie, irrité des honneurs que le monument de Panéade attirait à Jésus-Christ, fit enlever la statue, mais sans pouvoir effacer la mémoire du fait.

Cependant on n'avait pas brisé la sainte image, et sous Constantin on la remit dans l'enceinte de l'église.

Ce fut Julien l'Apostat qui la fit mettre en pièces, après l'avoir fait traîner dans les rues.

Les séides de ce prince remplacèrent l'image sacrée de Jésus-Christ par la statue de l'Apostat. Or, il

y a lieu de croire qu'une autre autorité ne trouva pas cette substitution convenable ; car, très-peu de temps après qu'on eut érigé si audacieusement la statue de Julien en lieu révééré, le tonnerre la brisa et en dispersa les morceaux.

Saint Ambroise et d'autres Pères croient que sainte Marthe, la sœur de Marie-Madeleine et de Lazare, était l'hémorroïsse guérie par Notre-Seigneur. D'autres la confondent avec la Véronique dont nous parlerons plus tard. Ils s'appuient sur une lettre adressée à Hérode. Jean Malala, dans sa Chronique qu'il écrivit au commencement du dixième siècle, et qui va jusqu'au temps de Justinien, raconte qu'Hérode-Antipas étant venu à Panéade, une femme riche, qui se trouvait alors dans cette ville et qui se nommait Véronique, voulant élever un monument à Jésus-Christ, à qui elle devait la vie, crut devoir implorer l'assentiment d'Hérode, et lui écrivit une lettre où, après des compliments nécessaires, elle lui dit qu'elle s'approche de lui dans l'espérance ferme qu'il approuvera ses vœux. Elle raconte alors qu'elle souffrait depuis l'enfance d'un flux de sang que les médecins n'avaient pu guérir ; que ses ressources s'épuisaient, lorsque la renommée du Christ et de ses miracles vint à elle. Aussitôt elle courut à lui comme à un Dieu. Honteuse de sa maladie et n'osant la déclarer publiquement, elle rapporte le prodige conservé par les saints Évangiles, et elle supplie Hérode d'approuver qu'elle témoigne sa reconnaissance par un monument.

Hérode, stupéfait d'un tel miracle, répond : O femme ! ta guérison mérite bien une statue ; érige-la

comme tu la voudras, et rends à Celui qui t'a sauvée les honneurs que tu désires lui rendre.

XXXIII.

RÉSUMÉ DE LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS-CHRIST.

Heureux qui tient la route où ma voix le convie!
 Les ténèbres jamais n'approchent qui me suit ;
 Et partout, sur mes pas, il trouve un jour sans nuit,
 Qui porte jusqu'au cœur la lumière de vie.

(P. CORNEILLE, *l'Imitation de Jésus-Christ*.)

Nous devons renvoyer le lecteur aux textes évangéliques pour la plupart des faits éclatants de Notre-Seigneur dans sa vie publique. Ses augustes entretiens avec Nathanaël et avec la Samaritaine sont aussi des miracles, car ils ont produit de solides conversions, et de ces deux nouveaux fidèles des disciples zélés.

Il rendit la vie au fils de l'officier de Capharnaüm ; il affermit la foi des Apôtres par la pêche miraculeuse ; il guérit la belle-mère de saint Pierre, et donna la santé, en plusieurs occasions, à des multitudes de malades.

Il confondit, par ses sages réponses, la science des savants, et déjoua les pièges des tentateurs.

Il apaisa les tempêtes et commanda à la mer et aux vents. En diverses rencontres, il chassa les démons, qui ne s'expliquaient pas sa puissance, et il délivra les possédés.

Il ressuscita la fille de Jaïre, le fils unique de la veuve de Naïm, et Lazare, mort depuis quatre jours.

Les paralytiques lui durent le bonheur de reprendre le mouvement et la vie; il rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets. Toutes les infirmités, comme les démons, comme la mort même, se retiraient à sa voix. La lèpre et les plaies hideuses s'évanouissaient devant son regard.

Il nourrissait un jour cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux petits poissons; un autre jour, de sept pains, il en nourrit quatre mille avec leurs femmes et leurs enfants.

Il instituait une morale et des règles de mœurs qui ne venaient pas de la terre. Il consolait les affligés, soutenait les faibles, protégeait les petits et les pauvres, relevait les pécheurs, et inaugurait le règne de la miséricorde et de la charité.

Il refaisait de la race humaine ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être, une famille, en créant la vraie fraternité. Dans cette famille il établissait formellement l'unité, dont il faisait saint Pierre le chef.

Pour être compris de tous, il enseignait souvent en paraboles.

Il pardonnait sur-le-champ au repentir, témoin la femme adultère, la Madeleine, le bon larron.

Il nous apprenait à prier et nous révélait la puissance de la prière. Il nous donnait les conseils de la perfection, qui a pour base le détachement et l'humilité.

Les légendaires ont peu touché à la vie publique de Jésus. Sainte Marie-Madeleine, sainte Marthe et Lazare n'ont de légendes qu'après la résurrection.

Zachée le publicain devint plus tard un saint révééré en France sous le nom de saint Amadour ou Amateur, et le petit enfant béni par le Sauveur en présence des Apôtres deviendra saint Ignace, l'illustre martyr.

Nous retrouverons ces récits ailleurs.

Nous croyons devoir, et nous le faisons à regret, mais nous ne devons rien omettre, donner ici les impuissants efforts faits par les Talmudistes pour renverser cette *pièce angulaire* contre laquelle ils se sont brisés.

XXXIV.

LA VIE DE JÉSUS SELON LES JUIFS.

O miseras hominum mentes ! O pectora caeca !

(LUCRÈCE, liv. II.)

Les rabbins, dans le plus poli de leurs Talmuds, car ils en ont deux, celui de Jérusalem et celui de Babylone, dans celui de Babylone donc, les rabbins ont de Notre Seigneur Jésus-Christ une vie qui n'est qu'un odieux roman. Quoique excessif dans l'absurde, nous donnons place à ce récit, qui n'a pas besoin de réfutation. Il a été détaché de la monstrueuse collection dont il fait partie par le savant Wagenseil, qui, à côté du texte hébraïque, en a donné la traduction latine, dans son utile ouvrage intitulé *Tela ignea Satanae* (1). Nous reproduisons ici la version française

(1) « *Les traits enflammés de Satan*, c'est-à-dire anecdotes apocryphes et horribles imaginées par les Juifs contre Jésus-Christ, notre Dieu, et contre les Chrétiens. » 2 vol. in-4°. Altorf, 1681.

qui se trouve dans l'*Histoire de l'établissement du Christianisme*, tirée des seuls auteurs juifs et chrétiens, par J. B. Bullet; et M. l'abbé Cayot, dans sa précieuse *Histoire de la religion chrétienne, d'après ceux qui avaient intérêt à la combattre*, cite plusieurs faits du tableau qu'on va lire, comme preuve flagrante de la vérité des miracles de Notre-Seigneur, qu'ils ne nient nulle part, mais qu'ils attribuent à la magie. Ce serait une magie dont il n'y a jamais eu d'autres exemples.

« L'an du monde 3671, sous le règne de Jannée, il y avait à Bethléem un nommé Joseph Pandéra, qui fut épris d'une jeune coiffeuse nommée Miriam (c'est Marie); elle devint enceinte, et lorsque son enfant, qu'elle nomma Jésus, fut en âge d'être instruit, elle lui donna pour maître un certain Elchanan, sous lequel il fit les plus grands progrès.

» C'était la coutume, lorsqu'on passait devant les sénateurs du Sanhédrin, de se voiler le visage, de courber la tête et de fléchir le genou pour leur faire honneur. Jésus ayant refusé de leur rendre cet hommage, ils le déclarèrent infâme, au son de trois cents trompettes, et le bannirent du pays.

» Jésus, que le Talmud appelle Jéhoscua, se voyant ainsi noté, se retira dans la haute Galilée, où il demeura quelque temps.

» Il y avait alors dans la partie la plus sainte du Temple, qu'on appelait le Saint des saints, une pierre sur laquelle était gravé le nom ineffable de Dieu. Les sages de la nation, craignant que les jeunes gens n'apprirent ce nom et ne s'en servissent pour

causer de grands maux, formèrent, par art magique, deux lions d'airain, qu'ils placèrent à l'entrée du Saint des saints, l'un à droite, l'autre à gauche, et si un impie voulait pénétrer dans ce lieu redoutable pour y apprendre le nom sacré, les lions rugissaient contre cet homme si furieusement, que la frayeur qu'ils lui causaient rendait sa tentative vaine (1).

» Jésus, étant venu en cachette à Jérusalem, parvint à entrer dans le Saint des saints. Il y apprit le nom ineffable de Dieu. Ayant écrit ce nom sur du parchemin, il le prononça, pour se préserver de toute douleur; il se fit alors une incision dans la chair; y cacha ce parchemin, et referma la plaie en prononçant le nom une seconde fois.

» Il faut, poursuit le texte, que Jésus ait employé l'art magique pour entrer dans le Saint des saints sans que les prêtres le lui eussent permis et sans que les lions aient rugi. Ainsi il est manifeste que c'est par le secours du démon qu'il fit toutes ces choses. Jésus, étant sorti de Jérusalem, ouvrit de nouveau la plaie qu'il s'était faite, et en ayant tiré le parchemin, il apprit parfaitement le nom redoutable. Il passa aussitôt à Bethléem, lieu de sa naissance : — Où sont, dit-il aux habitants de cette ville, ceux qui publient que je suis né d'un adultère? Ma mère m'a enfanté sans cesser d'être vierge : je suis le Fils de Dieu, c'est moi qui ai créé le monde; c'est de moi qu'Isaïe a parlé lorsqu'il a dit : *Voici qu'une vierge concevra.*

(1) Suivant d'autres traditions, les deux lions d'airain étaient l'ouvrage de Salomon, qui avait fait la plupart de ces prodiges au moyen de la connaissance qu'il avait du nom ineffable de Dieu.

» Les Bethlémites lui dirent : — Prouvez-nous par quelques miracles que vous êtes Dieu. — J'y consens, leur répondit-il : apportez-moi un homme mort, et je le ressusciterai.

» Ce peuple courut avec empressement ouvrir un tombeau, où il ne se trouva que des ossements secs, qui furent apportés devant Jésus; il rangea tous les os, les revêtit de peau, de chair, de nerfs, et rendit la vie à cet homme.

» La foule, à la vue de ce prodige, fut transportée d'enthousiasme : — Quoi ! leur dit-il, vous admirez cela ! Faites venir un lépreux, et je le guérirai.

» Comme on lui eut amené un lépreux, il le guérit sur-le-champ, en prononçant de même le nom ineffable.

» Les habitants de Bethléem, frappés de ces merveilles, se prosternèrent devant lui et l'adorèrent en lui disant : *Vous êtes véritablement le Fils de Dieu.*

» Le bruit de ces merveilles ayant été porté à Jérusalem, les méchants en eurent beaucoup de joie; mais les gens de bien, les sages, les sénateurs, en ressentirent la douleur la plus amère. Ils prirent la résolution d'attirer Jésus à Jérusalem, afin de le condamner à mort. Pour cela, ils lui députèrent deux membres du petit Sanhédrin, qui se transportèrent auprès de lui et l'adorèrent. Jésus crut qu'ils venaient augmenter le nombre de ses disciples, et il les reçut avec bonté. Ces sénateurs, s'étant ainsi insinués dans ses bonnes grâces, lui dirent : — Les sages et les personnages les plus considérables de Jérusalem nous ont envoyés près de vous pour vous prier de

venir dans cette ville, parce qu'ils ont appris que vous étiez le Fils de Dieu. Jésus leur répondit : — On leur a dit la vérité; je ferai ce qu'ils souhaitent, à condition que tous les sénateurs du grand et du petit Sanhédrin viendront au-devant de moi et me recevront avec le respect que les esclaves doivent à leur maître.

» La condition ayant été acceptée, Jésus se mit en chemin avec les députés. Lorsqu'il fut arrivé à Nobé, qui est près de Jérusalem, il dit aux députés : — N'y a-t-il pas ici un bel âne? Les députés lui ayant répondu qu'il y en avait un, il leur dit de le faire venir, et l'ayant monté, il alla à Jérusalem.

» Toute la ville courut au-devant de lui pour le recevoir. Pendant cette espèce de triomphe, Jésus criait au peuple : — Je suis celui dont le prophète Zacharie a prédit la venue en ces termes : *Voici votre Roi qui vient à vous, ce roi juste et sauveur; il est pauvre et monté sur un âne*. A ces paroles, la multitude fondit en larmes, chacun déchira ses vêtements, et les plus gens de bien de la nation allèrent trouver la reine Héleine (ou Oleine), épouse du roi Jannée, qui régnait après la mort de son mari :

» — Cet homme qui vient d'entrer, lui dirent-ils, mérite la mort, parce qu'il séduit le peuple. Permettez-nous de le saisir.

» — Faites-le venir ici, répondit la reine, je veux moi-même instruire cette affaire.

» Elle avait le projet, en parlant ainsi, de le tirer de leurs mains, parce que Jésus était son parent.

» Les sages, qui pénétraient son dessein, lui di-

rent : — Gardez-vous, reine, de favoriser cet homme. Par ses enchantements il séduit le peuple ; il a volé le nom ineffable. Songez plutôt à le punir comme il le mérite. — Je ferai ce que vous souhaitez, leur dit la reine ; mais auparavant faites-le paraître devant moi, pour que je puisse voir ce qu'il fait, car tout le monde m'assure qu'il opère les plus éclatants prodiges.

» Pour obéir à la reine, ils firent venir Jésus.

» — J'ai appris, lui dit cette princesse, les miracles que vous faites ; faites-en quelqu'un devant moi.

» — Je ferai ce qu'il vous plaira, répondit Jésus ; je vous demande seulement de ne pas me mettre entre les mains de ces scélérats.

» — Ne craignez point, lui dit la reine.

» — Faites venir, reprit Jésus, un lépreux, et je le guérirai.

» On lui présenta un lépreux, qu'il guérit sur-le-champ, en lui imposant la main et prononçant le nom ineffable.

» — Apportez, dit encore Jésus, un cadavre.

» Ce qui ayant été fait, il le ressuscita de la même manière qu'il avait guéri le lépreux.

» — Comment, dit alors la reine aux sages, osez-vous dire que cet homme est magicien ? Ne l'ai-je pas vu de mes yeux faire des miracles qui témoignent qu'il est le Fils de Dieu ? Sortez d'ici, et ne portez jamais de semblables accusations devant moi.

» Les sages, ainsi rebutés, cherchèrent un autre expédient pour se saisir de Jésus. Il leur fallait quelqu'un qui se hasardât à apprendre le nom ineffable,

pour le confondre. Un nommé Judas s'offrit à eux dans ce dessein, exigeant seulement qu'ils se chargeassent du péché qu'il commettrait en apprenant le saint nom; et les sages s'en chargèrent volontiers.

» Judas alla donc dans le Saint des saints, où il fit tout ce que Jésus avait fait; après quoi il se promena par la ville de Jérusalem en criant :

» — Où sont ceux qui disent que cet homme est le Fils de Dieu? Est-ce que moi, qui ne suis qu'un pur homme, je n'ai pas le pouvoir de faire ce que Jésus a fait?

» La reine, ayant appris ce que disait Judas, voulut qu'on le lui amenât, ainsi que Jésus.

» — Faites-nous, dit-elle à Jésus, quelque prodige pareil à ceux que vous avez déjà faits devant moi.

» Ce qu'il exécuta sur-le-champ.

» — Ne sòyez point surprise, dit Judas à la reine, de ce que vous voyez; il peut s'élever au ciel, et je puis l'en précipiter. C'est là un de ces magiciens dont Moïse nous a avertis de nous défier.

» Jésus disait au contraire :

» — Je suis le Fils de Dieu; c'est moi que David, mon aïeul, avait en vue lorsqu'il a écrit : « Le Seigneur m'a-dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui; » et dans un autre endroit : « Jéhova a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. » Je vais monter à mon Père céleste, vous le verrez de vos yeux. Toi, Judas, tu ne pourras t'élever jusque-là.

» A l'instant, Jésus prononça le nom ineffable; aussitôt un tourbillon de vent l'emporta entre le ciel et la terre.

» Judas, au même moment, prononça aussi le saint nom, et il fut pareillement enlevé entre la terre et le ciel.

» Ainsi Jésus et Judas volaient tous deux en l'air, à la grande surprise de tous les spectateurs.

» Judas, ayant prononcé une seconde fois le nom tout-puissant, se jeta contre Jésus pour le faire tomber. Mais Jésus, l'ayant prononcé aussi, se lança sur Judas; et tous deux luttèrent ensemble. Judas, reconnaissant que ses efforts étaient inutiles, employa un stratagème; il fit de l'eau sur Jésus. Souillés alors tous deux par cette action, ils furent privés du pouvoir que leur donnait le nom ineffable, et tombèrent à terre.

» Alors on prononça une sentence de mort contre Jésus, et on lui dit qu'il pouvait éviter le supplice s'il faisait de nouveau les prodiges qu'il avait faits auparavant. Jésus, l'ayant tenté en vain, s'abandonna aux pleurs. Ses disciples et la foule qui lui était attachée, voyant cela, attaquèrent les sages et les sénateurs, et procurèrent à Jésus la liberté de sortir de Jérusalem. Il courut au Jourdain, s'y purifia, et en prononçant le nom sacré, il fit de nouveaux miracles; entre autres merveilles, il jeta sur l'eau deux meules, les fit nager, s'assit dessus et prit des poissons, qu'il donnait aux foules qui le suivaient.

» En apprenant ces nouveaux prodiges, les sages et les sénateurs se trouvèrent plus embarrassés qu'auparavant. Mais Judas leur promit de les tirer de peine. Il se mêla, sans se faire connaître, à la multitude qui escortait Jésus, et vers minuit, il lui procura, par

ses enchantements, un sommeil profond, pendant lequel il ouvrit avec son couteau l'endroit du corps où était caché le morceau de parchemin qui portait le nom ineffable.

» Jésus, s'étant éveillé, fut saisi d'une grande crainte en se sentant dépouillé de son pouvoir. Il pria ses disciples de l'accompagner à Jérusalem, espérant n'être pas reconnu parmi eux; il se proposait d'entrer de nouveau dans le Saint des saints, et d'enlever une seconde fois le nom tout-puissant. Mais il ne savait pas que Judas était avec les siens.

» Judas dit alors aux disciples de Jésus, qui ne l'avaient pas plus reconnu que leur maître : — Prenons tous des habits semblables, afin que personne ne puisse distinguer Notre-Seigneur.

» Cet avis ayant été adopté, la troupe se mit en chemin pour aller célébrer la Pâque à Jérusalem. Lorsqu'ils y furent entrés, Judas alla en secret trouver les sages et leur dit :

» — Jésus viendra demain au Temple pour offrir l'agneau pascal; là vous pourrez le saisir; mais parce qu'il a avec lui deux mille hommes, tous habillés comme lui, pour que vous ne vous trompiez pas, je me prosternerai devant lui lorsque nous serons arrivés dans le parvis.

» Le lendemain, Jésus étant venu au Temple, Judas se jeta à ses pieds, comme il en était convenu. Alors tous les citoyens de Jérusalem, bien armés, se saisissent de Jésus, tuent plusieurs de ceux qui l'accompagnaient, et en arrêtent quelques-uns, tandis que le reste prend la fuite dans les montagnes.

» Les sénateurs firent attacher Jésus à une colonne de marbre, le firent fouetter, et lui mirent une couronne d'épines sur la tête.

» Cet infâme, ayant eu soif, demanda un peu d'eau, et on lui donna du vinaigre. L'ayant bu, il poussa un grand cri, et dit : C'est de moi que David, mon aïeul, a écrit : *Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et du vinaigre pour étancher ma soif*. Il se mit ensuite à pleurer, et dit en se plaignant : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Les sages lui dirent : *Si tu es le Fils de Dieu, pourquoi ne te délivres-tu pas de nos mains ?* Jésus répondit : Mon sang doit expier les péchés des hommes, ainsi que l'a prédit Isaïe par ces mots : *Sa blessure sera notre salut*.

» Ils conduisirent ensuite Jésus devant le grand et le petit Sanhédrin, qui le condamnèrent à être lapidé et pendu. Après l'avoir lapidé, on voulut le pendre à un arbre ; mais tous les bois auxquels on voulait l'attacher se rompaient, parce que Jésus, prévoyant qu'on le pendrait après sa mort, avait enchanté tous les bois par le nom ineffable. Judas rendit la précaution qu'il avait prise inutile, en tirant de son jardin un grand chou, auquel on l'attacha.

» Le soir, les sages, pour ne pas violer la loi, le firent enterrer dans l'endroit où il avait été lapidé. Vers minuit, ses disciples vinrent à son tombeau, qu'ils arrosèrent de leurs larmes. Judas, l'ayant su, vint secrètement enlever le cadavre, l'enterra en son jardin, dans le canal d'un ruisseau dont il avait détourné l'eau jusqu'à ce que la fosse fût faite et couverte. Les disciples de Jésus étant retournés le len-

demain au tombeau de leur maître, et continuant de le pleurer, Judas leur dit : — Pourquoi pleurez-vous ? Ouvrez le tombeau, et voyez celui qu'on y a placé. Les disciples, ayant ouvert le sépulcre, et n'y trouvant point le corps de leur maître, se mirent à crier : — Il n'est pas dans le tombeau ; il est monté au ciel, comme il nous l'a dit lorsqu'il était vivant.

» La reine Héleine, ayant appris le supplice de Jésus, fit venir les sages, et leur demanda ce qu'ils avaient fait de son corps. Ils lui répondirent : — Nous l'avons fait enterrer, comme la loi l'ordonne. Elle leur dit : — Faites-le apporter ici. Les sages allèrent au tombeau, et n'y ayant pas trouvé le corps, ils retournèrent auprès de la reine, et lui dirent : — Nous ne savons qui a enlevé ce cadavre du tombeau où nous l'avions fait mettre. La reine leur dit : — Vous ne l'avez pas trouvé, parce qu'il est le Fils de Dieu et qu'il est monté au ciel auprès de son Père, ainsi qu'il l'a prédit lorsqu'il vivait. — Reine, lui dirent les sages, gardez-vous de penser ainsi ; c'était véritablement un enchanteur et un homme infâme.

» — Qu'est-il besoin d'un plus long discours ? dit la reine. Si vous me faites voir son corps, je vous croirai innocents, sinon vous serez tous punis de mort. — Accordez-nous quelque temps, répliquèrent les sages, pour faire des recherches à ce sujet.

» La reine leur accorda trois jours, pendant lesquels ils indiquèrent un jeûne solennel. Les trois jours étant presque écoulés sans qu'ils eussent recouvré ce corps, plusieurs d'entre eux s'enfuirent de Jérusalem pour se soustraire au courroux de la reine.

Un d'eux, nommé Rabbi Tanchuma, errant par la campagne, vit Judas assis dans son jardin, où il prenait de la nourriture.

» — Quoi! Judas, lui dit Tanchuma, vous prenez de la nourriture, tandis que tous les Juifs jeûnent et sont à la veille des plus grands malheurs? — Pourquoi donc, demanda Judas, a-t-on indiqué ce jeûne? — Ce fils infâme, lui répondit Tanchuma, en est la cause : il a été lapidé et pendu, comme vous savez ; mais on ne trouve point son corps dans le tombeau où il avait été mis, ce qui donne lieu aux méchants qui lui sont attachés de dire qu'il est monté au ciel ; et la reine Héleine nous a menacés de mort si nous ne le retrouvions pas. — Venez, lui dit Judas, je vous montrerai le cadavre que vous cherchez ; c'est moi qui l'ai enlevé, parce que je craignais que la troupe impie qui le suivait ne l'enlevât elle-même ; je l'ai enterré dans mon jardin ; il est dans le canal du ruisseau qui y passe.

» Tanchuma retourna promptement à Jérusalem, où il apprit aux sages ce que Judas venait de lui découvrir. Tous courent au jardin de Judas ; on tire le cadavre de l'endroit où il était placé ; on l'attache à la queue d'un cheval, et on le traîne ainsi devant la reine, qui, chargée de confusion, ne sut que répondre.

» Pendant qu'on traînait ainsi le corps de Jésus, ses cheveux furent arrachés ; c'est pourquoi les moines se rasent.

» Les Nazaréens, ou disciples de Jésus, irrités de la mort ignominieuse que les Juifs avaient fait souf-

frir à leur maître, se séparèrent d'eux, et ils en vinrent à ce point de haine que dès qu'un Nazaréen trouvait un Juif, il le massacrait. Leur nombre s'étant accru prodigieusement pendant trente ans, ils s'assemblaient en troupes et empêchaient les Juifs de venir à Jérusalem aux grandes solennités.

» Tandis que les Juifs étaient dans la consternation à la vue de ces malheurs, la religion des Nazaréens prenait chaque jour des accroissements et se répandait au loin. Douze hommes, qui se disaient les envoyés du pendu, parcouraient les royaumes pour lui faire des disciples. Ils s'attachèrent un grand nombre de Juifs, parce qu'ils avaient beaucoup d'autorité et qu'ils confirmaient la religion de Jésus.

» Les sages, affligés de ce progrès, recoururent à Dieu et lui dirent : — Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous que les Nazaréens prévalent contre nous et massacrent un nombre infini de vos serviteurs ? Nous ne sommes plus qu'un petit troupeau ; pour la gloire de votre nom, suggérez-nous ce que nous devons faire afin d'être délivrés de ces méchants.

» Quand ils eurent fini cette prière, un des anciens, nommé Simon Céphas, à qui Dieu s'était fait entendre, se leva et dit aux autres : — Mes frères, écoutez-moi : si vous m'approuvez, je réduirai ces scélérats ; mais il faut que vous vous chargiez du péché que je commettrai. Ils lui répondirent tous : — Nous nous en chargeons ; effectuez.

» Simon, ainsi rassuré, alla dans le Saint des saints, écrivit le nom ineffable sur une bande de parchemin

qu'il cacha dans une incision de sa chair; sorti du Temple, il retira son morceau de parchemin, apprit le nom ineffable et se transporta dans la ville métropole des Nazaréens. Là, il cria à haute voix : — Que tous ceux qui croient en Jésus viennent à moi, car c'est lui qui m'envoie.

» Aussitôt une multitude, aussi nombreuse que les grains de sable qui sont au bord de la mer, accourut en disant : — Prouvez-nous par quelque prodige que vous êtes l'envoyé de Jésus. — Quel prodige, répliqua-t-il, souhaitez-vous? — Nous voulons, lui dirent-ils, que vous fassiez les prodiges que Jésus a faits lorsqu'il était vivant.

» Simon ordonne qu'on lui amène un lépreux, et lui ayant imposé les mains, il le guérit; il commande qu'on lui apporte un cadavre, et il le ressuscite de la même manière. Ces scélérats, ayant vu ces merveilles, se prosternèrent devant lui en disant : Vous êtes véritablement envoyé par Jésus, puisque vous avez fait les mêmes prodiges qu'il a faits lorsqu'il était vivant. Alors Simon Céphas leur dit : — Jésus m'a ordonné de venir vers vous; promettez-moi avec serment de faire tout ce que je vous commanderai. — Nous le ferons, s'écrièrent-ils.

» Simon reprit : — Il faut que vous sachiez que ce pendu a été l'ennemi des Juifs et de leurs lois, et que, suivant la prophétie d'Osée, ils ne sont pas son peuple. Quoiqu'il soit en son pouvoir de les détruire en un moment, il ne veut pas le faire, mais il désire au contraire qu'ils restent sur la terre, pour qu'ils soient un monument éternel de son supplice. Au reste,

Jésus n'a souffert que pour vous racheter de l'enfer, et il vous commande par ma bouche de ne point faire de mal aux Juifs, de leur faire au contraire tout le bien qui dépendra de vous. Il exige encore que vous ne célébriez plus la fête des Azymes; qu'en place de cette solennité, vous célébriez le jour de sa mort; que la fête de son ascension au ciel vous tienne lieu de la Pentecôte que célèbrent les Juifs, et le jour de sa naissance, de la fête des Tabernacles.

» Ils lui répondirent : — Nous exécuterons ponctuellement tout ce que vous nous avez ordonné; nous vous demandons seulement de demeurer avec nous. — J'y resterai, leur dit-il, si vous voulez me bâtir une tour au milieu de la ville pour me servir de logement. On lui bâtit une tour, dans laquelle il s'enferma, vivant de pain et d'eau l'espace de six ans, au bout desquels il mourut, et fut enterré dans cette même tour, comme il l'avait ordonné. On voit encore à Rome cette tour, qu'on appelle *Peter*, qui est le nom d'une pierre, parce que Simon était assis sur une pierre jusqu'au jour de sa mort.

» Après la mort de Simon, un homme sage, nommé Élie, vint à Rome, et dit publiquement aux disciples de Jésus : — Sachez que Simon Céphas vous a trompés; c'est moi que Jésus a chargé de ses ordres, en me disant : — Va, et dis-leur que personne ne croie que je méprise la loi. Reçois tous ceux qui se feront circoncire. Que ceux qui refuseront la circoncision soient noyés. Jésus veut encore que ses disciples n'observent plus le sabbat, mais le premier jour de la semaine. Il ajouta à cela plusieurs autres mauvais

règlements. Le peuple lui dit : — Montrez-nous par quelque prodige que Jésus vous a envoyé. — Quel prodige désirez-vous? leur dit-il... A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'une grosse pierre tomba sur sa tête et l'écrasa.

» Ainsi périssent, Seigneur, tous vos ennemis; et que ceux qui vous aiment soient comme le soleil lorsqu'il brille dans son plus grand éclat. »

Cette viẽ de Notre-Seigneur a été écrite cinq cents ans après les faits. Il semble que les Juifs auraient dû chercher à nier ses miracles; ils ne l'ont pas pu; ils les ont reconnus, ainsi que ceux de ses Apôtres; mais ils les ont ignoblement travestis, sans songer que leur travail était, par sa nature même, un des plus évidents témoignages de la vérité des saints Évangiles.

XXXV. — SECONDE VIE DE JÉSUS,

SELON LES JUIFS.

Ubi sana fides non est, non potest esse justitia.

(S. AUGUSTINI *contra Petilianum*.)

Il y a, par les Juifs, une autre Vie de Jésus-Christ. Huldric l'a publiée à Leyde en 1705, avec réfutation (inutile) des contes ridicules dont les Juifs l'ont défigurée. Basnage, en 1716, l'a résumée dans son Histoire des Juifs, et l'abbé Robin, chapelain de Louis XVI, l'a admise dans sa collection des Vies des grands hommes du Christianisme et de ceux qui

se sont fait connaître relativement à cette religion. Voici rapidement cette autre œuvre de haine :

« Jésus naquit sous Hérode le Grand. Ce fut à lui qu'on dénonça Pandéra. Il voulut le poursuivre, ainsi que Marie et son fils. Mais comme ils avaient fui en Égypte, Hérode se transporta à Bethléem et en massacra tous les enfants.

» Jésus, qui lui avait échappé, eut pour précepteur Jomé, fils de Pérachia, qui avait étudié sous Akiba (1). Ce dernier alla à Nazareth, pendant que l'Enfant Jésus se distinguait à l'école; et, d'après ce que lui dirent les ennemis de cet Enfant, il lui rasa la tête et la lava avec une eau qui devait empêcher les cheveux de repousser.

» Ainsi rasé, Jésus vit qu'on le fuyait. Il rassembla donc autour de lui quelques disciples, auxquels il expliquait la loi d'une manière toute différente des traditions reçues. Il leur persuada de se raser aussi la tête, afin que l'on reconnût qu'ils étaient attachés à lui et à sa doctrine. Hérode fit poursuivre ces novateurs. Mais il n'y eut que Jean qui eut le malheur de se laisser prendre; ce qui lui coûta la tête.

» Cependant Jésus prêcha dans le désert qu'il était Dieu, né d'une vierge, conçu du Saint-Esprit; il as-

. (1) Il faut que le rabbin Akiba ait vécu bien longtemps pour avoir été le maître de Pérachia; car on le voit, l'an 130 de l'ère chrétienne, dans le parti du faux messie Barcochébas, massacrant les chrétiens et commettant de telles horreurs que l'empereur Adrien, lui rendant cruauté pour cruauté, le fit écorcher vif. Sa femme et ses enfants furent exterminés avec lui. Les Juifs disent qu'il avait cent vingt ans. Mais s'il fut le maître de Pérachia, dont nous ne connaissons que le nom assez peu harmonieux, les Juifs se trompent de moitié.

sura qu'il était le vrai Rédempteur, et que ceux qui croyaient en lui auraient part au siècle à venir. Il soutenait qu'il fallait abolir la loi, parce que mille générations avaient passé depuis David, et que le prophète enseigne que la parole a été commandée à mille générations. Il opérait des miracles par la vertu du nom de Jéhova, qu'il avait pris dans le Temple.

» Lorsqu'on voulut s'emparer de Jésus, on gagna son hôte, qui lui donna du vin mixtionné, et cette boisson lui fit oublier le nom ineffable. Sans cette précaution, on n'aurait pu le saisir. On le conduisit avec ses disciples au roi Hérode, qui ordonna qu'on attendît la fête des Tabernacles pour les lapider tous. Il voulait que l'exécution se fît en présence de tout le peuple.

» Le roi alors envoya par toute la terre une lettre où on lisait que, si quelqu'un voulait défendre la cause de Jésus, il devait se présenter devant le conseil. Il demanda même avis au sanhédrin de Worms, lequel opina qu'il ne fallait pas faire mourir Jésus (1); le roi rejeta leur avis, et Jésus fut attaché au bois.

» La mort de Jésus causa une guerre entre les Juifs. Personne n'osait même monter à la fête, à cause des querelles qui s'élevaient à ce sujet. Les disciples de Jésus soutenaient que leur Maître, après sa mort, avait fait descendre le feu du ciel et qu'il

(1) Les Juifs de Worms se vantent en effet d'habiter cette ville depuis des temps très-reculés, bien avant la naissance de Jésus-Christ. Comme ils soutiennent que leurs ancêtres de Worms ont désapprouvé la condamnation de ce juste et protesté contre sa sentence, ils ont toujours été bien traités à Worms et n'y ont jamais subi ni torts ni injures.

était ressuscité. D'un autre côté, Judas montrait son corps, ou du moins un corps qu'il disait être le sien, et qu'il avait caché dans un lieu immonde.

» On se souleva même à Jérusalem contre le roi, à cause de Jésus. Siméon (probablement Simon-Pierre) monta sur la nue et s'éleva dans les airs avec ceux qui voulurent le suivre. Mais il les laissa tomber de la nue dans les déserts, où ils se tuèrent.

» De plus, le grand Hérode et son fils furent obligés de prendre les armes contre les habitants d'un désert de Judée, parce qu'ils suivaient le parti de Jésus-Christ, et qu'ils adoraient son image et celle de Marie sa mère (1). »

Dans ces ensembles monstrueux d'in vraisemblances, d'erreurs, d'anachronismes, ne retrouve-t-on pas, malgré les plus détestables travestissements, le témoignage de l'authenticité des miracles et de la vie de Notre-Seigneur, et l'affirmation des faits que les Strauss et d'autres insensés ont ridiculement voulu attaquer ?

(1) Nous avons relaté ce fait, mais dans une circonstance plus vraie, à la fin du ch. xvi.

XXXVI.

JÉSUS-CHRIST DEVANT LES MUSULMANS.

Dieu vous annonce son Verbe, dont le nom sera le Christ ou le messie Jésus, digne de toute vénération en ce monde et en l'autre.

(*Koran*, ch. II.)

Les musulmans révèrent Notre Seigneur Jésus-Christ dans tous ses actes et ne lui ôtent que sa qualité de Fils de Dieu. Ils disent que, seuls des humains, lui et Marie sa mère ont été exempts de la goutte noire de Satan, c'est-à-dire du péché originel. Ils révèrent Marie comme la seule femme privilégiée qui ait enfanté étant vierge. Ils disent que Jésus est appelé le Verbe de Dieu, parce que Dieu l'a engendré par sa seule parole. Ils racontent, comme l'Évangile, l'Annonciation de l'Ange Gabriel. Ils expliquent que son nom de Messie, en hébreu Mobararak, signifie béni, et que ce mot ne peut s'appliquer complètement qu'à Dieu et à Jésus. Ils donnent à Jésus l'influence complète de médiateur dans le ciel. Ils reconnaissent ses miracles. Les Persans disent que de son souffle non-seulement il ressuscitait les morts, mais il donnait la vie aux choses inanimées.

Lorsqu'ils veulent vanter l'habileté d'un médecin qui guérit ses malades, ils disent : Il a le souffle du Messie.

Ils proclament Jésus-Christ le maître de la grâce et lui reconnaissent ce qui n'appartient qu'à Dieu : la justification de l'âme et la conversion des pécheurs.

D'Herbelot, dans sa Bibliothèque orientale, cite à ce propos des vers d'un Persan musulman, dont voici la traduction littérale. Ils sont adressés à Jésus-Christ :

« Le cœur de l'homme affligé tire toute sa consolation de vos paroles; l'âme reprend sa vie et sa vigueur en entendant seulement prononcer votre nom. Si jamais l'esprit de l'homme peut s'élever à la contemplation des mystères de la Divinité, c'est de vous qu'il tient ses lumières pour les connaître, et c'est vous qui lui donnez l'attrait dont il est pé-nétre. »

Un chrétien ne parlerait pas mieux.

A la vérité, ils admettent, comme nos pères, les gracieuses légendes de la sainte Enfance, et ils altèrent quelques points de l'histoire évangélique. Ainsi, ils prétendent que Notre-Seigneur a bâti la ville de Bahana, dans la Thébàide inférieure, à peu de distance de Fium. Cette autre ville s'élève en un lieu où les débordements du Nil forment un lac, que les Égyptiens, aujourd'hui encore, appellent le lac de Joseph, parce qu'ils ont appris que ce patriarche l'a creusé en même temps qu'il fondait Fium.

Mais revenons à Notre-Seigneur. Les musulmans croient qu'il a régné à Bahana; que c'est là qu'il appela ses apôtres, qui péchaient dans le Nil, et qu'en quittant la terre il les laissa dans ce pays en qualité de ses successeurs.

Cette légende n'a d'autre fondement que le séjour que fit l'Enfant Jésus en Égypte.

Ils en font d'autres sur la Nativité. Ils disent que

l'Enfant Jésus, né à Bethléem, ne resta que trois heures dans son berceau, et alla passer dans le quatrième ciel les premiers temps de son enfance.

Ils révèrent saint Jean-Baptiste comme le précurseur du Messie, disent qu'il fut le dernier des prophètes, exaltent sa sainte pureté, et racontent qu'après que l'abominable Hérode lui eut fait couper la tête, le sang du martyr ne s'éteignit que lorsque Dieu eut vengé ce meurtre par de grandes désolations, qui frappèrent le tyran et ses convives.

D'un autre côté, les musulmans ont conservé plusieurs paroles qu'ils ont reçues de la tradition, comme ayant été prononcées par Notre-Seigneur. L'Évangéliste saint Jean déclarant que les actions et les paroles de Notre-Seigneur, si elles étaient toutes écrites, formeraient un nombre immense de livres, il n'est pas impossible que quelques-unes de ces sentences viennent de la bouche auguste que nous adorons.

Saadi, dans son *Gulistan*, cite ces paroles qu'il attribue à Jésus-Christ : « O homme ! si je te donne des richesses, elles t'occupent tellement que tu ne songes plus à moi. Et si je t'envoie la pauvreté, tu t'affliges si complètement que la paresse te saisit et te fait abandonner mon service. En quel état veux-tu donc vivre pour faire ce que tu dois ? »

Jésus dit un jour à un disciple de Jean-Baptiste : — Si on dit de vous la vérité, rendez grâces à Dieu. Rendez-lui grâces encore si on vous calomnie, parce que le tort qu'on vous fait augmente vos mérites.

Léon Warner (1), dans ses recherches sur les pro-

(1) *Notæ ad centuriam proverbiorum Bersecorum*. Leyde, 1644, cité par M. l'abbé Migne dans le *Dictionnaire des apocryphes*.

verbes, rapporte ce récit populaire : « Jésus vit un jour la terre sous la forme d'une vieille femme ; il lui demanda : — Combien as-tu eu de maris ? Elle répondit qu'elle en avait eu un si grand nombre, qu'on ne pouvait le calculer. — Ils sont donc morts, reprit Jésus, et ils t'ont quittée ? Elle repartit : — Je les ai tués et détruits. Alors Jésus répliqua : — N'est-il pas étonnant qu'il y en ait encore qui aient de l'amour pour toi ? »

On sent que de pareils traits ne ressemblent pas assez à l'Évangile.

Les musulmans croient, comme plusieurs de nos savants, que les paraboles de Notre-Seigneur ne sont pas des fictions, mais des faits historiques que lui seul connaissait. Ils lui attribuent une instruction de ce genre, répandue partout, et que le lecteur a lue sans doute dans quelque petit livre, sans soupçonner que Jésus-Christ en est regardé comme l'auteur :

« Trois voyageurs venaient de trouver un trésor, qu'ils se partagèrent. Comme les vivres qu'ils avaient emportés étaient à leur fin, il fallut envoyer à la ville la plus prochaine en chercher d'autres. Le plus jeune fut chargé de cette commission et partit.

» En chemin, il se disait à lui-même : Me voilà riche ; mais je le serais bien davantage si j'avais été seul. Ne pourrais-je pas avoir le tout ? Rien ne me serait plus facile. Je n'aurais qu'à empoisonner les vivres que je vais chercher ; à mon retour, je dirais que j'ai diné à la ville ; mes compagnons mangeraient sans défiance et mourraient...

» Les deux autres voyageurs, assis à l'ombre d'un

platane, se disaient : Nous avons bien affaire que ce jeune homme vînt s'associer avec nous ! Cela nous oblige de partager le trésor avec lui ; sa part aurait dû nous appartenir. Il va bientôt revenir. Nous avons de bons poignards...

» Le jeune homme revint bientôt ; ses compagnons l'assassinèrent. Ils mangèrent ensuite ses vivres empoisonnés et moururent. Le trésor resta de nouveau sans maître. »

XXXVII.

JÉSUS-CHRIST DEVANT LES PHILOSOPHES.

Je me connais en hommes ; et, je vous le dis, Jésus-Christ n'est pas un homme....
Entre lui et quoi que ce soit au monde, il n'y a pas de terme possible de comparaison.

NAPOLÉON I^{er}.

Ce qui suit est de Jean-Jacques Rousseau :

« La majesté des Écritures m'étonne ; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes, avec toute leur pompe : qu'ils sont petits auprès de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur ! quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et

quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui peut agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint, trait pour trait, Jésus-Christ. La ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper....

» Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste.

» Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avaient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait ; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété. Avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? La mort de Socrate, philosopant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui

qui la présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux.

» Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

» Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Non, ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est éluder la difficulté sans la détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale, et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » •

Nous n'opposerons pas à ce philosophe les turlupinades de Voltaire et de son élève infime Pigault-Lebrun, ni les écumes des autres, acides et honteuses. Ceux qui ricanent sentent le juif des anciens temps; ceux qui font sur un sujet si évident de la stratégie d'aveugles, n'auront jamais droit qu'à cette réponse :

Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.
Et regni ejus non erit finis.



XXXVIII. — LA LÉGENDE DU FER A CHEVAL.

On accorde des licences aux poètes. Mais leur
pardonnera-t-on certaines fictions perfides qui ne
viennent que d'en bas? CATS.

Les protestants, toujours empressés à faner les plus saintes admirations de l'Église romaine, ont altéré bien des traditions, même les plus naïves et les plus innocentes, pour satisfaire cette misérable petite passion. Ils ont attaqué même la simple légende populaire que voici; elle est connue sous le nom de *la Légende du Fer à cheval*.

« Un bon villageois alla un matin faire un tour à la campagne, accompagné de son fils, le petit Thomas. Pendant qu'ils cheminaient : — Tiens, regarde, dit le père, voici un morceau de fer à cheval tombé sur la route; ramasse-le et mets-le dans ta poche.

» — Bah ! répondit le petit garçon, cela ne vaut pas la peine qu'on se baisse pour le ramasser.

» Le père, sans un mot de plus, ramassa le fer et le mit dans sa manche. Arrivé au premier village, il le vendit à un maréchal-ferrant, et en reçut trois liards, avec lesquels il acheta des cerises.

» Après cela le père et le fils se remirent en route. Le soleil était brûlant; nulle part on n'apercevait ni maison, ni arbre, ni source d'eau. Thomas bientôt se plaignit d'être altéré, et il avait de la peine à suivre son père, qui avançait toujours d'un pas ferme.

» Alors le père, comme par mégarde, laisse tomber une cerise. Thomas la ramassa rapidement et la porta

avidement à sa bouche. Quelques pas plus loin, le père laissa tomber une seconde cerise que Thomas ramassa avec le même empressement. De cette façon le père lui fit ramasser toutes les cerises l'une après l'autre.

» Quand il eut avalé la dernière, le père s'arrêta, se tourna vers lui et lui dit : — Vois-tu, mon fils, si tu avais voulu te baisser une seule fois pour ramasser le morceau de fer à cheval, tu n'aurais pas été obligé de te donner cent fois la même peine pour ramasser les cerises. »

Il y a dans ce récit, que le chanoine Schmid a reproduit dans sa simplicité, une douce et bonne morale. Croirait-on que Goethe, ce grand homme, comme nous disons, s'est amusé à l'écrire en remplaçant le villageois par Notre Seigneur Jésus-Christ, et Thomas le dédaigneux par saint Pierre? Mais il y avait là un but, la pensée de rendre ridicule le chef ardent et dévoué de la sainte Église.

XXXIX. — QUELQUES MOTS

A L'ADRESSE DE STRAUSS ET DE SES LECTEURS.

Ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point.

(*Psautre CXIII.*)

Jusqu'ici, et dans les autres faits légendaires qui vont suivre, on voit l'histoire de la vie et de la mort de Notre-Seigneur altérée et surchargée de faits souvent fabuleux. On ne la voit niée nulle part.

Jamais, avant notre époque, où traîne encore,

comme dit Joseph de Maistre, la queue du dix-huitième siècle, jamais on ne s'était avisé de faire de Jésus-Christ, le plus auguste personnage de l'histoire, un mythe ou une allégorie.

Jamais on n'avait, comme Strauss, foulé aux pieds la masse immense de témoignages qui, indépendamment des saintes Écritures, établissent le fait le plus incontestable des annales du monde, le fait visible à tous de la rédemption du genre humain.

Les élèves de Dupuis, ceux qui ont eu l'inconcevable courage de lire ses élucubrations, ont voulu comme lui tout voir dans l'astronomie. D'abord, ils y ont vu les saints. L'un des savants commentateurs de Rabelais démontrait que saint Éloi était Vulcain ; il en vint à découvrir que les douze Apôtres étaient les douze signes du zodiaque, et leur Maître le soleil.

Il a pris pour cela son principal point d'appui dans le *Pollion* de Virgile, que tous les curieux ont lu.

La meilleure réponse qu'on ait pu faire à de telles aberrations est l'opuscule d'un homme d'esprit, publié il y a une vingtaine d'années dans la presse périodique, et qui a eu un assez grand succès sous ce titre : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*.

L'auteur de ce spirituel sarcasme démontre que l'histoire de Napoléon n'est qu'une allégorie. Le personnage n'a jamais existé. Napoléon est le soleil.

Il s'appelait Napoléon Bonaparte. Or, le soleil s'est appelé, chez les Grecs, Apollon ou Apoléon. Son autre nom de *Bonaparte* indique qu'il avait la *bonne partie* du temps, la lumière.

Sa mère s'appelait *Lætitia* ; la mère d'Apollon, en grec, se nommait Léo ou Léta ; les Romains en ont fait Latone, et les modernes *Lætitia*.

Comme Apollon, il est né dans une île de la Méditerranée. Comme Apollon, qui eut pour sœurs les trois Grâces, Napoléon eut trois sœurs qui furent illustres ; il a eu quatre frères, dont trois furent rois ; ce sont les quatre saisons : le printemps, l'été et l'automne ; l'hiver seul ne règne pas ; aussi celui des quatre frères qui ne fut pas roi n'est connu que comme prince de *Canino*.

Apollon eut deux femmes, la Lune et la Terre ; il eut de la seconde seulement un fils unique, le petit Horus. De même Napoléon n'a eu qu'un fils de sa seconde épouse.

Il eut seize maréchaux, dont douze étaient en activité de service ; les douze actifs sont les douze signes du zodiaque ; les quatre au repos sont les quatre points cardinaux, qui demeurent immobiles.

Il écrasa l'hydre de la révolution ; c'est le serpent Python qu'Apollon perça de flèches.

Il triompha dans le Midi et succomba dans le Nord. C'est la marche du soleil.

Enfin, ceux qui prétendent que Napoléon a existé disent qu'après un règne de douze ans, qu'il avait commencé en venant des plages orientales (l'Égypte), il s'en alla disparaître dans les mers occidentales (Sainte-Hélène). Ceci n'a pas besoin d'explication, c'est le lever, le règne et le coucher du soleil.

« Il est donc prouvé, dit l'écrivain que nous résu-
mons, que le héros de notre siècle n'est qu'un per-

» sonnage allégorique, dont tous les attributs sont
 » empruntés du soleil. Par conséquent, Napoléon
 » Bonaparte, dont on a dit et écrit tant de choses
 » prodigieuses, n'a pas même existé, et l'erreur où
 » tant de gens ont donné tête baissée vient d'un
 » quiproquo. Ils ont pris la mythologie du dix-neu-
 » vième siècle pour une histoire. »

XL. — LA CÈNE,

LÉGENDE DU SAINT GRAAL.

*In supremæ nocte cœnæ
 Recumbens cum fratribus,
 Observatâ lege plene
 Cibis in legalibus,
 Cibum turbæ duodenæ
 Se dat suis manibus.
 S. THOMAS Aq.*

« La fête des pains sans levain, appelée la Pâque, était proche et devait avoir lieu dans deux jours. Alors les princes des prêtres et les docteurs de la loi cherchaient un moyen de se saisir adroitement de Jésus et de le faire mourir. Et ils disaient : — Il ne faut pas que ce soit pendant la fête, de peur qu'il ne s'excite quelque tumulte parmi le peuple....

» Judas Iscarioth était allé trouver les princes des prêtres pour leur livrer Jésus; il leur avait dit : — Que voulez-vous me donner, et je vous le mettrai entre les mains. Ils étaient convenus de lui donner trente-pièces d'argent....

» Or, Jésus envoya deux de ses disciples, Pierre

et Jean, en leur disant — : Allez nous apprêter ce qu'il faut pour manger la Pâque....

» Et quand l'heure fut venue, il se mit à table, et les douze Apôtres avec lui. Il leur dit : — J'ai souhaité avec ardeur de manger cette Pâque avec vous, avant que de souffrir....

» Pendant qu'ils mangeaient, il prit du pain, et l'ayant béni, il le rompit et le donna à ses disciples en disant : — Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. Il prit de même le calice et, ayant rendu grâces, il le leur donna, en disant : — Prenez et buvez - en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour beaucoup d'autres, en rémission de leurs péchés. Toutes les fois que vous ferez ces choses, faites-les en mémoire de moi.

» Ensuite Jésus révéla à ses disciples ce qui allait arriver, et il leur dit : — L'un de vous, qui mange avec moi à cette table, me trahira. Les disciples se regardaient l'un l'autre ; et chacun d'eux se mit à dire :

» — Est-ce moi, Seigneur ?

» L'un d'eux, que Jésus aimait, était penché sur son sein. Pierre lui fit signe de demander au Seigneur qui était le traître. Ce disciple, donc, demanda à Jésus qui était celui dont il parlait. Jésus lui répondit : — C'est celui à qui je vais donner un morceau de pain trempé. Il le donna à Judas Iscariot, en lui disant : — Faites au plus tôt ce que vous faites.

» Judas, ayant pris le morceau trempé, sortit aussitôt. Il était nuit.

» Jésus, ayant chanté le cantique d'actions de

grâces, s'en alla avec ses disciples au mont des Oliviers (1). »

Voilà le fidèle résumé des textes évangéliques. Il en sortit une légende qui a occupé par sa popularité tous les poètes du moyen âge. C'est la légende du saint Graal (2), ou du calice dans lequel Notre-Seigneur a institué la sainte Eucharistie.

On trouve des détails remarquables sur ce vase dans les révélations de la sœur Catherine Emmerich, chap. IV de l'introduction à la douloureuse Passion de Notre-Seigneur. Quoique cet ouvrage, si heureusement traduit par M. l'abbé de Cazalès, soit fort répandu, nous croyons utile d'en extraire la description de ce calice, si révérent par nos pères sous le nom du saint Graal.

« Le calice, apporté par les apôtres, est un vase merveilleux et mystérieux. Il était resté longtemps oublié dans le Temple. Comme on n'avait jamais pu le vendre, à cause de sa matière inconnue, et qu'on n'en faisait pas usage, on l'avait cédé avec d'autres objets qui pouvaient convenir à des amateurs d'antiquités. Il avait été acheté ensuite par une pieuse femme nommée Seraphia, une de celles qui, plusieurs fois, avaient suivi le Seigneur Jésus.

» Ce vase n'avait pas toujours été dans son état actuel. Peut-être était-ce à l'occasion de la cène du Seigneur qu'on avait mis ensemble les différentes

(1) Concordance des quatre évangélistes; ch. xxvi de saint Matthieu, xiv de saint Marc, xxii de saint Luc, xiii de saint Jean.

(2) *Graal* ou *gréal*, en espagnol, veut dire *vase*, comme *catino* en italien.

pièces dont il se composait. Le grand calice était posé sur un plat dont on pouvait tirer encore une tablette, et autour de lui étaient six petits vases. Dans le grand calice se trouvait un autre vase plus petit, au-dessous un petit plat, au-dessus un couvercle arrondi. Dans le pied du calice était assujettie une cuiller qu'on en tirait facilement.

» Le grand calice se composait de la coupe et du pied, qui dut être ajouté plus tard; car ces deux parties sont d'une matière différente. La coupe présente une masse brunie et polie en forme de poire; elle est revêtue d'or, et il y a deux petites anses par où on peut la prendre. Le pied est d'or vierge, artistement travaillé; il est orné d'un serpent et d'une petite grappe de raisin, et enrichi de pierres précieuses. Il est resté dans l'Église de Jérusalem; d'autres églises se sont partagé les petites coupes qui l'entouraient. »

La sœur ajoute que le grand calice, après avoir été dans l'arche avec Noé, était devenu la propriété de Melchisédech, qui le donna à Abraham, lorsqu'il eut fait avec lui l'offrande du pain et du vin. « Moïse en fut possesseur, dit-elle encore. Il était fait d'une matière singulière, fort compacte. Il ne semblait pas avoir été travaillé comme les métaux, mais être le produit d'une sorte de végétation. Jésus seul savait ce que c'était. »

Suivant les légendes du saint Graal, Joseph d'Arimathie, lorsqu'il eut vu Jésus mort sur la croix, courut à la maison où il avait célébré la cène et prit le vase dont il s'était servi pour instituer la sainte Eucharistie. Aussitôt après, il vint détacher le corps

du Sauveur, comme Pilate le lui avait permis, et « c'est dans ce calice ou graal qu'il recueillit précieusement les gouttes de sang qui tombaient des plaies. Il conserva toujours avec vénération cette auguste relique, qui conférait à son possesseur les plus grands privilèges, entre autres celui d'être en communication directe avec Dieu (1). »

Si l'on en croyait quelques légendaires, les Juifs, après la mort de Jésus, retinrent Joseph d'Arimathie en prison pendant quarante-deux ans; il ne dut sa délivrance qu'aux victoires de Vespasien; mais comme il vécut plus de deux siècles, il alla prêcher la religion du Christ en plusieurs contrées et laissa le saint Graal à un de ses neveux (2).

Mais M. Douhaire, dans ses *Études sur les apocryphes*, rapporte d'autres traditions :

« Après la résurrection, dit-il, Joseph d'Arimathie, inspiré, comme tous ceux qui avaient approché Jésus-Christ, du zèle de la prédication, avait abandonné sa ville natale et s'était mis à annoncer l'Évangile. L'apôtre saint Philippe, lui ayant imposé les mains, l'envoya vers les îles de l'Occident. Il partit aussitôt, et traversant au milieu des périls les monts et les mers, il arriva en Angleterre, moins de dix ans après l'ascension. Il convertit à la foi les peuples de cette île, y fonda des églises et y institua des

(1) M. Francisque Michel, *Notice sur le saint Graal*.

(2) Le savant que nous venons de citer explique cette longévité. « L'un des premiers missionnaires qui vinrent prêcher l'Évangile en Angleterre se nommait Joseph; il ne fallut pas beaucoup d'efforts pour en faire le fils de Joseph d'Arimathie.

évêques, avec lesquels il resta longtemps en relation quand d'autres intérêts l'eurent rappelé sur le continent. »

Mais tant de récits populaires s'attachaient à Joseph d'Arimathie et au saint Graal, que les poètes et les trouvères du moyen âge s'en occupèrent à l'envi. Pour eux, le saint Graal était doué des vertus les plus merveilleuses. « D'abord il y avait dans sa forme quelque chose de mystérieux et d'ineffable que le regard humain ne pouvait bien saisir, que la langue humaine ne saurait décrire complètement. Pour jouir de sa vue, même imparfaite, il fallait être baptisé. Le Graal rendait lui-même des oracles, miraculeusement figurés à la vue, en caractères écrits sur la surface du vase, et qui disparaissaient aussitôt qu'ils avaient été lus (1). »

Au résumé, les vieux écrivains anglais ajoutent que Joseph d'Arimathie avait créé en Angleterre un ordre de chevalerie qui se consacrait à la garde du saint Graal, et ils font de ce disciple de Notre-Seigneur l'ancêtre du roi Arthus et des chevaliers de la Table Ronde.

Enfin, Gênes et Lyon se sont vantés de posséder le saint Graal. A Gênes, on l'appelle le *sacro Catino*. Il est conservé dans l'église de Saint-Laurent. C'est un vase hexagone en émeraude, ayant deux anses et long d'un peu plus d'un pied. Il était défendu d'y toucher, sous les plus grandes peines. Mais ce n'est pas le calice. C'est un plat de haute valeur. On croit

(1) M. Douhaire, déjà cité.

qu'il faisait partie des présents que la reine de Saba offrit à Salomon, et que Notre-Seigneur l'a consacré à la cène de sa dernière pâque.

. XLI. — L'AGONIE AU JARDIN.

UNE LÉGENDE DE L'ORIENT.

Summi regis cor, aveto....
Quo amore vincebaris,
Quo dolore torquebaris,
Cum te totum exhaurires
Ut te nobis impertires
Et nos a morte tolleres?

S. BERNARD.

On lit dans saint Bonaventure que le mercredi, veille de la Cène, Notre-Seigneur soupa avec ses disciples chez Marthe et Marie-Madeleine, et que sa mère et les autres saintes femmes prenaient leur repas du soir dans une autre pièce de la maison. Madeleine, qui les servait, supplia Jésus de daigner faire la Pâque dans sa demeure. Mais Jésus répondit qu'il devait faire cette Pâque à Jérusalem. Madeleine, affligée, alla trouver la mère de Jésus et la supplia de le retenir à Béthanie.

— Mon cher fils, lui dit Marie, ne vous risquez pas en ce moment à Jérusalem, où vous savez que l'on vous tend des pièges. Demeurez avec nous.

— Ma très-chère mère, répondit Jésus, la volonté de mon Père est que je fasse cette Pâque à Jérusalem; et le moment est venu où je dois racheter le monde, en accomplissant tout ce que les prophètes ont annoncé de moi.



Hadol

GILLOT

Le Bonheur

Paris. Typographie Henri Plon.

qu'il faisait partie des présents que la reine de Saba offrit à Salomon, et que Notre-Seigneur l'a consacré à la cène de sa dernière pâque.

. XLI. — L'AGONIE AU JARDIN.

UNE LÉGENDE DE L'ORIENT.

Summi regis cor, aveto....
Quo amore vincebaris,
Quo dolore torquebaris,
Cum te totum exhaures
Ut te nobis impertires
Et nos a morte tolleres?

S. BERNARD.

On lit dans saint Bonaventure que le mercredi, veille de la Cène, Notre-Seigneur soupaît avec ses disciples chez Marthe et Marie-Madeleine, et que sa mère et les autres saintes femmes prenaient leur repas du soir dans une autre pièce de la maison. Madeleine, qui les servait, supplia Jésus de daigner faire la Pâque dans sa demeure. Mais Jésus répondit qu'il devait faire cette Pâque à Jérusalem. Madeleine, affligée, alla trouver la mère de Jésus et la supplia de le retenir à Béthanie.

— Mon cher fils, lui dit Marie, ne vous risquez pas en ce moment à Jérusalem, où vous savez que l'on vous tend des pièges. Demeurez avec nous.

— Ma très-chère mère, répondit Jésus, la volonté de mon Père est que je fasse cette Pâque à Jérusalem; et le moment est venu où je dois racheter le monde, en accomplissant tout ce que les prophètes ont annoncé de moi.

Marie et les autres saintes femmes, comprenant qu'il parlait de sa mort, se mirent à pleurer amèrement. Cependant, soumises aux décrets du Père céleste, elles se dirent : — Allons donc aussi faire la Pâque à Jérusalem.

Selon une tradition admise, la mère de Jésus et les saintes femmes firent la Cène avec Jésus-Christ et les Apôtres, mais dans une pièce séparée du Cénacle.

Après la Cène, Jésus s'en alla, comme on le voit dans les saints Évangiles, au Jardin des Oliviers, où, se dépouillant pour ainsi dire de sa divinité, et voulant n'être plus que l'homme de douleurs, il frémit devant les souffrances qu'il devait subir, et plus encore devant l'effrayant assemblage de crimes et d'iniquités que sa mort devait seule expier.

Le calice que l'Ange lui offrait contenait cette monstrueuse et innombrable phalange de tous les forfaits commis dans le monde, depuis la première chute, et encore de tous ceux dont la terre devait gémir jusqu'au dernier jour.

Jésus recula devant tant d'horreurs, et Satan, qui ne cessait de le guetter, faisait passer devant son âme des tableaux toujours plus affreux en lui criant : — Comment prendrez-vous tout cela sur vous ?

En même temps, ne sachant pas encore qu'il s'adressait au Fils de Dieu, à Dieu lui-même, il lui cherchait des fautes imaginaires, et comptait le troubler. Il lui dépeignait aussi les supplices et les ignominies qu'on lui préparait ; et Jésus s'écria : — Mon âme est triste jusqu'à la mort.

Le démon bondit de joie, se croyant vainqueur.

Jésus dit encore : — Mon Père, vous pouvez tout; éloignez de moi ce calice.

Mais Satan ne triompha pas longtemps, car la grande victime ajouta : — Mon Père, que votre volonté se fasse, et non pas la mienne.

Il tomba en agonie, et des Anges vinrent le soutenir; affermi alors, il prit et embrassa tous nos crimes, toutes nos souillures, toutes nos lâchetés, et d'autres visions s'avancèrent devant lui : c'étaient les brillantes cohortes des Saints, des Martyrs et des Vierges dont son sacrifice allait peupler les cieux. Il se leva, et réveillant ses disciples qui dormaient, il leur dit : — Voici l'heure où le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs; levez-vous et marchons; celui qui me trahit s'avance.

Judas, à qui on avait donné une escouade de gens armés, ne trouvant plus Jésus au Cénacle, courut au Jardin des Olives. En voyant les soldats venir à lui, Jésus leur demanda : — Qui cherchez-vous?

Leur chef répondit : — Jésus de Nazareth.

— C'est moi, répliqua Jésus; et aussitôt ils tombèrent tous le visage contre terre, pendant que Judas donnait à son Seigneur le haiser du traître. Jésus, ému de compassion, lui dit encore : — Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici?

Comme les soldats, s'étant relevés, voulaient lier Jésus, Pierre indigné prit une épée, frappa un valet du grand prêtre, et lui coupa l'oreille. Jésus l'arrêta et fit comprendre à ses disciples que ce qui se faisait devait se faire; il guérit le valet blessé et tendit les mains aux liens que les soldats lui présentaient.

Nous ne pouvons pas reproduire ici les douloureux tableaux que tout le monde a lus dans les saints Évangiles, mais nous devons rapporter une singulière légende orientale, sur laquelle, malgré son extravagance, beaucoup d'hérésies se sont appuyées.

Cette légende, comme on le verra, est l'ouvrage d'un musulman. Selon d'anciens chroniqueurs, lorsqu'on découvrit, dans une tombe de l'île de Chypre, le corps de saint Barnabé, à qui on donne comme à saint Paul le titre d'Apôtre des Gentils, on trouva sur sa poitrine un Évangile. C'était la copie en grec de l'Évangile de saint Matthieu, et on ne sait ce qu'elle est devenue. Mais, s'appuyant sur cette circonstance, un écrivain musulman publia, sous le titre d'Évangile de saint Barnabé, un récit où il ne donne à Notre-Seigneur, tout en admettant ses miracles, que la seule dignité de grand Prophète.

Il dit que, comme les Juifs, sur l'instigation de Judas, s'avançaient pour prendre Jésus, au Jardin des Olives, quatre Archanges, Michel, Gabriel, Uriel et Raphaël, l'enlevèrent, en même temps qu'ils donnaient ses traits à Judas, si parfaitement ressemblants que les Juifs prirent le traître pour le Seigneur et le livrèrent à Pilate.

Cette ressemblance était si exacte, ajoute-t-il, que la sainte Vierge et les Apôtres y furent trompés, et qu'en voyant le perfide mourir en croix, ils tombèrent dans une désolation extrême.

Les Anges qui gardaient la Vierge Marie en furent attendris, et ils montèrent au troisième ciel, où Jésus avait été transporté, pour lui apprendre ce qui

se passait. Jésus, qui aimait vivement sa mère, demanda à Dieu de lui permettre d'aller la consoler ainsi que ses disciples. Aussitôt les quatre Archanges qui l'avaient tiré des mains des Juifs le déposèrent dans la maison de Marie, où il resta trois jours.

Il y parut entouré d'une telle splendeur, que les Apôtres, les saintes femmes et Marie elle-même tombèrent éblouis et se prosternèrent devant lui. Il les rassura en leur disant : — Ne craignez rien, je suis Jésus, et je n'ai pas souffert la mort, comme vous le croyez ; Dieu m'a réservé jusqu'à la fin du monde.

Les quatre Archanges, qui s'étaient tenus invisibles, se firent voir alors et confirmèrent les paroles de Jésus, qui, voyant les assistants aveuglés en quelque sorte de leur éclat, leur couvrit la tête de voiles, afin que les témoins de cette scène pussent soutenir leur présence. Il dit ensuite à sa mère : — Ceux-là sont les ministres de Dieu : Gabriel, qui annonce les secrets de Dieu ; Michel, qui combat ses ennemis ; Raphaël, qui reçoit les âmes des trépassés (1) ; Uriel, qui au dernier jour doit appeler tous les hommes au jugement.

Le narrateur de cette scène, le prétendu Barnabé, demanda alors au Seigneur la permission de lui faire une question, comme il le souffrait avant qu'il eût quitté la terre, et Jésus l'accueillant avec bonté, il exposa les doutes qui l'inquiétaient sur les causes de la grande douleur que Marie avait dû souffrir, que les Apôtres avaient partagée, et sur les ignominies dont son nom avait été couvert.

(1) Dans les traditions chrétiennes, c'est saint Michel qui remplit les fonctions attribuées ici à l'ange Raphaël.

Jésus lui répondit :— Dieu, qui est la pureté même, ne peut voir dans ses serviteurs aucun défaut sans le châtier. Comme ma mère et mes disciples m'avaient aimé d'une affection trop terrestre, Dieu les a affligés ici-bas pour leur éviter l'expiation dans les flammes de l'autre monde. Quoique j'eusse mené une vie innocente, comme les hommes m'avaient nommé Fils de Dieu, Dieu a voulu que je supportasse les ignominies sur la terre, pour m'épargner les railleries des démons au dernier jour. Et l'opprobre dont on a couvert mon nom durera jusqu'à la venue de Mahomet, qui délivrera tous les croyants de cette erreur en la dévoilant.

Quant à Judas, il a mérité sa mort par sa trahison (1).

L'apocryphe qui nous fournit ces détails dit encore que Jésus, ayant demeuré trois jours avec sa mère et ses disciples, remonta ensuite dans les cieux.

XLII. — LÉGENDE DE JUDAS ISCARIOTH.

Ego sum infelicissimus ille Judas,
negociator pessimus.

(*Légende de S. Brandan.*)

On lit dans une histoire apocryphe qu'il y avait à Jérusalem un homme appelé Ruben, de la tribu d'Issachar, marié à une femme que les divers textes nomment Cyborée et Borée. Cette femme eut un songe qu'elle raconta à son mari en s'éveillant : — Il m'a

(1) *Dictionnaire des Apocryphes*, t. II, traduction de Fabricius.

semblé, dit-elle, que j'enfantais un fils très-méchant qui, en grandissant, tuait son père.

— C'est là, dit Ruben, une vilaine et triste illusion de l'esprit malin. Oubliez des choses semblables.

— Cependant, répliqua Borée, si dans neuf mois j'avais un fils, je croirais que ce songe est une révélation.

Or il arriva que neuf mois après Borée accoucha d'un fils. Sa beauté rassura un peu les deux époux, et pourtant ils ne purent repousser les idées sinistres que le songe leur rappelait. Après avoir hésité un mois sur ce qu'ils devaient faire pour se rassurer sans offenser Dieu, ils mirent l'enfant dans une petite barque, et l'exposèrent au bord de la mer.

Les flots l'emportèrent jusqu'au bourg d'Isarioth, dont il devait allonger son nom. Ce bourg dépendait de la tribu d'Éphraïm. La dame du lieu, se promenant alors au bord de la mer, aperçut cette barque que les flots poussaient au rivage, et y voyant un enfant de belle figure, elle se mit à dire :

— Oh ! si je pouvais avoir le bonheur de posséder un si bel enfant, j'aurais au moins un héritier. Car elle était encore stérile. Elle le prit donc et le fit nourrir, du consentement de son mari.

Mais, quelques mois après, elle devint grosse ; et il n'y avait guère qu'un an que Judas était élevé dans sa maison lorsqu'elle accoucha d'un fils. Cette circonstance partagea, sans trop la diminuer, l'affection qu'elle portait à Judas, toujours bien traité. Malheureusement il croissait à la fois en âge et en malice.

Comme il était plus fort que l'enfant de la maison,

il le tyrannisait, le faisait pleurer souvent, et le battait à tout propos. La dame avait beau corriger sévèrement l'enfant d'adoption, le fils véritable n'en était pas plus heureux. Judas poussa les méchancetés si loin, que la dame fut obligée de lui déclarer qu'il n'était pas son fils, et qu'il devait à la compassion les soins qu'on prenait encore de lui.

Cette révélation irrita Judas, qui, honteux de savoir comment il avait été abandonné dans une petite barque et recueilli quoique inconnu, dissimula sa mauvaise humeur, mais se promit de se venger du fils qu'on lui préférait. Quelques jours après, la dame d'Isarioth s'étant absentée avec son mari, Judas profita de l'occasion, prit un couteau, et tua le petit garçon qui l'appelait son frère.

A la suite de cette action exécrable il s'enfuit, sachant bien que son crime méritait la mort.

La légende ne dit pas où le jeune monstre se dirigea. Mais on lit dans l'Évangile de l'enfance que, lorsque l'Enfant Jésus, au retour d'Égypte, jouait à Nazareth avec d'autres enfants, il en vint un qui était possédé par Satan. C'était Judas. Toutes les fois que Satan l'agitait, il cherchait à mordre ceux qui se trouvaient près de lui; et, s'il était seul, il mordait ses mains et ses bras. Il s'approcha de Jésus, et ne pouvant parvenir à le mordre, il lui allongea un coup dans le côté, au lieu même où, sur le Calvaire, un soldat devait le percer de sa lance. L'Enfant Jésus ne se vengea de ce misérable qu'en le délivrant. Le démon qui s'était emparé de lui en sortit sous la forme d'un chien enragé, et s'enfuit.

Nous ne retrouvons plus Judas que lorsque, devenu grand, il s'est fait domestique de Pilate, dont il avait gagné toute la confiance.

Un jour, dit la légende qui nous a dirigé au début de ce récit, Pilate, regardant de son palais dans un jardin qui en était proche, y admirait un pommier chargé de très-belles pommes. Il appela Judas et lui dit :

— Je meurs d'envie de manger ces belles pommes que voici là-bas. Va m'en chercher, si tu ne veux pas que j'en sois malade.

Or ce jardin appartenait à Ruben, le père même de Judas. Mais Ruben ne connaissait pas son fils, et Judas ne connaissait pas son père. Il se hâta d'entrer dans le jardin, comme s'il en eût été le maître, et s'empressa de prendre les pommes. Ruben, qui vit qu'on le volait, accourut, traita le domestiqué de voleur; car, pour avoir les pommes, il coupait les plus belles branches de l'arbre avec son épée.

Bientôt entre eux s'anima une scène qui, d'injures en insultes, devint une lutte où Judas, s'armant d'une pierre, frappa Ruben à la jointure du cou et le tua. Puis il emporta les pommes, et dit à Pilate ce qui venait d'avoir lieu. Pilate étouffa l'affaire. Il fit plus : il donna à Judas tous les biens de Ruben et lui fit épouser sa veuve, qui était encore jeune.

Mais Borée se désolait, en disant devant son nouveau mari : — Hélas ! je suis la plus malheureuse des femmes, car j'ai perdu mon enfant dans les vagues de la mer. Voilà mon mari qui est mort, et, pour comble de malheur, Pilate nous a unis ensemble par mariage. Qui êtes-vous ?

Judas, troublé, lui raconta ses aventures, et bientôt il put reconnaître qu'il avait tué son père et qu'il avait épousé sa mère.

Alors, saisi d'horreur et voulant faire pénitence, Judas dit adieu à sa mère et s'en alla tout droit à Notre Seigneur Jésus-Christ, car on lui avait dit que c'était un grand prophète, et qu'il remettait les péchés.

Quand il fut devant Jésus, il tomba à genoux, confessa ses fautes en pleurant, le priant de les lui pardonner et de le recevoir parmi ses disciples. Jésus y consentit.

Comme il se montrait plein de zèle et d'attachement, Notre-Seigneur le fit, disent les légendaires, son maître d'hôtel, portant la bourse, achetant tout ce qui était nécessaire à Jésus-Christ et à ses Apôtres; mais, à travers sa pénitence, il prélevait pour lui le dixième de tout l'argent qu'on lui confiait.

On a vu sa trahison et comment il vendit son maître. On verra sa fin un peu plus loin.

Nous devons passer à la légende de Pilate, qui, moins exécration, a pourtant, dans ses débuts, quelques points qui le rapprochent de Judas.

XLIII. — LÉGENDE DE PILATE.

Pilate ! un de ces noms qui sont devenus
à jamais une injure !

KOTZEBUE.

Il y avait dans une contrée de la Palestine que les légendaires ne désignent pas un petit roi (1) qui, de Pila, fille d'un pêcheur nommé Atus, eut un fils qu'il nomma Pilatus.

Peu après, ce roi, que les légendes appellent Cyrus, se maria, et eut de sa femme légitime trois enfants, trois fils, qui lui firent un peu oublier le petit Pilate.

Cependant la mère de celui-là, n'ayant pas assez de ressources pour l'élever, l'envoya un jour à son père, qui le reçut et le fit soigner avec ses trois autres fils.

Ayant grandi tous les quatre ensemble, ils s'amusaient à des jeux militaires, à des luttes, à lancer la fronde, et à d'autres exercices. Or les fils légitimes, quoique un peu plus jeunes, l'emportaient toujours sur l'autre, ce qui charmait naturellement leur mère. Pilate, qui avait le cœur bas, écouta les odieuses insinuations de la jalousie, et un jour il tua en secret l'aîné de ses jeunes frères.

(1) *Regulus*. Dans les Évangiles, ce titre est donné à des gouverneurs de provinces ou de localités plus étroites. Tel était le roi d'Édesse, dont on a vu la légende. Ce titre de roi était assez prodigué dans les anciens temps. Même sous la république romaine, la ville de Cumes était gouvernée par un roi, qui, à la vérité, dépendait du sénat. Sous la première race des rois francs, on voit que sainte Aléna était fille du roi de Dilbeck, qui n'est qu'un village du Brabant. On appelait rois les seigneurs.

Le roi Cyrus, désolé et craignant que sa colère ne l'emportât trop loin, assembla sa famille pour délibérer sur les mesures qu'il était convenable de prendre. Tous les parents décidèrent que le jeune assassin méritait la mort. Mais le père, ne voulant pas que son sang fût versé une seconde fois, avisa un moyen moins violent de se débarrasser du petit monstre. Il devait, pour gage de sa fidélité à l'empire, envoyer un de ses fils à Rome en qualité d'otage. Il y envoya Pilate.

Le jeune fils d'un de ces rois qui régnaient dans les Gaules, conquises, comme on sait, par Jules-César, était alors pareillement en otage à Rome. Pilate se lia avec lui. Mais dès qu'il reconnut que le petit prince l'emportait sur lui en talents et en grâces, il en devint encore jaloux et le tua.

L'empereur demanda au sénat son avis sur ce meurtre. On savait ce qu'il avait fait dans son pays, et que ce n'était pas là son premier crime. Le sénat le condamna donc unanimement. Mais sans doute que Pilate devait être réservé pour d'autres forfaits, car une idée vint à l'empereur.

— Si on accorde la vie à celui qui, après avoir tué son frère, vient d'égorger un hôte de l'empire, il pourra, dit l'empereur, nous rendre de grands services. Un homme si féroce est le gouverneur qu'il nous faut pour soumettre les nations indomptables qui secouent le joug romain. Envoyez-le dans l'île de Pontia. Il en réduira les habitants, qui ne reconnaissent aucune autorité. On sa brutalité parviendra à les vaincre, ou il y périra, et dans ce cas il n'aura que ce qu'il mérite.

C'est ainsi que Pilate fut envoyé à l'île de Pontia, qu'il dompta par les supplices et la terreur. Il y conquit le nom de Pontius, qu'il ajouta au sien.

Hérode, continue la légende, admirant Pilate, chercha à se l'attacher et le fit vice-roi de Jérusalem et de la Judée. Dans ce gouvernement, Pilate amassa, à l'insu d'Hérode, des sommes immenses, avec lesquelles il alla à Rome et acheta de Tibère le gouvernement qu'il tenait d'Hérode. C'est ce trait qui les brouilla, jusqu'au jour où il fit à Hérode la politesse de lui envoyer Notre-Seigneur.

Voilà le tableau que font les légendaires de la jeunesse de Pilate, et voici le portrait que fait de cet homme un savant historien, justement estimé, Prieux, dans son *Histoire des Juifs* :

« Notre-Seigneur avait vingt-six ans lorsque Valérius Gratus, qui gouvernait la Judée, étant rappelé, Ponce-Pilate fut installé à sa place par Tibère.

» Ponce-Pilate était un homme à qui rien ne manquait de tout ce qu'il faut pour commettre les plus grandes iniquités, comme on le vit dans tout son gouvernement. Philon le Juif l'accuse d'avoir vendu la justice et rendu des sentences pour de l'argent. Il parle de ses rapines, de ses injustices, de ses meurtres, des tourments qu'il avait fait souffrir à des innocents, des personnes qu'il avait fait exécuter sans forme de procès, et de son excessive cruauté durant toute son administration. Un homme d'un caractère d'iniquité aussi consommé était tout propre à prononcer l'injuste sentence qui condamna à la mort le Prince de la vie. »

Cependant on verra plus loin des écrivains et des légendaires qui atténuent un peu ces odieux portraits.

Historiquement, on ne sait rien de positif sur l'origine de Ponce-Pilate ni sur sa famille. Les uns conjecturent qu'il était Romain; d'autres le croient de sang espagnol. Pierre Messie, au chap. viii de la deuxième partie de ses *Diverses leçons*, dit que de son temps l'opinion commune donnait à Pilate Lyon pour patrie, ce que les Lyonnais ne voulaient pas entendre. Nommé, en remplacement de Valérius Gratus, préteur ou gouverneur de la Judée, six ou sept ans avant le grand forfait qui traîna Jésus-Christ au Calvaire, il administra près de dix ans cette province.

C'était sous Tibère.

L'historien Josèphe représente Pilate comme un homme emporté et avide; d'autres lui reconnaissent quelque sentiment d'équité, étouffé pourtant sous de basses passions. Ce fut à lui que les Juifs, ayant juré la perte de Jésus, le menèrent en tumulte, demandant qu'on fit exécuter le jugement de mort qu'ils avaient porté contre lui. Car depuis qu'ils étaient devenus province romaine, les Juifs avaient perdu le droit de mettre à mort. Toutefois ils avaient arrêté Jésus; et ses Apôtres, en fuite, abandonnant leur divin Maître, se réfugiaient épouvantés auprès de la sainte Vierge, à qui ils annonçaient que son Fils, vendu par Judas, l'un d'eux, était pris, garrotté, entraîné par des soldats, au milieu d'une foule en furie (1).

(1) S. Bonaventure, *Meditat. vitæ Christi*, cap. xii. Fornerus, *In Paradis.*, tom. II, conc. 23, etc.

D'heure en heure, quelques-uns sortaient timidement, pour rapporter bientôt à la Mère de douleurs toutes les affreuses circonstances de cette nuit lamentable : — Jésus, conduit chez Anne, chargé de mille outrages, livré, dans la cour du grand prêtre, à une multitude en démente, fut abreuvé d'ignominies telles, que les Évangélistes n'ont pas voulu en conserver les détails : — tableau épouvantable, qui ne sera déroulé dans sa hideuse nudité, devant les hommes, que le jour du dernier jugement (1).

On lit dans l'Évangile de Nicodème que les Juifs prièrent Pilate de faire paraître Jésus devant son tribunal. Pilate envoya un messenger en lui disant : — Que Jésus soit amené ici et traité avec douceur. Le messenger, trouvant Jésus à la porte, l'adora ; puis, étendant son manteau par terre, il lui dit : — Seigneur, entrez en marchant là-dessus, car le gouverneur vous appelle. Les Juifs se récrièrent en tumulte contre ces déférences du messenger, et Pilate lui demanda pourquoi il avait agi ainsi. Le messenger répondit qu'il avait vu précédemment (le jour des Rameaux) les enfants des Hébreux faisant cortège à Jésus avec des palmes à la main, étendant leurs vêtements sous ses pas, et criant : — Hosanna ! salut au fils de David ! salut à celui qui est dans les cieux ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

Et comme Jésus entra, les aigles attachées au-dessus des étendards s'inclinèrent en adoration devant lui. Les Juifs hurlèrent de nouveau contre les

(1) S. Anselme, Dialog. de Pass. Dom. ; Albert le Grand, Serm. Advent., etc.

porte-drapeaux. Pilate leur demanda pourquoi ils avaient rendu cet hommage à Jésus : — Seigneur, dirent-ils, nous sommes les adorateurs de nos dieux, et nous ne connaissons pas Jésus. Mais nos enseignes se sont inclinées d'elles-mêmes.

Pilate dit alors aux Juifs : — Choisissez vous-même douze hommes robustes qui prennent les drapeaux, nous verrons si les aigles s'abaisseront encore. Dites-leur que, si les enseignes s'inclinent, je leur ferai couper la tête.

Mais les hommes robustes ne purent empêcher le miracle : les aigles de nouveau adorèrent Jésus.

Pilate, saisi d'épouvante, se leva de son siège et se retira quelques instants.

XLIV. — JÉSUS DEVANT PILATE,

LÉGENDE DE PROCULA.

Que son sang descende et redonde
 Sur nous et sur tous nos enfants !
 Tant que nous serons en ce monde,
 Y fussions-nous jusqu'à mille ans,
 Tant qu'on jamais n'en soyons francs,
 Si péché ou coulpe s'y fonde,
 Tout son sang descende et redonde
 Sur nous et sur tous nos enfants !

(*Mystères de la Passion*, par J. Michel.)

Nous devons ici (et nous ne pouvons faire mieux) emprunter aux saints Évangélistes les premiers détails de cette scène grave :

Après les outrages que Jésus avait subis dans la cour de Caïphe, les Juifs le mirent entre les mains de

Ponce-Pilate, qui leur demanda de quoi ils l'accusaient.

Ils lui répondirent :

— Si ce n'était pas un scélérat, nous ne vous l'aurions pas livré.

— Prenez-le vous-mêmes, répliqua-t-il, et jugez-le selon votre loi.

Les Juifs répliquèrent :

— Il ne nous est plus permis de faire mourir personne.

Se tournant alors vers Jésus, Pilate l'interrogea en ces termes :

— Êtes-vous le roi des Juifs?

Jésus lui répondit :

— Vous le dites. Et il ajouta : — Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Qui-conque aime la vérité écoute ma voix.

Pilate lui dit :

— Qu'est-ce que la vérité?

Puis, sans attendre la réponse que sollicitait cette question, il s'éloigna pour aller dire aux Juifs :

— Je ne trouve point de crime en lui.

Jésus, cependant, était chargé alors d'accusations par les princes des prêtres et par les sénateurs, et il ne répondait rien.

— N'entendez-vous pas, lui dit Pilate, les dépositions qu'ils font contre vous ?

Il demeura en silence.

Frappé de ce silence et de ce calme, et reconnaissant en Jésus quelque chose d'extraordinaire, Pilate s'enquit et s'assura encore de son innocence.

Alors Nicodème s'avança, et après qu'il eut obtenu de Pilate la permission de parler, il s'exprima ainsi (1) :

« J'ai dit aux anciens des Juifs, à leurs prêtres et à la foule : Quel sujet de plainte Jésus vous a-t-il donné ? Il a fait des miracles tels que vous n'en avez jamais vu de si grands. Si ces miracles durent, c'est qu'ils sont de Dieu ; autrement leur effet disparaîtrait vite. Renvoyez-le donc, et gardez-vous de lui faire aucun mal. »

Quelques Juifs s'écrièrent : — Tu es son disciple, et tu parles pour lui. — Le gouverneur qui parle comme moi en sa faveur, est-il aussi son disciple ? répliqua Nicodème. Ils ripostèrent : — Crois en lui, si tu le veux, et partage le sort qu'on lui prépare. Nicodème répondit : — Amen.

Un autre Juif prit la parole : — J'étais, dit-il, depuis trente-huit ans paralysé dans mon lit, lorsque Jésus parut, guérissant les malades et chassant les démons. Des jeunes gens me portèrent devant lui. Touché de mon état misérable, il me dit : — Lève-toi, emporte ton lit et marche. Aussitôt je fus guéri.

Les Juifs demandèrent : — Quel jour de la semaine ? Il répondit : — Le jour du sabbat. Les Pharisiens s'écrièrent : — Nous l'avons dit : il viole le saint repos du sabbat !

Un autre Juif parla ensuite : — J'étais aveugle de naissance et jamais mes yeux ne s'étaient ouverts. Jésus passa ; il mit sa main sur mes yeux, et aussitôt j'ai recouvré la vue.

(1) Évangile de Nicodème, ch. v, vi, vii.

Un autre dit : — J'étais courbé en deux ; il m'a redressé d'un mot. Un autre : — J'étais lépreux , il m'a guéri d'une parole. Une femme (l'hémorroïsse) raconta comment elle avait repris la santé et la force , en touchant seulement la frange de son manteau.

Plusieurs voix dans la foule criaient : — C'est un prophète de Dieu ! — Les démons fuient devant lui ! — Il a ressuscité Lazare, qui était mort depuis quatre jours.

Pilate voulut donc le sauver, et il dit encore au peuple :

— Je ne trouve point de crime en lui.

Mais ils redoublèrent leurs instances, en criant :

— Il soulève le peuple par la doctrine qu'il a semée dans toute la Judée, et qu'il n'a cessé de répandre depuis la Galilée jusqu'ici.

Entendant parler de la Galilée, Pilate demanda si Jésus était Galiléen ; et apprenant qu'il était en effet de la juridiction d'Hérode, qui se trouvait alors à Jérusalem, il le renvoya devant lui.

Depuis longtemps Hérode avait ouï dire beaucoup de choses de Jésus ; il désirait le voir. Il fut donc très-satisfait de la déférence de Pilate, dont il devint dès lors l'ami, à cette occasion. Espérant que Jésus ferait devant lui quelque miracle, il lui fit plusieurs questions.

Mais Jésus ne lui répondit rien.

Les princes des prêtres et les scribes l'avaient suivi et continuaient devant Hérode leurs accusations. Hérode, méprisant Jésus à cause du silence qu'il gar-

dait, se contenta de le faire revêtir par moquerie d'une robe blanche et le renvoya à Pilate.

Celui-ci reprit, s'adressant à tous :

— Vous m'avez présenté ce juste comme détournant le peuple de son devoir; je viens de l'interroger en votre présence, et je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez. Hérode, non plus, à qui je vous ai renvoyés, ne l'a pas jugé digne de mort. Je vais donc le châtier et le laisser libre.

Or on avait coutume de mettre en liberté, chaque année, à cause de la Pâque (et ce jour était proche), un prisonnier dont le choix appartenait au peuple. On retenait, en ce moment-là, un scélérat insigne, nommé Barabbas. Pilate dit à cette multitude :

— Lequel voulez-vous que je vous délivre, de Barabbas ou de Jésus, qu'on appelle le Christ?

Comme il venait de faire cette question, assis sur son tribunal, sa femme lui envoya dire :

— Gardez-vous de prendre part à l'affaire de ce juste, car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui dans un songe à son sujet.

C'est là tout ce que nous font connaître de la femme de Pilate les saints Évangiles, qui ne sont pas écrits pour satisfaire notre curiosité, mais uniquement pour nous exposer la bonne nouvelle du salut. Les légendaires chrétiens, conservateurs des traditions populaires et des pieux souvenirs, nous fournissent quelques autres renseignements. Ils nous dépeignent Procula, la femme de Pilate, comme une figure noble et touchante, qui fait contraste avec son lâche époux. On croit qu'elle était d'origine gauloise,

et de cette race de druidesses sur qui Dieu avait laissé tomber le don mystérieux d'une sorte de seconde vue. Emmenée à Rome, par des circonstances que nous ignorons, et affranchie de la famille Claudia (qui était la famille de Tibère), elle était belle et riche, lorsqu'elle fut mariée à Ponce-Pilate. Elle l'avait suivi en Judée, où ses pleurs ne purent l'empêcher de livrer le Messie à ses ennemis.

Pendant que Pilate hésitait, cependant, sur le message de sa femme, dont il avait éprouvé plus d'une fois la haute sagesse, les princes des prêtres et les sénateurs travaillaient le peuple avec acharnement et le persuadaient de demander la grâce de Barabbas et de faire périr Jésus.

Le gouverneur, au bout de quelques instants, répéta sa question :

— Lequel des deux voulez-vous qu'on vous délivre?

Ils répondirent en tumulte :

— Barabbas!

— Que ferai-je donc, reprit-il, de Jésus, qu'on appelle le Christ?

Tous crièrent :

— Qu'il soit crucifié!

— Quel mal a-t-il donc fait? reprit Pilate.

Mais ils crièrent encore plus fort :

— Qu'il soit crucifié!

Voyant que, loin de s'adoucir, la foule devenait plus agitée, le gouverneur n'osa tout à fait résister; il fit apporter de l'eau, et croyant faire assez en don-

nant ce vain témoignage à Jésus, il se lava les mains devant le peuple, disant :

— Je suis innocent de la mort de ce juste; le reste vous regarde.

Tout le peuple répondit :

— Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!...

XLV. — LA FLAGELLATION.

Pro peccatis suæ gentis,
Vidit Jesum in tormentis
Et flagellis subditum.

(*Stabat mater.*)

La nuit qui avait amené ces grandes scènes avait été longue pour Marie. Dès le matin, défaite, accablée, mais toujours résignée et soumise, elle cherchait à revoir son Fils.

Elle le retrouva dans les mains de ses bourreaux. Ils l'emmenaient, meurtri de coups et souillé de crachats, à la maison de Caïphe. Elle l'y suivit, sans pouvoir s'élancer jusqu'à lui. Elle vit le soldat qui, de sa main armée d'un gantelet (1), lui donna impunément un violent soufflet devant le juge. Elle accompagna les bandes frénétiques qui, faisant de l'Homme-Dieu leur jouet, le menèrent ensuite chez Hérode et chez Pilate. Elle fut témoin des insolences d'Hérode; elle entendit les accusations portées contre son Fils devant Pilate. Elle vit le peuple préférer à Jésus l'infâme Barabbas.

(1) *Armata manu.*

Un spectacle plus effroyable succéda rapidement à ce scandale : les Juifs demandant la mort de Jésus, et la multitude hurlant sans relâche : — Crucifiez-le ! crucifiez-le ! — Pilate ne le trouvant coupable d'aucun crime qui pût motiver la sentence de mort : — « Je ne vois rien en lui, dit-il au peuple, qui permette de le faire mourir. Cependant, pour satisfaire la foule, il ajouta, comme nous l'avons dit : — Je vais le faire châtier; après quoi je le renverrai.

» Mais le peuple redoubla ses cris, demandant avec plus d'insistance qu'il fût crucifié. Pilate alors prit Jésus et le fit flageller (1). »

Cette flagellation n'eut pas lieu comme la représentent généralement tous les peintres, — exécutée par deux ou trois des bourreaux. Jésus était livré à ses ennemis. Tous se ruèrent sur lui, avec des fouets, des cordes, des chaînes, des bâtons. Son corps, devenu méconnaissable, ne fut qu'une plaie; partout les chairs étaient déchirées, les os des côtes découverts; le sang coulait de toutes parts (2).

Marie était là (3), et ne pouvait donner à son Fils

(1) S. Luc, ch. XIII, v. 21 à 23. S. Jean, ch. XIX, v. 1.

(2) Revelat. sanctæ Brigittæ, lib. I, cap. x.

(3) Dans le *Stabat mater dolorosa* (de saint Grégoire le Grand); et dans les vieilles hymnes du petit office de Notre-Dame des sept douleurs :

Ave, dulcis mater Christi,
Quæ dilectum Filium
Capi, cædi, flens vidisti,
Manibus crudelium...

Enfin, dans l'*Oratio rhythmica de VII doloribus Deiparæ* :

Ave, dulcis mater Christi,
Lacrymosa quæ vidisti
Captum, vinctum, flagris cæsum,
Plenum plagis, dulcem Jesum.

ni secours, ni soulagement, ni consolation, que par ses larmes.

Après ce supplice, les soldats remirent à Jésus ses vêtements, qu'ils arrachèrent bientôt de son corps meurtri, pour le couvrir d'un vieux morceau d'écarlate. Puis voulant compléter ses insignes de roi des Juifs, « ils firent une couronne d'épines entrelacées, la lui enfoncèrent sur la tête, lui mirent, en guise de sceptre, un roseau à la main droite; et s'agenouillant en sa présence, ils se moquaient de lui : — Salut au roi des Juifs! disaient-ils; et ils lui crachaient au visage, ils lui donnaient des soufflets, et retirant le bâton de ses mains garrottées, ils l'en frappaient à la tête.

« Pilate sortit de nouveau : — Je vous l'amène encore, dit-il aux Juifs, afin que vous sachiez derechef que je ne trouve en lui aucun crime.

Il fit donc venir Jésus, portant la couronne d'épines et le manteau d'écarlate; et le montrant au peuple, il dit : — VOILA L'HOMME!

ECCE HOMO! Cette formidable parole nous a toujours singulièrement frappé. Comment Pilate, qui appelle Jésus le juste, qui le désigne en disant : « Jésus, qu'on appelle le Christ; » qui, en parlant de lui, dit aux Juifs : — Crucifierai-je votre roi? qui reçoit l'avis de Procula en ces termes : — Ne vous compromettez pas dans l'affaire de ce juste; qui fait écrire sur la croix l'écriteau célèbre : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs, » et qui maintient ce titre malgré les réclamations de tous les chefs du peuple, comment Pilate, dans l'instant le plus solennel, a-t-il tout à coup changé de style?

Dieu n'a pas donné aux seuls prophètes proprement dits le don de prophétie. Les Évangélistes reconnaissent que l'indigne Caïphe prophétisait lorsqu'il dit : « Il est salulaire qu'il y en ait un qui meure pour le peuple. » On voit dans la sainte Bible Balaam, le faux prophète, prononcer des paroles qui ne viennent pas de lui. Il nous semble donc qu'en présentant à tous les yeux le juste qui a pris sur lui tous les péchés, et qui en porte le poids, flagellé, déchiré, enchaîné, couronné d'épines, abreuvé d'avanies et de souillures, Pilate prophétise aussi en disant : — Voilà l'homme ! ce qui peut signifier : voilà l'état où le péché a mis l'homme, voilà l'humanité comme le péché l'a faite....

Mais il fallait que Pilate le dît, ce mot célèbre, pour que l'œil des spectateurs pût reconnaître Jésus dans cette victime défigurée par le sang et les plaies.

Abandonné de son Père, dit sainte Brigitte, et livré entièrement aux angoisses de son humanité, il cherchait un appui dans les regards de sa Mère, que la douleur écrasait. Que devint-elle alors, seule au milieu des bourreaux de son Fils ? Elle entendit là foule crier de nouveau :

— Otez-le ! crucifiez-le !

— Prenez-le vous-même et le crucifiez, dit encore Pilate ; car pour moi je ne trouve point de crime en lui.

— Nous avons notre loi, répondirent-ils, et, selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est dit Fils de Dieu.

Pilate fut troublé de ces paroles, et rentrant dans le prétoire, il dit à Jésus :

— D'où êtes-vous ?

Mais Jésus ne répondit rien.

— Vous vous taisez, reprit le gouverneur; ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous crucifier et le pouvoir de vous délivrer ?

— Vous n'auriez sur moi aucune puissance, répondit Jésus, si elle ne vous avait été donnée d'en haut; aussi, celui qui m'a livré entre vos mains est plus coupable que vous.

Pilate, ému, chercha encore à le sauver; mais les Juifs criaient :

— Si vous le délivrez, vous n'êtes pas ami de César; quiconque se fait roi s'oppose à César.

Ces paroles effrayèrent le gouverneur, et il abandonna Jésus à ses ennemis pour le crucifier.

Ils lui ôtèrent le manteau d'écarlate, lui remirent ses habits, et l'emmenèrent chargé de sa croix.



XLVI. — LA FIN DE JUDAS ISCARIOTH (1).

Ce qui a perdu Judas à jamais, c'est moins encore sa trahison que son désespoir.

(S. AUGUSTIN, *Des avantages de la pénitence.*)

Pendant la passion du Sauveur, Judas, qui, possédé de Satan, ne voyait toute l'horreur de son crime qu'après l'avoir commis, s'était retiré au delà du torrent de Cédron. Saisi de rage et de désespoir, il errait autour des gibets où l'on avait exposé les cadavres des suppliciés, dans un lieu souillé d'immondices et de décombres.

Il repassé dans son esprit tous les crimes accumulés sur sa tête : assassin, parricide, incestueux, voleur et traître; il entend, comme un écho lointain, les cris de la multitude qui demande la mort du Christ, qu'il a livré. En proie à des tortures effroyables, courant çà et là comme un insensé, il invoque l'enfer. Un démon hideux s'élance aussitôt à ses côtés, et ne le ménageant plus, lui dit :

Méchant ! que veux-tu qu'on te fasse ?

A quelle mort veux-tu aborder ?

JUDAS.

Je ne sais, je n'ai œil en face

Qui daigne les cieux regarder.

Qui es-tu ?

(1) Nous ne pouvons mieux retracer cette fin qu'en empruntant ici une élégante analyse des dernières scènes du *Mystère de la Passion* par Jean Michel. Il fut joué à Angers en 1486, et réimprimé il y a seize ans par Téchener. L'analyse de ce grand drame a été publiée dans un recueil périodique et reproduite en 1844 par la *Nouvelle revue de Bruxelles*, sous la signature H. de la M. Tout y est conforme aux traditions légendaires.

LE DÉMON.

Sans plus demander,
Je suis pour venger ton offense.

JUDAS.

D'où viens-tu ?

LE DÉMON.

Du fond de l'enfer.

JUDAS.

Ton nom ?

LE DÉMON.

Mon nom ? Désespérance.

JUDAS.

Approche et me donne allégeance.

LE DÉMON.

Oui ; mais il nous faut abréger....

Cet infernal dialogue continue sur ce ton. Judas hésite encore. Il voudrait invoquer Dieu, Jésus, la Vierge Marie. Mais son impitoyable compagnon détruit en lui toute espérance et le presse d'en finir. Il lui présente alternativement une dague, uné corde à nœud coulant, et ne lui laisse que le choix du genre de mort. Un arbre peu élevé est près d'eux dans les fentes d'un rocher. Désespérance le montre à Judas, le pousse vers cet arbre et l'aide à y monter.

Une légion de démons apparaît alors sur la scène et forme une ronde effrénée au pied de l'arbre ; désormais le traître leur appartient. Du haut de ce nouveau gibet, il hurle son exécration :

De Judas, jadis traître apôtre,
Me donne à vous, comme le vôtre,
Et ne veux point requérir grâce,
Ni que Dieu vrai pardon me fasse.
Je renonce Dieu et les anges,

Et saint Michel et les archanges ;
Je renie la Vierge Marie
Et Jésus et sa compagnie....
Item , recommande mon âme
A Lucifer, ord (1) et infâme ,
Et veux que mon corps soit ravi
En enfer, au plus près de lui.
Bref, me donne, âme, corps et bien ,
Sans jamais en excepter rien ,
En dépit de Dieu qui me fit,
A tous les diables. -

LUCIFER.

Il suffit.

Le dernier crime est consommé. Judas a devancé la justice de Dieu. Mais son âme immonde s'arrête sur ses lèvres, chaudes encore du baiser du Sauveur.

Lucifer s'étonne de ce prodige, et s'écrie :

Que diable l'âme est devenue ?

Il craint que Judas ne soit pas mort. Les démons qui l'accompagnent le rassurent. Alors, comme dit la note du texte, « Judas crève par le ventre ; les tripes saillent dehors » ; une odeur infecte s'exhale du cadavre du réprouvé. Tout à coup ses entrailles se répandent sur le sol ; l'âme s'échappe avec elles par cette voie immonde ; et c'est déjà un supplice ;

Car par sa bouche orde et maligne ,
Qui baisa son Maître tant digne ,
Elle ne peut ni doit passer.

Avant que les diables l'entraînent, la misérable âme de Judas gémit ses plaintes :

(1) *Ord*, sale ; de ce mot vient *ordure*.

Ah ! maudite âme malheuree,
 Enragée et désespérée !
 Le ver de dur et vif remord
 A jamais me poingt et me mord,
 Et je reste obstinée.
 Mais, dans mon dolent tort,
 Je ne quiers reconfort,
 Puisque je suis damnée !....

« Cette scène, dit l'écrivain que nous citons, cette scène, d'une sublime horreur, suffirait pour placer le mystère de la Passion à côté de Shakspeare. Sans doute notre délicatesse s'effrayerait aujourd'hui de ce rude langage et de ces sombres tableaux. Mais le génie est là, pierre encore informe, pierre précieuse toutefois, à laquelle il n'a manqué, pour briller de tout son éclat, qu'une civilisation plus avancée et les perfectionnements progressifs du langage. »

XLVII. — LÉGENDE DE LA CROIX.

Et toi, cher instrument du salut des mortels,
 Gage auguste du Dieu vivant sur nos autels,
 Bois rougi de son sang, relique incorruptible,
 Croix sur qui s'accomplit ce mystère terrible....

VOLTAIRE, *vers supprimés dans Zaïre.*

Crux alma, salve, crux venerabilis,
 Torrente Christi sanguinis ebria !

Testis dolorum, tu suprema

Verba Dei morientis audis.

(*Hymnus Exaltat. S. Crucis.*)

L'Évangile de Nicodème nous apprend que, lorsque Adam fut près de mourir, son fils Seth s'approcha des portes du Paradis, demandant pour son père de l'huile du bois de miséricorde. Le saint archange Mi-

chel vint à lui : — Ne pleure point , lui dit-il , car le bois de miséricorde ne paraîtra sur la terre que quand les temps seront accomplis.

Si on lit ailleurs qu'un ange apporta à Seth un rameau de l'arbre qui avait été cause de la chute d'Adam , lui disant que quand cet arbre porterait son fruit Adam serait sauvé , il y a encore d'autres lumières. M. Didron , dans sa curieuse légende de la Croix , rapporte , d'après des documents plus étendus , que l'Archange gardien du Paradis terrestre , mettant dans la main de Seth trois petites semences , lui dit : — « Prends ces trois graines que j'ai tirées de l'arbre (de la science du bien et du mal). Retourne vers ton père , qui mourra dans trois jours ; tu l'enseveliras et tu lui placeras ces trois graines dans la bouche. De cette semence sortiront trois arbres , un cèdre , un cyprès , un pin ; ils figurent la sainte Trinité : le cèdre représente le Père ; le cyprès , qui est l'arbre des morts , représente le Fils ; le pin , qui donne des fruits si nombreux , représente le Saint-Esprit. Tous trois sont d'un bois odorant et incorruptible. Ces trois arbres ensuite se réuniront et n'en feront qu'un seul , comme les trois personnes ne font qu'un seul Dieu. C'est par là qu'arrivera le salut du monde. Adam sera pardonné quand l'arbre sorti de ces graines produira son fruit.

» L'Archange parlait du Christ. »

Seth s'en retourna , et fit ce que lui avait dit l'Archange ; des rameaux poussèrent et formèrent plus tard un grand et bel arbre , qui resta debout jusqu'au temps de Salomon.

Salomôn ordonna de le couper et de l'employer dans le temple qu'il élevait au Seigneur. Mais on ne put placer nulle part l'arbre mystérieux : il était partout ou trop long ou trop court.

Les ouvriers du Temple, fatigués des obstacles que leur présentait l'arbre de Seth, le jetèrent sur une flaque d'eau, où il servait de pont.

Lorsque la reine de Saba vint visiter Salomon, il lui fallut traverser la flaque d'eau. Mais, à l'aspect de l'arbre sur lequel nécessairement elle devait marcher, elle se sentit saisie d'une telle vénération pour ce bois, qu'elle s'agenouilla et ne voulut pas mettre le pied dessus. L'histoire scolastique ajoute qu'elle dit à Salomon que celui qui devait être attaché à ce bois amènerait par sa mort la ruine de l'empire juif. Salomon, étonné, fit enlever l'arbre et ordonna qu'on l'enterrât profondément.

Quelque temps après, on creusa sur le lieu même où l'arbre de Seth était enfoui la piscine Probatique, si célèbre dans les livres saints; et, selon la *Légende d'or*, ce n'était pas seulement la descente de l'Ange, mais aussi la vertu du bois sacré, qui agitait l'eau à certaines époques et rendait la santé aux malades.

Peu de jours avant la passion de Notre-Seigneur, le bois miraculeux rompit ses liens, s'éleva, et surnagea dans le bassin. Les Juifs le prirent, et, dans leur empressement féroce, ils en firent la croix du Sauveur, avant même qu'il fût condamné.

Une singulière tradition, qu'on pourrait appeler la *Légende de l'arbre sec*, se rattache à la croix. Dans ce vieux document, ce n'est pas Seth qui a planté

l'arbre mystérieux, c'est Loth. Envoyé par Abraham, qui voulait l'éloigner, aux sources du Nil, où il devait recueillir un plant de cèdre, un plant de cyprès et un plant de pin, Loth fit heureusement son voyage, et rapporta les trois plants que désirait Abraham. Abraham les planta en triangle, à deux lieues d'Hébron, sur le tertre qui a donné son nom à la vallée de Mambré. Loth, pendant trois mois, les arrosa tous les jours avec l'eau du Jourdain. Alors Abraham et son neveu virent avec admiration que les trois plants, s'étant réunis, ne faisaient plus qu'un seul arbre.

A ce spectacle, Abraham, se prosternant, adora le Seigneur en disant : — Cet arbre sera l'abolition du péché.

Le père Labbe, dans ses notes sur Michel Glycas, cite cette tradition, qui ajoute que Jésus-Christ fut crucifié sur cet arbre, après qu'il avait subi les aventures du Temple, de la reine de Saba et de la piscine.

M. Francisque Michel mentionne une autre destinée attribuée à l'arbre de Loth, dans le livre de Guillaume de Mandeville. Suivant cet autre récit légendaire, « l'arbre de Loth resta toujours vert, vivace et feuillé, jusqu'au jour où Notre-Seigneur mourut en la croix. Alors il sécha, ainsi que tous les autres arbres qui étaient alors debout, et dont il y a encore maint par le monde ».

On cite, relativement à cet arbre, de singulières prédictions :

« De l'arbre sec, disent aucunes prophéties qu'un prince de l'Occident gagnera la terre promise, avec l'aide des Chrétiens, et fera chanter messe sous cet

arbre sec. Alors l'arbre reverdira et portera des feuilles; et à ce miracle maints Sarrasins et maints Juifs se convertiront à la foi chrétienne. C'est pour cela qu'on a l'arbre en grande révérence et qu'on le garde chèrement; car, bien qu'il soit sec, il a encore de grandes vertus, et ceux qui en portent un peu sont préservés de diverses maladies. »

Rentrons dans la légende de la croix, faite, comme on l'a dit plus haut, de l'arbre de Seth.

Jésus dut porter ce poids énorme sur ses épaules, en montant au Calvaire, aidé seulement un peu par Simon le Cyrénéen; et qu'on nous permette de ne pas suspendre ici cette légende, mais de la poursuivre jusqu'à la fin.

Après la mort de l'Homme-Dieu, on enterra la croix, comme on enterrait chez les Juifs les instruments de supplice. Elle resta donc cachée près de trois siècles, jusqu'au règne de Constantin. Cet empereur, qui était païen encore, apprit un jour qu'une armée innombrable de barbares s'avancait sur le Danube, pour le franchir et envahir l'Occident. Il se mit à la tête de ses phalanges et marcha vers le fleuve. Lorsqu'il y arriva, il vit les barbares arriver en masses qui croissaient tellement tous les jours qu'il en fut épouvanté. La veille du jour où il devait livrer bataille, comme il dormait dans sa tente, un Ange l'éveilla en lui disant de lever les yeux, et il aperçut dans les airs une croix lumineuse, au-dessus de laquelle étaient écrits ces mots : C'est par ce signe que vous vaincrez : — *IN HOC SIGNO VINCES.* —

Cette vision le ranima; il appela ses officiers aus-

sitôt, fit placer sur sa bannière l'image de la croix; ce nouvel étendard, qu'on appela le Labarum, il le fit porter à la tête de son armée : il attaqua ses ennemis, en tua une multitude, dispersa le reste, et demeura maître du champ de bataille. Ces faits sont sérieusement historiques.

Après un tel succès, Constantin rassembla autour de lui les prêtres de tous les temples, et leur demanda avidement de quel Dieu la croix était le signe. Quoiqu'ils le sussent bien, les prêtres païens lui répondirent qu'ils n'en savaient rien. Mais quelques chrétiens qui étaient là lui exposèrent la vérité. Alors l'empereur crut en Jésus-Christ, se fit instruire dans la foi chrétienne, et envoya sa mère Hélène à Jérusalem pour rechercher la vraie croix. Ces détails sont racontés avec quelques variantes dans divers récits. Nous suivons la plus simple légende, n'ayant ici à nous occuper que de la croix.

L'impératrice Hélène, mère de Constantin, avait été, suivant quelques chroniques, hôtelière dans l'île des Bretons, suivant d'autres dans la cité des Tréviens. Un historien, un peu moins douteux, rapporte qu'elle était fille de Choëlus, roi des Bretons. Quoiqu'il en soit, Constance l'avait épousée à cause de sa beauté et de ses grâces. Elle lui avait donné ce fils, qui fut Constantin le Grand.

Quoiqu'elle fût avancée en âge lorsque eurent lieu la vision de Constantin et la résolution qui la suivit, convertie elle-même à Jésus-Christ, elle partit pour Jérusalem. Elle commença par réunir autour d'elle tous les hommes éclairés du pays. On raconte qu'a-

vant d'être admis en sa présence ils se demandaient pourquoi l'impératrice les appelait ? et que l'un d'eux, nommé aussi Judas, leur dit : — Je sais qu'elle veut apprendre de nous où repose la croix : c'est ce que nous devons éviter de lui dire. — Cependant elle obligea cet homme à lui montrer le Golgotha, et à lui désigner le lieu où Jésus avait souffert.

Sur ce lieu même s'élevait un temple de Vénus, que l'empereur Adrien y avait construit. Hélène le fit abattre, et, après qu'on eut creusé vingt pieds, on trouva trois croix, que l'on porta devant la princesse : c'étaient la croix de Notre-Seigneur et les croix des deux larrons. L'embarras était de découvrir la croix du Sauveur : l'écriteau qui l'eût signalée en était détaché.

Or, il y avait en ce moment dans la ville une dame de haut rang qui, depuis plusieurs jours abandonnée des médecins, gisait à demi morte. L'évêque de Jérusalem, Macaire, fit porter sur la moribonde la première et la seconde croix, qui ne produisirent aucun effet. Mais, dès que la troisième eut touché cette femme, elle se leva aussitôt complètement guérie. On reconnut là évidemment la vraie croix.

C'est là le récit de l'histoire ecclésiastique. Suivant d'autres traditions, citées par divers narrateurs, on portait en terre un mort, que l'on posa sur les croix par l'ordre d'Hélène; la première et la seconde n'eurent aucun effet; mais il revint à la vie dès qu'il toucha la croix du Sauveur.

Hélène, qui retrouva aussi l'écriteau de Pilate et les clous, emporta pour son fils un morceau de la

vraie croix, et laissa le reste à Jérusalem, renfermé dans une châsse d'argent qu'elle fit placer dans une église construite avec magnificence.

En mémoire de ces événements, l'Église depuis célèbre, le 3 mai, la fête de la Découverte de la sainte croix.

Une autre circonstance éclatante a fait instituer, au 14 septembre, la fête de l'Exaltation de la sainte croix. Nous emprunterons ce dernier récit à la légende du Bréviaire romain :

Vers la fin du règne de l'empereur Phocas, Chosroès, roi des Perses, s'empara de toute l'Égypte et de toute l'Afrique romaine, prit Jérusalem, où il fit périr des milliers de chrétiens, et transporta dans son royaume la croix de Notre-Seigneur, qu'Hélène avait placée sur la montagne du Calvaire. Le successeur de Phocas, Héraclius, épuisé par des désastres multipliés et par les calamités de la guerre, demanda la paix. Chosroès, devenu insolent par suite de ses victoires, ne voulait pas la lui accorder, même aux conditions les plus dures. Dans ce péril extrême, Héraclius jeûnait et priait, implorant avec ardeur le secours divin. Sur un avis que le Ciel lui donna, il leva des troupes, livra bataille à l'ennemi, et défit trois généraux et trois armées de Chosroès. Ces défaites abat-tirent le monarque persan.

Dans sa fuite, sur le point de passer le Tigre, il s'associa au trône son fils Midarse. Mais l'aîné de ses enfants, Siroès, outré de cet affront qui lui était fait, trama en même temps la mort de son père et de son frère. Les ayant atteints dans leur fuite, il exécuta ses

desseins criminels, et obtint d'Héraclius le royaume de ses ancêtres, moyennant certaines conditions, dont la première fut la restitution de la croix du Seigneur.

Cette croix sainte fut donc recouvrée, quatorze ans après qu'elle était tombée au pouvoir des Perses.

Héraclius revint à Jérusalem, la rapportant en grande pompe sur ses épaules jusqu'à la montagne où Jésus-Christ l'avait lui-même portée. Le prince, qui se trouvait en ce moment tout couvert d'or et de pierreries, fut contraint de s'arrêter à la porte qui conduit au Calvaire. Plus il s'efforçait d'avancer, plus il se sentait repoussé. Héraclius et tous les témoins de ce prodige étaient dans l'étonnement et la stupeur, lorsque Zacharie, patriarche de Jérusalem, s'adressant à l'empereur, lui dit :

« Prince, n'y a-t-il pas à craindre que, dans cet » appareil de triomphe où vous êtes, vous ne soyez » trop peu conforme à la pauvreté et à l'humiliation » du Seigneur portant sa croix ? »

Héraclius comprit. Il se dépouilla aussitôt de ses magnifiques ornements; et, les pieds nus, revêtu du vêtement le plus simple, il acheva alors facilement le reste du chemin.

Il replaça la croix dans le lieu d'où elle avait été enlevée par les Perses. Depuis ce temps, la solennité de l'Exaltation de la sainte croix se célèbre toujours avec éclat, en mémoire de ce qui se passa lorsque Héraclius remit ce bois sacré à l'endroit même où il avait été planté pour recevoir le Sauveur.



XLVIII. — LE CALVAIRE.

Quand le Sauveur souffrit pour tout le genre humain,
 La mort, en l'abordant au fort de son supplice,
 Parut tout interdite, et retira sa main,
 N'osant pas sur son maître exercer son office.

Mais Jésus, en baissant sa tête sur son sein,
 Fit signe à l'implacable et sourde exécutrice
 Que, sans avoir égard au droit de souverain,
 Elle achevât sans peur le sanglant sacrifice.

La barbare obéit ; et ce coup sans pareil
 Fit trembler la nature et pâlir le soleil,
 Comme si de sa fin le monde eût été proche.

Tout frémit, tout s'émut sur la terre et dans l'air,
 Et le pécheur fut seul qui prit un cœur de roche,
 Quand la roche semblait en avoir un de chair.

P. CORNEILLE.

Ave, dulcis mater Christi,
 Juxta cruce[m] quæ stetit,
 In quâ dire laniatus
 Pro me mori est dignatus.

(*Rythm. de VII doloribus.*)

Marie vit les apprêts formidables, la croix, les clous, le marteau, et tout l'appareil du supplice que l'on apportait devant Jésus.

Elle le suivit au Calvaire, où il allait, chargé de sa croix. Elle pouvait reconnaître tous ses pas, car son sang les marquait le long du chemin.....

Elle se trouva devant lui à un carrefour. Séparée de lui par les soldats, elle en reçut le salut conservé par les saintes traditions : — *Salve, Mater.*

Elle ne put lui témoigner sa compassion que par

sa désolation muette, à l'endroit de ce chemin douloureux où les souvenirs du peuple élevèrent l'église de *Notre-Dame du spasme*.

Mais elle reprit pourtant des forces et monta au Calvaire.

On crucifia Jésus entre deux larrons sur la montagne du Calvaire, qui était hors de la ville. On avait attaché au haut de la croix, par ordre de Pilate, une inscription formée de ces mots, en hébreu, en grec et en latin :

JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS.

Les princes des prêtres, voyant cette inscription, la désapprouvèrent. Ils revinrent au gouverneur et lui représentèrent qu'il fallait exprimer, non pas que Jésus était le roi des Juifs, mais qu'il se disait le roi des Juifs.

Pilate répondit :

— Ce qui est écrit est écrit.

Pendant les sanglants préparatifs du crucifiement, Marie était sur le lieu où l'on voit encore la petite chapelle dédiée à Notre-Dame des douleurs. Elle entendait les coups de marteau qui enfonçaient les gros clous dans les mains et dans les pieds de son Fils. Les blasphèmes du peuple venaient jusqu'à ses oreilles, avec les rires des soldats qui se partageaient les habits de Jésus et tiraient sa robe au sort.

Ce fut alors que l'un des Apôtres, un seul, celui que Jésus aimait, Jean, fils de Zébédée, revint auprès de son maître; et c'est lui qui a écrit que, quand

le Sauveur divin fut élevé sur l'instrument de sa mort, sa mère se tint devant la croix (1).

Abîmée dans ses larmes, si la source n'en était pas tarie, elle était plongée dans une mer d'amertumes que les Pères de l'Église mettent au-dessus des tourments de tous les martyrs.

« Où êtes-vous, Marie? s'écrie saint Bonaventure : auprès de la croix? Non, vous êtes sur la croix même, où vous vous sacrifiez avec votre Fils. »

Les premières paroles de Jésus sur la croix avaient été une prière en faveur de ses bourreaux : — « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font (2). » .

La sainte Vierge mérita d'être associée à la divine miséricorde qui consommait la rédemption. Il semblerait qu'elle dût haïr les hommes, les avoir en horreur et les maudire : car ils livraient son Fils à la mort, et à quelle mort! Ils se montraient à ses regards de mère plus monstrueux que les bêtes féroces. Mais le cœur de Marie ne sentait pas au point de vue humain. Ce cœur, comblé de grâce dans toute sa plénitude, comprenait le sacrifice dont elle était le second holocauste. Tout en pleurant des larmes de sang sur les souffrances de son Fils adoré, elle consentait à ces souffrances expiatoires et priait aussi pour les coupables.

Il faut le redire encore, la Reine des martyrs depuis longtemps savait d'avance tout ce que son Fils allait souffrir. « Ces paroles de Siméon : *Un glaive*

(1) *Stabat autem juxta crucem mater ejus.* S. Jean, xix, v. 25.

(2) S. Luc, ch. xxiii, v. 34.

de douleur traversera votre âme, lui avaient fait voir tout d'un coup, selon la révélation que Notre-Seigneur en a faite à sainte Thérèse, toutes les douleurs que Jésus devait supporter. Aussi elle persiste à se taire pendant la passion du Sauveur et lorsqu'il est l'objet d'inculpations injustes. Elle ne dit rien à Pilate, qui reconnaissait l'innocence de Jésus et se montrait disposé à lui être favorable. Elle ne paraît que pour assister à la grande expiation qui s'accomplit sur le Calvaire. Elle accompagne son Fils; et, du moment qu'il est élevé sur la croix, ses yeux ne le quittent plus jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir et que tout soit consommé. C'est le complément du sacrifice qu'elle a commencé dans le Temple.

» Pour bien comprendre la violence que Marie dut se faire à elle-même, il faudrait pouvoir se représenter l'amour de mère qu'elle avait pour Jésus. L'amour des mères pour leurs fils est si grand, que, s'ils sont en quelque danger de perdre la vie, elles oublient soudain leurs défauts et leurs torts pour ne plus ressentir qu'une douleur inexprimable. Et cependant, cet amour est rarement entier; d'autres enfants ou d'autres affections le partagent. Mais Marie n'avait qu'un fils; et il était le plus beau des enfants des hommes : il était le plus aimable, le plus vertueux, le plus saint, le plus innocent; en un mot, il était Dieu même. Son amour lui était acquis sans restriction. Et telle était la victime qu'elle offrait elle-même à la mort pour nous sauver tous (1)... »

(1) S. Alphonse de Liguori, *Discours sur la Purification*.

Plusieurs Pères rapportent même que le bon larron dut la grâce de son repentir et de son salut aux prières de Marie; notamment saint Anselme, qui croit, comme nous avons dit, que cet homme était le bandit dont on a parlé dans les circonstances de la fuite en Égypte.

Marie a bien pu intercéder pour le bon larron, puisque saint Chrysostome, dans une sorte de drame de la passion, nous apprend qu'au pied de la croix elle priait son Fils pour le malheureux Judas. Mais déjà le misérable s'était soustrait par le suicide à une si puissante intervention.

Peu après la magnifique promesse qu'il avait faite au larron pénitent, Jésus, baissant les yeux, sembla chercher au pied de la croix ceux des siens qui l'avaient suivi.

Il vit, près de sa Mère, Marie-Madeleine et Marie de Cléophas, et, de tous les Apôtres, un seul, Jean le bien-aimé.

Voulant laisser à tous les chrétiens une mère dans Marie, il tourna la tête vers la Vierge sainte, et lui dit en indiquant celui qui représentait les disciples : — Femme, voilà votre fils.

Puis il dit à saint Jean : — Voilà votre mère.

Ces paroles furent cruelles pour Marie; elles étaient l'adieu qui précède la mort. Elles signifiaient : Dans un moment votre Fils ne sera plus ! Dans un moment vous demeurerez seule ! Elles devaient rester à jamais sur le cœur de la sainte Vierge.

Jésus employa cette formule : *Femme, voilà votre fils*, dit saint Jean Chrysostome, pour ne pas provo-

quer encore par le doux nom de mère un attendrissement trop déchirant.

« C'était la sixième heure du jour, et toute la terre fut couverte de ténèbres jusqu'à la neuvième heure. Alors Jésus jeta un grand cri en disant : — Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

C'est la première strophe du psaume **xxi**. Saint Jérôme et plusieurs autres Pères, d'après des traditions constantes, disent que Notre-Seigneur récita en entier ce psaume célèbre, où sont détaillées, mille ans avant l'événement, les grandes scènes de la passion. — « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?..... Me voici l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Tous ceux qui me voient m'insultent en remuant les lèvres et secouant la tête : Il se repose, disent-ils, sur le Seigneur ; que le Seigneur le délivre, qu'il le sauve, puisqu'il met en lui son espérance... Je suis assiégé d'une foule qui ne veut que ma perte. Ils ont percé mes mains et mes pieds ; ils pourront compter tous mes os... Ils ont partagé entre eux mes vêtements ; ils ont tiré ma robe au sort... »

Quelle langue pourrait exprimer, dit saint Bernard, quel cœur pourrait comprendre le mouvement de désolation que produisirent ces paroles dans les entrailles maternelles de la sainte Vierge ?...

Après cela, au milieu de ce silence de mort et de ces ténèbres qui révélaient le deuil de la nature, Jésus, « voyant que tout était accompli, afin qu'une parole de l'Écriture fût accomplie encore, dit : — J'ai soif.

» Et comme il y avait là un vase plein de vinaigre, un homme se hâta d'en remplir une éponge; puis, l'ayant mise au bout d'un roseau, il la lui présenta à la bouche. Jésus, ayant pris le vinaigre, dit : — Tout est consommé.

» Il jeta pour la seconde fois un grand cri, dit encore ces mots : — Mon Père, je remets mon âme entre vos mains; — et, baissant la tête, il rendit l'esprit (1). »

Pendant ces grands événements auxquels le gouverneur romain n'eut pas le courage d'opposer son autorité, il était rentré dans son palais, où Procula, pour qui ce jour fut un jour terrible, disent les légendaires, comptait tous les instants du supplice de l'Homme-Dieu. Glacée d'effroi au tremblement de terre qui fit craquer les rochers et déchira le voile du Temple, elle eut cependant assez de force pour se contenir et calmer son coupable époux. Devenu tremblant à la vue des signes redoutables qui couvraient Jérusalem, il courait à travers son palais comme un insensé, la pâleur sur le visage et la bouche horriblement contractée (2).

Le soir de ce jour où le salut de la famille humaine avait coûté un si grand prix, Joseph d'Arimathie, l'un des disciples, vint demander à Pilate le corps de Jésus pour l'ensevelir. Pilate se hâta d'accorder cette demande, et depuis lors les livres saints ne parlent plus de cet homme.

(1) S. Jean, ch. xix, v. 28-30. S. Matthieu, ch. xxvii, v. 48-50. S. Luc, ch. xxiii, v. 46.

(2) M. Douhaire, dans son beau travail sur les *Légendes*.

XLIX. — LES TOMBEAUX OUVERTS.

Jésus rendit l'esprit.... En même temps, les sépulchres s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints qui étaient dans le sommeil de la mort ressuscitèrent.

Ils sortirent de leurs tombeaux..., vinrent dans la ville sainte et furent vus de plusieurs personnes.

(S. Matthieu, ch. xxvii.)

Les plus redoutables prodiges, la vue même des morts sortis de leurs tombes et se montrant dans la ville sainte, n'avaient pas abattu encore les chefs des Juifs. Comme s'ils n'avaient vu en tout cela que les effets d'une haute magie, furieux contre Joseph d'Arimathie, qui avait enseveli Jésus et qu'ils accusaient d'avoir dérobé son corps, ils s'étaient saisis de lui, disent les légendaires, et l'avaient enfermé dans une prison solide et impénétrable, dont ils gardaient les clefs. Mais on leur répétait de toutes parts que Jésus ressuscité avait été vu par plusieurs, et que d'autres morts avaient paru dans la ville, à la suite du tremblement de terre qui avait accompagné le dernier soupir de Notre-Seigneur; et enfin ces rumeurs les troublèrent. Ils allèrent à la prison où ils avaient enfermé Joseph d'Arimathie, et quoique les portes fussent bien closes, ils reconnurent avec consternation que Joseph n'était plus là.

Comme ils sortaient pleins d'inquiétude, quelqu'un leur dit que Joseph était dans sa ville d'Arimathie. Reconnaisant enfin que le Seigneur protégeait ce juste, ils lui écrivirent des lettres d'excuses en s'hu-

miliant devant lui, le priant de revenir à Jérusalem et lui garantissant toute sécurité.

Ils chargèrent sept des amis de Joseph de lui porter ces lettres et de le ramener.

Joseph reçut les envoyés en disant : — Béni soit le Seigneur d'avoir préservé Israël de l'effusion de mon sang ! » Et il revint avec ses amis. Dès que les chefs des Juifs apprirent qu'il était proche, ils coururent à sa rencontre et l'embrassèrent, en le priant de leur raconter comment il était sorti de prison. Il leur dit (1) :

« Lorsque vous m'avez enfermé, le jour de Pâques au soir, je me mis en prières dans mon cachot, et, au milieu de la nuit, la maison me parut ébranlée. Au même instant, je vis Jésus, brillant comme un éclair, et je tombai par terre, saisi d'épouvante. Jésus me prit par la main, m'enleva au-dessus de la terre, essuya la sueur qui couvrait mon front, et me dit : — Ne crains rien, Joseph, c'est moi. » Je levai les yeux en m'écriant : — O Seigneur Élie ! » Mais il me dit : — Je ne suis pas Élie, je suis Jésus de Nazareth, que tu as enseveli. » Je reconnus donc que c'était Jésus ; je l'adorai en disant : — Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » et il me transporta dans ma maison d'Arimathie. »

Les princes des prêtres, et les lévites qui les accompagnaient, furent très-abattus à ce récit. Ils se rappelèrent les paroles du saint vieillard Siméon, en recevant dans ses bras Jésus enfant, et la terrible

(1) Nous suivons l'évangile de Nicodème, du chap. xv au chap. xxix.

prophétie qu'il avait adressée à sa Mère : ils en voyaient l'accomplissement. Ils interrogèrent séparément trois des honorables personnages qui disaient avoir vu Jésus ressuscité, s'entretenant avec les apôtres; et ils commencèrent à croire, en se frappant la poitrine. Alors, Joseph d'Arimathie, s'adressant à Anne et à Caïphe, leur dit :

— Vous êtes surpris de voir que Jésus est véritablement ressuscité d'entre les morts; mais ce que vous ne devez pas moins admirer, c'est qu'en rendant le dernier soupir, il a tiré des monuments les corps des saints qui ont repris la vie en témoignage de sa puissance; et plusieurs les ont vus. Nous avons tous connu le bienheureux Siméon, qui a tenu dans ses mains l'Enfant Jésus présenté au Temple. Il avait deux fils, Leucius et Charinus. Nous les avons connus aussi; nous avons tous été présents lorsqu'ils se sont endormis dans le Seigneur, et nous les avons ensevelis. Visitez leurs tombeaux : vous les trouverez vides; mais, ressuscités par le Seigneur, ils sont dans ma ville d'Arimathie, vivants, dans l'oraison et silencieux comme des morts. Allons à eux, amenons-les ici avec révérence; et si nous les en prions instamment, ils nous parleront peut-être du mystère de leur résurrection.

Cette proposition étant agréée, Anne, Caïphe, Joseph, Gamaliel et Nicodème, allèrent aux tombeaux de Leucius et de Charinus, et, n'y trouvant pas les corps, ils se rendirent à la ville d'Arimathie, où ils virent les deux saints à genoux. Ils les embrassèrent avec un très-grand respect. Ils obtinrent d'eux ce

qu'ils en espéraient, les ramenèrent à Jérusalem dans la synagogue, et après en avoir fermé les portes, ils leur mirent dans les mains le livre de la loi, et les prièrent, au nom du Dieu d'Israël, de dire si c'était Jésus même qui les avait ressuscités, et comment le prodige avait eu lieu. Leucius et Charinus, levant les yeux au ciel, firent le signe de la croix sur leur langue, et dirent : — Donnez-nous du papier, nous écrirons ce que nous avons vu.

L. — RÉCIT

DE L'APPARITION DE SAINT JEAN-BAPTISTE AUX LIMBES.

Et tu..., propheta Altissimi..., præibis ante faciem
Domini parare vias ejus.

(Cantique de Zacharie.)

On donna aussitôt aux deux morts du papier, et ils écrivirent, chacun en un lieu séparé, le récit qui va suivre :

« Seigneur Jésus-Christ, Dieu et Sauveur, résurrection et vie des morts, permettez-nous d'écrire, commè on nous en a conjurés en votre nom, ce que nous avons vu après votre mort sur la croix.

» Or, nous étions tous avec nos pères dans le séjour des ténèbres, lorsque tout à coup nous fûmes enveloppés d'une splendeur dorée, qui surpassait l'éclat du soleil. Adam, le père de tout le genre humain, et avec lui les patriarches, les prophètes et tous les justes, se sont écriés avec joie : — Ce que nous voyons, c'est l'accomplissement des promesses de l'auteur de la lumière.

» — C'est, dit Isa  , la lumière même du Père, le Fils de Dieu, que j'ai annoncé lorsque j'étais sur la terre des vivants.

» Siméon, notre père, s'approcha de nous en nous disant avec allégresse : — Glorifiez le Fils de Dieu, que j'ai reçu nouveau-né dans mes mains en m'écriant : Maintenant, je puis mourir sans trouble, puisque mes yeux ont vu le Sauveur et la lumière du monde.

» Toute la multitude des justes se levait, dans les transports de la sainte espérance, lorsque nous vîmes s'avancer vers nous un homme vêtu comme un ermite; tous lui demandaient : — Qui êtes-vous? Il répondit : — Je suis Jean, la voix et le prophète du Très-Haut, celui qui le précède afin de préparer ses sentiers. Je l'ai baptisé dans le Jourdain; j'ai vu l'Esprit-Saint descendre sur lui en forme d'une colombe, et une voix des cieux m'a crié : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me complais. » En ce moment, je le précède encore ici et je vous annonce sa prochaine arrivée.

» Adam, notre père, dit tout ému à son fils Seth : — Raconte à tes descendants, les patriarches, les prophètes et les justes, ce que tu as appris de l'Archange Michel lorsque je t'envoyai aux portes du Paradis, afin d'obtenir du Seigneur qu'il permit à son Ange de te donner de l'huile de l'arbre de miséricorde pour en oindre mon corps.

» Seth, s'approchant alors des patriarches, leur parla ainsi :

» Moi, Seth, comme je priais devant le Seigneur à

la porte du paradis, je vis paraître devant moi Michel, l'Ange du Seigneur, qui me dit : Je suis envoyé vers toi, moi qui préside sur le genre humain. Seth, ne prie pas ainsi dans les larmes, et ne demande pas l'huile de l'arbre de miséricorde, car ton père ne peut en obtenir qu'aux derniers jours, quand le monde aura cinq mille cinq cents ans (1). Alors le Fils de Dieu descendra sur la terre; il ressuscitera Adam et tous les saints; il oindra de l'huile de sa miséricorde tous ceux qui croiront en lui, et les introduira avec Adam dans le paradis... »

LI. — TROUBLES DANS LES ENFERS.

Diabls d'enfer, horribles et cornus,
Gros et menus, aux regards basiliques,
Infâmes chiens, qu'êtes-vous devenus?...
Bossus, tortus, serpents diaboliques,
De jour en jour vos pratiques perdez;
Venez à moi, maudits esprits damnés!...

(Le mystère de la Passion.)

« Pendant que tous les saints tressaillaient d'allégresse, et c'était à l'heure où Jésus allait mourir, Satân, prince de la mort, dit au prince des enfers : — Apprête-toi à saisir Jésus, qui se dit glorieusement le Christ et le Fils de Dieu, et qui avait peur de mourir, puisqu'il a dit : — Mon âme est triste jusqu'à la mort! Fortifions-nous cependant pour le retenir prisonnier, puisqu'il s'apprête, au dire du nommé Jean, à venir nous expulser d'ici.

(1) La chronologie des Hébreux donnait au monde 5,500 ans quand commença l'ère chrétienne.

» Cet homme, au reste, poursuivit-il, m'a fait bien des torts. Ceux que j'avais tués il leur rendait la vie ; ceux dont j'avais désarticulé les membres, il les leur renouait par sa seule parole et les renvoyait emportant leur lit sur leurs épaules. Il y en a d'autres que j'ai rendus aveugles, et je me réjouissais de l'espoir qu'ils se casseraient la tête contre les murs ou qu'ils se jetteraient à l'eau ; et cet homme, venu je ne sais d'où, leur rend la lumière par ses paroles. Il ordonne à un aveugle-né de se laver les yeux avec de l'eau et de la boue à la fontaine de Siloé, et cet aveugle retrouve la vue. Je dus enfin m'éloigner des lieux qu'il protégeait, et, rencontrant un beau jeune homme, j'entrai en lui et y fis ma demeure. J'ignore comment il vint à le savoir ; il arriva où j'étais et m'intima l'ordre de sortir. Étant sorti et ne sachant où me rendre, je lui demandai la permission d'entrer dans des pourceaux, ce que je fis, et je les étranglai (1).

» Le prince du Tartare dit alors à Satan : — Quel est ce prince si puissant qui craint cependant la mort ? Tout ce qu'il y a de plus fort sur la terre m'est assujetti, aussitôt que tu me l'as amené. Si donc tu as tant de pouvoir, quel peut être ce Jésus, qui craint la mort et s'oppose à toi ? S'il est si puissant dans son humanité, sois sûr qu'il est tout-puissant dans sa divinité. Lorsqu'il a paru craindre la mort, il a voulu te tromper, et malheur à toi éternellement !

» Satan répliqua : — Je vois que tu hésites à saisir

(1) Ces détails plus circonstanciés sont d'Eusèbe ; M. Alfred Maury les a cités.

Jésus, ton ennemi et le mien. Pour moi, je l'ai tenté; j'ai soulevé contre lui mon peuple juif; j'ai élevé contre lui la persécution; j'ai mis du fiel et du vinaigre à ses lèvres, j'ai préparé le bois et les clous pour le crucifier. Sa mort est proche, et je te l'amènerai.

» Le prince de l'enfer reprit : — Tu viens de me dire qu'il m'a arraché des morts. Quelques-uns des saints qui sont ici ont fait ce miracle; mais ils l'ont obtenu par leurs prières, et c'est le Dieu tout-puissant qui leur accordait cette faveur. Or Jésus a opéré lui-même ce prodige par sa seule parole. C'est lui sans doute qui a rendu la vie à Lazare, mort depuis quatre jours, et que déjà je détenais ici.

» — C'est lui-même, dit Satan.

» — Eh bien, je t'en conjure, poursuivit le prince du Tartare, ne l'amène pas ici, car lorsque j'ai entendu la parole impérieuse qui nous arrachait Lazare, j'ai tremblé et tous mes ministres se sont troublés avec moi; nous avons vu ce Lazare nous échapper avec la vitesse de l'aigle. Je reconnais maintenant que Jésus est le Dieu fort, le Sauveur du genre humain. S'il vient ici, il délivrera tous ceux que je tiens renfermés dans ces Limbes... »



LII. — JÉSUS AUX LIMBES.

His fretus armis, victor aheneos
Postes revulsit claustraque Tartari,
Cœtusque captivos piorum
In patrias revocavit arces.
(*Hymnus invent. S. Crucis.*)

Attollite, portas, principes, vestras, et
elevamini, portæ æternales; et introibit
Rex gloriæ! (*Psaume XXIII.*)

« Comme le prince du Tartare reprochait à Satan son imprévoyance, et que les deux abominables chefs s'injuriaient cruellement, les saints, dont l'allégresse faisait contraste avec les hurlements de l'enfer, entendirent tout à coup une voix semblable à la voix du tonnerre et de l'ouragan (1), qui disait : « Princes, enlevez vos portes; disparaissent, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera. »

» En entendant cette voix, le prince du Tartare, furieux contre Satan, le chassa en lui disant : Va-t'en combattre ce Roi de gloire.

» Il dit en même temps à ses odieux ministres : Fermez les solides portes d'airain; poussez les verrous de fer, et résistons vaillamment, si nous ne voulons pas être captifs nous-mêmes.

» Mais les saints criaient au prince de l'enfer : Ouvre tes portes, pour l'entrée du Roi de gloire. David rappelait qu'il avait annoncé ce triomphe.

(1) On cite un discours attribué à saint Épiphané où cette voix tonnante est attribuée à Gabriel, à Michel, et à une escorte d'archanges qui accompagnaient Jésus.

Isaïe répétait ce qu'il avait dit sur la terre dans ses prophéties : Mort, où est ta victoire ? mort, où est ton aiguillon ? La voix tonnante se fit entendre une seconde fois : — Princes, enlevez vos portes ; disparaissez, portes infernales, et le Roi de gloire entrera.

» Le prince de l'enfer, plus épouvanté, demanda, comme s'il n'eût rien su : Quel est ce Roi de gloire ?

» David lui répondit : Je connais ces paroles qui te troublent ; car je les ai prophétisées sous l'inspiration de l'Esprit-Saint. Ce Roi de gloire est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur tout-puissant dans le combat. Et maintenant, prince immonde, ouvre tes portes au Roi de gloire.

» Comme il achevait ces mots les portes se brisèrent et disparurent, et le Seigneur Jésus, dans sa forme humaine, s'avança, illuminant les ténèbres éternelles, rompant les liens qui n'étaient pas encore brisés, et relevant tous ceux qu'il rachetait par sa vertu invincible.

» Le prince de la mort, le prince de l'enfer et leurs cruels officiers, accablés par l'éblouissante lumière qui entourait Jésus, s'écrièrent : — Vous nous avez vaincus ! qui êtes-vous donc, Vous que le Seigneur envoie pour nous confondre ? Vous que la corruption n'a pu atteindre et qui renversez notre puissance ? Vous, si grand et si petit, si humble et si élevé, chef suprême sous l'apparence d'un serviteur ? Roi de gloire mort et vivant ! Vous que la croix a tué, qui êtes descendu mort dans le sépulcre, et qui entrez ici vivant ! Toute la création a tremblé à votre mort, qui a ébranlé les astres ; et, seul libre entre les morts,

vous venez vivant troubler nos contrées. Qui êtes-vous donc, Vous qui rompez les liens des captifs et qui inondez de lumière ceux qui gémissaient dans les ténèbres du péché ?

» Et tous les démons, s'humiliant avec terreur, disaient : D'où êtes-vous sorti, ô Jésus, homme si puissant et si pur ? Jamais la terre ne nous a envoyé un Mort tel que vous. Seriez-vous donc ce Jésus dont on disait que par sa mort sur la croix il recevrait une puissance sans bornes ?

» Alors le glorieux Seigneur, foulant aux pieds la mort, priva l'enfer de sa puissance et rassembla les justes autour de lui, pendant que le prince du Tartare accablait Satan de ses reproches :

— » O prince de perdition et chef de destruction, lui disait-il, dérision des anges de Dieu, ordure des justes, qu'as-tu voulu faire ici ? Tu as tout mis en œuvre pour crucifier le Roi de gloire, dans la ruine duquel tu nous promettais de si riches dépouilles. Ignorant et insensé, qu'as-tu fait ? nos empires sont perdus, et la race humaine, au lieu de nous craindre, nous insultera désormais.

» Jésus cependant avait pris Adam par la main, et il dit : Venez à moi, tous mes saints, qui avez été faits à ma ressemblance. Et les justes, se prosternant devant Jésus, chantèrent :

» Vous voici donc, Rédempteur du monde ! vous avez accompli ce que nous ont annoncé vos prophètes. Vous avez, par votre croix, racheté les vivants ; et par votre mort sur la croix, vous venez nous retirer des domaines de la mort. Seigneur,

comme vous avez placé dans le ciel votre croix, en signe de votre gloire, comme vous en avez fait, en la laissant sur la terre, le signe de la rédemption, que la croix soit encore aux enfers le signe de votre victoire! »

» Jésus alors, étendant la main, fit le signe de la croix sur Adam et sur tous les saints. Puis, tenant la main droite d'Adam, il sortit des Limbes; et tous les saints le suivirent.

» En ce moment le prophète David s'écria :

« Chantez au Seigneur un cantique nouveau, car il a fait des prodiges. Sa droite a triomphé; son bras sacré nous délivre; il a manifesté qu'il est notre Sauveur; sa justice se révèle aux yeux de toutes les nations (1). »

» La multitude des justes répondit : « Que sa louange soit dans la bouche de tous les saints. Amen (2). »

» Alors le prophète Habacuc s'écria aussi : « Vous êtes venu pour le salut de votre peuple, pour la délivrance de vos élus. »

» Et les saints répondirent : « Bénie soit la lumière qui vient au nom du Seigneur! »

» De même, tous les prophètes rappelaient des passages de leurs anciens chants.

» Le Seigneur, tenant toujours Adam par la main, le remit à l'archange Michel; et tous les justes le suivirent. (Michel était, selon le Talmud, le pontife souverain, chargé dans les cieux de présenter à Dieu

(1) Psaume XCVII.

(2) Psaume CXLVIII.

les âmes des saints.) Il les introduisit dans la gloire du paradis. Et deux hommes des anciens jours vinrent à leur rencontre. Comme ils leur demandaient, surpris de les voir là en corps et en âme, qui ils étaient, l'un d'eux leur répondit : Je suis Énoch, que la parole de Dieu a transporté ici, et celui qui est avec moi est Élie le Theshbite, qu'un char de feu a enlevé de la terre. Nous n'avons pas encore subi la mort; mais nous sommes réservés pour les jours de l'Antechrist, armés de signes et de prodiges pour le combattre et mourir dans cette lutte. Après trois jours et demi passés dans les mains de la mort, nous serons ici enlevés de nouveau.

» Comme Énoch achevait de parler, il survint un autre homme, vêtu misérablement, et portant sur son dos les marques de la croix. Les saints lui demandèrent qui il était, car il avait l'air d'un voleur, et pourquoi il portait les traces de la croix sur ses épaules. Il leur répondit : — Vous remarquez avec raison que j'ai été un larron; et j'ai fait beaucoup de mal sur la terre. Les Juifs m'ont crucifié avec Jésus; voyant les merveilles qui s'accomplirent sur la croix, je crus qu'il était le Créateur et le Dieu tout-puissant; je détestai mes crimes; je le priai de se souvenir de moi, lorsqu'il serait rentré dans son royaume céleste. Aussitôt il me répondit : Vous serez aujourd'hui dans le paradis avec moi. En me donnant les signes de la croix, il me dit encore : — Allez; si l'Ange qui garde le paradis hésite à vous laisser entrer, montrez-lui ces saintes marques en lui disant : Jésus-Christ, le Fils de Dieu, mort sur la croix, m'envoie

à vous. L'Ange me fit donc entrer et me dit : Placez-vous ici jusqu'à ce que le père Adam s'avance, suivi de tous les justes ses fils.

» Lorsqu'ils eurent entendu le larron, les patriarches s'écrièrent : — Soyez béni, Dieu tout-puissant, Père des miséricordes, qui avez pardonné à cet homme tous ses péchés et l'avez rétabli en grâces.

» Ce sont là les divins mystères que nous avons vus et entendus; et le Seigneur Jésus nous a ressuscités, pour trois jours seulement, afin que nous célébrions la Pâque avec nos parents. Selon son ordre, excepté à vous, nous n'avons parlé à personne. Paix à vous, par le Seigneur Dieu Jésus-Christ, Sauveur de nous tous. Amen. Amen. Amen! »

Ayant terminé leurs écrits, Charinus donna le sien aux mains d'Anne, de Caïphe et de Gamaliel; Leucius donna ce qu'il avait écrit aux mains de Nicodème et de Joseph d'Arimathie. Et tout à coup ils furent transfigurés; leurs vêtements devinrent d'une blancheur éblouissante, et ils disparurent.

On compara alors leurs récits, qu'ils avaient tracés en silence dans deux pièces séparées; et à la grande admiration de ceux qui les conférèrent, ils se trouvèrent tellement conformes l'un à l'autre, qu'il n'y avait pas même une lettre qui différât.

Les chefs des Juifs, qui avaient obtenu ces précieuses révélations, les communiquèrent à la Synagogue, qui en éprouva une stupéfaction extrême. Pilate lui-même reconnut alors que Jésus, qu'il avait livré à la mort, était le Fils de Dieu.

LIII. — LÉGENDES

DU COUP DE LANCE ET DU CENTURION.

Quænam lingua tibi, ô lancea debitas
 Grates pro merito est apta rependere ?
 Christi vivificum namque aperis latus
 Unde ecclesia nascitur.

(*Officium Rom.*)

Dans un livre intitulé « La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, faite et traitée par le bon maître » Gamaliel, Nicodemus, son neveu, et le bon chevalier Joseph d'Arimathie, translâtée du latin en français, 1497, » on lit ceci, que nous citons, comme le titre, en orthographe régulière :

« Après que Jésus-Christ fut trépassé, Anne et Caïphe et plusieurs autres des Juifs allèrent autour de la croix voir s'il était mort. »

Or, dit saint Jean, de peur que les corps des crucifiés ne demeurassent à la croix le jour du sabbat, parce que c'en était la veille, et que ce sabbat était le plus solennel de tous, les Juifs demandèrent à Pilate qu'on leur rompt les jambes, et qu'on les ôtât de là. Il vint donc des soldats qui rompirent les jambes au premier et pareillement à l'autre qu'on avait crucifié avec Jésus. Puis étant venus à lui et voyant qu'il était mort, ils ne lui rompirent point les jambes.

Mais « Caïphe dit au centurion qui avait été témoin de la mort de Jésus qu'il lui perçât le côté d'un coup de lance. Le centurion répondit qu'il n'en fe-

rait rien pour tout au monde, car il avait vu les grandes merveilles qui avaient éclaté à la mort de Jésus-Christ, merveilles qui, avant cette mort, n'avaient jamais eu lieu; et il était chrétien.

» Il y avait près de lui un Juif nommé Longin, qui était presque aveugle. Un officier romain lui dit : Veux-tu recouvrer la vue? — Oui, dit-il, s'il se peut faire. L'officier lui mit à la main une longue lance, la lui dirigea au côté de Notre-Seigneur, et lui dit : Pousse fort. Ce que fit Longin.

» Aussitôt il sortit, du côté de Notre-Seigneur, du sang et de l'eau, qui découlèrent le long du bois de la lance jusqu'aux mains de l'aveugle. Après qu'il en eut touché ses yeux, il recouvra aussitôt la vue, à la grande admiration de ceux qui l'entouraient.

» Les Juifs reconnurent à ce nouveau miracle qu'ils avaient à tort fait mourir Jésus-Christ. Joseph d'Arimathie recueillit le précieux sang qui jaillissait du côté de Jésus, et emporta la lance à Jérusalem. »

On sait que le centurion qui commandait l'escouade des soldats romains présents à la Passion, ayant entendu le cri que poussa Jésus en mourant, cri qui déchira le voile du temple, fit trembler la terre et ouvrit les tombeaux, s'écria : — Celui-là est le Fils de Dieu!

Il se fit chrétien et refusa l'argent que les Juifs lui offraient pour se taire.

Les légendaires très-souvent le confondent avec Longin, quoiqu'ils fassent deux personnages. Mais ils quittèrent tous deux le service militaire, et tous deux, à en croire les légendes, se retirèrent dans la Cappadoce. Jacques de Voragine dit que Longin y

mena la vie monastique pendant vingt-huit ans, qu'il y convertit beaucoup d'âmes à la foi chrétienne, et qu'il termina sa vie par le martyre.

La carrière du centurion fut plus rapide. M. Douhaire l'a si bien analysée dans ses études sur les apocryphes, que nous le suivons de préférence, quoiqu'il l'appelle aussi Longin. Au reste, il se pourrait que ce fût son nom, car il y a des historiens qui donnent à l'autre le nom d'Incisus et le nom de Ligarius.

Longin (le centurion) avait proféré le cri : Celui-là est le Fils de Dieu. Néanmoins on l'avait chargé de garder le tombeau du Christ; et « il avait rejeté les propositions des Juifs, qui voulaient acheter à prix d'or son silence sur la résurrection. Pilate et les prêtres en conçurent un profond ressentiment. Ils lui tendirent des embûches et cherchèrent à le faire mourir; mais il quitta l'armée, comme nous l'avons dit, et se retira à la campagne, pour s'y livrer tout entier à l'étude de la loi du Christ. Deux de ses soldats, qui comme lui avaient été témoins de la résurrection du Sauveur, et, comme lui, avaient cru, l'y suivirent. Cette campagne était dans la Capadoce. Longin et ses compagnons devinrent les apôtres de la province.

» Les Juifs ne pouvant supporter qu'ils divulguassent au loin les mystères dont ils avaient été témoins, obtinrent de Pilate une lettre, où le centurion était dénoncé à l'empereur comme un déserteur qui méprisait les enseignes romaines et proclamait la royauté du Christ. » Bientôt un ordre de l'empereur enjoint à Pilate de sévir par les armes contre ceux qui ont dé-

serté la milice. Pilate envoie le plus éprouvé de ses agents en Cappadoce, avec quelques subalternes.

» Là l'envoyé apprend que Longin, retiré dans ses domaines patrimoniaux, passe aux champs sa vie, loin des affaires et des soins de la ville et tout entier aux méditations de la nouvelle philosophie. Il forme dès lors le projet de le surprendre, et, sans s'ouvrir de sa mission, il s'approche de sa demeure. Une personne s'offre à lui; c'était Longin lui-même.

» — Enseignez-moi où nous trouverons le centurion Longin, dit l'agent de Pilate.

» — Suivez-moi et je vous le montrerai, répondit le chrétien.

» Il le conduisit à sa maison avec affabilité, lui et ses subalternes. Il les fait asseoir à sa table et les traite avec splendeur. Durant tout le repas, il leur montre un visage ouvert et plein de calme, « quoiqu'une révélation divine l'eût instruit de leur dessein. »

» Vers la fin de leur repas, il leur demande quel est l'objet de leur démarche. — Jurez-nous, répondirent-ils, de ne confier à personne ce que nous allons vous dire, et de garder fidèlement le secret. Nous avons ordre de l'empereur et de Pilate de décapiter Longin et deux de ses soldats.

» — Quels sont ces deux soldats? demanda Longin. Apprenant que c'étaient ceux qui avaient préféré le Christ à l'argent des Juifs, il leur écrivit de se rendre à la hâte auprès de lui, ajoutant qu'il avait à leur faire partager un grand bonheur.

» Longin garda encore deux jours ses futurs bourreaux. Le troisième jour, il les conduisit dans la

plaine, au-devant de ses deux compagnons. Dès qu'il les vit arriver de loin, il déclara aux agents de Pilate qu'il était Longin, et que les voyageurs qui venaient à eux étaient les deux soldats qu'ils cherchaient aussi.

» Les émissaires impériaux refusèrent d'abord de le croire. Mais lorsqu'ils furent convaincus de la vérité, ils s'arrachèrent les cheveux, et, se tournant vers Longin avec désolation : — Ami, pourquoi avez-vous agi ainsi? lui dirent-ils. Pourquoi, lorsque nous venons vous apporter la mort, nous avez-vous donné l'hospitalité? Pourquoi avez-vous reçu à votre table ceux qui machinaient votre perte? et cela non-seulement une fois, mais deux et trois jours de suite? Ne voyez-vous pas que nous buvions votre sang avec votre vin? Maintenant, que dirons-nous? que ferons-nous? Si nous avons quelque conseil à vous donner, c'est de fuir et de mettre votre vie sous l'égide de l'hospitalité. Jamais notre glaive ne se lèvera sur votre tête. Nous respectons le sel, nous révérons la table, nous redoutons le dieu protecteur de l'hospitalité. Pilate prendra notre vie, avant que nous lui portions la tête de Longin!

» Ainsi parlèrent les émissaires de Pilate. Mais ils ne purent détourner le martyr de la résolution qu'il avait prise de mourir pour le Christ. — Ne me rendez pas infidèle à ma promesse par vos instances, leur disait-il. Je ne veux pas laisser vaine la faveur qui m'a été faite d'obtenir le martyre. Je ne veux point passer du bercail des brebis au milieu des loups. La nature ne m'accusera pas de lui avoir fait

défection, après que je l'ai vue se troubler tout entière. Quoi ! quand j'ai été témoin de l'obscurcissement du soleil, du désordre du jour, de l'irruption intempestive de la nuit ; quand j'ai vu toutes les créatures témoigner de la divinité du Christ, je le renierais ! Mais comment supporterais-je les reproches des justes et des Anges ?

» Il parlait encore lorsqu'arrivèrent ses deux amis que l'édit de César condamnait comme lui à la mort. Longin les reçut avec un visage gracieux et riant ; et courant à eux, il les embrassa en disant : Réjouissez-vous, soldats du Christ, fortunés héritiers des cieux, car voilà que la porte du paradis nous est ouverte, et que les Anges s'apprêtent à nous transporter dans le sein de Dieu. Déjà je vois les flambeaux, je contemple les couronnes ; déjà je crois toucher aux palmes avec lesquelles nous serons conduits au festin de l'Époux.

» Puis se tournant vers les agents de Pilate : Faites vite ce qui vous est ordonné, dit-il.

» Il appela l'intendant de sa maison, lui demanda sa tunique de fête, qu'il revêtit, et désigna de la main le tertre où il désirait être enseveli.

» Il se mit ensuite à genoux avec ses deux compagnons ; et tous trois eurent la tête tranchée le seizième jour d'octobre (1). »

(1) Nous ne dirions pas, ajoute M. Douhaire, que cette légende vient d'une source grecque, qu'on le devinerait à la couleur du récit, à un art de narrer qu'on ne rencontre guère dans les légendes latines, et à l'absence d'inventions puériles, trop fréquentes chez les conteurs d'Occident.

LIV. — MARIE APRÈS LA PASSION.

Cependant, toute seule, une femme, une mère,
Près d'un tombeau versait des pleurs.

C'est Marie. Elle jette au Ciel sa plainte amère;
Elle va mourir de douleur.

LE P. LEFEBVRE, *Chants à Marie. La Soledad.*

Solitude (1)! — Le vendredi saint, à trois heures, au moment où le sacrifice infini nous a rachetés, les chrétiens se prosternent par toute la terre, pour recevoir la bénédiction que le vicaire de Jésus-Christ donne alors au monde. Tous les cœurs sont brisés au souvenir de Jésus-Christ, mort pour nous si durement. Mais, dans nos larmes, il y a une part pour sa Mère.

Si, le vendredi qui précède les Rameaux, nous honorons par anticipation la Mère des douleurs; si, dans cette Compassion de la sainte Vierge, nous pleurons déjà sur elle et sur nous, quels doivent être nos sentiments, le soir du vendredi saint, quand Marie, après les agonies du Calvaire, demeure *seule*.

Elle avait dû supporter cette mort désolée (2), qui déchira le voile du Temple, qui fit trembler la terre,

(1) *Solitude*. Les Espagnols, de temps immémorial, pleurent au tombeau la mort de Notre-Seigneur et la solitude de Marie (*la Soledad de Maria santísima*). C'est un des plus touchants usages du vendredi saint. Voyez la belle mélodie du P. Lefebvre.

(2) Dans le *Stabat* de saint Grégoire le Grand :

Vidit suum dulcem natum
Morientem desolatum,
Dum emisit spiritum.

qui ébranla les rochers, qui ouvrit les sépulcres et fit crier aux soldats : — C'était le Fils de Dieu! — Elle était demeurée au pied de la croix où Jésus-Christ venait de mourir.

Cependant les Juifs, pour ne pas troubler leur joie au sabbat de la Pâque, songèrent à enlever les corps qui étaient en croix. Mais la loi voulait que les suppliciés y restassent exposés jusqu'à leur mort; ils vinrent donc, comme nous l'avons dit, avec des masses, dans l'intention de leur briser les jambes; ce qu'ils firent aux deux larrons.

Ainsi Marie, qui pleurait au pied de la croix, vit encore arriver ces hommes armés contre son Fils. Saisie d'épouvante, elle les supplia (1) de ne point rompre les os de son Fils qui était mort; et, tandis qu'elle parlait, elle aperçoit soudain un soldat qui, levant sa lance contre Jésus, la lui plonge dans le côté. A ce coup, la croix fut ébranlée, le cœur de Jésus se partagea; et il en sortit du sang et de l'eau.

Comme Marie supporta seule cette douleur, plusieurs Pères disent que ce fut là, à proprement parler, le glaive cruel annoncé par Siméon (2). La lance qui ouvrit le côté de Jésus, dit saint Bernard (3), traversa l'âme de Marie et n'en put être arrachée.

Craignant pour son Fils d'autres outrages, elle pria Joseph d'Arimathie, survenu depuis quelques instants, d'aller demander à Pilate le corps de Jésus,

(1) S. Bonaventure, *De compass. Virginis*, lect. 1.

(2) S. Alphonse de Liguori, *Sixième douleur de Marie*.

(3) De Lament. Virg.

afin de l'ensevelir. Entre les raisons qu'il exposa, pour émouvoir Pilate, il lui déclara, selon saint Anselme (1), que la Mère de Jésus succomberait à son extrême douleur, si on lui refusait la consolation d'embrasser au moins le corps inanimé de son Fils, de l'arroser de ses larmes et de lui donner la sépulture. Pilate accorda la faveur qu'on lui demandait, et on descendit de la Croix le corps de Jésus.

C'est encore une vieille tradition, que la sainte Vierge, qui reçut au pied de la croix le corps de son Fils sur son sein, après avoir ôté sa couronne d'épines et fermé ses yeux divins, ne put lui faire plier les bras, — ces bras étendus pour embrasser tous les pécheurs ne devant plus se refermer.

Les fidèles disciples, revenus auprès de Jean à ce moment suprême, Joseph d'Arimathie et Nicodème, aidés par les saintes femmes que nomme l'Évangile comme n'ayant pas abandonné leur divin Maître, Marie-Madeleine et Marie de Cléophas, voyant la Mère de Jésus écrasée par sa douleur, lui enlevèrent le corps pour l'ensevelir. Mais elle les suivit jusqu'au lieu de la sépulture; et sa désolation était si grande, que ceux qui passaient ne pouvaient la voir sans pleurer (2).

Elle vint des premières, avec les saintes femmes, le matin du troisième jour, visiter le tombeau qui n'avait pu garder sa proie. Plusieurs anciens Pères disent aussi qu'elle fut la première qui eut le bonheur de voir Jésus ressuscité. Saint Ambroise, au

(1) Dial. de Pass. Domini.

(2) S. Bernard, *ubi supra*.

quatrième siècle, mentionne cette tradition comme une croyance incontestée parmi les chrétiens. Le Sauveur parlait à sa Mère, dit-il, pendant que les saintes femmes le cherchaient dans le tombeau vide. Elle était appuyée contre un vieil olivier; un autel a été érigé à cette place révéree.

Les arts chrétiens ont conservé, dans nos sculptures et nos vitraux, un autre souvenir : c'est la présence de la sainte Vierge à la scène pleine de grandeur où Jésus laissa saint Thomas toucher ses plaies.

Durant les quarante jours qui suivirent sa résurrection, Jésus apparut souvent à ses disciples pour les affermir, et à sa Mère pour la consoler.

La veille du quarantième jour, c'est encore une tradition révéree, Jésus réunit sa Mère et ses disciples, et leur donna la sainte communion. Le matin, il monta sur une hauteur près de Béthanie, en vue du Calvaire, du jardin des Oliviers et de tous les lieux où il avait souffert. Sa Mère l'accompagnait, suivie de cent vingt disciples. Alors « Jésus, élevant ses mains, les bénit; et en les bénissant il se sépara d'eux. Ils le virent monter au ciel et disparaître dans une nuée.

» Comme ils étaient attentifs à le regarder s'élevant vers les cieux, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent soudain et leur dirent : — Galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus, qui en se séparant de vous s'élève dans les cieux, en reviendra de la même manière que vous l'avez vu y monter.

» L'assemblée ayant adoré s'en retourna comblée

de joie (1), » et se prépara dans le recueillement à recevoir l'Esprit consolateur que le Seigneur avait promis.

Dix jours après l'Ascension, le jour de la Pentecôte, comme Marie était en prières dans le cénacle, avec les Apôtres et les disciples, « il se fit un mouvement semblable au bruit d'un vent impétueux venant du ciel. Toute la maison en fut ébranlée. Au même instant, ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux; et ils furent tous remplis du Saint-Esprit (2). »

Les musulmans, comme on l'a vu, ne croient pas que Notre-Seigneur Jésus-Christ ait été crucifié; ils disent qu'un autre, qui lui ressemblait complètement, ou à qui il avait donné sa figure, a été mis en croix à sa place.

Ne croyant pas non plus à la Trinité, et ne voyant en Jésus-Christ que le plus grand des prophètes, ils ne comprennent pas le Saint-Esprit comme Dieu. Notre fête de la Pentecôte n'est pour eux qu'une diffusion de grâces; mais ils n'admettent pas la descente formelle de l'Esprit-Saint.

Les uns, chez eux, voient le Saint-Esprit dans l'Ange Gabriel, qu'ils appellent l'Esprit fidèle. Les autres qui, par corruption du nom de Paraclet (en grec *paracletos*, consolateur) donné à l'Esprit-Saint, ont fait le nom de *Faracilita*, disent que le Faracilita, consolateur promis, est Mahomet.

On sait que Manès, quatre siècles à peu près avant

(1) S. Luc, ch. xxi, v. 50-52. *Actes des Apôtres*, ch. i, v. 9-11.

(2) *Actes des Apôtres*, ch. ii, v. 1-5.

l'éruption du mahométisme, s'était donné déjà pour le Saint-Esprit, et qu'à ce titre il avait eu de nombreux adhérents dans la Perse.

Les musulmans dont nous parlons disent que le mot grec *paracletos* ne veut pas dire seulement consolateur, mais encore illustre, admirable, recommandable, et que le nom de Mahomet ou Mohammed, en vieil arabe, a la même signification.

Mais comme Mahomet ne s'est jamais donné pour le Saint-Esprit, d'autres Orientaux voient le consolateur promis dans Méhédi, le douzième iman, qui se fit cet honneur en Perse, où Manès avait autrefois usurpé le même titre avec profit.

LV. — LE SYMBOLE DES APOTRES

ET LEUR DISPERSION.

Ego lux in mundum veni, ut omnis qui credit
in me, in tenebris non maneat.

S. JEAN, *Ev.*, ch. 12.

Après la descente du Saint-Esprit, les Apôtres, qui allaient se disperser dans le monde pour porter, sur toute la terre connue, l'Évangile du salut, convinrent d'établir leur symbole de foi, qui devait, dans toute la durée des temps, demeurer invariable.

Ils se réunirent dans une grotte voisine de Jérusalem, et le père de Géramb, dont tout le monde a lu le voyage à la contrée que les pas du Sauveur ont rendue sainte, a visité cette grotte vénérée, qu'on appelle la grotte des Apôtres et la grotte du Symbole.

On y voit encore, dit-il, les douze niches où se placèrent les douze colonnes de l'Église; et après avoir imploré la lumière de l'Esprit-Saint, les Douze fixèrent ainsi, en douze articles, un par chaque Apôtre, la règle de foi de la sainte Église.

Saint Pierre parla le premier, comme chef du collège apostolique et de l'Église. Il dit :

1. « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, »
» créateur du ciel et de la terre; »

2. Saint André poursuivit : « Et en Jésus-Christ, »
» son Fils unique, Notre-Seigneur; »

3. Saint Jacques le Majeur : « Qui a été conçu du »
» Saint-Esprit, est né de la vierge Marie; »

4. Saint Jean : « Qui a souffert sous Ponce-Pilate, »
» a été crucifié, est mort, a été enseveli; »

5. Saint Philippe : « Qui est descendu aux enfers, »
» et, le troisième jour, est ressuscité des morts; »

6. Saint Barthélemy : « Qui est monté aux Cieux, »
» où il est assis à la droite de Dieu, le Père tout-
» puissant; »

7. Saint Thomas : « Qui, de là, viendra juger les »
» vivants et les morts. »

8. Saint Matthieu : « Je crois au Saint-Esprit; »

9. Saint Jacques le Mineur : « La sainte Église »
» catholique, la communion des saints; »

10. Saint Jude ou Thaddée : « La rémission des »
péchés; »

11. Saint Simon : « La résurrection de la chair; »

12. Saint Matthias : « La vie éternelle. Amen. »

Cette tradition constante est toujours vivace en Palestine, où des douze niches de la grotte chacune

a conservé le nom de l'Apôtre qui l'occupait à l'institution du symbole.

A la suite de cet acte solennel, les Apôtres se dispersèrent par le monde :

Saint Pierre, après qu'il fut délivré miraculeusement de la prison d'Hérode, se rendit à Antioche, d'où il partit ensuite pour fixer à Rome le siège de l'Église;

Saint André porta la foi chez les Scythes;

Saint Jacques le Majeur prêcha dans la Judée, dans le pays de Samarie et en Espagne;

Saint Jean le bien-aimé alla en Asie et eut son siège le plus fréquent à Éphèse;

Saint Philippe alla éclairer la Phrygie;

Saint Barthélemy parvint jusque dans la Perse;

Saint Thomas évangélisa les Indes;

Saint Matthieu porta la bonne nouvelle chez les Parthes;

Saint Jacques le Mineur, après avoir gouverné vingt-neuf ans l'Église de Jérusalem, y fut tué par les Juifs;

Saint Jude ou Thaddée évangélisa la Mésopotamie, l'Arabie, la Syrie et la Libye;

Saint Simon parcourut la Mauritanie et quelques autres contrées de l'Afrique;

Saint Matthias s'occupa de l'Éthiopie.

Les Apôtres s'adjoignirent saint Paul, l'Apôtre des gentils, qui fit de grandes conversions dans la Grèce, l'Italie, et d'autres contrées; il eut, en divers lieux, pour compagnon de son apostolat, saint Barnabé.

LVI. — RAPPORT DE PILATE A L'EMPEREUR TIBÈRE
SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Comme tous les hommes cruels, dans l'apparence du danger, Pilate fut lâche.

FABRICIUS.

On a conservé deux textes grecs, qui s'accordent assez, du rapport envoyé à Tibère par Pilate, après les faits extraordinaires qui avaient accompagné la mort de Notre-Seigneur sur la croix : ces deux pièces sont classées parmi les apocryphes. Cependant, les savants croient être certains que, selon l'usage où étaient les gouverneurs de provinces de faire connaître à l'empereur tous les événements remarquables qui se passaient dans leurs gouvernements, Pilate a dû adresser son rapport à Tibère. Saint Justin, saint Ignace, Tertullien, saint Épiphane, et plusieurs autres Pères, mentionnent ou citent les écrits de Pilate à cette grande occasion.

Voici ce rapport, où sont résumés les deux textes :

« Au très-puissant, très-vénérable et très-divin Auguste César, Ponce-Pilate, gouverneur, etc.

» Tout-puissant souverain,

» Une dénonciation que j'ai accueillie me cause présentement une grande terreur.

» Dans le gouvernement que j'administre, en la ville de Jérusalem, le peuple en masse m'a livré un homme qui se nommait Jésus, en l'accusant de griefs nombreux, sur lesquels il a été impossible d'éclairer les dénonciateurs par les plus forts raisonnements.

» Les Juifs avaient pris Jésus en haine, parce qu'il leur avait dit que l'obligation du repos du sabbat n'était pas absolue, et parce que, ce même jour, il avait opéré de nombreuses guérisons, rendant la vue aux aveugles, la marche libre aux boiteux, la vie aux morts, la pureté aux lépreux, le mouvement aux paralytiques, détruisant les infirmités par une seule parole.

» Il a fait un acte plus surprenant, et que nos dieux ne pourraient faire : il a ressuscité un homme mort depuis quatre jours. Ce mort avait déjà le sang corrompu, la pourriture s'emparait de son corps, et il répandait une grande infection. Quand Jésus le vit dans son tombeau, il lui ordonna d'en sortir; et cet homme aussitôt, n'ayant plus rien d'un mort, se leva comme un fiancé qui sort de la chambre nuptiale, et s'avança, exhalant les plus doux parfums.

» Des hommes, que possédaient les esprits immondes et qui vivaient comme des bêtes féroces, il les rendit sages et raisonnables.

» Un malheureux, qui avait la main desséchée et la moitié du corps comme pétrifiée, qui ainsi ne conservait presque plus rien de la forme humaine, fut complètement guéri par une seule de ses paroles.

» Une femme, qui perdait tout son sang, dont les veines étaient épuisées et l'organisation décomposée, sans que les médecins lui pussent donner le moindre soulagement, retrouva de la force dans l'ombre seule de Jésus qui passait, et reprit toute sa vigueur en touchant le bord de sa robe.

» Jésus fit la plupart de ces merveilles le jour du

sabbat, et il a opéré d'autres prodiges plus grands encore.

» Et c'est lui que Philippe, Archélaüs, Hérode, Anne et Caïphe, d'accord avec le peuple, m'ont livré, en demandant à grands cris qu'il fût condamné.

» Quoique les accusations et les mauvais griefs dont on le chargeait, n'eussent aucun fondement réel, j'ai dû le faire flageller et ordonner qu'il fût crucifié.

» Mais lorsqu'il fut sur la croix, toute la terre se couvrit de ténèbres, le soleil n'éclaira plus : le Ciel s'obscurcit tellement au milieu du jour que les étoiles se montrèrent, avec une clarté livide, et qu'on fut obligé partout, comme Votre Majesté le sait sans doute, d'allumer des flambeaux. La nature se bouleversa, les montagnes se fendirent, la terre s'entr'ouvrit, avec le fracas du tonnerre, si profondément qu'on a pu voir, dit-on, les portes de l'enfer.

» En même temps, on vit les morts sortir de leurs tombes, et les Juifs en sont témoins. On dit qu'on a reconnu Abraham, Isaac, Jacob, et les autres patriarches morts depuis deux mille ans.

» Ceux de ces morts que j'ai vus moi-même, revêtus d'un corps, gémissaient sur l'iniquité des Juifs.

» L'épouvante causée par les convulsions de la terre dura de la sixième à la neuvième heure, et quand la nuit fut venue, un grand bruit se fit entendre dans le ciel, qui parut lumineux. A la troisième heure de la nuit, le soleil se remontra plus resplendissant que jamais; il couvrit le monde de sa lumière. Alors, comme on voit les éclairs briller

dans les tempêtes, on vit s'élever dans le ciel des hommes environnés d'éclat : ils étaient si nombreux qu'on n'eût pas pu les compter. On entendait leurs chants comme un tonnerre immense.

» Jésus, qu'ils avaient crucifié, s'était levé en disant : « Sortez du tombeau, vous qui jusqu'ici étiez sous l'empire de la mort. »

» La terre en même temps ouvrait ses profonds abîmes; on entendait retentir ces mots : « Dites à mes disciples que je les attends en Galilée; là, ils me verront. »

» Et pendant que ces paroles vibraient à toutes les oreilles, un grand nombre de Juifs, ceux surtout qui s'étaient le plus acharnés après Jésus, périrent engloutis dans les abîmes entr'ouverts, qui se refermèrent sur eux.

» Pénétré de crainte à la suite de ces prodiges effrayants, j'en écris rapidement le tableau, et j'envoie ce récit à ta divinité, mon souverain. »

LVII. — LÉGENDES DE LA VÉRONIQUE.

Salve, caput cruentatum,
Totum spinis coronatum,
Conquassatum, vulneratum,
Arundine verberatum,
Facie sputis illitâ!

S. BERNARD.

Pilate redoutait avec raison le courroux de Tibère. Il avait des ennemis, et il comprenait qu'on ne manquerait pas de le noircir ardemment auprès de l'empereur, en lui annonçant comment le gouverneur de

la Judée avait fait mourir un juste, qui avait passé sur la terre en faisant le bien, et en qui son juge n'avait pu reconnaître aucun tort. Il écrivit donc le rapport qu'on vient de lire, et il députa à Rome un de ses amis, chargé de présenter ce rapport à Tibère, et d'en justifier l'auteur.

Mais pendant que les Juifs s'occupaient de perdre Jésus, l'empereur Tibère se trouva atteint d'une maladie extrêmement grave, dont les symptômes embarrassaient les médecins, et qu'on disait tout bas incurable.

Les médecins, ne sachant que prescrire, dirent au César qu'il y avait à Jérusalem un homme extraordinaire, dont Cnéius Lentulus avait fait grand éloge, et qui, par un don du Ciel sans doute, guérissait d'une seule parole les maladies les plus redoutables. Tibère aussitôt appela Volusianus, l'un de ses confidents, et lui dit : — Va, traverse la mer en hâte, rends-toi au plus vite à Jérusalem, et porte mon ordre à Ponce-Pilate de m'envoyer cet habile médecin qui rend si heureusement la santé.

Volusianus partit; et il arriva à Jérusalem le lendemain du jour où l'agent de Pilate était parti pour Rome. Lorsque le gouverneur eut reçu l'ordre de Tibère, il sentit redoubler en lui son épouvante; et, sans doute parce qu'il savait que le Christ était ressuscité et qu'il en concevait vaguement un certain espoir, il demanda quelques jours pour satisfaire à la demande du César.

Le jour suivant, en visitant Jérusalem, Volusianus rencontra une dame vénérable, qu'on lui dit être

l'une des saintes femmes qui suivaient Jésus. Il l'aborda et lui demanda où il pourrait trouver cet homme merveilleux; car le trouble mal dissimulé de Pilate lui donnait des soupçons.

— Hélas! seigneur, répondit-elle, cet homme que vous cherchez, c'est mon Dieu; et Ponce-Pilate l'a livré aux Juifs, qui l'ont crucifié et mis à mort.

— Ah! s'écria Volusianus, c'est pour moi un regret très-profond, car je ne pourrai remplir la mission qui m'a été donnée par l'empereur.

Et lorsqu'il se fut expliqué, Séraphia (c'est le nom de cette femme (1) lui dit :

— Peut-être, seigneur, l'empereur pourra-t-il encore devoir sa guérison au Seigneur Jésus. Comme il marchait au Calvaire, traînant sa croix et le visage couvert de sang et de sueur, j'allai à sa rencontre, émue de compassion, et je lui offris une toile légère pour essuyer son front. Il la prit de mes mains et l'appliqua sur sa face auguste, qui y est demeurée empreinte. Je crois que si César contemplait pieusement cette image, il recouvrerait aussitôt la santé.

— Cette image est-elle d'or ou d'argent? reprit naïvement Volusianus, et peut-on l'acheter?

— Non, répondit Séraphia; mais, ajouta-t-elle avec bonté, si vous le souhaitez, je partirai avec vous pour Rome et je la ferai voir à l'empereur.

Volusianus retourna donc à Rome, sans attendre

(1) On l'appelle plus généralement Véronique, parce qu'elle portait la véritable image de la sainte face, *vera icon*. Le nom de Séraphia lui est donné dans plusieurs récits, notamment dans la *Douloureuse passion*, de la sœur Emmerich. C'est cette dame qui avait nourri l'enfant Jésus, âgé de douze ans, pendant les trois jours qu'il demeura dans le Temple.

les délais sollicités par Pilate ; il emmenait Séraphia, accompagnée d'une autre sainte femme. En arrivant, il dit à Tibère :

— Ce Jésus, que vous attendez depuis si longtemps, Pilate l'a fait mourir. Mais j'amène avec moi une dame qui a son image ; vous serez guéri si vous la regardez pieusement.

Tibère fit étendre des tapis de soie sur le passage de Séraphia ; il l'accueillit avec respect, et voulut entendre de sa bouche ce qu'elle savait de la mort de Jésus.

Madame Mathilde Bourdon, dans ses *Légendes intimes*, a si dignement retracé cette belle scène, que nous lui empruntons les résultats de l'entrevue de Séraphia avec Tibère :

« Après qu'elle eut exposé à l'empereur les odieux préliminaires de la Passion, elle poursuivit :

« C'était vers l'époque où les Juifs célèbrent la Pâque. La veille du sabbat, dès le matin, Jérusalem ne fut que trouble et sédition. Jésus, trahi par un des siens, venait d'être livré au prince des prêtres. Ce fut le cœur navré d'angoisse, accablée d'épouvante, que j'écoutai le récit des outrages auxquels ce Roi des rois était en butte chez Caïphe, pendant cette nuit terrible dont les secrets infernaux ne seront connus qu'au grand jour des justices du Seigneur. D'heure en heure, de nouveaux bruits parvenaient à mon oreille ; le gouverneur de la Judée venait d'envoyer Jésus au tétrarque Hérode. Celui-ci, entouré d'une cour insolente, avait raillé le Fils de Dieu ! Trainé devant Pilate, il subit le châtiment des es-

claves, et une soldatesque cruelle couronna d'épines le Dieu qui ne s'est fait homme que pour sauver les hommes. Pilate, ayant honteusement cédé aux lâches fureurs du peuple, avait voulu laver ses mains d'un sang qui les couvrira à jamais, et avait envoyé Jésus à la mort. Et lui, toujours patient, toujours soumis, semblait ressentir pour ses infâmes bourreaux un amour plus fort que la mort !

» La sentence était prononcée; déjà le cortège se dirigeait vers le Golgotha. Il allait passer devant ma demeure. J'entendais les clairons de la cavalerie romaine. Aussitôt ma résolution fut prise; je me plaçai sur le seuil de ma maison, et j'attendis. Je vis les orgueilleux et riches pharisiens, gonflés d'une joie sanguinaire, et précédant sur leurs chevaux rapides la marche du Juste, accablé sous le fardeau de la croix. Je vis Pontius Pilatus, le visage pâle sous un casque étincelant; je le regardai, afin de le reconnaître devant le trône du Juge où nous comparâtrons tous. Je vis des hommes à l'air sauvage qui portaient en riant les échelles, les cordes et les clous. Une populace avide de sang remplissait la rue et dérobaît Jésus à mes regards. Je n'entendais que blasphèmes, sarcasmes horribles; des enfants même portaient des cailloux dans le pan de leurs petites robes, pour les jeter sous les pieds meurtris du Sauveur. Enfin, je le vis ! pâle, sanglant, ne conservant la vie que par un suprême effort, et chancelant sous l'énorme poids dont on avait chargé ses épaules blessées.

» A cette vue, je ne pus me contenir : nulle force humaine n'aurait pu m'arrêter. Je m'avançai dans la

rue, je marchai vers Jésus, et, ôtant mon voile, je tombai à ses pieds, en disant :

« Permettez-moi d'essuyer la face de mon Seigneur. »

» Jésus prit le voile, l'appliqua sur son visage, et me le rendit en me remerciant.

» Je pressai le voile contre ma poitrine, et rentrai dans ma maison, poursuivie par les imprécations de la foule, m'estimant heureuse de prendre part au calice du Seigneur. Je déployai ce voile, et, pleine de joie, de frayeur, de tendresse, je vis que Jésus, usant en faveur d'une pécheresse de son pouvoir suprême, avait imprimé sur ce linge son visage, tel que je venais de le voir, sanglant et défiguré. Je restais dans ma demeure, contemplant le précieux souvenir que m'avait légué le Sauveur. Trois heures après, tout était consommé. Jésus était mort, et le monde était racheté! »

» Tel fut le récit de Séraphia. Tibère avait écouté avec une attention profonde. Il lui dit :

— » Femme!... montrez-moi ce voile!

— » Seigneur, le voici, répondit Séraphia en ouvrant, au moyen d'une clef d'argent, sa cassette de cèdre. Elle en tira un long voile de laine blanche, et, le déployant aux yeux de l'empereur, elle dit intérieurement :

— » O Dieu! montrez votre pouvoir!

» Le voile miraculeux portait l'empreinte d'une face ensanglantée, environnée d'une couronne d'épines, et dont l'expression auguste et douloureuse portait dans l'âme un attendrissement mêlé de crainte.

Tibère la contempla, étendit ses mains tremblantes, afin de toucher cette image adorable, mais se recula, comme si un sentiment de respect jusqu'alors inconnu eût soudain parlé à son cœur. Au même instant, se soulevant sur sa couche, il s'écria :

— » Ton Dieu est un Dieu puissant, femme!..... je suis guéri!

» Séraphia tomba à genoux et adora en silence. Tibère respecta ses pieuses effusions; et, après un long temps, il lui dit avec douceur :

— » Reste auprès de moi, je te donnerai, à Rome, une maison et des esclaves; tu serviras ton Dieu en paix, et nulle femme, je le jure par ton Dieu, pas même l'impératrice, pas même la prêtresse de Vesta, ne sera, plus que toi, environnée d'honneurs et comblée de richesses.

— » Je vous rends grâces, Seigneur, répondit Séraphia; mais je ne forme plus en ce monde qu'un désir, c'est de vivre et de mourir auprès du tombeau de mon Maître!

— » Tu veux retourner à Jérusalem?

— » Oui, seigneur.

— » Je te donnerai de l'or...

— » Seigneur, je n'en ai pas besoin.

— » Tu emporteras au moins des parfums pour les brûler au tombeau de Jésus.

— » Je les offrirai pour vous, seigneur, à Celui qui n'habite plus ce tombeau, mais qui règne glorieux dans le ciel.

— » Ne veux-tu pas autre chose?

— » Seigneur, je voudrais que vous pussiez con-

fesser la foi de mon Dieu, qui vient de vous donner une marque de sa puissance.

— » Ce serait abdiquer l'empire. Adieu, femme; adieu! aussi longtemps que je gouvernerai le monde, je te le promets, jamais les disciples du Christ ne seront inquiétés. Va maintenant.

» Séraphia le quitta et retourna à Jérusalem. »

On ajoute que Pilate, à la suite de ce miracle, ordonna que Jésus-Christ fût mis au Panthéon, parmi les dieux.

LVIII.

PREMIÈRE LÉGENDE DE LA FIN DE PILATE.

Plus la justice divine est lente, plus le châtiment s'aggrave.

VALÈRE-MAXIME.

La fin de Pilate a donné lieu à beaucoup de légendes. Nous rapporterons les trois versions principales. Si les deux premières sont plus merveilleuses, la troisième est d'un plus grand intérêt; car selon cette tradition des premiers temps, tradition qui était chère au treizième siècle, appelé le siècle de la charité, Procula, devenue chrétienne, suivit son mari dans la mauvaise fortune, et il dut à ses tendres soins, plus encore à ses prières incessantes, le bonheur d'ouvrir complètement son cœur à la foi et de se réconcilier à Jésus-Christ.

Suivant donc la première légende de la mort de Pilate, saisi par ordre de l'Empereur, tant à cause de son jugement inique, que de diverses concussions

dont il était accusé, il fut conduit à Rome. Dès que Tibère apprit son arrivée, il entra dans une grande colère, et ordonna qu'on le fît venir en sa présence.

Dans sa terreur, Pilate s'était revêtu, pour paraître devant son maître, de la tunique sans couture de Jésus-Christ, qu'il avait achetée aux soldats, lorsqu'ils l'eurent tirée au sort, pendant que le Christ souffrait sur la croix. Dès que Tibère le vit, par une merveille qui le surprit grandement, sa colère tomba tout entière; et quoiqu'il voulût parler au coupable du ton le plus dur, il ne le put pas.

Mais Pilate ne fut pas plutôt sorti, que la fureur de l'Empereur le reprit. Il le fit donc rappeler, en jurant que cette fois il le punirait de mort, comme il le méritait.

A son aspect, derechef toute l'irritation de Tibère tomba encore. Les spectateurs étaient fort étonnés, et l'empereur plus que tous les autres.

« Il faut, dit-il, que ce misérable porte sur lui un talisman. »

On découvrit qu'il avait sous sa robe la tunique de Jésus-Christ : on comprit l'effet qu'elle produisait. Tibère ordonna qu'on la lui ôtât, après quoi sa colère n'eut plus de frein.

Il fit jeter Pilate en prison, en attendant qu'on prononçât son genre de mort; on voulait qu'il fût honteux. Mais, avant qu'on l'exécutât, le criminel gouverneur se poignarda lui-même de sa propre main.

Tibère, à cette nouvelle, s'écria :

« C'est bien ! il ne pouvait pas mourir plus honteusement que de sa main infâme. »

On attachâ une meule à son cadavre et on le jeta dans le Tibre. Mais si l'on voulait croire les récits populaires, les esprits infernaux, s'en étant emparés, le promenaient et se le lançaient comme un jouet, tantôt dans les eaux et tantôt dans les airs. Il en résulta d'effroyables inondations et d'horribles tempêtes.

Les Romains, effrayés, firent retirer du fleuve ce cadavre maudit ; on l'emporta jusqu'à Vienne dans la Gaule lyonnaise ; et on le précipita dans le Rhône. Les esprits mauvais l'avaient suivi ; ils causèrent à Vienne les mêmes dégâts qu'à Rome. Aussi les habitants de ces contrées l'enlevèrent-ils de nouveau ; et ils l'allèrent ensevelir au loin, secrètement, dans le territoire de Lausanne.

Les Helvétiens, tourmentés à leur tour d'apparitions terribles, exhumèrent encore les os de Pilate et les plongèrent dans un gouffre, au milieu de leurs montagnes, où, depuis lors, et de nos jours même, les démons se livrent encore à d'épouvantables divertissements.

LIX.

DEUXIÈME LÉGENDE DE LA FIN DE PILATE.

Les grands crimes méritent de grands
châtiments. PACHYMER.

Une croyance non moins répandue est celle qui sauve à Pilate sa redoutable entrevue avec Tibère mourant. Il paraît qu'en effet, il ne revint à Rome qu'au commencement du règne de Caligula, qui l'exila à Vienne en Dauphiné. Suivant les plus respectables témoignages, ce fut là que, dans son désespoir, il se donna la mort, deux ans après.

M. Méry, dont on connaît le beau talent, a retracé magnifiquement cette légende, dans un petit écrit qui serait parfait, si l'esprit de foi chrétienne l'illuminait un peu davantage. Il peint avec toutes les couleurs du temps et des lieux, l'arrivée de Ponce-Pilate à Vienne, où il retrouve son vieil ami Albinus. L'exilé est grave et profondément triste.

« Et comme l'esclave s'approchait avec une aiguière d'argent pour servir à l'ablution des mains et la présentait à Pilate, on vit sur la figure du vieillard une grande pâleur, et dans ses yeux un reflet infernal. »

Partout on le reconnaît; partout on prononce son nom à ses oreilles, « ce nom formidable tout couvert du sang de Dieu. » Il se décide à quitter Vienne pour un lieu plus solitaire. Mais auparavant il raconte son histoire à son ami. Citons le passage où il rappelle

les sensations qu'il éprouvait, pendant que Jésus était au Calvaire.

« Par degrés, le jour s'était fait sombre, comme un crépuscule d'hiver... Je m'étais appuyé contre une colonne de ma basilique, et à travers le jour livide, je suivis longtemps du regard cette théorie du Tartare qui entraînait au supplice l'innocent Nazaréen. Autour de moi la ville se fit déserte. Tout Jérusalem avait franchi la porte funèbre qui mène aux gémonies. Un air de désolation, une teinte de deuil m'environnaient; mes gardes s'étaient mêlés aux cavaliers, et le centurion, pour affecter encore une ombre de pouvoir, régularisait le désordre.

» J'étais resté seul. Au brisement de mon cœur, je compris que la chose qui se passait en ce moment rentrait plutôt dans l'histoire des dieux que dans celle des hommes. J'entendais de grands bruits qui venaient du Golgotha, et qui, portés par le vent, semblaient m'annoncer une agonie qu'aucune oreille humaine n'avait encore entendue. Des nuages de plomb couvraient le pinacle; et leurs larges déchirements s'abaissaient sur la ville, pour la couvrir comme d'un voile. Des signes d'épouvante se manifestaient ainsi, avec tant d'accord prodigieux, sur la terre et dans l'air, que Denis l'Aréopagite, m'a-t-on rapporté, s'écria : — Ou l'Auteur de la nature souffre, ou toute la machine du monde se dissout.

» A la première heure de la nuit, je m'enveloppai d'un manteau et je descendis dans la ville, du côté de la porte de Golgotha. Le sacrifice était consommé; l'attitude du peuple n'était plus la même. La foule

rentrait à Jérusalem, toujours orageuse, mais triste, taciturne, honteuse, désespérée. Ce qu'elle avait vu lui donnait des peurs et des remords. Je vis aussi passer devant moi ma petite cohorte romaine, silencieuse comme le peuple; le vexillaire avait voilé son aigle en signe de deuil; et j'entendis, dans les derniers rangs, quelques soldats qui se murmuraient des paroles qui me parurent étranges et dont je ne compris pas le sens. D'autres racontaient des prodiges à peu près semblables à ceux qui ont souvent épouvanté Rome, par la volonté des dieux. Par intervalles, des groupes d'hommes et de femmes éplorées s'arrêtaient sur cette voie douloureuse et se retournaient vers le mont du supplice, comme pour y chercher quelque nouveau prodige attendu.

» Je rentrerai au prétoire, rapportant dans le sein toute la désolation de cette foule. »

Lorsqu'il veut partir de Vienne, avec le secret dessein de se donner la mort, tous ses serviteurs l'ont abandonné. Il ne lui reste qu'un seul soldat, Longinus, celui qui, sur le Golgotha, a frappé Jésus du coup de lance, et qui doit mourir chrétien. Ces deux hommes, après une heure de marche, arrivent à mi-côte d'une montagne qui domine la cité, et qui depuis s'est toujours appelée le Mont-Pilate (1).

(1) Il y a aussi en Suisse un Mont-Pilate avec un gouffre au sommet. Les bonnes gens des alentours croient, comme à Vienne, que l'ombre de Pilate, agitée par les démons, se montre de temps en temps dans son habit de juge sur les eaux de ce lac et y excite des tempêtes. On disait autrefois que le curieux qui allait voir le lac en faisait jaillir, en y jetant une pierre, un épouvantable ouragan; aussi ne pouvait-on s'approcher de ce lac qu'avec une permission.

« Pilâte tenait toujours ses yeux fixés sur un gouffre noir qui était ouvert à ses côtés. Une eau sombre se roulait au fond ; on l'entendait mugir ; on ne la voyait pas ; des touffes entremêlées de chênes nains et de figuiers sauvages avaient tissu leur réseau sur l'épouvantable abîme ; et le bloc de rocher, lancé au gouffre, se débattait longtemps avec les plantes, avant d'arriver à l'eau sourde qu'il faisait jaillir avec d'horribles échos. Pilate souriait au gouffre ; puis il contemplait l'immense et sublime paysage qui entourait si gaiement son agonie de désespoir. Il songeait à la mort du Nazaréen, à cette mort qui fut si calme au milieu de la nature bouleversée, et il pleurait amèrement.

» — Longinus, dit-il, remets ton épée au fourreau ; je n'en ai pas besoin. Je saurai mourir sans toi ; je ne veux pas souiller tes mains de mon sang ; car tu es encore couvert d'un autre sang qui ne s'effacera jamais. Oui, Longinus, ce sage du Golgotha descendait des esprits supérieurs ; conserve cette croyance. Tous ceux qui ont trempé leurs mains dans son sang ont péri d'une mort misérable ; songe à Hérode et à Caïphe.... Je leur survis encore, moi. Tu vas voir comment je vais les imiter.

» Et il s'élança dans l'abîme. Longinus entendit craquer les branches entrelacées et ne vit plus que les lambeaux de la toge accrochés aux plantes épineuses du gouffre. Il entendit aussi les sourds ricochets du corps, et un cri suprême, agrandi par l'écho, et qui se mêlait à un fracas d'eau brisée, dont l'écume vint étinceler au soleil. »

LX.

TROISIÈME LÉGENDE DE LA FIN DE PILATE.

Pilatus et ipse jam pro suâ conscientia Christianus.
TERTULLIEN.

La troisième légende de la fin de Pilate est toute différente de celles qu'on vient de lire. La traduction de ce document a été publiée récemment dans le *Dictionnaire des apocryphes* de M. l'abbé Migne. Nous le résumons ici.

Quand le rapport de Pilate fut arrivé à Rome, la lecture de cette lettre jeta l'empereur et le sénat dans la consternation. On était indigné de l'iniquité du Gouverneur, et des soldats furent envoyés avec ordre de l'amener enchaîné à Rome.

Dès qu'il fut arrivé, César, entouré de tout le sénat et de tout l'appareil de sa puissance, s'installa dans le temple des dieux appelé le Panthéon, et il ordonna qu'on amenât devant lui le coupable.

— Pourquoi, misérable impie, lui dit-il aussitôt qu'il parut, as-tu osé traiter comme tu l'as fait cet homme qui a opéré, à ta connaissance, de si grands et de si généreux prodiges? Ta criminelle audace causera peut-être la ruine de l'univers.

— Prince souverain, répondit Pilate, je suis innocent de tout ce qui a eu lieu; les criminels sont les Juifs.

— Pourquoi as-tu cédé à leurs odieux désirs?

— Ce peuple est indomptable et toujours prêt à se révolter.

— Lorsque Jésus te fut livré, tu en devenais responsable; et tu devais me l'envoyer, cet homme si digne, au lieu de le laisser crucifier. Les nombreux miracles qu'il a faits, comme tu le reconnais toi-même dans ton rapport, prouvent assez que Jésus-Christ était vraiment le roi mystérieux que les Juifs attendaient.

Or, au moment où l'empereur prononça le nom de Jésus-Christ, toutes les statues des dieux qui garnissaient le Panthéon tombèrent et se mirent en pièces.

L'empereur, le sénat et tous les assistants s'enfuirent effrayés, et le César, en se retirant, recommanda qu'on gardât Pilate avec le plus grand soin, car il voulait encore l'interroger sur Jésus.

Le lendemain, l'empereur, accompagné comme la veille, fit amener Pilate au Capitole, et il reprit son interrogatoire :

— Misérable impie, lui dit-il, la chute de nos dieux en ta présence dénonce ta conduite infâme et le crime que tu as commis en portant la main sur Jésus. Dis-nous donc quel était cet homme dont le nom seul a renversé les dieux que nous adorons?

— Tout ce qu'il ordonnait, tout ce qu'il conseillait, répondit Pilate, était juste et vrai, et j'étais persuadé qu'il était bien au-dessus de toutes les divinités à qui nous rendons un culte.

— Pourquoi donc as-tu poussé l'audace jusqu'à agir comme tu l'as fait, envers un homme que tu connaissais si grand? Tu ne pouvais être poussé que par une pensée hostile à ma puissance.

— Seigneur, répliqua Pilate, la violence des Juifs iniques m'a forcé à faire ce que vous condamnez justement.

Le César, dont la colère ne se calmait pas, fit écrire sur-le-champ au préfet de l'Asie Mineure d'aller châtier les Juifs qui avaient crucifié Jésus, en les expulsant de Jérusalem et les dispersant comme esclaves chez les peuples voisins. Ce fut le commencement de ce que les légendaires appellent la vengeance du Seigneur.

Après cela, l'empereur ordonna au bourreau de trancher la tête de Pilate, pour avoir, avec les Juifs, porté la main sur l'homme justè appelé le Christ.

— Seigneur, dit alors Pilate, ne me confondez pas avec ces Juifs misérables : si j'ai offensé Votre Majesté, je ne l'ai fait que contraint par cette foule rebelle. Ne me condamnez donc pas; mais pardonnez-moi, ainsi qu'à votre servante Procula, qui arrive avec moi de cette contrée d'où nous vient la mort.

Comme il parlait ainsi, une voix descendit du ciel et adressa ces paroles à Pilate : — Martyr de ma religion, toutes les prophéties qui me concernaient ont été accomplies devant toi. Tu seras en ma présence quand je jugerai au jour suprême Israël et les peuples qui ne connaissent pas mon nom.

Et le bourreau trancha la tête de Pilate; un Ange aussitôt prit cette tête. Procula, en le voyant, fut saisie d'une si grande joie qu'elle rendit l'esprit, et mourut ainsi avec son époux (1).

(1) Les Chrétiens d'Égypte croyaient et croient sans doute encore que Pilate se convertit, reçut le baptême et subit le martyre; quelques do-

LXI. — LA SAINTE VIERGE EN ESPAGNE.

Regina Apostolorum.

Litanies de Lorette.

Une tradition qui ne peut être contestée, car elle est confirmée par saint Jérôme, par saint Isidore, par les anciennes liturgies d'Espagne, par une foule d'autorités et de monuments qui en font un point d'histoire, une tradition qui n'a jamais été interrompue, nous apprend que saint Jacques le Majeur alla porter aux Espagnols le flambeau de la foi. Selon les plus probables supputations, cette mission du saint Apôtre doit se placer peu après le martyre de saint Étienne. Ainsi, dès l'année qui suivit l'ascension de Notre-Seigneur, l'Espagne aurait eu le bonheur de recevoir l'Évangile.

Mais une autre tradition, plus merveilleuse, se rattache à cet heureux voyage, et attribuée à saint Jacques lui-même la fondation de l'église auguste de Notre-Dame-du-Pilier, réverée depuis lors à Saragosse.

Or, tant de contestations s'étaient accumulées autour d'une si miraculeuse origine, que l'Espagne s'adressa au Saint-Siège, régulateur de la foi. Innocent XIII occupait la chaire de saint Pierre. Après de longues informations, de sérieuses recherches et de prudentes études, douze cardinaux, assemblés par

cuments remarquent même qu'il prêcha l'Évangile, probablement dans l'Éthiopie, et qu'il expia par le martyre ses lâchetés, sous Néron.

ordre du Souverain Pontife pour statuer sur cette question, si chère à l'Espagne, adoptèrent l'exposé suivant, qui fut approuvé par la sainte Congrégation des rites, le 7 août 1723, et inséré, depuis lors, dans les leçons de l'office propre de Notre-Dame du Pilier, fêtée le 12 octobre :

« De tous les lieux qui offrent en Espagne un » attrait spécial à la dévotion, le plus illustre sans » doute est le sanctuaire consacré à Dieu sous l'in- » vocation de Notre-Dame, qu'on appelle à Sara- » gosse Notre-Dame-du-Pilier.

» Suivant une antique et pieuse tradition, saint » Jacques le Majeur, conduit par la Providence en » Espagne, séjourna quelque temps à Saragosse (1). » Il y reçut de la sainte Vierge une faveur insigne : » une nuit qu'il priait avec quelques disciples, sur » les bords de l'Èbre, la Mère de Dieu, encore » vivante, lui apparut et lui ordonna de bâtir là un » oratoire. L'Apôtre obéit sans retard. Avec l'aide » de ses disciples, il éleva au Seigneur, en l'honneur » de la Vierge sainte, une petite chapelle (2) ».

Les légendes populaires ne s'arrêtent pas à ce récit trop sommaire; elles ajoutent que saint Jacques, ayant visité Orviédo, Padron et d'autres lieux, s'était arrêté plus longuement à Saragosse, où il avait fait plusieurs disciples; qu'il les réunissait tous les soirs

(1) Alors appelée *Cesar-Augusta*.

(2) Le récit approuvé par la congrégation des Rites ajoute : « Dans la suite des temps, on y construisit une église plus vaste », et la chapelle bâtie par saint Jacques est devenue une crypte, enclavée dans le grand édifice. Cette chapelle, que l'on croit être la construction primitive, a trente-six pieds de long et vingt-cinq de large.

aux bords de l'Èbre; que là, il les instruisait, en les entretenant du royaume de Dieu et des grandeurs de la sainte Vierge; qu'un soir, aux approches de minuit, les fidèles qui entouraient le saint Apôtre entendirent les chœurs des Anges chantant sur un rythme divin : *Ave, Maria, gratia plena*; qu'ils virent aussitôt, entourée d'esprits célestes éclatants de splendeur, la figure d'une dame radieuse de beauté, posée sur un pilier de marbre. Saint Jacques reconnut la Mère de Dieu et se prosterna. Elle l'engagea à élever une église au lieu même où elle apparaissait, et laissa le pilier de marbre en témoignage du prodige qui venait d'avoir lieu. L'Apôtre obéit : une chapelle fut construite avec empressement; une image de la sainte Vierge fut installée sur le pilier de l'apparition, et c'est cette image révéralée qui attire toujours les pieux pèlerins.

La sainte Vierge est debout, portant dans ses bras son divin Enfant, qui tient à la main une colombe (1).

(1) Saint Jacques ne quitta l'Espagne que pour retourner à Jérusalem, où il emmena quelques-uns des disciples qu'il avait faits en ce pays. Ces disciples, après son martyre, rapportèrent son corps en Espagne, où il devint le but du célèbre pèlerinage connu sous le nom de Saint-Jacques de Compostelle.

LXII. — LES DERNIÈRES ANNÉES DE LA SAINTE VIERGE SUR LA TERRE.

LÉGENDES DE L'ASSOMPTION.

Quod Heva tristis abstulit
Tu reddis almo germine;
Intrent ut astra flebiles
Cœli recludis cardines.
(*Offic. de B. Virgine.*)

Depuis l'heure où Jésus avait dit à Jean, en lui léguaient Marie : « Voilà votre mère, » Jean l'avait prise chez lui. La sainte Vierge ne se sépara donc point des Apôtres, qui, devenus par le don de l'Esprit-Saint pleins de science et de courage, prêchaient l'Évangile sans peur, répandaient en tous lieux la doctrine chrétienne et fondaient l'Église.

« Marie devait rester sur la terre, dit saint Alphonse de Liguori, pour coopérer à la propagation de la foi. Les disciples de son Fils venaient à elle dans leurs doutes; elle les éclairait. »

Elle demeura à Jérusalem jusqu'à l'année 44, que la persécution força les Apôtres à en sortir. On croit qu'alors elle suivit saint Jean, son fils d'adoption, à Éphèse, où elle vécut dans la retraite et la méditation, dans la prière et les bonnes œuvres.

Les écrivains sacrés n'ont rapporté de cette autre époque que ce qui concerne la mission des Apôtres; et l'on n'a encore sur le reste de la vie de la sainte Vierge qu'un nombre de pieuses traditions. Toutefois, les éloges donnés par saint Paul à l'Église

d'Éphèse sont une preuve des bénédictions qui suivent les pas de Marie.

Les Pères disent aussi que saint Jean et les autres évangélistes durent beaucoup de lumières à la sainte Vierge; que c'est d'elle que saint Luc recueillit plusieurs merveilleuses circonstances de l'enfance de Jésus, et que c'est l'extrême humilité de Marie qui imposa aux évangélistes et aux apôtres le silence, si souvent imposant, qu'ils gardent sur elle.

Lorsque Marie connut que sa mort approchait, — et c'est une tradition conservée par Nicéphore, par Métaphraste, admise par tous les pieux écrivains, que cette bonne nouvelle lui fut apportée par l'ange Gabriel, le même qui lui avait annoncé qu'elle était bénie entre toutes les femmes, et qui alors lui révéla le jour et l'heure où elle devait rejoindre son divin Fils, — elle souhaita de rendre son âme à Dieu dans les lieux sanctifiés par la Rédemption. Saint Jean aussitôt prépara tout pour le départ; il la ramena à Jérusalem, la fit loger dans la maison dont la descente du Saint-Esprit avait fait un sanctuaire, et alla annoncer à saint Jacques le Mineur, premier évêque de l'Église déjà nombreuse de Jérusalem, que la Mère de Jésus venait mourir là.

Saint Jacques et tous les autres disciples se rendirent sur-le-champ auprès de Marie. La nuit commençait; avec elle se pressaient les dernières heures où la terre devait posséder sa reine. Les lampes furent allumées; l'assemblée se rangea silencieusement autour du lit où reposait la Mère de Dieu. Les Apôtres, dispersés dans le monde, avaient été mys-

térieusement prévenus de ce grand événement, et tous se trouvaient, hors un seul, rassemblés subitement à Jérusalem, avec plusieurs nouveaux disciples.

Marie avait soixante-douze ans, et rien n'annonçait en elle une dissolution prochaine. Exempte de la tache originelle, elle n'avait pas vieilli.

Après qu'elle eut encouragé les chefs de l'Église naissante, et qu'elle eut, de sa voix mélodieuse, remercié Dieu, qui abrégeait son pèlerinage, ce Dieu qui avait fait en elle de si grandes choses, elle étendit les mains sur les saints à genoux. Elle les bénit tendrement. Puis élevant ses beaux yeux, elle vit les cieux ouverts dans leur pompe inouïe, et son Fils, plein de gloire, qui venait à sa rencontre. Les douces harmonies du chant des Anges, au milieu des splendeurs soudaines qui descendaient du ciel, furent pour les Apôtres le signe que Marie les quittait; et alors son âme s'éleva doucement, laissant pour un moment ici-bas sa dépouille terrestre, empreinte d'une telle sérénité, qu'on voyait bien que la mort n'avait pas touché un corps si auguste et que c'était non une décomposition, mais plutôt un sommeil (1).

Aussi, quelques anciens Pères, et entre autres saint Épiphane, paraissent-ils douter si la Mère de Dieu est véritablement morte, ou si elle est demeurée immortelle, ayant été enlevée en corps et en âme dans le ciel. Mais le sentiment de l'Église est que la sainte Vierge est morte véritablement, selon la con-

(1) Dormitio. Dans les anciens martyrologes, cette fête est appelée indifféremment *l'assomption*, le passage ou le repos de la Vierge Marie. (Godescard, 15 août).

dition de la chair ; et elle le déclare nettement dans l'oraison de la messe du jour de l'Assomption.

« La mort étant la peine du péché, il semblerait que la divine Mère, elle qui était toute sainte et parfaitement pure de toute tache, ne devait point la subir, ni partager avec les pécheurs le châtement réservé aux malheureux enfants d'Adam. Mais, ajoute saint Alphonse de Liguori, Dieu voulant que Marie fût en tout semblable à Jésus, elle devait aussi mourir, comme Jésus était mort. De plus, la mort de Marie devait être pour les justes un exemple de cette mort précieuse que le Seigneur appelle, selon lui-même, mort pleine de douceur et de félicité. »

Marie était morte dans la pauvreté, qui fut la compagne de toute sa vie. Elle ne laissa (disent Nicéphore et Métaphraste) que quelques vêtements modestes, qu'elle légua à deux saintes femmes, desquelles elle avait été assistée souvent.

Dès qu'elle eut fermé les yeux, les pleurs et les sanglots éclatèrent parmi l'assemblée. Les pieux cantiques s'y mêlèrent bientôt ; car la salle était remplie d'une lumière surnaturelle, et d'harmonieux chants, inconnus à la terre, saisissaient tous les cœurs. Une odeur si suave entourait le corps de Marie, qu'on n'osa pas d'abord l'embaumer. Tous les fidèles accoururent ; tous les malades qui se présentèrent trouvèrent là leur guérison. Saint Jean Damascène, qui nous a transmis ce qu'il avait recueilli des plus respectables traditions, dit que les Juifs même non convertis ressentirent les effets du pouvoir de Marie et eurent part à ses miracles. On plaça le corps sacré

sur un brancard chargé d'aromates; et quand l'heure de la sépulture fut venue, les Apôtres le portèrent sur leurs épaules au jardin de Gethsémani. Les fidèles suivaient tous avec des flambeaux.

Or, les légendaires nous apprennent que ces bienheureuses funérailles furent troublées par un parti de Juifs, qui voulut s'emparer du corps immaculé et le livrer aux flammes. Le prince des prêtres, voyant passer le cercueil porté par les Apôtres, chercha à le renverser; mais ses deux mains y restèrent attachées et comme embrasées d'un feu ardent. La prière de saint Pierre obtint sa guérison.

Ne rejetons pas ces traditions; elles expliquent des monuments que l'on ne comprend pas, si on les ignore. Ainsi, la scène que nous venons de rapporter en peu de mots est le sujet d'un des bas-reliefs remarquables qu'on voit encore assez conservés à l'extrémité du chevet de Notre-Dame de Paris, sur le mur extérieur.

Le tombeau préparé par les saintes femmes de Jérusalem était couvert de fleurs. Le corps de Marie, inondé de larmes, y fut déposé au milieu des concerts de louanges.

Pendant trois jours, les Apôtres, se relevant les uns les autres, demeurèrent auprès du sépulcre, chantant des cantiques auxquels les Anges du ciel unissaient leurs voix.

Au bout de ces trois jours, soit, comme le disent plusieurs graves récits, que saint Thomas, parti de régions lointaines, ne fût arrivé qu'alors, — (seul des Apôtres il n'avait pas été présent aux derniers

moments de Marie) — et qu'il eût imploré la faveur de voir encore une fois la Mère de son Seigneur et de son Dieu; soit que les fidèles eussent voulu, avant de se séparer, dire un dernier adieu à Marie, — on enleva la lourde pierre qui fermait le sépulcre. On n'y trouva que la ceinture et le suaire de lin, sur les fleurs demeurées fraîches. Le corps immaculé de la Vierge très-sainte ne pouvait tomber en proie à la corruption. Il avait été enlevé dans les cieux; et la sainte Église a fait du miraculeux événement de l'assomption de Notre-Dame une de ses plus belles fêtes.

Cet autre privilège spécial, accordé à la Mère de Dieu, n'est pas mentionné non plus dans les saintes Écritures. Il ne nous a été transmis, comme d'autres saintes croyances, que par la tradition. Mais, quoique n'étant pas formellement article de foi, il n'a jamais été contesté et ne pourrait convenablement l'être.

Aucune Église n'a jamais prétendu posséder de Marie d'autres reliques que des cheveux, des vêtements, et quelques objets qui avaient été à son usage ou qui avaient servi à sa sépulture.

Quand l'impératrice Pulchérie fit demander à Juvenal, évêque de Jérusalem au cinquième siècle, des reliques de la sainte Vierge, le prélat, en lui envoyant la quenouille et le fuseau de Marie, rappela que rien de son corps révérend n'était resté à la terre. — Il en est de même de saint Joseph.

On lit, dans le saint Évangile, qu'à la mort du Fils de Dieu les sépulcres s'ouvrirent, et que les corps

d'un grand nombre de saints personnages, qui étaient dans le sommeil de la mort, se ranimèrent. La plupart des commentateurs croient que ces saints montèrent au ciel avec le Sauveur, au jour de son Ascension, et qu'ils ornèrent son triomphe. Si quelque saint a reçu un tel honneur, c'est à coup sûr saint Joseph. Il faut croire pieusement, dit saint Bernardin de Sienne, que Jésus-Christ, dans sa tendresse filiale, ayant élevé et glorifié dans le ciel sa très-sainte Mère en corps et en âme, il l'a fait aussi pour saint Joseph. Saint François de Sales représente cette opinion, généralement admise chez les Carmes, comme une croyance que l'on aurait tort de révoquer en doute.

Et plusieurs écrivains ont cru pouvoir appuyer ce sentiment sur ce fait, qu'à aucune époque on n'a montré pareillement d'autres reliques du saint patriarche de la loi nouvelle, que des débris de ses vêtements, comme il s'en voit à Rome et dans diverses églises (1).

(1) *Vie de saint Joseph*, par un ancien curé. — Au plus haut de la vallée de Josaphat, à l'est, vis-à-vis du jardin de Gethsémani, est une église bâtie par sainte Hélène; elle se compose d'une grotte immense taillée dans le roc par un travail extraordinaire. On y descend par un magnifique escalier, large de quinze pieds, et dont les degrés, au nombre de cinquante, sont en marbre. Au bas se trouve le tombeau de la sainte Vierge, dans une petite chapelle où brûlent nuit et jour une grande quantité de lampes d'argent et d'or. Un dôme surmonte l'autel où l'on dit la messe. A peu près au milieu, sur la gauche, est le tombeau de saint Joseph. Ces deux tombeaux sont vides... (Même ouvrage.)

LXIII. — LA VENGEANCE DU SAUVEUR.

Convenerunt in unum adversum Dominum et
adversum Christum ejus....

Qui habitat in cœlis irridebit eos et Dominus
subsannabit eos. (Psaume II.)

Plusieurs savants, Henschenius, Mansi, Foggini, Thilo, ont cité ou publié sous ce titre un singulier opuscule, écrit aux premiers siècles de l'ère chrétienne, et classé parmi les apocryphes plus justement que beaucoup d'autres, en ce qu'il s'écarte davantage des données de l'histoire vraie.

On y lit que, quelque temps après la Passion, il y avait, dans le pays appelé plus tard le royaume d'Aragon, un petit roi nommé Titus, qui siégeait dans la ville de Libya. Il était affligé d'un cancer, qui lui déchirait le visage depuis la narine droite jusqu'à l'œil. Un Ismaélite, nommé Nathan, qui de la Judée se rendait à Rome, fut jeté par la tempête dans le port de Libya. Il alla voir le roi Titus, qui lui dit :

— Toi qui parcoures le monde, si tu savais un remède qui pût guérir la plaie que tu me vois au visage, je te donnerais de grandes richesses.

Nathan répondit : — Je n'y puis rien. Mais si tu avais été à Jérusalem, il y avait là un prophète de Dieu qui guérissait toutes les infirmités.

Et il lui raconta les miracles de Jésus, Notre-Seigneur. Puis il ajouta : — Mais les Juifs l'ont mis à

mort; et ce qui témoigne encore de sa puissance, il est ressuscité.

— Comment est-il ressuscité puisqu'il était mort ? demanda Titus.

— Il est mort sur la croix, répondit Nathan ; on l'en a détaché ; on l'a mis dans le sépulcre ; il est descendu aux enfers, d'où il a tiré les patriarches et les justes ; il est ressuscité ensuite, est resté avec ses disciples quarante jours, au bout desquels ils l'ont vu monter au ciel. Moi-même je l'ai vu de mes yeux, et beaucoup d'autres l'ont vu comme moi.

Titus, touché de la grâce, s'écria aussitôt : — Malheur à toi, empereur Tibère, plein d'ulcères et de plaies, puisqu'un tel scandale a eu lieu dans tes États, puisque sous ton règne on a mis à mort Notre Seigneur Jésus-Christ, le Dieu et le souverain de tous les peuples ! Si les Juifs étaient devant moi, je les ferais mettre en croix à leur tour, ces meurtriers de mon Seigneur, que mes yeux n'ont pas été dignes de voir !

Le petit roi n'eut pas achevé ces mots, qui étaient une confession de foi, que la plaie de son visage avait disparu, et qu'il se trouva complètement guéri.

Ému jusqu'au cœur de ce miracle, il tomba à genoux en disant :

— Mon roi et mon Dieu, vous que je n'ai jamais vu et qui m'avez guéri, permettez que j'aille aux lieux de votre nativité et que je puisse venger votre mort.

Après cela, il se fit baptiser par Nathan, et dit :

Je crois fermement et de tout mon cœur en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Il écrivit à Vespasien pour l'inviter à s'unir à lui et à marcher en armes contre les Juifs.

La suite de ce document confond les temps. Vespasien n'est pas encore empereur. Ce n'est qu'un capitaine, ce qui ne l'empêche pas d'aller avec Titus châtier les Juifs. Il emmène ensuite la Véronique à Tibère, qui règne encore et qui est guéri par la vue de la sainte face. Anne et Caïphe sont lapidés ; un grand nombre de Juifs sont mis en croix ; Vespasien et Tibère reçoivent le baptême.

Mais on peut lire partout l'accomplissement des terribles prédictions du Sauveur. Quarante ans après le déicide, Jérusalem, prise par Titus, à la suite d'une guerre de sept ans qui fit périr quinze cent mille Juifs, fut tellement détruite qu'il n'y resta plus pierre sur pierre.

Pendant le siège, douze mille selon les uns, vingt mille et cinquante mille selon d'autres, furent crucifiés autour de la ville investie.

Ces faits sont de l'histoire.



LXIV. — LÉGENDE DU JUIF-ERRANT.

Quel tourment de trainer des jours tissus d'alarmes,
De ne plus voir d'objets qui nous offrent des charmes,
De se lever la nuit dans d'horribles transports
Sans pouvoir de son sein arracher le remords!

Ducis.

Jésus, la bonté même,
Me dit en soupirant :
Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans!
Le dernier jugement
Finira ton tourment.
(*Complainte du Juif errant.*)

C'est ici la plus populaire peut-être de toutes les légendes. Il n'est pas de bonnes gens, dans les pays chrétiens, qui ne la sachent ou qui ne l'aient dans leur armoire, imprimée sur papier gris, avec un texte digne du papier et une complainte digne du texte.

C'est là une véritable légende, dans le sens de ceux qui croient que les légendes sont des contes, et qui se trompent; car dans l'acception vraie du mot, une légende est une narration *qui mérite d'être lue* : LEGENDA. Seulement nos pères, qui ont écrit tant de légendes, n'écrivaient pas avec la pusillanimité moderne, qui écarte des récits tout ce qui est merveilleux; et il y en a tant néanmoins!

Des savants lourds, qui ne goûtaient pas les récits du moyen âge, appelaient la Légende d'or, une légende de plomb; ils lui attachaient leur marque.

Pourtant, le pieux et savant archevêque de Gênes, à qui ses nombreux lecteurs ont fait l'honneur de

donner à ses Vies des saints le nom de *Légende d'or*, ne manque presque jamais, lorsqu'il retrace un fait douteux, d'avertir qu'il l'emprunte à une source apocryphe.

Ne repoussez donc pas les légendes, vous que l'on satisfait si aisément avec des contes absurdes et des faits impossibles.

Ce que nous disons ne s'applique pas à la légende du Juif-Errant, qui n'est, selon l'opinion la plus sérieuse, qu'une allégorie du peuple juif, errant partout, vivant toujours, ayant toujours de l'argent, et ne devant se fondre qu'à la fin des temps avec les autres nations.

Des poètes ont vu dans cette légende un symbole de l'humanité. Mais les poètes voient tout ce qui leur plaît.

Quoi qu'il en soit, nous devons rapporter sommairement ici la légende populaire du Juif-Errant, qui se résume au reste en sa complainte.

Il paraît que cette légende a commencé à prendre cours dès le quatrième siècle. On racontait que Jésus, chargé de sa croix pesante, et montant la voie douloureuse du Calvaire, voulut se reposer un moment devant la boutique d'un Juif, dont les récits font généralement un cordonnier. Le juif le repoussa, en lui disant de marcher et de ne pas lui faire l'affront de s'arrêter sur son banc. Jésus lui répondit : Marche toi-même et ne t'arrête plus.

Il prit aussitôt son bâton et s'éloigna pour ne plus se reposer.

Mathieu Paris raconte qu'en 1229 un archevêque

de la Grande-Arménie vint en Angleterre visiter les lieux saints. L'Angleterre en avait alors. Cet évêque déclara qu'il avait vu le Juif-Errant, qu'il appelait Cartophilax; qu'il l'avait reçu à sa table; qu'il en avait appris que, toutes les fois qu'il avait cent ans, il tombait dans une sorte d'extase, d'où il sortait, revenu à l'âge qu'il comptait, le jour où Jésus le condamna à marcher toujours; qu'il s'était converti à la foi chrétienne, qu'il avait été baptisé par Ananias, le même qui baptisa saint Paul, et qu'il vivait saintement.

Peu après, dans ce même treizième siècle, Philippe Mouskes, dans sa chronique rimée, parle du Juif-Errant comme d'un être dont l'existence merveilleuse n'était douteuse pour personne. En 1460, il vient à la cour de Philippe le Bon, alors en fête, un homme vêtu à l'orientale, qui porte le nom d'Ahasvérus (1), et qui est le Juif-Errant. Le baron de Reiffenberg a exposé cette aventure dans ses deux volumes de récits intitulés : *Le dimanche*.

En 1547, sous le même nom d'Ahasvérus, le Juif-Errant assistait pieusement à un sermon dans la cathédrale de Schleswig. Plusieurs, dans le même siècle, le virent ou dirent l'avoir vu, en Angleterre, en Suède, en Danemark, en Hongrie, en Pologne, en France, en Italie, en Perse, à Weimar, à Dantzick. En 1575, on le rencontre à Madrid, en 1599 à Vienne, en 1601 à Cracovie, en 1641 en Autriche, en 1643 en Palestine. Il avait causé en 1640 avec deux bourgeois de

(1) Dans beaucoup de légendes il se nomme aussi Isaac Laquedan ou Lakkedem.

Bruxelles; et la complainte populaire mentionne cette rencontre.

Des poèmes, des ballades, des tragédies, des romans, plus ou moins mauvais, ont pris pour sujet le Juif-Errant. C'est un cadre assez commode et qui accueille les idées de tout genre (1). M. Edgar Quinet en a fait une épopée humanitaire qui est peu lue.

LXV. — L'ANTECHRIST.

Le Christ ne viendra qu'après la chute du siège romain et l'apparition de l'Antechrist, qui mettra les saints à mort.

S. AMBROISE.

In persecutione extrema sacrae Ecclesiae romanae, se-debit PETRUS romanus, qui pascet oves in multis tribulationibus; quibus transactis, civitas septicollis diruetur, et iudex tremendus iudicabit populum.

S. MALACHIE.

L'Antechrist est un homme d'iniquité qui viendra, à la fin des temps, combattre la foi chrétienne, qui se posera l'ennemi implacable de Jésus-Christ, et qui fera subir à l'Église la dernière et la plus violente des persécutions.

Plusieurs ont dit qu'il naîtrait de race juive.

On se fera une idée de l'opinion que s'en faisaient nos pères; par un fragment que nous allons citer.

(1) Nous avons donné, dans cette bibliothèque des *Légendes*, un volume intitulé : *Légendes du Juif errant et des seize reines de Munster*. On y trouve toutes les traditions qui se rapportent à ce mystère jusqu'au seizième siècle.

On a toujours cru qu'il aurait des précurseurs. Jean Huss, Wicleff, Jérôme de Prague, Luther et Calvin ont passé pour tels au seizième siècle. L'abbé Fiard, dans un livre qu'on a raillé mal à propos, a présenté Voltaire et sa phalange comme des précurseurs de l'Antechrist; et on ne peut nier que tous les grands déserteurs de l'Église ne méritent ce titre, puisqu'ils commencent les ruines qui doivent signaler le règne du monstre.

Au dix-septième siècle, on a cru un moment que l'Antechrist était né; et en voici la preuve dans le fragment que nous annonçons. Il a été publié par M. Alfred Maury, qui l'a tiré d'un livret imprimé à Paris en 1623. C'est de la part des chevaliers de Malte une attestation de la naissance de l'Antechrist :

« Nous, frères de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, en l'île de Malte, signifions avoir reçu des lettres de nos espions, qui pour notre service sont ordinairement en la contrée de Babylone, possédée par le Grand Turc, par laquelle lettre ils nous avertissent qu'en cette année de Notre-Seigneur 1623, le 1^{er} jour de mai, est né un enfant dans la ville de Bourydot, autrement appelée Calka, près de Babylone, duquel enfant la mère est fort vieille et de race inconnue, nommée Fort-Juda. Du père l'on n'a nulle connaissance. L'enfant est de vue brun, la bouche et les yeux fort agréables, ayant les dents aiguës en façon d'un chat, les oreilles larges, la stature aucunement plus grande que les autres enfants, lequel, incontinent après sa nativité, chemina et parla par-

faitement bien. Sa parole était entendue d'un chacun, admonestant le peuple et disant qu'il est le vrai Messie, et fils de Dieu, en qui l'on doit croire; et ont juré et protesté, nosdits espions, l'avoir vu, disant davantage qu'en la nativité dudit enfant, il apparut au ciel des signes merveilleux; car étant en plein midi, le soleil perdit sa clarté et fut obscurci quelque temps. »

D'autres prodiges sont cités, et on en conclut que cet enfant est l'Antechrist. Mais il est évident qu'on s'est trompé ou que les espions ont été abusés.

Dans les idées générales des théologiens, l'Antechrist, cet ennemi de Jésus-Christ, régnera à la fin des temps. En se donnant pour le Messie, il fera des prodiges « capables d'induire en erreur les élus mêmes », qui succomberaient, a dit Notre-Seigneur, si les jours n'en étaient abrégés en leur faveur.

Malvenda, dans son grand et curieux traité de l'Antechrist, dit qu'il sera Juif et de la tribu de Dan. Il appuie ce sentiment sur cette parole de Jacob : « Dan est un serpent dans le sentier; » sur celles-ci de Jérémie : « Les armées de Dan dévoreront la terre; » et sur le chapitre VII de l'Apocalypse, où, dans l'énumération qu'il fait des tribus d'Israël, saint Jean omet la tribu de Dan.

Tous les Pères reconnaissent qu'il aura beaucoup de précurseurs. Saint Jérôme pense qu'il sera fils d'un démon. D'autres ont dit que ce serait un démon même, revêtu d'une chair apparente et fantastique. Mais suivant saint Irénée, saint Ambroise, saint Augustin et plusieurs autres Pères, l'Antechrist

sera un homme de la même nature que tous les autres, dont il ne différera que par une malice infernale et par le pouvoir d'opérer des prestiges.

Raban-Maur, dans son livre *De la vie et des mœurs de l'Antechrist*, dit qu'il guérira toutes les maladies, qu'il marchera sur les eaux, qu'il transportera les montagnes, qu'il maîtrisera les éléments, qu'il fera fleurir ou desséchera les arbres à son gré, qu'il ressuscitera les morts. Il siègera avec ses enchanteurs dans la ville de Jérusalem, où tous les rois de la terre viendront leur rendre hommage.

Sébastien Michaeliz, dans son histoire des trois possédées de Flandre, résume les révélations que les démons exorcisés ont été obligés de faire. Ils ont dit que l'Antechrist serait fils de Belzébuth, qui l'accompagnerait sous la forme d'un oiseau à quatre pattes et à tête de bœuf; qu'il ferait des chrétiens ce qu'on fait en enfer des âmes; qu'il se ferait porter par les airs où il voudrait et quand il voudrait, qu'il aurait une foule de noms et parlerait toutes les langues.

Quelques-uns ont dit qu'il régnera cinquante ans. Mais l'opinion la plus admise est que son règne ne durera que quarante-deux mois.

Leloyer, dans ses discours des spectres, signale cette croyance populaire de son temps, que les démons souterrains, qui gardent les trésors cachés, ne les gardent que pour l'Antechrist, et qu'au moyen de ces richesses immenses il pourra séduire les peuples.

Il ajoute qu'il agira beaucoup plus encore par la

séduction que par la violence brutale. C'est à cause des miracles qu'il fera, dit-il aussi, que plusieurs l'appellent le singe de Dieu.

Malvenda et presque tous ceux qui ont écrit sur l'Antechrist s'accordent à dire qu'Élie et Énoch, que Dieu a réservés vivants, viendront enfin et achèveront de convertir les Juifs. L'Antechrist leur fera donner la mort, qu'ils n'ont pas encore reçue et qu'ils ne doivent recevoir que de lui.

Quelques-uns ont dit que l'Antechrist sera tué par saint Michel. Mais il est plus généralement admis que Notre-Seigneur lui-même descendra des cieux et tuera son ennemi du souffle de ses lèvres, comme d'une épée à deux tranchants.

Après quoi les Anges feront entendre les trompettes du dernier jugement.

APPENDICE.

I. — L'ATTENTE GÉNÉRALE DU MESSIE.

Sacrificium et oblationem noluisti.... tunc
dixi : Ecce venio. *Psalm. XXXIX.*

Platon parle souvent du *Logos* ou du *Verbe*, qui, issu de Dieu, viendra éclairer le monde. Socrate l'appelle « l'envoyé céleste qui nous enseignera la doctrine vraie ». Si, dans ce dialogue, Alcibiade dit que celui qu'on attend sera un homme supérieur, Socrate ajoute qu'un Dieu sera caché sous la figure de cet homme. Platon, dans le *Timée*, donne formellement au Régénérateur espéré l'essence divine.

Beaucoup de faits moins précis attestent que la Grèce attendait un réparateur. Virgile, en l'annonçant dans sa quatrième églogue, ne fait qu'exprimer le sentiment universel des âmes d'élite dans le peuple romain.

On voit, dans l'histoire de l'Hindoustan, écrite en anglais par Maurice, que des traditions patriarcales, répandues dans tout l'Orient, y avaient semé le dogme de la chute originelle et la promesse d'un rédempteur.

Les Chinois, les Arabes l'attendaient comme les

Hébreux. Volney, dans ses *Ruines*, et son témoignage ne peut être suspect, reconnaît cette croyance universelle : « Les traditions des temps antérieurs, » dit-il, avaient répandu dans toute l'Asie la croyance » d'un grand médiateur qui devait venir, d'un juge » final, d'un sauveur futur, roi, Dieu, conquérant et » législateur, qui ramènerait l'âge d'or sur la terre » et délivrerait les hommes de l'empire du mal. »

« Remontez aux siècles passés, dit Joseph de Maistre, transportez-vous à la naissance du Sauveur : à cette époque, une voix haute et mystérieuse, partie des régions orientales, ne s'écriait-elle pas : « L'Orient est sur le point de triompher ; le vain- » queur partira de la Judée ; un Enfant divin nous » est donné ; il va paraître ; il descend du plus haut » des cieux ; il ramènera l'âge d'or sur la terre.... » Ces idées étaient universellement répandues ; et comme elles prêtaient infiniment à la poésie, le plus grand poète latin s'en empara et les revêtit des couleurs les plus brillantes dans son *Pollion*, qui fut depuis traduit en assez beaux vers grecs, et lu dans cette langue au concile de Nicée, par l'ordre de l'empereur Constantin.

» Certes, il était bien digne de la Providence d'ordonner que ce cri du genre humain retentît à jamais dans les vers immortels de Virgile. Mais l'incurable incrédulité de notre siècle, au lieu de voir dans cette pièce ce qu'elle renferme réellement, c'est-à-dire un monument ineffable de l'esprit prophétique qui s'agitait alors dans l'univers, s'amuse à nous prouver doctement que Virgile n'était pas prophète, c'est-à-

dire qu'une flûte ne sait pas la musique, et qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans l'églogue de ce poète....

» Cependant, vous pouvez voir, dans les notes que Pope a jointes à sa traduction en vers du *Pollion*, que cette pièce pourrait passer pour une version d'Isaïe (1).

» Et c'est en vain que l'irréligion obstinée interroge toutes les généalogies romaines, pour leur demander en grâce de vouloir bien nommer l'enfant célébré dans le *Pollion*. Quand cet enfant se trouverait, il en résulterait seulement que Virgile, pour faire sa cour à quelque grand personnage de son temps, appliquait à un nouveau-né les prophéties de l'Orient. Mais cet enfant n'existe pas; et quelques efforts qu'aient faits les commentateurs, jamais ils n'ont pu en nommer un auquel les vers de Virgile s'adaptent sans violence (2). »

Nous nous dispenserons de citer d'autres autorités. Nous devons arriver à la légende mystérieuse. Nous la tirerons des suaves écrits de deux grands serviteurs de Dieu, saint Bernard et saint Bonaventure. Ils nous apprennent que les anges du ciel désiraient, autant que les pauvres humains, la rédemption de notre race.

Depuis plus de cinq mille ans, dit saint Bonaventure, qui suit ici la chronologie des Juifs, le genre humain demeurerait chargé du poids de ses misères, et nul, depuis Adam, ne pouvait s'élever à la céleste patrie. Les esprits bienheureux, émus de compassion

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Onzième entretien.

(2) Notes à la suite du même entretien.

et sentant que les temps prédits touchaient à leur plénitude, se prosternèrent devant le trône de l'Éternel et renouvelèrent, avec plus de ferveur que jamais, les instances qu'ils avaient faites déjà en faveur des enfants d'Adam.

Seigneur, disaient-ils, votre majesté sainte a formé l'homme, créature raisonnable, dans le dessein de l'admettre avec nous au séjour de votre gloire, et de réparer ainsi les vides que la chute des anges rebelles a laissés parmi nous. Mais, vous le voyez, presque tous périssent, et dans le cours de tant de siècles, presque tous les hommes sont devenus la proie de nos ennemis. Ce ne sont pas nos légions ravagées, ce sont les abîmes de l'enfer qu'ils vont combler tous les jours. N'abandonnez pas, Seigneur, à la fureur des démons impurs les âmes de ceux qui confessent votre nom. Si votre justice l'a exigé ainsi jusqu'à présent, les jours de la miséricorde ne sont-ils pas enfin venus ?

Deux Vertus des cieux, la Miséricorde et la Paix, se réunirent alors aux phalanges célestes, pour presser le bon Père de soulager tant de maux. Mais aussitôt la Justice et la Vérité, deux autres Vertus, se présentant, réclamèrent le maintien du châtiment. Saint Bernard, dans son premier discours sur l'Annonciation, résume ainsi le débat :

— Rejetterez-vous toujours vos enfants pour jamais, Seigneur ? dit la Miséricorde. L'homme, votre créature intelligente, est malheureux ; et sa misère est dure. Le jour du pardon n'est-il donc pas arrivé ?

— Adam a péché dans toute sa race, réplique la Vérité ; toute sa race doit périr.

— Seigneur, reprit la Miséricorde, vous ne m'avez pas faite en vain ; et vous m'anéantissez, si vous ne pardonnez jamais.

— Si vous pardonnez, Seigneur, reprend la Vérité, je cesse d'être éternelle.

La Paix cherche à rapprocher la Vérité et la Miséricorde ; la Justice attend ce que Dieu prononcera. Le Père céleste dit alors :

La mort du pécheur est odieuse ; mais la mort des saints est précieuse devant moi ; elle est la porte de la vie. Trouvez-moi donc un juste qui, sans être sujet à la mort, consente à mourir pour l'amour des hommes ses frères ; ce juste triomphera de la puissance de la mort ; et il ouvrira en mourant un passage à ceux qu'il aura délivrés.

La Vérité se mit aussitôt à parcourir l'univers. Mais elle n'y put trouver un seul homme sans tache. La Miséricorde ne fut pas plus heureuse. Elles se présentèrent donc devant le Fils de Dieu, en lui disant : Seigneur, aidez-nous à sortir de l'embarras où nous sommes.

Le Fils de Dieu répondit : C'est moi qui expierai le crime de ma créature rebelle. Puis il dit à Gabriel : Allez, dites à la fille de Sion : Voici que votre roi vient à vous, plein de douceur et de miséricorde.

Alors s'accomplit le mystère auguste de l'Incarnation.



II. TEXTE DE L'ANNONCIATION EN VERS D'HOMÈRE.

(LÉGENDE VII^e.)

ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΕΥΑΓΓΕΛΙΣΜΟΥ

- Καὶ τότε ἄρ' ἄγγελον ἦκεν, ὃς ἀγγεῖλειε γυναικὶ Od. xv, 457
 Βουλὴν, ἥ βα τότε σφιν ἐφῆνδανε μητιδῶσιν. Il. vii, 45
 Αὐτὰρ ὁ βῆ (μέγα γάρ βα θεοῦ ὥτρυνεν ἐφετμή) Il. xxi, 299
 Ἀντία Δεσποίνης φᾶσθαι, καὶ ἕκαστα πυθέσθαι. Od. xv, 376
 Καρπαλίμως δ' ἤϊξεν ἐπὶ χθόνα πουλυβότειραν,
 Οὐρανόνθεν καταβάς δι' αἴθερος ἀτρυγέτοιο,
 Νύμφη εὐπλοκάμῳ εἰπεῖν νημερτέα βουλὴν. Od. v, 30
 Βῆ δ' ἔμην ἐς θάλαμον πολυδαίδαλον, ᾧ ἐνὶ κούρῃ Od. vi, 45
 Ἐζετ' ἐν κλισίῳ, ὑπὸ δὲ θρήνυς ποσὶν ἦεν, Od. iv, 436
 Ἥλάκατα στρωφῶς ἄλιπόρφυρα, θαῦμα ἰδέσθαι Od. vi, 306
 Ἀδμήτη, ἣν οὐπω ὑπὸ ζυγὸν ἤγαγεν ἀνὴρ. Il. x, 293
 Τὴν δὲ τότε ἐν μεγάροισι πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ Il. ix, 564
 Ἀνδρὶ φίλῳ ἔπορον. Ὅ δέ μιν πρόφρων ὑπέδεκτο,
 Οὐτ' εὐνῆς πρόφασιν κεχρημένος, οὔτε τευ ἄλλου Il. xix, 262
 Ἄλλ' ἔμην ἀπρωτίμαστος ἐνὶ κλισίῃσιν ἔῃσιν, Il. xix, 263
 Δέσποιναν μὲν πρῶτα κιχήσατο ἐν μεγάροισι Od. vii, 53
 Στῆ δ' αὐτῆς προπάροιθεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζε Il. xiv, 297
 Κήρυξ Πεισήνωρ, πεπνυμένα μῆδεα εἰδώς, Od. ii, 38
 Τυτθὸν φθεγζάμενος (τὴν δὲ τρόμος ἔλλαβε γυῖα) Il. xxiv, 470
 Θάρσει, ὦ Γύναι χαρίεσσα, μηδὲ τι τάρβει Il. xxiv, 474
 Νῦν δ' ἐμέθεν ξύνες ὦκα Θεοῦ δέ τοι ἄγγελός εἰμι, Il. ii, 26
 Ὅς κέν με προσέηκε, τέτν τάδε μυθήσασθαι. Od. iv, 829
 Χαῖρε, ἐμοὶ Βασίλεια, διαμπερές, εἰσόκεν ἔλθοι Od. xiii, 59
 Ἀνδράσιν, ἡδὲ γυναιξίν, ἀνὰ χθόνα πουλυβότειραν, Od. xix, 408
 Γῆρας καὶ θάνατος, τὰ τ' ἐπ' ἀνθρώποισι πέλονται, Od. xiii, 60
 Σὸν δ' ἦτοι κλέος ἔσται, ὅσον τ' ἐπικίδναται ἡώς Il. vii, 458
 Τοῖς οἱ νῦν γεγάασι, καὶ μετόπισθεν ἔσονται. Od. xxiv, 84
 Χαῖρε, Γύναι χαρίεσσα, περιπλομένου δ' ἐνιαυτοῦ, Od. xi, 247

Ἐκφρανεῖ ὃς πάντεσσι περχιόνεσσιν ἀνάξει	Il. XIX, 404
Τῶν ἀνδρῶν ὅς σῃς ἐξ αἵματός εἰσι γενέθλης.	Il. XIX, 441
Νημερτέως γάρ τοι μυθήσομαι, οὐδ' ἐπικεύσω.	Od. XIX, 269
Τοῦ δὴ νῦν γε μέγιστον ὑπουράνιον κλέος ἐστὶ	Od. IX, 264
Πάντας ἐπ' ἀνθρώπους, καὶ οἱ δόσις ἔσσεται ἐσθλή.	Il. VII,
ὦς φάτο· τῆς δ' αὐτοῦ λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ.	Od. IV, 703
Ἢ δ' οὔτ' ἀρῆσαι δύνατ' ἀντίη οὔτε νοῆσαι,	Od. XIX, 478
Καὶ β' ἀκέουσα καθῆστο, ἐπιγνάμψασα φίλον κῆρ.	Il. I, 569
Τὴν δ' ἄμα χάρμα καὶ ἄλγος ἔλε φρένα· τῶ δὲ οἱ ὅσσε	Od. XIX, 474
Δακρυόφιν πλῆσθεν, θαλερὴ δέ οἱ ἔσχετο φωνή.	Od. XIX, 472
Ὅρθαι δὲ τρίχες ἔσταν ἐνὶ γναμπτοῖσι μέλεσσιν.	Il. XXIV, 359
Ὅψ' δὲ δὴ μιν ἔπεσιν ἀμειβομένη προσέειπεν·	Od. IV, 706
ῶ φίλ', ἐπεὶ θὴν μιν καὶ ἀμείψασθαι θέμις ἐστι,	Od. XVI, 91
τίπτε με κεῖνος ἄνωγε μέγας θεός; Αἰδέομαι δὲ	Il. XXIV, 90
Ἀδμήτη, ἣν οὐπω ὑπὸ ζυγὸν ἤγαγεν ἀνὴρ.	Il. X, 293
Ἀλλὰ τί κεν ῥέξαίμην; Θεὸς διὰ πάντα τελευτᾷ,	Il. XIX, 90
Ὅπως κεν ἐβέλχισιν· ὁ γὰρ κάρτιστος ἀπάντων.	Il. XX, 243
Τοῦτο μὲν οὗτο δὴ ἔστω ἔπος ὡς εἶρηκας,	Od. XI, 347
Αὐτὰρ μὴ νῦν μοι τόδε γῶεο, μὴδὲ νεμεσσα,	Od. XXIII, 243
Οὐνεκα σ' οὐ τὸ πρῶτον, ἐπεὶ ἴδον, ὦδ' ἀγάπησα·	Od. XXIII, 244
Αἰεὶ γὰρ μοι θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φίλοισιν	Od. XXIII, 245
Ἐρρίγει μή τίς με βροτῶν ἀπάφοιτ' ἐπέεσσιν	Od. XXIII, 216
Ἐλθὼν, πολλοὶ γὰρ κακὰ κήδεα βουλευόνται.	Od. XXIII, 217
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κήρυξ Πεισὴνωρ·	Od. VI,
καὶ δε σοι ὦδ' αὐτῇ πολὺ κάλλιον, ὦ Βασίλεια,	Od. XVII, 583
οἷν πρὸς ξεῖνον φάσθαι ἔπος, ἢδ' ἐπάκουσαι.	Od. XVII, 584
Θάρσει μοι, ἐπεὶ οὔτι ἄνευ Θεοῦ ᾗδε γε βουλή,	Od. II, 372
Σίγα, καὶ κατὰ σὸν νόον ἴσχανε, μήδ' ἔρεινε.	Od. XIX, 42
Ἄλλ' ἔχε σιγῇ μῦθον, ἐπίτρεψον δὲ Θεῷ περ.	Od. XIX, 502
Ἀὐτὰρ ἐγὼ νέομαι· σὺ δὲ τέρπεο τῷ δ' ἐνὶ οἴκῳ.	Od. XIII, 61
Εἴμι μὲν· οὐδ' ἄλιον ἔπος ἔσσεται ὅττι κεν εἴπῃ.	Il. XXIV, 92
Ἀργαλέον, Βασίλεια, διηνεκέως ἀγορεύσαι.	Od. VII, 244
Αὐτὰρ, ἐπειδὴ πᾶσαν ἐφημοσύνην ἀπέειπε,	Od. XVI, 340
Χάλασον οὐρανὸν ἔχε δὲ αἰθέρος ἀτρυγέτοιο.	Il. XVII, 26

III. TRADITION UNIVERSELLE D'UNE VIERGE MÈRE.

Voici qu'une vierge concevra et enfantera un
fils, qu'on appellera Emmanuel, c'est-à-dire
Dieu avec nous.

ISAÏE, ch. VII, 14; *S. Matthieu*, ch. I, 23.

La troisième des lettres adressées par M. Drach, rabbin converti, à ses anciens coreligionnaires, est consacrée à établir que cette prophétie d'Isaïe, qui nous sert ici d'épigraphe, a été connue de toute la terre, et qu'elle est devenue pour tous les peuples une tradition divine. On le savait déjà; mais le savant ramené au hercail a rassemblé des preuves curieuses que nous devons citer ici sommairement.

La prophétie d'Isaïe a eu lieu sept cent cinquante ans environ avant l'ère chrétienne, au moment où Romulus fondait Rome, tête de ce grand empire sous lequel l'Enfant divin devait naître. Les Juifs voyaient tous, dans le Messie attendu, autre chose qu'un homme ordinaire; il devait descendre d'en haut. Sans père sur la terre, une femme, que les rabbins appellent la Mère céleste, devait, par un miracle unique, le recevoir dans ses chastes entrailles et demeurer vierge jusqu'à sa bienheureuse mort.

Les Indiens et les Chinois, dont les annales certaines ne remontent pas plus haut que la fondation de Rome, ont connu, comme tous les autres peuples, cette heureuse tradition, qui se rattache au dogme de la chute originelle. Les brahmes ont en-

seigné dès lors que Bouddha, le réparateur, était né de la vierge Maïa, fécondée par l'intelligence céleste. Les Chinois croient que leur Dieu, appelé par les uns Ché-kia, par les autres Fo ou Fo-hi, est né miraculeusement d'une vierge, dans le sein de laquelle il s'était incarné. Ils donnent à cette vierge un nom qui signifie « la plus parfaite et la plus belle », et qui n'a pu convenir qu'à l'auguste Marie.

Dans une contrée de l'Inde, les voyageurs ont vu Krischna, le dieu réparateur, sur les genoux de Jachada, sa mère vierge, et tous deux portant l'aurole. Barrow, dans la Chine, a cru admirer l'image, que nous révérans dans nos temples, de Jésus sur les bras de sa mère. C'était Sching-mou (la sainte Mère), qu'on honore comme ayant donné le jour à un dieu, sans cesser d'être vierge. Le voyageur la vit dans une niche somptueuse, représentée, ainsi que son fils, au milieu d'une gloire rayonnante.

Chaque province de la Chine varie dans les monuments de cette tradition, qui n'est, dans le fait principal, altérée nulle part. En quelques lieux, les enfants de la Chine vous diront que Heou-Tsi, chef de la dynastie des Tcheou, fut miraculeusement conçu par la vierge Kiang-Yuen, sa mère, qui l'enfanta sans douleur; et ils ajoutent que rien n'est impossible au Ciel.

Schmitt, dans son livre des Mythes et de leur origine, que M. Henrion a traduit et publié sous le titre de *Rédemption du genre humain annoncée par les traditions*, etc., Schmitt dit, à propos de la prophétie d'Isaïe : « Toute la Chine a lu ce passage dans ses

» livres canoniques et dans les commentaires qui les accompagnent (1). »

On lit, dans la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, au mot *Zerdascht* (Zoroastre) : « Aboulfarage nous rapporte, dans sa cinquième dynastie, que sous le règne de Cambasous, qui est Cambyse, Zerdascht, auteur du magisme ou de la secte des adorateurs du feu, né suivant les uns dans la Médie, suivant d'autres dans l'Assyrie, avait été disciple du prophète Élie, et qu'il annonça la venue du Messie, qui leur serait annoncé par une étoile; que ce Messie devait naître d'une vierge, et qu'il leur recommandait de lui porter des présents. »

Peut-être ne parlait-il que d'après la prophétie de Balaam, répandue dans tout l'Orient, et antérieure à celle d'Isaïe. Mais avant Balaam même la promesse du Messie était faite, lorsqu'aux premiers jours du monde Dieu dit à Satan qu'un enfant de la femme lui écraserait la tête.

M. Drach termine sa lettre par deux citations dont nous ne voulons pas priver nos lecteurs :

« L'harmonieux cygne de Mantoue, dit-il, dans une de ses églogues (le Pollion), célèbre les princi-

(1) Le Sommonakodom des Siamois (l'attente et le désiré de l'univers) a été conçu par une vierge, des rayons du soleil, et mis au monde sans douleur. *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.*

Au Paraguay et dans d'autres régions des deux Amériques, on croyait, lors de la découverte, que le monde ne pouvait être sauvé de ses misères que par un être divin, né d'une vierge. Nous savons maintenant, et les travaux des sociétés qui s'occupent de géographie nous en découvrent tous les jours des preuves, que l'Amérique a eu pour premiers habitants des enfants d'Adam, tombés et déchus pour quelques grandes prévarications, comme les dix tribus qui ont disparu de l'histoire.

pales circonstances de la naissance du Messie, telles que les avaient prédites les voyants de Jéhovah : « Le » retour de la Vierge, la naissance du grand ordre » que le Fils de Dieu, descendu du ciel, va établir » sur la terre. Sous le règne du grand conquérant » de la grâce, le péché disparaîtra. La grande épo- » que commence, la terre est pour jamais délivrée » de la crainte. Le divin Enfant qui paraît sur notre » monde; comme le soleil bienfaisant, recevra pour » premiers présents de simples fruits de la terre, » offerts par les mains pures d'innocents bergers. » Le serpent expire près du berceau du Dieu-en- » fant. »

L'autre citation est un curieux passage de saint Jérôme :

« Chez les Gymnosophistes de l'Inde, une tradition » descend les siècles, comme conduite par la main, » enseignant qu'une vierge a donné le jour par le » côté à Bouddha, l'auteur de leur religion : ceci ne » doit pas étonner de la part des barbares, puis- » que la Grèce, si cultivée, fait sortir Minerve de la » tête de Jupiter, et Bacchus de sa cuisse. De même, » Speusippe, neveu de Platon par sa sœur, Cléarque, » dans l'éloge de ce philosophe, et Anaxilide, dans » la deuxième lettre de sa philosophie, assurent que » Périclione, mère de Platon, avait reçu les em- » brasses d'une ombre qui n'était rien moins » qu'Apollon même : ils jugeaient qu'il était in- » digne de donner au père de la science une autre » mère qu'une vierge. Timée, de son côté, nous ap- » prend que la fille de Pythagore, qui avait voulu

» rester vierge, présidait à la danse des vierges, et
» leur enseignait les règles de la chasteté. Et pour
» que Rome ne nous blâme point de croire que le
» Sauveur Notre Seigneur est né d'une vierge, nous
» lui rappellerons que les fondateurs de Rome et du
» peuple romain passent pour être les enfants de la
» vierge Ilia. »

IV. — LES SAUTERELLES DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Jean se nourrissait de sauterelles et de miel
sauvage. *S. Matthieu, ch. III.*

Le Lévitique, par le verset 22 du chapitre XI, permettait aux Juifs de manger des sauterelles. C'était un aliment; et Cuvier dit qu'en certaines contrées de la zone torride, les sauterelles sont assez grandes et arrivent quelquefois en troupes assez nombreuses pour fournir un aliment momentané. Tavernier a vu, le long du golfe Persique, des sauterelles longues de six pouces. Celles de l'Égypte et de la Syrie ont deux pouces de long.

Latreille raconte, dans le nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle, que des peuplades de l'Arabie et d'autres contrées de l'Orient prennent des sauterelles, et qu'après les avoir séchées, ils les font moudre et en composent une pâte qui leur donne une sorte de pain. On les apporte aux marchés, ajoute-t-il, ce qui fait baisser aussitôt le prix des autres viandes.

« Les sauterelles, à ce qu'on prétend encore (c'est le même naturaliste qui parle), ont un goût de pi-

geon.... La manière de les apprêter varie. Les Bédouins de l'Égypte les font rôtir vivantes sur des charbons et les mangent ensuite, après leur avoir ôté les ailes et les pattes. »

Le voyageur suédois Hasselquist rapporte aussi que les Arabes mangent les sauterelles rôties. Tavernier en a vu de frites au beurre. Les habitants du Maroc les mangent fumées, ou grillées, ou bouillies. Shaw dit que les sauterelles du Maroc et de l'Algérie ont un peu le goût de nos écrevisses.

En Crimée les habitants s'en nourrissent volontiers; et les Français qui en ont mangé dans ce pays assurent que ces sauterelles, frites, sont un mets sain et qui n'a aucun goût désagréable (1).

V. — HISTOIRE DE JÉSUS-CHRIST

PAR LES MAHOMÉTANS.

Le Messie est Jésus, fils de Marie, l'envoyé de Dieu, son Verbe..., procédant de lui.

KORAN, sura IV (ch. des Femmes).

M. Ch. Bertrand, directeur du grand séminaire de Versailles, a publié sous ce titre, en 1833, une notice fort remarquable. Sa bienveillance nous permettra de

(1) La description que Bochart nous a laissée de la sauterelle est assez curieuse : « Elle a, dit-il, la tête du cheval, les yeux de l'éléphant, le cou du taureau, les cornes du cerf, la poitrine du lion, le ventre du scorpion, les ailes de l'aigle, les cuisses du chameau, les pieds de l'autruche, la queue du serpent. » Le même savant dit que la morsure de la sauterelle qu'il décrit brûle comme le feu. — Ces détails sont extraits d'un article signé H. de C., publié par les *Annales de la philosophie chrétienne*, livraison du 31 mars 1832.

lui faire ici des emprunts ; car il n'a puisé qu'à des sources exactes.

Dans les éloges que les musulmans donnent aux prophètes, ils appellent Jésus l'esprit de Dieu, l'apôtre de Dieu, le Verbe ou la parole de Dieu. Ils le placent à la tête de tous les prophètes, et ne voient rien de plus grand que lui dans le monde visible et invisible, après Dieu, si ce n'est leur Mahomet.

Le savant écrivain sur qui nous nous appuyons traduit d'abord le récit très-sommaire de la vie et de la mission de Notre-Seigneur, par le musulman Ahmed-Effendi :

« Jésus, fils de Marie, est né à Bethléem. Marie descendait, comme Zacharie et Jean-Baptiste, de la tribu de Juda, par Salomon. Jésus-Christ, ce grand prophète, naquit d'une Vierge, par le souffle de l'Archange Gabriel, le 25^e décembre de l'an 5584, sous le règne d'Hérode, et l'an 42 d'Auguste, le premier des empereurs. Il eut sa mission divine à l'âge de trente ans, après son baptême par saint Jean-Baptiste, dans les eaux du Jourdain.

» Il appelle les peuples à la pénitence. Dieu lui donne la vertu d'opérer les plus grands miracles. Il guérit les lépreux, donne la vue aux aveugles, ressuscite les morts, marche sur les eaux de la mer. Sa puissance va jusqu'à animer par son souffle un oiseau fait de plâtre et de terre (1).

» Pressés par la faim, lui et ses disciples, il reçoit du ciel, au milieu de ses angoisses et de ses ferventes

(1) Légende XVIII. *Légendes de la sainte Enfance.*

prières, une table couverte d'une nappe et garnie d'un poisson rôti, avec cinq pains, du sel, du vinaigre, des olives, des dattes et toutes sortes d'herbes fraîches. Ils en mangent tous; et cette table céleste se présente à eux, dans le même état, pendant quarante nuits consécutives.

» Ce Messie des nations prouve ainsi son apostolat par une foule de prodiges.

» La simplicité de son extérieur, l'humilité de sa conduite, l'austérité de sa vie, la sagesse de ses préceptes, la pureté de sa morale, sont au-dessus de l'humanité. Aussi est-il honoré du nom saint et glorieux de *Rouh-Allah* (l'esprit de Dieu). Il reçoit du ciel le saint livre des Évangiles.

» Cependant les Juifs, corrompus et pervers, le persécutent jusqu'à demander sa mort. Trahi par Judas, et près de succomber sous les fureurs de ses ennemis, il est enlevé au ciel; et l'apôtre infidèle, transfiguré en la ressemblance de son maître, est pris pour lui et subit le supplice de la croix, avec toutes les ignominies qu'on destinait au Saint. Ainsi Énoch, Élie, Khidder et Jésus-Christ sont les quatre grands prophètes qui eurent la faveur insigne d'être enlevés au ciel vivants.

» Plusieurs imams, ajoute le narrateur oriental, croient cependant à la mort réelle de Jésus-Christ, à sa résurrection et à son ascension, comme il l'avait prédit à ses apôtres, chargés de prêcher en son nom la parole de Dieu à tous les peuples de la terre. »

M. Ch. Bertrand cite alors, d'Ismail, fils d'Aly, quelques détails sur la passion : « Comme les Juifs

cherchaient à se saisir de Jésus, un de ses disciples vint trouver Hérode, juge de la nation, et le collège des Juifs :

« — Que me donnerez-vous, leur dit-il, si je vous montre le Christ ?

» Ils lui donnèrent trente deniers. Alors il leur découvrit où était Jésus.

» Les docteurs sont partagés en diverses opinions au sujet de sa mort, avant qu'il montât au ciel. Les uns disent qu'il y fut enlevé sans mourir; d'autres, que Dieu lui ôta la vie pendant trois heures; d'autres encore, pendant sept heures. Ils s'appuient sur ce passage du *Koran* où Dieu dit au Christ : O Jésus, je terminerai votre vie et vous élèverai jusqu'à moi.

» Selon les premiers, les Juifs, ayant pris un homme qui ressemblait au Christ, le garrottèrent, et, le traînant avec des cordes, ils lui disaient : Toi qui ressuscitais les morts, ne pourras-tu te délivrer de ces liens? Et ils lui crachaient au visage. Ensuite ils jetèrent sur lui des épines et ils l'attachèrent à la croix, où il demeura six heures. Un charpentier, nommé Joseph, vint demander son corps... » Ici l'historien arabe confond Joseph d'Arimathie avec Joseph, l'époux de Marie, comme il confond Hérode avec Pilate. « Et Joseph ensevelit le corps dans un tombeau qu'il avait préparé pour lui-même.

» Alors Jésus descendit du ciel et consola Marie, sa mère, qui le pleurait; il lui dit : Dieu m'a pris avec lui, et je jouis du souverain bonheur. Il lui demanda ensuite de faire venir ses Apôtres, qu'il établit ambassadeurs de Dieu sur la terre, leur ordon-

nant de prêcher en son nom ce que Dieu l'avait chargé d'annoncer aux hommes. Les Apôtres se dispersèrent donc dans les différentes contrées qu'il leur avait assignées. »

Ainsi les mahométans, dont le Prophète n'a pas fait de miracles, admettent la réalité de tous les miracles de Notre Seigneur Jésus-Christ, et reconnaissent qu'ils furent produits par une vertu surnaturelle qui était en lui.

VI. — LA REINE HÉLEINE OU OLEINE.

Le faux dans l'histoire se trahit par des confusions de temps, de lieux et de personnes.

SABATIER DE CASTRES.

On a vu, dans la XXXIV^e légende (*Vie de Jésus-Christ par les Juifs*), une reine Héleine ou Oleine, présentée par les rabbins, cinq à six cents ans après l'événement, comme reine des Juifs au moment de la Passion de Notre-Seigneur. Il n'est pas nécessaire de nous appesantir sur l'absurdité d'une telle assertion.

Or il y eut une reine Héleine ou Oleine; mais elle était reine de l'Adiabène, portion de l'Assyrie. L'Adiabène touchait au royaume des Parthes, qui exerçait sur ce pays une sorte de suzeraineté. Cette reine se convertit au vrai Dieu, du temps de l'empereur Claude, vingt-cinq ans environ après la mort de Notre-Seigneur. Elle vint adorer à Jérusalem, où le Christianisme était fondé, mais en lutte. Si elle se fit chrétienne, nous l'ignorons. Mais on sait que, dans un temps de détresse, elle fit distribuer

des grains au peuple de Jérusalem, qui lui conserva un souvenir reconnaissant.

Il est évident : 1° qu'elle n'avait à Jérusalem aucun pouvoir; 2° qu'elle n'eut pas le bonheur de voir Notre Seigneur Jésus-Christ, ni par conséquent d'intervenir à travers les iniquités qui le condamnèrent, et qui, comme l'a démontré M. Drach, violaient toutes les lois du peuple de Dieu.

Il paraît, au reste, que la reine de l'Adiabène mourut à Jérusalem, soit que ce fût dans le temps où elle y était venue pour adorer, soit à travers quelques catastrophes qui l'avaient fait sortir de ses Etats; car on trouve encore, auprès d'une des portes de la ville sainte, le tombeau de la reine Héleine et d'Izatès, son fils.

Ce qui a pu entraîner les rabbins, qui ont dénaturé l'histoire de Notre-Seigneur, à introduire là cette reine Héleine, c'est que Lycophron et quelques autres anciens, comme on peut le voir dans dom Calmet, ont placé l'Adiabène dans la Mésopotamie.

VII. — LA SENTENCE DE PONCE-PILATE.

Pourtant qui nous dira si l'écrit est fidèle?

ALEX. GARNIER.

« Trésor admirable de la sentence prononcée par
» Ponce-Pilate contre notre Sauveur Jésus-Christ,
» trouvée miraculeusement écrite sur parchemin en
» lettres hébraïques, dans un vase de marbre, en-
» clos de deux autres vases de fer et de pierre, en

» la ville d'Aquila, au royaume de Naples, sur la fin
» de l'année 1580; traduit d'italien en français, tant
» pour l'utilité publique et l'exaltation de notre
» sainte foi, que pour la louange de ladite ville. »

Tel est le titre d'un petit livre imprimé à Paris en 1581, « par Guillaume Julien, à l'enseigne de l'*Amitié*, près le collège de Cambray. »

Ce petit livre étant devenu rare au point d'être introuvable, M. Techener, à qui les bibliophiles doivent quelques remerciements, en a publié, en 1839, un fac-simile rigoureusement exact. Nous n'en rapporterons que la pièce qui en est le sujet. Dans la préface, le traducteur, sans qu'on sache si c'est de lui ou de l'éditeur italien, donne une très-haute antiquité à la ville d'Aquila, quoiqu'il soit constant qu'elle n'a été bâtie que par l'empereur Frédéric (le second Barberousse). Ainsi l'urne en question ne peut avoir été placée là qu'au treizième siècle. Cependant voici cette pièce :

« Copie de la sentence prononcée par Ponce-Pilate, président de la Judée, l'an dix-septième du règne de l'empereur romain Tibère, à l'encontre de Jésus, fils de Dieu et de la vierge Marie, nommé Christ, condamné à la mort de la croix entre deux voleurs, le vingt-cinquième de mars; trouvée miraculeusement par des passants en la ville d'Aquilée, dedans un tombeau fait d'une belle pierre, auquel furent trouvées deux caisses, l'une de fer, et dedans icelle une de marbre fin, dans laquelle fut trouvée, écrite en hébreu, la sentence ci-après contenue :

(Nous copions scrupuleusement.)

« L'an dix-septième de l'empire de Tibère, empereur de tout le monde, monarque invincible, et de l'Olympiade 424; de la cliede (sic) l'année 84; de la création du monde, suivant le millésime et la partition des Juifs, quatre fois 4474; de la propagation et accroissement de l'empire romain, l'an 78; de la délivrance de la servitude des Babylooniens, l'an quatre cent huitante; de la restitution du sacré empire 497; du consulat du peuple romain de Lucius Piso; du proconsulat de Marcus Isauricus; du commencement du public gouvernement de la Judée par Valérius Palestina; du temps que Quintus Flavius gouvernait en la ville et cité de Jérusalem, dans laquelle était président très-agréable Ponce-Pilate, régent et gouverneur de la basse Galilée; du temps d'Hérode Antipater; du temps des souverains sacrificateurs du saint temple, Anne, Caïphe, Alismaël; du temps des chefs du saint temple, Rabaham, Chichabal-Joachim; des centeniers, comtes romains et de la cité de Jérusalem, Quintus Cornélius Sublima et Sextus Pompilius Rufus, le vingt-cinquième jour de mars, Je, Ponce-Pilate, président pour l'empire romain, entré au palais, et juge principal, juge et condamne par sentence de mort Jésus, nommé des Juifs Christ, Nazaréen, du pays de Galilée, comme un homme séditieux en la loi mosaïque, et contraire à la loi de l'empereur Tibère; nous le condamnons à être mis et attaché avec des clous en l'arbre de la croix, à la manière des criminels et malfaiteurs; et étant ici en l'assemblée de plusieurs riches et pauvres, comme ainsi soit qu'il n'ait cessé de mettre

trouble et dissension par toute la Judée, soi-disant fils de Dieu, roi d'Israël, avec menaces de la ruine de cette cité de Jérusalem et du saint temple. Et en outre, comme ainsi soit qu'il ait refusé de payer le tribut à César, ayant pris la hardiesse d'entrer en ladite cité et au saint temple, avec palmes et magnificence comme roi, menant après soi une grande partie du peuple; nous commandons à notre premier centenier, Quintus Cornélius, de mener publiquement par cette cité ledit Jésus-Christ, lié, flagellé, vêtu de pourpre et couronné d'épines, portant sa croix sur ses épaules, afin de servir d'exemple à tous malfaiteurs.

» Nous voulons qu'avec icelui soient menés deux voleurs meurtriers, et qu'il sorte puis après par la porte de la ville Giagarole, nommée Antonienne, pour être mené au lieu public de la montagne dite du Calvaire, pour y être crucifié; et quand il sera mort; nous voulons que le corps demeure pendu sur la croix pour un commun spectacle de tous malfaiteurs; et que sur la croix soit mise cette superscription en trois langues :

» En hébreu : Jehudim Meleck Nosrj Jeschua.

» En grec : Iisou Nazoraïos o Vasilefton Iodaison.

» En latin : Jesus Nazarenus Rex Judæorum.

» Nous commandons en outre que personne, de quelque qualité et condition qu'elle soit, n'entreprenne et soit si téméraire d'empêcher telle justice par nous faite, administrée et exécutée, selon la rigueur des décrets et lois des Romains sur les Juifs, sur peine d'être rebelle à l'empire romain.

» Témoins de notre sentence : des douze tribus d'Israël par les pharisiens, Rabbani, Daniel, Rabbani deuxième, Joanni, Bonicat, Rabbani, Insabec, Paricua, Rabbani, Siméon, Bonet.

» Par les souverains prêtres : Rabbani, Zados, Bonicasalbo.

» Notaire du présent acte public criminel : Notan Berta.

» De la part de l'empire et président des Romains. »

Cette pièce, qui est évidemment archi-apocryphe, et qui a bien pu être l'œuvre maladroite de son premier éditeur, nous ne la donnons que parce que des curieux en ont fait quelque bruit.

VIII. LE PROCÈS DE BÉLIAL CONTRE JÉSUS-CHRIST.

Le diable est encore effronté;

Je le croyais plus démonté.

Mystère de la patience de Job.

Le marquis de Paulmy, dans ses mélanges tirés d'une grande bibliothèque, donne l'analyse d'un livre très-curieux intitulé *Bélial* (le diable) ou *Procès de Bélial à l'encontre de Jésus-Christ*. Ce livre, qui fit grand bruit au quinzième siècle et qui est pourtant d'une excentricité rare, passait alors pour un ouvrage des plus intéressants et des plus instructifs. C'est l'œuvre de Jacques Palladino, connu aussi sous le nom de Jacques de Téramo et de Giacomo d'Ancarano (1). L'original est latin, mais il a été

(1) Jacques Palladino ou Giacomo d'Ancarano, du nom de la petite

anciennement traduit dans la plupart des langues de l'Europe.

Ce qui est curieux, c'est que dans chaque langue on l'a accommodé aux formes de la jurisprudence du pays pour lequel on le traduisait.

Les traductions françaises ont été imprimées à Lyon en 1482 et en 1484. Une traduction allemande a paru dès l'an 1472.

Ainsi, en lisant la traduction française, on n'a pas besoin de lire d'autres livres pour connaître la manière de procéder usitée chez nos pères au quinzième siècle. On trouve même, dans les gravures en bois qui y sont intercalées, les costumes des agents judiciaires et la marche des procédures. Les diables sont habillés en huissiers, sergents, procureurs, avocats plaidants et consultants.

Le diable attaque Notre-Seigneur comme étant entré avec effraction dans ses domaines et lui ayant enlevé violemment la meilleure partie de ses sujets. Salomon, dans ce procès, est le premier président du tribunal, et Moïse est l'avocat de Jésus-Christ.

ville d'Ancarano, dans la Marche d'Ancône, où il était né en 1349, fut successivement évêque de Tarente, de Florence et de Spolète, et légat en Pologne. Son livre, écrit en latin, est intitulé « Résumé bref (compendium » per breve) appelé Consolation des pécheurs, et par quelques-uns Béliat, » c'est-à-dire procès de Lucifer contre Jésus. » Il a été imprimé à Augsbourg en 1472 et plusieurs autres fois depuis, notamment à Lyon en 1482 et 1484. On le trouve plus facilement dans un recueil intitulé *Processus juris jocososerii*, Hanau, 1611, in-8°; volume qui contient aussi le procès de Satan contre la sainte Vierge, par Barthole. Pierre Farget, religieux augustin, a traduit en français le procès de Béliat; Lyon, 1485, in-4°. Il a été réimprimé plusieurs fois depuis, et n'en est pas moins rare. Jacques Palladino est mort en Pologne en 1417.

Le diable plaide sa cause lui-même; car il est plus fort en chicane que tout le barreau.

On fait une enquête; on entend des témoins : David, Isaïe, Ézéchiél, saint Jean-Baptiste, sont du nombre. Ces témoins sont favorables à Jésus-Christ. Cependant Bélial se défend comme un diable.

On plaide sur le possessoire et le pétitoire⁽¹⁾. Enfin Salomon prononce en faveur du Fils de Dieu.

On croit le diable vaincu. Mais il en appelle au juge souverain, qui ne peut être que Dieu le Père. L'affaire est portée devant ce suprême magistrat; et le diable, quoique le juge soit père de sa partie adverse, ne le récuse pas. Mais il propose un compromis, ou, comme on dirait aujourd'hui, un arbitrage. Aristote est arbitre du côté de Jésus-Christ; il doit cet honneur à l'extrême respect qu'on avait pour lui au moyen âge. Jérémie est arbitre du côté du diable. Isaïe, qui est le troisième arbitre, décide la question, et le diable perd son procès.

Les Juifs et les païens, qui sont intervenus en faveur de Bélial, sont condamnés avec lui. On allait condamner aussi les chrétiens que les conseils du démon avaient conduits à prévariquer. Mais ils sont mis hors de cause par l'intercession de la sainte Vierge.

Nous pouvons citer à ce sujet, mais en l'indiquant seulement, quelque chose de plus singulier encore. Dans la préface, signée Ellis, des fabliaux de Way,

(1) Ce sont deux termes de jurisprudence. Possessoire est le droit de posséder, qui, à défaut de titres formels, s'appuie sur la prescription. Pétitoire, c'est l'action tendante à entrer ou rentrer en possession.

il est fait mention d'un poëme du quatorzième siècle où Pilate défie Jésus-Christ à un combat singulier, en champ clos, attendu que les témoins ne sont pas d'accord....

Un autre trouvère anglais présente le coup de lance qui perça le cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ comme ayant été reçu dans un combat judiciaire entre le Fils de Dieu et Longin.

Les Anglais, alors très-arriérés, ont pu accepter ces énormités. On ne les oserait pas aujourd'hui.

IX. — LETTRES DE LA SAINTE VIERGE.

Tout ce qui rappelle Marie est un baume
salutaire. S. BERNARD.

Les collecteurs de pieux souvenirs ont recueilli plusieurs lettres attribuées à la sainte Vierge. Il y en a trois surtout qui sont célèbres, et qui n'ont été que faiblement contestées.

La première est la lettre à saint Ignace d'Antioche, que saint Bernard (1) regarde comme authentique. Saint Ignace avait écrit à la Vierge auguste :

« A Marie, mère du Christ, Ignace, son serviteur.

» C'est vous seule qui pouvez me fortifier et me consoler, moi qui suis maintenant appelé à la foi et qui ai Jean pour maître. J'ai appris de lui des choses admirables de votre fils Jésus, et j'en suis grandement frappé. Mais je désire, de tout mon cœur, avoir

(1) Sermon sur le psaume XCIX.

une certitude complète, et je l'attends de vous, qui, étroitement unie à lui, avez été nécessairement dans sa plus entière intimité.

» Soyez heureuse ; et que de vous, en vous et par vous, les néophytes qui sont avec moi soient affermis dans la vertu. »

La sainte Vierge lui répondit :

« A Ignace, disciple chéri, l'humble servante de Jésus-Christ.

» Toutes les choses que vous avez entendues et apprises de Jean sont très-vraies. Croyez-les d'un cœur constant. Marchez avec fermeté dans la doctrine de Jésus-Christ que vous avez reçue. Conformez vos mœurs et votre vie à cette doctrine. J'irai un jour, avec Jean, vous visiter, vous et les frères qui sont avec vous. Persévérez donc dans la foi ; avancez avec courage. Que la rigueur de la persécution ne vous trouble pas ; mais que votre âme puise sa force et sa joie en Dieu, où est votre salut. »

La seconde lettre, adressée à la ville de Messine, fait connaître à quelle occasion elle a pu être écrite :

« Marie, vierge, fille de Joachim, mère de Jésus qui a été crucifié, de la tribu de Juda et de la famille de David, humble servante de Dieu, à tous les habitants de Messine, salut avec la bénédiction de Dieu, le Père tout-puissant.

» Dans votre foi ardente, vous nous avez envoyé quelques-uns de vos frères, avec un écrit où vous confessez que Jésus, Dieu fait homme, est Fils de Dieu et mon fils. Vous reconnaissez qu'il est monté au ciel après sa résurrection, comme vous l'a an-

noncé l'apôtre Paul, qui vous a enseigné la voie de la vérité dans laquelle vous marchez fidèlement. Je vous bénis donc, vous et votre ville, dont je veux être à jamais la protectrice.

» De Jérusalem, l'an de mon Fils 42, le 3 des nones de juillet. »

Florence, qui ouvrit avec bienveillance ses portes aux deux disciples de saint Pierre, Paulin et Frontin, reçut une pareille faveur. C'est la troisième lettre. On sait que Savonarole, qui ne doutait pas de ce monument, écrit par saint Luc, sous la dictée de Marie, lisait quelquefois, dans la chaire sacrée, cette lettre au peuple qu'il voulait relever :

« A Florence la bien-aimée.

» Florence, chère à Dieu, chère à Jésus-Christ, mon Fils, et à moi, conserve la foi, sois constante dans la prière, fortifie-toi dans la patience. C'est ainsi que tu obtiendras de Dieu le salut éternel. »

Ce peu de mots, en effet, pour qui les médite, renferme tout ce qui mène au salut.

X. — LES APOCRYPHES.

« La superstition est (en certains cas) quelque chose qui est par delà la croyance légitime » comme « l'honneur est la superstition de la vertu. »

Le chevalier, dans le dixième entretien des Soirées de Saint-Pétersbourg.

On appelle apocryphes des livres qui ne sont pas condamnés, mais qui contiennent des faits ou des actes imparfaitement confirmés, ou des livres attri-

bués à des auteurs sacrés, quoique l'assertion soit contestable ou démontrée inexacte.

L'auteur de la Légende d'or rapporte beaucoup de choses merveilleuses, et on l'a durement critiqué à ce sujet. Cependant il n'impose pas ces faits extraordinaires à notre foi; et lorsqu'ils ne sont pas acceptés par l'Église, il déclare toujours qu'il les emprunte à un livre apocryphe. Il serait donc convenable d'accorder plus d'équité à ce pieux écrivain, connu sous le nom de Jacques de Voragine. Le Saint-Siège le nomma, en 1292, archevêque de Gênes; il fut mis, après sa mort toute sainte, au rang des bienheureux que l'Église honore; et, pendant trois siècles, son livre fut pour nos pères un trésor. Il a fallu les invasions calvinistes et jansénistes pour nous l'enlever, sous prétexte qu'il y a danger à trop croire, et que la foi, cessant d'être reine, doit se laisser mener à la lisière par la raison.

Mais dans ces légendes du Nouveau Testament, comme dans celles de l'Ancien, nous avons assez peu fait usage de ce livre. Nous avons consulté et suivi principalement les apocryphes qui se sont présentés, en leur temps, comme complétant les saintes Écritures. En les reproduisant dans de rapides récits, nous avons épargné à nos lecteurs les lenteurs immenses et les énormes ennuis qu'il faut subir pour les lire complètement, et nous avons donné, en un volume peu étendu, l'essence de plus de cent narrations, qui exigeraient quelques années de lecture.

Nous indiquerons sommairement les principaux ouvrages qui ont été mis à contribution dans notre

travail. Ce sont principalement les Évangiles dits apocryphes, dont quelques-uns n'ont pas été repoussés par les Pères, mais qui tous ne font pas partie du canon des saintes Écritures : le Protévangile de saint Jacques, l'Évangile de la nativité de Marie, l'Histoire de Joseph le charpentier, l'Évangile de l'Enfance, l'Histoire de la nativité de Marie et de l'enfance du Sauveur, l'Évangile de Thomas l'Israélite, le Traité de l'enfance de Jésus selon saint Thomas, l'Évangile de Nicodème, l'Enfance de Notre-Seigneur, le Livre du passage de Marie, l'Évangile de Barnabé, et une foule d'autres documents, épars ou recueillis par Fabricius, par Thilo, et récemment par M. l'abbé Migne dans son *Dictionnaire des Légendes* et dans son *Dictionnaire des Apocryphes*.

Nous avons profité des dissertations, plus ou moins lumineuses, dont les savants ont hérissé les faits légendaires, mais seulement pour y voir avec plus de clarté. Nous en avons épargné l'ennui très-pesant à nos lecteurs.

Nous n'avons pu placer dans l'ordre de ce livre un apocryphe célèbre et assez respecté : *Le Pasteur d'Hermas*. M. de Sacy, le traducteur de la Bible, a traduit ce livre avec quelques autres des Apocryphes qui ont de la gravité. Comme la lecture du *Pasteur d'Hermas*, malgré son intérêt très-noyé, est fort lourde, et que Fleury l'a clairement analysé dans tout ce qu'il a d'intéressant, nous extrairons de son *Histoire Ecclésiastique* le sommaire de ce livre curieux.

Nous aurions pu puiser, plus largement que nous

ne l'avons fait, à propos seulement de la sainte Vierge (Légende XXXI) et du désespoir de Judas (Légende XLII), dans les nombreux drames qui ont charmé nos pères. Sous le nom de Mystères, tout le Nouveau Testament, aussi bien que l'Ancien, a été mis en scène, comme personne ne l'ignore, avec les accessoires que fournissent les Apocryphes. Mais trop de détails imaginaires nous ont arrêté, et nous aurions pu aller trop loin.

XI. — LE PASTEUR D'HERMAS.

Les écrits d'Hermas ont eu toute l'estime des premiers Pères de l'Eglise grecque. SACY.

Nous donnons l'extrait de Fleury :

Environ l'an 62 de Jésus-Christ, sous le pontificat du saint pape Clément, vivait à Rome saint Hermas, auteur du livre du *Pasteur*, tenu par plusieurs autrefois comme écriture canonique, et cité comme tel par quelques-uns des plus anciens Pères de l'Eglise. On croit que c'est de lui que l'apôtre saint Paul fait mention, lorsqu'il cite les chrétiens de Rome les plus illustres.

Hermas était marié; il avait des enfants, et il paraît n'avoir été que simple laïque, mais d'une piété singulière. Dieu, se communiquant à lui, comme il était ordinaire dans ces premiers temps, l'instruisait de plusieurs vérités utiles dans la morale. De ces révélations fidèlement rapportées, il composa son livre, qu'il écrivit d'un style très-simple; il le divisa en trois parties. Il nomme la première *les Visions*; la

seconde, *les Préceptes* ; la troisième, *les Similitudes*. La première et la troisième partie contiennent les révélations suivantes :

Dans la première vision, il dit qu'il rencontra à Rome une fille qu'il avait connue étant jeune, et qu'il avait aimée comme sa sœur. Un jour, l'ayant vue, il pensa en lui-même qu'il aurait été heureux s'il avait épousé une femme aussi parfaite et d'aussi bonnes mœurs. Ma pensée, dit-il, n'alla pas plus loin.

Quelque temps après, ajoute-t-il, je me promenais en m'entretenant de ces pensées, et considérant la beauté des ouvrages de Dieu. Je m'endormis alors, et l'esprit m'enleva à droite, par des lieux où l'on ne pouvait marcher, à cause des roches et des eaux. Après avoir passé ce désert, j'arrivai à une plaine, où, m'étant mis à genoux, je commençai à prier le Seigneur et à confesser mes péchés. Pendant ma prière, le ciel s'ouvrit; je vis cette femme que j'avais admirée, qui me salua des cieux et me dit : — Bonjour, Hermas. Je la regardai, et lui dis : — Que faites-vous là? Elle me répondit : — On m'a mise ici pour accuser tes péchés devant le Seigneur. Dieu qui a créé de rien les choses qui sont, et les a multipliées à cause de sa sainte Église, est irrité, parce que tu as péché à propos de moi.

— Quand? lui dis-je, et en quel lieu vous ai-je dit quelque parole inconvenante? Ne vous ai-je pas toujours respectée comme ma sœur?

Elle me dit en souriant : — Un mauvais désir est entré-dans ton cœur. Ne crois-tu pas que ce soit là un péché pour un homme juste? C'en est un bien

grand. Si l'homme juste a des pensées justes et marche droit, Dieu lui sera propice; mais ceux qui ont des pensées mauvaises s'attirent la mort et la captivité, principalement ceux qui aiment le siècle, qui se glorifient dans leurs richesses, qui n'attendent point les biens futurs, qui doutent et n'espèrent pas au Seigneur. Pour toi, prie-le; il guérira tes plaies, celles de toute ta maison, celles de tous les saints.

Après qu'elle eut ainsi parlé, le ciel se referma. Je demeurai plein de tristesse et de crainte, et je disais en moi-même : — Si ce péché m'est imputé, comment pourrai-je me sauver? ou comment pourrai-je apaiser le Seigneur, pour mes péchés qui sont en si grand nombre?

Comme j'étais occupé de ces pensées, je vis devant moi une grande chaire, blanche comme la neige. Il vint une vieille femme, vêtue d'un habit éclatant, ayant un livre à la main. Elle s'assit seule dans cette chaire, et me salua. Je lui rendis son salut en pleurant. Elle me dit : — Hermas, pourquoi es-tu triste, toi qui étais patient, modeste et toujours gai? Je lui répondis : — Une femme vertueuse m'a fait le reproche d'avoir péché à propos d'elle. Elle répliqua : — Dieu veuille préserver ses serviteurs d'un tel mal. Mais peut-être as-tu laissé entrer dans ton cœur un désir imprudent? Une pensée mauvaise ne doit pas pénétrer dans le cœur d'un serviteur de Dieu; il ne doit pas désirer ce que Dieu n'approuve pas; et toi principalement, Hermas, qui t'es toujours abstenu de tout désir criminel, toi, dont l'innocence et la simplicité sont si grandes....

Mais ce n'est pas à cause de toi que le Seigneur est irrité; c'est à cause de tes enfants, qui ont péché contre lui et contre leurs parents.

Comme tu aimes tes enfants, poursuivit-elle, tu ne les as pas repris, tu les as laissés commettre des excès, et pour cela le Seigneur est irrité. Mais il guérira les maux qui se sont produits dans ta maison, et qui causent la ruine de tes affaires temporelles. Il a maintenant pitié de toi; prends courage, fortifie ta famille, continue de lui enseigner tous les jours la parole sainte, et ne cesse point de les avertir, car le Seigneur sait qu'ils se repentiront de tout leur cœur, et il t'écrira au livre de vie.

Ayant fini ces mots, elle me dit : — Veux-tu m'entendre lire ? — Volontiers, lui dis-je. — Écoute donc.

Et ayant ouvert le livre, elle lisait des choses si magnifiques que je ne les pouvais du tout retenir; car c'étaient des paroles redoutables au-dessus de la portée d'un homme. Je retins toutefois ce passage : — Voici le Dieu tout-puissant, le Dieu des armées, qui, par sa force invincible et sa sagesse infinie, a créé le monde; qui, par son conseil glorieux, a environné de beauté ses créatures; qui, par la puissance de sa parole, a affermi le ciel et fondé la terre sur les eaux; qui, de plus, a formé la sainte Église qu'il a bénie : voici qu'il transportera le ciel et la terre, les collines et les mers, et tout sera rempli de ses élus, afin qu'il accomplisse en eux sa promesse, après qu'ils auront observé avec grand honneur et grande joie les lois divines qu'ils ont reçues avec grande foi.

Quand elle eut achevé de lire, elle se leva; et il vint quatre jeunes hommes qui emportèrent la chaire vers l'Orient. Elle m'appela, me toucha la poitrine et me dit : — Ma lecture t'a-t-elle plu? Je lui dis : — Ces dernières paroles me plaisent, mais les précédentes sont dures. — Ces dernières, me dit-elle, sont pour les justes, les autres pour les apostats et les païens.

Tandis qu'elle me parlait, il parut deux hommes qui l'enlevèrent sur leurs épaules, et s'en allèrent du même côté que la chaire, à l'Orient. Elle partit avec sérénité, en me disant : — Prends courage, Hermas.

Telle est la première vision.

L'année suivante, Hermas vit encore la même femme vénérable, non plus assise, mais marchant et lisant un mémoire qu'elle lui donna à copier. Il l'écrivit lettre à lettre, sans pourtant distinguer les syllabes. Lorsqu'il l'eut copié, il lui fut enlevé des mains, sans qu'il vit paraître personne. Quinze jours après, comme il avait jeûné et beaucoup prié, le sens de cet écrit lui fut révélé. C'étaient des avis sur les péchés de ses enfants et de sa femme, qui était coupable de médisances; il lui était ordonné de corriger ces défauts, mais sans vouloir de mal à sa famille pour le tort qu'elle lui avait causé. Il lui fut annoncé que sa femme deviendrait sa sœur, pour marquer qu'ils vivraient bientôt en continence. Tout cela lui fut révélé en dormant, par un jeune homme bien fait, qui lui dit :

— Qui penses-tu que soit la dame vénérable de

qui tu as reçu le mémoire? — Une sibylle, dit Hermas. — Tu te trompes, répondit le jeune homme, c'est l'Église de Dieu.

— Pourquoi donc paraît-elle vieille? dit Hermas. — Parce qu'elle a été créée avant le monde, et que le monde a été fait pour elle. -

Ensuite, Hermas eut une vision dans sa maison : cette vieille y vint, et lui demanda s'il avait déjà donné le mémoire aux prêtres. Il répondit que non. — Tu as bien fait, dit-elle, car j'ai encore quelque chose à y ajouter. Quand j'aurai achevé, les élus entendront tout clairement. Tu écriras donc deux fois ce mémoire, et tu en enverras une copie à Clément et l'autre à Grapté. Clément l'enverra aux villes du dehors; Grapté le communiquera aux veuves et aux orphelins, et toi tu le liras aux prêtres de la ville.

Ce Clément ne peut être que le pape qui gouvernait alors l'Église romaine. Grapté, ajoute Fleury, semble être une diaconesse.

Après qu'Hermas eut encore beaucoup prié et jeûné, comme il demandait à Dieu de lui révéler ce que la femme vénérable lui avait promis, elle lui apparut et lui dit de venir dans un lieu écarté de la campagne. Il se trouva au rendez-vous, et vit un banc avec un oreiller, et un linge étendu dessus. Étonné de ces apprêts dans un lieu si solitaire, il eut peur, et les cheveux lui dressèrent à la tête. Mais il prit courage, se mit à genoux, et confessa encore à Dieu ses péchés. Alors la femme vint, avec les six jeunes hommes qu'il avait vus précédemment, et, le

touchant, elle lui dit : — Cesse de prier pour tes péchés, prie aussi pour la justice, afin que ta maison y ait part.

Elle le fit lever, le prit par la main, le mena vers le banc, et dit aux jeunes hommes : — Allez, bâtissez.

Alors elle fit asseoir Hermas, et comme il voulait passer du côté droit, elle lui fit signe de passer à gauche. La droite, lui dit-elle, est réservée à ceux qui ont souffert pour le nom de Dieu. Tu as encore beaucoup à faire pour t'asseoir avec eux.

Ensuite elle lui fit voir une grande tour, que l'on élevait sur les eaux, avec des pierres carrées et luisantes; le plan de la tour était carré. C'étaient les six jeunes hommes qui la construisaient, et plusieurs milliers d'autres hommes apportaient les pierres. Quelques-uns les tiraient du fond de l'eau, d'autres les transportaient sur la terre et les présentaient aux six jeunes hommes. Les pierres que l'on tirait du fond de l'eau étaient taillées si exactement que toute la tour semblait être d'une seule pierre.

Quant aux pierres que l'on apportait de la terre, il y en avait que les jeunes hommes employaient, d'autres qu'ils rejetaient et qu'ils cassaient. Autour de l'édifice on voyait plusieurs pierres qu'ils n'employaient point, parce que les unes étaient raboteuses, les autres crevassées, les autres blanches, mais rondes; en sorte qu'elles ne s'ajustaient pas au bâtiment. Quelques-unes étaient jetées loin de la tour, dans le chemin, d'où elles roulaient en un lieu désert : d'autres tombaient dans le feu et brû-

laient; d'autres semblaient s'approcher de l'eau et ne pouvaient y rouler, quelques efforts qu'elles y fissent.

Hermas ayant demandé l'explication de cette vision, la vieille dame lui dit : — Cette tour que tu vois bâtir, c'est moi-même, c'est-à-dire l'Église. On la bâtit sur les eaux, parce que votre âme est sauvée par l'eau, et fondée sur la parole du nom glorieux et tout-puissant. Par là elle marquait le baptême. Ces six jeunes hommes qui bâtissent sont les Anges de Dieu, à qui il a donné pouvoir sur toutes ses créatures. Les autres qui apportent des pierres sont aussi des Anges, mais les premiers sont plus excellents. Quand le bâtiment sera achevé, ils feront tous ensemble un festin près de la tour, et ils glorifieront Dieu. Les pierres blanches et carrées, qui s'ajustent si bien, sont les apôtres, les évêques, les docteurs, les ministres, morts ou vivants, qui se sont acquittés de leur devoir avec piété, sainteté et modestie, envers les élus de Dieu, et ont conservé la paix.

Les pierres que l'on tire du fond de l'eau, et qui s'ajustent si bien au bâtiment, sont ceux qui sont morts et qui ont souffert pour le nom du Seigneur. Celles que l'on apporte sur terre et que l'on emploie au bâtiment sont les néophytes et les fidèles. Celles que l'on rejette, et qui demeurent près de la tour, sont ceux qui ont péché et veulent faire pénitence. S'ils la font tandis que l'on bâtit, ils pourront être employés au bâtiment : mais quand le bâtiment sera une fois achevé, ils n'y trouveront plus de place.

Les pierres que l'on casse et que l'on jette au loin sont les méchants qui ont embrassé la foi avec dissimulation, sans quitter rien de leur malice. Ils ne peuvent servir à l'édifice, et il n'y a point de salut pour eux. Quant aux autres pierres qui n'entrent point non plus dans le bâtiment, les raboteuses, sont ceux qui ont connu la vérité, mais qui n'y sont pas demeurés et ne se sont pas joints aux saints. Celles qui ont des crevasses sont ceux qui gardent dans leur cœur la discorde, et n'ont la paix qu'en apparence. Celles qui sont trop petites sont ceux qui ont embrassé la foi, et qui ont gardé la plus grande partie de leurs vices.

Enfin celles qui sont blanches et rondes sont ceux qui ont embrassé la foi, et lorsque la persécution vient, leurs richesses les font renoncer à Dieu; ils ne seront utiles à l'édifice que quand leurs richesses seront retranchées, comme les pierres rondes, dont il faut ôter une grande partie. Juges-en par toi-même, Hermas : quand tu étais riche, tu étais inutile; à présent tu es propre à la vie, car tu as été de ces pierres.

Celles qui sont jetées loin de la tour et qui roulent dans le chemin, et de là dans le désert, sont ceux qui ont cru; mais par leur incertitude ils ont quitté le vrai chemin, s'imaginant en pouvoir trouver un meilleur; ils sont errants et misérables.

Celles qui tombent dans le feu sont ceux qui se sont éloignés pour toujours du Dieu vivant, à qui il ne vient plus dans l'esprit de faire pénitence, tant ils sont passionnés pour leurs débauches et pour leurs crimes.

Celles qui tombent près de l'eau et ne peuvent y entrer sont ceux qui désirent le baptême, mais que le moindre bruit de persécution fait retourner aux idoles, ou qui, pensant à la sainteté de la Religion, se retirent et retombent dans leurs désirs criminels.

C'est ainsi que l'Église expliqua à Hermas la vision de la tour.

Elle lui fit voir ensuite autour du bâtiment sept femmes, dont la première était la Foi, puis sa fille l'Abstinence; ensuite la Simplicité, l'Innocence, la Modestie, la Discipline et la Charité. Chacune était fille de la précédente, la Simplicité fille de l'Abstinence, l'Abstinence fille de la Foi, et ainsi des autres. Elles soutenaient la tour, et y faisaient entrer ceux qui les servaient.

Hermas désirait savoir pourquoi l'Église lui avait apparu en trois formes différentes. La première fois très-vieille, et assise dans une chaire; la seconde fois avec un visage jeune, mais les cheveux et la chair d'une vieille, lui parlant debout, et paraissant plus gaie que la première fois; la troisième fois, elle lui parut toute jeune et belle, excepté qu'elle avait les cheveux d'une vieille; elle était assise sur un banc et avait le visage riant. Après qu'il eut jeûné et beaucoup prié, un jeune homme lui apparut la nuit, et lui dit :

— D'abord elle a apparu vieille, et dans une chaire, pour montrer que votre esprit est faible et languissant, à cause des affaires temporelles qui vous ont rendu triste et paresseux, comme dans une vieil-

lesse décrépite, au lieu qu'il fallait mettre votre confiance en Dieu.

Après que vous avez ouï la révélation que Dieu vous a faite, votre esprit s'est renouvelé : votre foi et votre force se sont augmentées, comme un vieillard qui apprend qu'il lui est venu une succession se lève avec joie, prend de la force, se tient debout et agit vigoureusement. C'est ce que signifie le second état où vous l'avez vue.

La troisième fois, elle a marqué encore plus de force et de gaieté, pour montrer comme votre esprit a été renouvelé par la vision de la tour, et par les autres biens que Dieu vous a faits. Le banc sur lequel elle était assise marque par ses quatre pieds la solidité de cet état, et l'effet de la sincère pénitence.

Hermas eut encore une autre vision, trois semaines après la précédente. Il marchait seul à la campagne, dans un lieu écarté, allant à une maison éloignée d'une demi-lieue du grand chemin. En marchant, il priait Dieu d'accomplir se qu'il lui avait révélé, et de donner la pénitence à ces serviteurs qui étaient tombés, afin que son saint nom fût honoré. Alors il entendit comme une voix qui lui dit : — Ne crains point, Hermas.

Il pensa en lui-même : Qu'ai-je à craindre après les grandes choses que le Seigneur m'a montrées ? S'étant un peu avancé, il vit de la poussière jusqu'au ciel, environ à la distance de cent vingt pas. Il crut que c'étaient des chevaux qui venaient à lui ; mais remarquant que la poussière s'élevait de plus en

plus, il soupçonna quelque prodige. Un rayon de soleil qui parut lui fit voir une bête, grande comme une baleine, haute d'environ cent pieds, jetant par la gueule des sauterelles de feu. Il commença à pleurer et à prier Dieu de le délivrer de ce monstre. Puis il se souvint de cette parole qu'il venait d'entendre : Ne crains point. Il s'arma de foi, et s'exposa hardiment à la bête. Elle marchait d'un train à renverser toute une ville d'un seul mouvement; mais quand Hermas s'approcha, elle s'étendit par terre, tirant seulement la langue, et ne se remua point qu'il ne l'eût passée tout entière. S'étant avancé environ trente pieds au delà, il rencontra une fille parée comme au sortir de sa chambre, et vêtue de blanc jusqu'à la chaussure. Elle portait une mitre, et était couverte de ses cheveux, qui étaient brillants. Il reconnut que c'était l'Église, et en eut bien de la joie. Elle lui demanda s'il n'avait rien rencontré, et lui dit que c'était par sa foi qu'il avait été préservé de la bête.

Le Seigneur, ajouta-t-elle, a envoyé son Ange qui lui a fermé la gueule, de peur qu'elle ne te dévorât. Va donc, raconte les merveilles de Dieu à ses élus, et dis-leur que cette bête est la figure de la persécution qui doit venir. Qu'ils aient confiance en Dieu; s'ils le font, ce ne sera rien.

Voilà les quatre visions contenues dans le premier livre d'Hermas.

Le second livre commence ainsi :

Ayant prié chez moi, et m'étant assis sur mon lit, je vis entrer un homme d'un visage vénérable,

en habit de pasteur, couvert d'un manteau blanc, avec une pannetière qui pendait de ses épaules, et un bâton à la main. Il me salua. Je lui rendis son salut. Il s'assit auprès de moi et me dit :

— Je suis envoyé pour habiter avec toi le reste de tes jours.

Je crus qu'il était envoyé pour me tenter, et je lui dis : — Qui êtes-vous-donc, car je sais à qui j'ai été confié? Il me dit : — Tu ne me connais pas? Je lui dis : — Non. — Je suis, dit-il, le pasteur à qui l'on t'a confié. En parlant ainsi il changea de figure, et j'e le reconnus pour mon gardien. J'eus confusion, crainte et douleur de lui avoir répondu si imprudemment. Il me dit : — Prends courage et reçois les préceptes que je vais te donner. Écris-les, afin que, les relisant de temps en temps, tu les gardes plus aisément.

Je les ai donc écrits, comme il me l'a ordonné; et si vous les observez et les exécutez d'un cœur pur, vous recevrez du Seigneur ce qu'il a promis. Si ensuite vous ajoutez encore à vos péchés, au lieu de faire pénitence, le Seigneur vous enverra des adversités; ce que m'a ordonné d'écrire ce pasteur, qui est l'Ange de la pénitence.

Suivent alors les préceptes, au nombre de douze, qui sont comme autant de chapitres, contenant les principales règles de la morale chrétienne. Et c'est de cette vision, où l'Ange se montre en forme de pasteur, que ce nom a été donné à tout l'ouvrage d'Hermas. Car c'est toujours cet Ange qui parle; souvent Hermas fait des questions, et l'Ange répond.

Après avoir parlé du mariage et des secondes noces, Hermas dit : — J'ai ouï dire à quelques docteurs qu'il n'y a point d'autre pénitence que le baptême, et qu'ensuite il ne faut plus pécher.

L'Ange répond que le baptême n'est pas proprement pénitence, mais rémission ; et que la pénitence est pour ceux qui, après avoir été appelés et mis au nombre des fidèles, sont tombés par les artifices du démon. Dieu leur accorde la pénitence, mais celui qui tombe et retombe, et fait pénitence de temps en temps, il est difficile qu'il vive véritablement pour Dieu.

Dans le sixième précepte, il dit que chaque homme a deux Anges, l'un bon, l'autre mauvais. Le premier nous porte à la vertu, et l'autre au vice ; et par nos dispositions, nous connaissons celui qui est avec nous.

Dans le dixième, il dit qu'il y a de faux prophètes qui pervertissent les serviteurs de Dieu. S'ils ne sont pas fermes dans la foi, ils vont interroger quelques-uns de ces trompeurs, comme s'ils avaient un esprit divin. Le faux prophète leur répond suivant leurs questions : il dit aussi quelques vérités, parce que le démon les remplit de son esprit pour faire tomber quelqu'un des justes. Ceux qui sont forts dans la foi et attachés à la vérité fuient ces faux prophètes. Il n'y a que ceux qui doutent et qui ont de fréquentes rechutes qui les consultent, comme font les païens ; ils tombent ainsi dans l'idolâtrie par trop d'attachement à leurs affaires temporelles.

Or l'esprit qui est véritablement de Dieu n'at-

tend pas qu'on l'interroge; il dit tout de lui-même.

L'Ange fit voir ensuite à Hermas quelques-uns de ces fidèles douteux, assis sur des bancs; un d'entre eux était assis dans une chaire; c'était un de ces faux prophètes remplis d'un esprit terrestre. Il ne vient point; dit l'Ange, dans l'Église des vivants, il la fuit; il s'attache à ceux qui sont incertains et vides, leur prophétise en secret, dans des lieux cachés, et les flatte en leur parlant selon leurs désirs.

L'esprit de Dieu est paisible et humble; il s'éloigne de toute malice, de tous les vains désirs de ce monde, et se met au-dessus de tous les hommes. Il ne répond point à ceux qui l'interrogent, car l'esprit de Dieu ne parle pas à l'homme quand l'homme le veut, mais quand Dieu le veut.

Donc, lorsqu'un homme qui a l'esprit de Dieu vient à l'assemblée des fidèles, et que l'on fait la prière, un saint Ange remplit cet homme du Saint-Esprit, et il parle dans l'assemblée comme Dieu veut. Au contraire, on connaît l'esprit terrestre, vain, sans sagesse et sans force, en ce que celui qu'il agite s'élève et affecte la première place. Il est importun, parleur, vivant dans les délices et dans les plaisirs. Un prophète de Dieu n'agit pas de la sorte.

Hermas, ayant reçu les préceptes de l'Ange, lui dit qu'il les trouvait grands et beaux. Mais je ne sais, ajouta-t-il, si un homme les peut garder.

L'Ange lui répondit : — Tu garderas aisément ces préceptes, et ils ne te seront point rudes. Mais si tu te mets dans l'esprit qu'un homme ne les peut garder, tu ne les garderas pas.

Or, je te dis que, si tu y manques, tu ne seras jamais sauvé, ni toi, ni aucun de tes enfants, ni ta maison, pour avoir jugé toi-même qu'on ne peut garder ces préceptes.

Il dit ces paroles avec sévérité, et d'un visage si terrible, qu'il n'y avait homme qui en pût soutenir la vue. Hermas en fut épouvanté.

L'Ange, le voyant ainsi troublé, commença à lui parler plus doucement, et il lui reprocha sa faiblesse et son ignorance, de ne pas considérer la puissance de Dieu, qui a soumis à l'homme toutes les créatures, et lui a donné le pouvoir de faire ce qu'il commande.

— Celui-là, dit-il, sera maître de tous ces préceptes qui a Dieu dans le cœur; mais ceux qui ne l'ont que sur les lèvres les trouvent rudes et difficiles.

Hermas répondit : — Il n'y a personne qui ne demande à Dieu de pouvoir garder ses commandements; mais le démon est cruel et tient les serviteurs de Dieu sous sa puissance.

L'Ange répliqua : — Le démon n'a point de puissance sur les serviteurs de Dieu qui croient en lui de tout leur cœur. Il peut combattre, mais il ne peut vaincre : si vous savez lui résister, il s'enfuira confus.

La troisième partie du livre d'Hermas est pleine d'instructions morales. Il nomme cette partie les Similitudes : nous en citerons celles qui sont remarquables. L'Ange lui recommande de s'abstenir de la multitude des affaires temporelles, parce qu'elles attirent beaucoup de péchés, et sont comme des

liens qui empêchent de servir Dieu. Parlant du jeûne, il lui dit qu'il faut commencer par garder les commandements de Dieu. Si ensuite on veut y ajouter quelque autre bonne œuvre, comme le jeûne, on recevra une plus grande récompense.

— Le jour où tu voudras jeûner, ajoute-t-il, tu ne prendras que du pain et de l'eau; et tu supprimeras ce que tu as accoutumé de dépenser par jour pour ta nourriture; tu le mettras à part, et tu le donneras à la veuve et à l'orphelin. Celui qui jeûne, dit-il encore, doit se retirer pour prier.

L'Ange dit ensuite, en parlant de ceux qui font pénitence : — Penses-tu que leurs péchés soient aussitôt remis? Non, pas aussitôt; mais il faut que celui qui fait pénitence s'afflige et s'humilie en toutes rencontres, et qu'il souffre diverses peines. Après qu'il aura souffert tout ce qui lui est imposé, il peut espérer qu'alors son créateur sera touché, et que sa clémence lui donnera quelque remède, s'il voit que son cœur soit pur de toute œuvre mauvaise.

Ailleurs il dit, parlant des différents pécheurs : — Ceux dont le Seigneur a vu que l'âme est pure, et qu'ils veulent le servir de bon cœur, il leur accorde la pénitence; mais ceux dont il a vu la malice, qui reviennent à lui faussement, il leur refuse le retour à la pénitence, de peur qu'ils ne profèrent encore des malédictions contre la foi.

Sous deux images différentes, il représente les différents états des chrétiens. Les apostats, qui ont renoncé à Dieu jusqu'à dire des blasphèmes contre lui et trahir ses serviteurs, demeurent morts et sans

pénitence, quoiqu'on la leur propose. Les hypocrites, qui enseignent de mauvaises doctrines pour détourner les autres de la pénitence, se convertiront difficilement, et il n'y a point de pénitence pour eux s'ils ne l'embrassent promptement.

Il en cite d'autres, incertains dans la foi, médians, envieux et gardant mal la paix, quoique fidèles et bons : comme il y a en eux plus de faiblesse que de malice, la pénitence ne leur est pas difficile. D'autres, embarrassés d'affaires temporelles, se retirent du commerce des serviteurs de Dieu ; ils sont à demi morts pour la vie spirituelle ; mais ils peuvent faire pénitence, s'ils l'acceptent promptement. D'autres, ayant toujours été bons et fidèles, ont commis quelques petits péchés, emportés par la fragilité humaine et par la légèreté de leurs pensées : ceux-là font aisément pénitence. D'autres, n'ayant le Seigneur que sur les lèvres et non dans le cœur, ne font que des œuvres mortes : aussi y a-t-il rarement pénitence pour eux, s'ils ne saisissent l'occasion. D'autres, ayant la foi, mais vivant dans des querelles et des différends légers, peuvent faire pénitence ; mais elle est difficile pour ceux qui gardent leur colère et se souviennent des injures.

Enfin, il y a d'autres fidèles qui ont toujours été bons et simples, sans différends entre eux, se réjouissant des vertus des autres, toujours prêts à faire du bien à tout le monde et à donner à tous de leur travail, sans le reprocher ni délibérer ; Dieu, qui voit leur simplicité, bénit leurs travaux et favorise toutes leurs œuvres. Les plus chéris de Dieu sont

ceux qui ont cru avec la sincérité des enfants, à qui aucune malice n'est venue dans l'esprit, qui n'ont violé les préceptes divins dans aucune circonstance, et sont demeurés fermes toute leur vie dans les mêmes sentiments.

Telles sont les instructions que l'Ange - Pasteur donna au bienheureux Hermas.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

- Abgare, roi d'Édesse, s'adresse à Notre-Seigneur, 175.
Adam aux Limbes, 275.
Adoration des bergers, 77.
Adoration des Mages, 82, 88.
Afrodisius adore l'Enfant Jésus, 114.
Agabus, 46; disciple, 163.
Agonie de Notre-Seigneur, 227.
Ahasvérus, nom donné au Juif errant, 335.
Akiba, 207.
Amplius, disciple, 163.
Ananie, disciple, 162.
André (saint) s'attache le premier à Jésus, 146, 160.
Andronic, disciple, 163.
Anges (les) servent Marie, 35, 81.
Angleterre. Joseph d'Arimathie y porte l'Évangile, 225.
Anglure (le seigneur d') cité, 116.
Anne (sainte). Sa légende, 12; sa mort, 39.
Anne ou Annas, pontife, 274, 332.
Anne la prophétesse, 95.
Anneau de mariage de la sainte Vierge, 47.
Annonciation (l'), 49; Extrait du poème des *Couches sacrées de la sainte Vierge*, par Sannazar, 52; Centon de l'Annonciation composé de vers d'Homère, 56.
Antechrist (l'), 336; on le croyait né en 1623, 337.
Apellès, disciple, 163.
Apocryphes (les), 367.
Apollos, disciple, 164.
Apologue des trois voyageurs, 213.
Apôtres, leur vocation, 160; leur dispersion, 299.
Aquila, disciple, 165.
Arabes. Une de leurs tribus adore Jésus enfant dans les bras de sa Mère, et fait la guerre à Hérode après le massacre des Innocents, 104.
Ara Coeli. Origine merveilleuse de cette église à Rome, 73.
Arbre de la Croix, 257.
Arbre sec (légende de l'), 258.
Arétas, roi des Arabes, 166.
Aristarque, disciple, 165.
Aristobule, disciple, 163.
Arthemias, disciple, 164.
Ascension, 295.
Assomption, 328.
Attente du Messie, 341.
Auguste. Sa vision le jour de la Nativité de Notre-Seigneur, 72; oracle d'Apollon à Auguste, 74; jugement d'Auguste sur Hérode, 100.
Balthasar, l'un des Mages, 89.
Baptême de Notre-Seigneur, 143.
Baptême de la sainte Vierge et de saint Pierre, 144.
Baptême institué par Notre-Seigneur, 144.
Barabbas, 247.
Barnabé, disciple, 162; légende orientale tirée de l'Évangile apocryphe qui lui est attribué, 230.
Barthélemy, 126, 160.
Baume; arbrisseaux qui le produisent, 117.
Bélial; son procès contre Jésus-Christ, 362.
Blé. Légende du blé semé par Joseph dans la fuite en Égypte, 112.
Brigands qui arrêtent la sainte Famille dans la fuite en Égypte, 106.
Caïphe, 274, 286, 332.
Calice de la Passion, 228.
Calvaire, 265.
Carpus, disciple, 165.
Catino (Sacro) à Gènes, 226.
Cène (la), 221, 228.
Centon de l'Annonciation composé de vers d'Homère, 56, 346.
Centurion (le) du Calvaire, 286.
Céphas, disciple, 164.
César, disciple, 164.
Champ clos de la Passion, 365.
Charinus, fils de Siméon, reussucité, 274.
Chevaliers du Saint-Graal, 226.

- Circoncision de Notre-Seigneur, 79.
 Clément, disciple, 164.
 Cléophas, disciple, 162.
 Conception de Notre-Seigneur, 51.
 Conception immaculée, 20; proclamée dogme, 26.
 Constantin fait chercher la Croix, 260.
 Coup de lance (le), 286, 365.
 Crescens, disciple, 163.
 Croix (légende de la), 256; la sainte Croix prise par Chosroès, 263; recouverte par Héraclius, 264.
 David. Persécutions contre ses descendants, 105.
 David aux Limbes, 281.
 Décollation de saint Jean-Baptiste, 166.
 Découverte (*inventio*) de la vraie Croix, 263.
 Démas, disciple, 164.
 Descente du Saint-Esprit, 296.
 Disciples (les soixante-douze), 161.
 Dispersion des apôtres, 299.
 Dorothee de Tyr; son catalogue des disciples, 161.
 Dragons et bêtes féroces soumis à l'Enfant Jésus, 111.
 Ecce homo, 250.
 Égypte. La sainte Famille s'y retire, 113.
 Élie à la résurrection de Notre-Seigneur, 284.
 Élisabeth, mère de saint Jean-Baptiste, 102.
 Enfance (Légendes de la sainte), 117.
 Enfant possédé, délivré par un lange de l'Enfant Jésus, 11.
 Enfants ressuscités par l'Enfant Jésus, 121.
 Enfers dans le trouble à la résurrection, 277.
 Enoch à la résurrection de Notre-Seigneur, 284, 340.
 Épainète, disciple, 163.
 Épaphrodite, disciple, 164.
 Érate, disciple, 164.
 Espagne. La sainte Vierge y apparaît à saint Jacques le Majeur, 320.
 Étienne, premier martyr, disciple, 162.
 Étoile des Mages. Ce que c'était, 82.
 Eucharistie instituée, 222.
 Évangile de l'Enfance, apocryphe, 117, et en d'autres lieux.
 Évode, disciple, 165.
 Exaltation de la sainte Croix, 263.
 Expectation ou attente de la sainte Vierge, 67.
 Fer à cheval (Légende du), 217.
 Fête de la Conception immaculée, 26.
 Fête de la Nativité de la sainte Vierge, 20.
 Fête de la Visitation, 63.
 Flagellation, 248.
 Florence honorée d'une lettre de la sainte Vierge, 367.
 Fontaine d'huile à Rome, le jour de la Nativité de Notre-Seigneur, 72.
 Fontaine de Marie, 115.
 Frères de Notre-Seigneur, 48.
 Fuite en Égypte, 108.
 Gabriel, messenger de l'Annonciation, 50; apparaît à Zacharie, 60.
 Gaius, disciple, 163.
 Gamaliel, 274.
 Gaspar, l'un des Mages, 89.
 Graal (le saint), 223.
 Grotte du Symbole, 297.
 Habacuc aux Limbes, 283.
 Heleine ou Oleine, reine, 195, 201.
 Hélène (sainte) découvre la sainte Croix, 261.
 Hémerroïsse (l'), 186: elle élève une statue à Notre-Seigneur, 187.
 Héraclius recouvre la vraie Croix, 264.
 Hermas. Son livre du *Pasteur*, 370.
 Hermès. Deux disciples de ce nom, 163.
 Hermogène, disciple, 164.
 Hérode l'Ascalonite avec les Mages, 85, 91; vie d'Hérode, 98; ordonne le massacre des Innocents, 101; sa mort, 107, 207.
 Hérode Antipas, 166, 188; méprise Jésus, 245.
 Hérodiade, 166.
 Histoire de Jésus-Christ par les Mahométans, 353.
 Histoire de Joseph le charpentier (apocryphe), 131.
 Histoire de la Nativité de Marie et de l'enfance de Jésus, apocryphe cité, 114, et en d'autres lieux.
 Houlettes (Légende des), 118.
 Idoles de l'Égypte renversées au passage de Jésus, 113.

- Ignace d'Antioche** écrit à la sainte Vierge et reçoit de Marie une lettre, 365.
Innocents (massacre des), 101.
Isaïe aux Limbes, 276, 281, 340.
Jacques (saint) le Majeur, 160; apôtre de l'Espagne, 320.
Jacques (saint) le Mineur, 132, 160.
Jacques le Juste, disciple, 161.
Jason, disciple, 164.
Jean (saint) l'apôtre, vierge, 158, 160.
Jean-Baptiste. Sa naissance, 63; enfant, 97; sauvé par sa mère du massacre des Innocents, 102; précurseur, 139; tué par Hérode, 166, 207; aux Limbes, 275.
Jérusalem détruite, 332.
Jésus enfant, proclamé roi par des enfants, 120.
Jésus en Égypte, 113.
Jésus à l'école, 123.
Jésus parmi les docteurs, 125.
Jésus aux Limbes, 280.
Jésus-Christ, prêtre, dans Suidas, 151; témoignage de saint Luc, 156.
Jésus-Christ devant les Musulmans, 210; leurs légendes, 212, 230.
Jésus-Christ devant les philosophes, 214.
Jésus devant Pilate, 241.
Jéune de Jésus dans le désert, 145.
Joachim (saint). Sa légende, 12; sa mort, 39.
Joseph, époux de Marie, 42, 44, 48; accompagne Marie dans la Visitation, 61; son trouble, 65; fuite en Égypte, 108.
Joseph chargé par l'Enfant Jésus de rendre la vie à un homme qui portait son nom, 124.
Joseph. Sa mort et ses fêtes, 138, 329; son tombeau, *ibid.*
Joseph d'Arimatee, 224, 225; demande à Pilate le corps de Jésus, 271; emprisonné, 272; délivré par Notre-Seigneur, 273.
Joseph le Juste, disciple, 164.
Judas Iscariote, 161, 197, 209, 229; crucifié à la place de Jésus, selon une légende musulmane, 230; légende de sa vie, 232; légende de sa fin, 253.
Jude (saint), ou Thaddée, 132, 160.
Juif errant. Sa légende, 333.
Junius, disciple, 165.
Justice (la), 344.
Lait de la Vierge à Bethléem, 108.
Larron (le bon), 110; à la résurrection, 284.
Légende des lis, 94, note 1.
Lèpre guérie par l'eau où l'Enfant Jésus avait été lavé, 115.
Lettre d'Abgare à Notre-Seigneur, 177.
Lettre de Notre-Seigneur à Abgare, 178.
Lettres de la sainte Vierge, 365.
Leucius, fils de Siméon, ressuscité, 274.
Lin, disciple, 163.
Lionceaux soumis à Jésus enfant, 123.
Lions d'airain du Saint des saints, 193.
Longin, 287.
Luc (saint), disciple, évangéliste, 161; peintre, 182.
Lucius, disciple, 164.
Mages (les), 69, 87.
Marc (saint), évangéliste, disciple, 161.
Marc, appelé aussi Jean, disciple, 165.
Marc, cousin de Barnabé, disciple, 164.
Mariage de la sainte Vierge, 40.
Marianne, femme d'Hérode, 99.
Marie dans le temple, 34.
Marie (le nom de), 29.
Marie au pied de la Croix, 267, 293; intercède pour Judas, 269; seule après la Passion, 292; à Ephèse, 323; sa mort, 325; ses funérailles, 326; son assumption, 328; son tombeau, 329.
Marie-Madeleine, 294.
Marie de Cléophas, 294.
Martial, disciple, 166.
Massacre des Innocents, 101.
Matthias, disciple, puis apôtre, 161.
Matthieu (saint), 160.
Melchior, l'un des Mages, 89.
Messe d'Or (la), 69.
Messine, honorée d'une lettre de la sainte Vierge, 366.
Milton. Fragment de son poème du *Paradis reconquis* sur la tentation dans le désert, 146.

- Miséricorde (la), 344.
 Mont Pilate en Suisse, 312, 315.
 Mort de saint Joseph, 138.
 Morts sortant des tombeaux, 272.
 Naissance de Marie, 17.
 Napoléon I^{er}, mythe, 219.
 Narcisse, disciple, 163.
 Nathanaël, 160.
 Nativité de Notre-Seigneur, 70.
 Nazaréens, 202.
 Nicanor, disciple, 162.
 Nicodème. Un évangile apocryphe lui est attribué, 241, 244, 274.
 Nicolas, disciple, un des sept diacres, 162.
 Noces de Cana, 158.
 Nom ineffable de Dieu, 192, 193.
 Oiseaux créés par l'Enfant Jésus, 120.
 Oleine ou Héleine, reine des Juifs, 195, 201.
 Olympos, disciple, 163.
 Onésiphore, disciple, 165.
 Or des Mages. Son histoire, 91.
 Paix (la), 344.
 Palmier (Légende du), 110.
 Panthéon. Tibère veut y placer l'image de Jésus-Christ, 310; les idoles du Panthéon se brisent au nom de Jésus-Christ, 317.
 Parménas, disciple, 162.
 Pasteur (le) d'Hermas, 370.
 Patrobas, disciple, 163.
 Paul (saint), 161.
 Pentecôte, 296.
 Phigellus, disciple, 164.
 Philémon, disciple, 165.
 Philippe (saint) l'apôtre, 160, 225.
 Philippe, disciple, un des sept diacres, 162.
 Philologue, disciple, 163.
 Phlégon, disciple, 163.
 Pierre (saint), 144, 160, 203, 209.
 Pilate, 235; légende de sa vie, 237; renvoie Jésus à Hérode, 245; à la résurrection, 285, 289; son rapport à Tibère, 300; légendes de sa fin, 310, 313, 317.
 Portrait de Notre-Seigneur par Pilate, 173; par Lentulus, 174.
 Portrait de Notre-Seigneur envoyé à Abgare, 179.
 Portrait de la sainte Vierge par saint Épiphané, 180; par saint Luc, 182; par Fra Bartholomeo, 183; par frère Angelico de Fiesoli, 184; dans le mystère de la Passion de Jean Michel, 185.
 Précurseurs de l'Antechrist, 337.
 Présentation de Marie au temple, 30.
 Procès de Béliar contre Jésus-Christ, 362.
 Prochore, disciple, un des sept diacres, 162.
 Procula, femme de Pilate; sa légende, 242, 246, 271; sa mort, 319.
 Protévangile attribué à saint Jacques, apocryphe. Cité en divers lieux.
 Psaume XXI, récité par Jésus sur la Croix, 270.
 Pudens, disciple, 165.
 Purification (Légendes de la), 92.
 Quartus, disciple, 164.
 Rédempteur attendu chez tous les peuples, 1, 341.
 Retour d'Égypte, 118.
 Révélation démontrée, 3.
 Rhodion, disciple, 164.
 Robe. Pilate, devant Tibère, s'est revêtu de la robe de Notre-Seigneur, 311.
 Rufus, disciple, 163.
 Salomé, fille d'Hérodiade, 168, 171; sa mort, 172.
 Sannazar. Extrait de son poème des *Couches sacrées de la sainte Vierge*, 52.
 Saturnin, disciple, 166.
 Satan, ignorant ce qu'est Jésus, le tente dans le désert, 144; son discours aux démons, dans Milton, 147; scène des enfers, 277.
 Sauterelles de saint Jean-Baptiste, 352.
 Sentence de Pilate, apocryphe, 358.
 Séraphia prend soin de Jésus enfant resté à Jérusalem, 127; va à Rome porter à Tibère la sainte Face, 305.
 Serpent obéissant à l'Enfant Jésus, 121.
 Seth aux Limbes, 276.
 Sertius, disciple, 164.
 Sibylle de Tibur (la) avec Auguste le jour de la Nativité de Notre-Seigneur, 73.
 Sibylles. Leurs prophéties, 5.
 Silas, disciple, 163.

- Siméon, le saint vieillard, 93; aux Limbes, 276.
 Simon le Chananéen, 126, 161.
 Simon Céphas, 203, 209.
 Simon, disciple, un des sept diacres, 162.
 Soledad. Solitude de Marie après la Passion, 292.
 Soleil, triple au matin de la Nativité, 72.
 Sosipater ou Sopater, disciple, 164.
 Sosthène, disciple, 164.
 Stachys, disciple, 163.
 Strauss et ses lecteurs; quelques mots à leur adresse, 218.
 Sycomore de Matarieh, 115.
 Sylvain, disciple, 163.
 Symbole des Apôtres, 297.
 Tanchuma, 202.
 Témoignages pour Jésus et contre Jésus, 244.
 Temple de la Paix écroulé à Rome le jour de la naissance de Notre-Seigneur, 71.
 Tentation triple de Jésus dans le désert, 144.
 Thaddée (saint) ou Jude, 160.
 Thaddée, un des disciples, va à Édesse, 178.
 Théodore, juif de Constantinople, qui révèle un grand secret sur Jésus, 152.
 Thomas (saint), 160.
 Tibère. Rapport de Pilate, 300; envoie Volusianus à Jérusalem pour en ramener Jésus-Christ, 304; est guéri par la vue de la sainte Face, 309; Pilate devant lui, 311.
 Timothée, disciple, 161.
 Tite, disciple, 162.
 Titus, roi de Libya en Espagne, 330; un miracle le guérit, 331.
 Titus (l'empereur), 332.
 Tombeaux ouverts à la mort de Notre-Seigneur, 272.
 Tradition des différents peuples, à l'appui de la Bible, 1, 341.
 Tradition universelle d'une Vierge mère, 348.
 Trophime, disciple, 165.
 Tychicus, disciple, 165.
 Urbain, disciple, 163.
 Vengeance du Sauveur, 330.
 Vérité (la), 344.
 Véronique (la), 188; sa légende, 303.
 Vespasien (l'empereur), 332.
 Vêtements de Notre-Seigneur, 179, note.
 Vie cachée de Jésus à Nazareth, 129.
 Vie de Jésus selon les Juifs, 191, 206.
 Vie et mort de saint Joseph (légende), 131.
 Vie publique de Jésus-Christ, 189.
 Visitation de la sainte Vierge, 59.
 Vocation des Apôtres, 160.
 Voleurs, 110.
 Volusianus emmène à Rome la Véronique, 305.
 Worms. Protestation des juifs de cette ville contre la condamnation de Jésus-Christ, 208.
 Zacharie, 32, 37, 59, 97, 102.
 Zachée, maître d'école, 123.
 Zachée le publicain, 191.
 Zénus, disciple, 165.

TABLE

DES

LÉGENDES DU NOUVEAU TESTAMENT.

PRÉAMBULE	1
I. Légende de sainte Anne et de saint Joachim.	12
II. Naissance de Marie	17
III. La Conception immaculée	20
IV. Légende de la présentation de Marie au Temple	30
V. Légende de Marie dans le Temple	34
VI. Légendes du mariage de la sainte Vierge	40
VII. L'Annonciation	49
VIII. Légendes de la Visitation	59
IX. L'Expectation ou Attente de la sainte Vierge	67
X. Légendes de la Nativité de Notre-Seigneur	70
XI. L'Adoration des bergers.	77
XII. Légendes de la Circoncision.	79
XIII. Légendes de l'Adoration des Mages.	82
XIV. Légendes de la Purification	92
XV. Hérode l'Ascalonite	98
XVI. Le massacre des Innocents et la légende du fils de Zacharie	101
XVII. Légendes de la fuite en Égypte	108
XVIII. Légendes de la sainte Enfance.	117
XIX. Jésus parmi les Docteurs	125
XX. La sainte Famille	129
XXI. Légende de la vie et de la mort de saint Joseph.	131
XXII. Le baptême de Notre-Seigneur.	139
XXIII. La triple tentation dans le désert.	144
XXIV. Jésus-Christ prêtre	151
XXV. Les noces de Cana.	158
XXVI. Les douze Apôtres et les soixante-douze disciples.	160
XXVII. Légendes de la décollation de saint Jean-Baptiste.	166
XXVIII. Légende de la fille d'Hérodiade	171
XXIX. Portraits de Notre-Seigneur, par Pilate et par Lentulus.	172
XXX. Légende du portrait de Notre-Seigneur envoyé au roi Abgar.	175
XXXI. Portrait de la sainte Vierge	180

TABLE DES LÉGENDES DU NOUVEAU TESTAMENT. 395

XXXII. L'Hémorroïsse	186
XXXIII. Résumé de la vie publique de Jésus-Christ.	189
XXXIV. La vie de Jésus selon les Juifs	191
XXXV. Seconde vie de Jésus, selon les Juifs	206
XXXVI. Jésus-Christ devant les Musulmans	210
XXXVII. Jésus-Christ devant les Philosophes	214
XXXVIII. La légende du fer à cheval.	217
XXXIX. Quelques mots à l'adresse de Strauss et de ses lecteurs.	218
XL. La Cène, légende du saint Graal.	221
XLI. L'agonie au jardin des Olives. Une légende de l'Orient.	227
XLII. Légende de Judas Iscarioth	232
XLIII. Légende de Pilate	237
XLIV. Jésus devant Pilate, légende de Procula.	242
XLV. La flagellation.	248
XLVI. La fin de Judas Iscarioth	253
XLVII. Légende de la Croix.	256
XLVIII. Le Calvaire	265
XLIX. Les tombeaux ouverts.	272
L. Récit de l'apparition de saint Jean-Baptiste aux Limbes.	275
LI. Récit des troubles qui eurent lieu dans les enfers.	277
LII. Jésus aux Limbes.	280
LIII. Légendes du coup de lance et du centurion	286
LIV. Marie après la Passion	292
LV. Le symbole des Apôtres et leur dispersion	297
LVI. Rapport de Pilate à l'empereur Tibère sur la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.	300
LVII. Légendes de la Véronique.	303
LVIII. Première légende de la fin de Pilate.	310
LIX. Deuxième légende de la fin de Pilate	313
LX. Troisième légende de la fin de Pilate	317
LXI. La sainte Vierge en Espagne	320
LXII. Les dernières années de la sainte Vierge sur la terre. Lé- gendes de l'Assomption	323
LXIII. La vengeance du Sauveur	330
LXIV. Légende du Juif errant.	333
LXV. L'Antechrist.	336

APPENDICE.

I. L'attente générale du Messie	341
II. Texte de l'Annonciation en vers d'Homère.	346
III. Tradition universelle d'une vierge mère	348

396 **TABLE DES LÉGENDES DU NOUVEAU TESTAMENT.**

IV. Les sauterelles de saint Jean-Baptiste	352
V. Histoire de Jésus-Christ par les Mahométans	353
VI. La reine Hélène ou Oleine.	357
VII. La sentence de Ponce-Pilate trouvée à Aquila	358
VIII. Le procès de Bélial contre Jésus-Christ	362
IX. Lettres de la sainte Vierge.	365
X. Les Apocryphes	367
XI. Le <i>Pasteur</i> d'Hermas	370
Table alphabétique.	389



BIBLIOTHÈQUE
DES LÉGENDES

P. R. J. COLLIN DE PLANCY

LÉGENDES DES FEMMES

Un volume in-8.

LÉGENDES INFERNALES

Un volume in-8.

LÉGENDES DES CROISADES

Un volume in-8.

LÉGENDES DU MOYEN AGE

Un volume in-8.

LÉGENDES DE L'ANCIEN TESTAMENT

Un volume in-8.

LÉGENDES DU NOUVEAU TESTAMENT

Un volume in-8.

LÉGENDES DES COMMANDEMENTS

DE L'ÉGLISE

Un volume in-8.

LÉGENDES DES ESPRITS & DES DÉMONS

Un volume in-8.

LÉGENDES DE L'AUTRE MONDE

Un volume in-8.

LÉGENDES DES VERTUS THÉOLOGALES

Un volume in-8.

LÉGENDES DES SACREMENTS

Un volume in-8.

LÉGENDES DES SAINTES IMAGES

Un volume in-8.

LÉGENDES DU CAENDRIER

Un volume in-8.

PARIS
H. PLON, ÉDITEUR
8, Rue Garancière





